

LES
SERMONS POLITIQUES

(SERMONS DE DIÈTE, 1597)

DU

P. SKARGA S. J.

Prédicateur du roi de Pologne Sigismond III

Traduits pour la première fois intégralement du polonais en français
et accompagnés d'une introduction et de notes critiques.

*Thèse complémentaire pour le Doctorat ès Lettres
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

L'ABBÉ A. BERGA

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}
15, rue de Clugny, 15

—
1916



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LES
SERMONS POLITIQUES

(Sermons de diète, 1597)

LES
SERMONS POLITIQUES

(SERMONS DE DIÈTE, 1597)

DU

P. SKARGA S. J.

Prédicateur du roi de Pologne Sigismond III

Traduits pour la première fois intégralement du polonais en français
et accompagnés d'une introduction et de notes critiques.

*Thèse complémentaire pour le Doctorat ès Lettres
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

L'ABBÉ AUGUSTE BERGA



PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET C^{ie}

15, rue de Cluny, 15

—
1916

A MON AMI

M. L'ABBÉ GILLOT

Curé de Chenevières (M.-et-M.)

A. B.

INTRODUCTION

I. — VISION POÉTIQUE ET RÉALITÉ HISTORIQUE.

Michelet disait que l'histoire doit être une résurrection du passé. Son illustre ami, le poète Adam Mickiewicz, a voulu, semble-t-il, confirmer cette opinion quand il a fait revivre la grande figure de Skarga dans son cours de littérature slave au Collège de France. Voici, en effet, comment il nous représente cet orateur prêchant devant la diète de Pologne ¹ :

Skarga n'épargne à ses auditeurs aucune vérité : il plonge au fond de la conscience nationale et il la retourne dans tous les sens. Il prédit les malheurs terribles de la nation, non pas en symboles seulement, comme les prophètes de l'Ancien Testament à qui on reproche quelquefois de ne s'expliquer qu'en métaphores à double sens, mais de la manière la plus claire et la plus positive. L'avenir lui apparaît comme un fait décrit dans une histoire dont il parcourt et dont il raconte toutes les pages. Voici ce qu'il dit en parlant de la discorde intérieure dans le moment où les Polonais remportaient de grandes victoires sur les Suédois, sur les Moscovites et sur les Tartares :

« L'ennemi étranger, qui épie l'occasion de vous écraser; s'avancera vers vous, et, vous saisissant par votre côté faible en mettant la main sur vos discordes, il s'écriera : « Maintenant que leurs cœurs ne sont plus d'accord entre eux ils sont perdus. » Et il exploitera ce moment fatal pour vous et si favorable à sa tyrannie. Vos ennemis attendent cette occasion et ils diront : « Leur pied a glissé ; ils tombent ; nous n'avons plus qu'à les dévorer ². »

1. *Les Slaves*, cours professé au Collège de France (1841-1842), 5 vol., Paris, 1849, 40^e leçon (t. II, p. 265 à 270).

Cette édition française est la seule qui fasse foi, quoiqu'elle ait été publiée la dernière. La traduction polonaise de Wrotnowski et une traduction allemande furent publiées avant l'original au fur et à mesure des leçons du cours (renseignement fourni par M. Ladislas Mickiewicz, fils du poète).

2. *Troisième Sermon de diète* (p. 92 de notre traduction et p. 282 du texte polonais publié par M. Ignace Chrzanowski (2^e édition, Cracovie, 1912). On pourra voir par comparaison que Mickiewicz a traduit Skarga avec une grande liberté.

« Sur les traces de nos discordes viendra le despotisme étranger qui engloutira toutes vos libertés. Ces libertés dont vous êtes si fiers deviendront la fable de la postérité et la risée du monde, car vos enfants avec leurs propriétés, avec leurs familles, expireront dans la misère entre les mains de l'ennemi qui les haïra.

« Les vastes territoires, les Etats, jadis indépendants, mariés à la Pologne, incarnés dans votre Etat, qui vous rendent si puissants et si redoutables à vos ennemis, se détacheront du corps de cette nation, vos discordes ayant brisé les liens mystérieux qui les réunissaient.

« Votre patrie restera comme une hutte de gardien placée près d'un jardin dont on aura cueilli tous les fruits, hutte désormais inutile, qui s'écroule abandonnée à la fureur des tempêtes d'hiver.

« Votre patrie, jadis mère de tant de nations, pleurera son long veuvage, méprisée et honnie par vos ennemis ¹.

« Votre langue, la seule parmi les langues slaves choisie et adoptée par la liberté, vous la verrez détruite, et votre race, vous la verrez dégénérer, et les restes de cette race s'en iront dispersés par le monde, et vous serez condamnés à subir une métamorphose horrible, à prendre les mœurs et les habitudes d'un peuple qui vous hait et qui vous méprise.

« Vous n'aurez plus de roi de votre nation ; vous n'aurez plus le droit de vous en choisir un ! Vous n'aurez plus de royaume ; vous n'aurez plus de patrie ! Exilés, pauvres, misérables, vagabonds, on vous repoussera du sein de ces royaumes qui recherchent maintenant votre alliance.

« Où trouverez-vous une patrie comparable à celle où vous jouissez de tant de prospérités, de tant de richesses, de tant de libertés ? Où trouverez-vous une autre mère, enfants ingrats, si vous tirez sur celle qui vous a élevés ? Une fois orphelins, n'attendez plus une autre mère ! Vous servirez vos ennemis dans la faim, dans la soif, dans la nécessité, dans la pauvreté, parce que nous n'avez pas voulu servir le Dieu de vos pères dans la joie et dans l'abondance, et qu'au sein de votre bonheur vous avez méprisé votre monarque, votre prêtre, vos lois et vos magistrats en vous retranchant derrière vos libertés infernales.

« Ne craignez pas la guerre et les invasions ! Vous périrez par vos discordes intérieures. Un fruit dont l'écorce commence à se corrompre peut être sauvé ; il suffit d'en retrancher la pourriture ; mais si un ver le ronge au dedans, il ne reste qu'à le jeter contre terre ². »

C'est au milieu de ces discours que Skarga fut interrompu par l'arrivée du courrier apportant la nouvelle de la grande victoire remportée sur les Suédois par l'hetman Charles Chodkiewicz. Cet hetman, qui tenait depuis longtemps la campagne avec 4.000 hommes seulement, fantassins et cavaliers, ayant rencontré à Kirchholm l'armée suédoise, composée de 12.000 hommes d'infanterie régulière et de 4.000 cavaliers parfaitement exercés, parvint à l'attirer dans la plaine par une manœuvre habile, et il la détruisit complètement. Le général en chef de l'armée suédoise, Linderson, resta sur le champ de bataille ; le général de Brandt fut fait prisonnier, et le prince de Sudermanie,

1. Trad., p. 92 ; Chrzan., p. 282.

2. Trad., p. 93-94 ; Chrzan., p. 282, 283.

qui avait usurpé le trône de Suède, parvint seul à s'échapper. Cette bataille, qui eut un long retentissement dans toute l'Europe, assura à la Pologne la possession de la Livonie.

A l'arrivée du courrier porteur de cette nouvelle, tout le monde se jeta à genoux, les sénateurs et les nonces. Skarga, après avoir entonné le *Te Deum*, continua :

« Comment sauver ce malheureux royaume ? Je devrais, comme Isaïe, aller nu-pieds et couvert de haillons en vous criant : Pécheurs incorrigibles, rebelles à la loi de Dieu, on vous dépouillera ainsi et on fera voir vos misères. Votre méchanceté, comme une muraille haute et épaisse, dont je vois d'ici les crevasses, au moment où vous vous y attendrez le moins, croulera et vous écrasera ¹.

« Je devrais, comme Jérémie, apparaître devant vous les pieds dans les fers et une chaîne au cou, et vous crier : « C'est ainsi que vos chefs seront liés pour être trainés en esclavage ! »

« Je devrais me présenter à vous avec un habit en lambeaux et rongé par les vers, et, le secouant, lorsqu'il tomberait en poussière, vous montrer que votre gloire et vos grandeurs s'en iront ainsi ².

« Enfin, prenant un vase d'argile et le jetant de toutes mes forces contre la muraille, je devrais m'écrier avec le prophète : « Je vous briserai ainsi, dit le Seigneur, comme ce vase dont les morceaux ne peuvent plus se réunir ³. »

« Je devrais raser ma tête et ma figure, et, partageant ma chevelure et ma barbe, en brûler une partie, en hacher une autre, et jeter la dernière au vent pour montrer que les uns d'entre vous périront par le feu, d'autres par le glaive, et que les autres enfin seront dispersés sur la surface de la terre ⁴. »

Il s'arrête alors un moment, et, frappé d'une vision, il continue ainsi :

« Qui me donnera assez de larmes pour pleurer jour et nuit les malheurs des enfants de ma patrie ? Ainsi tu es devenue veuve, belle terre, mère de tant d'enfants ! Je te vois dans la captivité, ô royaume orgueilleux, et tu pleures tes fils et tu ne trouves personne qui veuille te consoler. Tes anciens amis te repoussent ; tes chefs, tes guerriers, chassés comme un troupeau, traversent la terre sans s'arrêter et sans trouver de bercail. Nos églises et nos autels sont livrés à l'ennemi. Le glaive se dresse devant nous ; la misère nous attend au dehors, et cependant le Seigneur dit : « Allez,

1. *Huitième Sermon de diète* (trad., p. 183 ; Chrzan., p. 371). On remarquera que Mickiewicz, à partir de ce moment, emprunte à un autre sermon de diète et passe du troisième au huitième tout en ayant l'air de citer un même sermon.

2. Trad. *ibid.* ; Chrzan., p. 372

3. C'est ce passage qui a, dit-on, inspiré le tableau fameux exposé en 1864 par le peintre cracovien Matejko et intitulé *Un sermon de Skarga* (*Kazanie Skargi*). (V. Jean Syganski S. J., *L'activité du P. Skarga* (en pol.), Cracovie, 1912, p. 118, et la note 1 de la page 119.) Skarga a encore fait emploi de ce texte dans sa 2^e exhortation (*po-budka*) pour les Quarante heures (*Kaz. przyg.* [Sermons de circonstance], éd. 1738, p. 304, A).

4. Mickiewicz néglige de dire que ce passage est emprunté à Ezéchiel (trad., p. 184 ; Chrzan., p. 372) ; il abrège d'ailleurs Skarga.

« allez tous ! — Mais où irons-nous, Seigneur ? — Allez mourir, ceux qui
« doivent mourir ; allez souffrir, ceux qui doivent souffrir ¹. »

Voilà, certes, un récit dramatique : coup de théâtre quand un courrier apporte la nouvelle d'une glorieuse victoire au milieu d'un sermon rempli de sinistres prophéties sur l'avenir de la Pologne ; nouveau coup de théâtre quand Skarga, après le *Te Deum*, bien loin d'atténuer ce qu'il avait dit, renchérit encore sur les considérations pessimistes qu'il avait faites, prend, tel un nouvel Isaïe ou un nouveau Jérémie, le personnage d'un prophète biblique pour terrifier son auditoire, et finit son discours par un cri d'angoisse sorti du fond du cœur. Ce récit mérite d'être hautement apprécié au point de vue littéraire, mais au point de vue historique quelle en est la valeur ?

Laissons de côté la liberté que prend Mickiewicz de réunir dans un sermon unique des fragments de sermons différents : ce n'est là qu'une légère entorse à la vérité historique ; mais il n'en est pas de même de l'épisode du courrier, ni de la date de la diète, non plus que de l'époque du sermon reproduit.

La victoire de Kirchholm fut remportée le 27 septembre 1605, jour de la fête de saint Stanislas ², et Skarga prononça le 16 octobre suivant, c'est-à-dire, moins de trois semaines après, le *Sermon d'actions de grâces* pour cette victoire ³. *Entre ces deux dates, il n'y a pas de diète*. Celle de 1605 est terminée depuis le 3 mars, et celle de 1606 ne sera convoquée que pour le 7 mars suivant. Où est la place pour le sermon de diète et le courrier ? L'excuse de Mickiewicz, c'est que le grand poète n'avait sur les diètes de ces deux années que des données fort vagues ⁴, et il lui était difficile de se renseigner, car les historiens polonais d'alors ne visaient guère à la précision des détails.

Ce n'est pas tout : Mickiewicz et ses contemporains en général ⁵ ne

1. Ce dernier paragraphe est un mélange formé de fragments des Thrènes de Jérémie empruntés, partie au *Huitième Sermon de diète* (trad., p. 183. Chrzan., p. 372), partie à l'*Invitation à la Pénitence* écrite par Skarga en 1610 (*Wzywanie do Pokuty*, édit. de Cracovie, 1832, p. 57 à 59).

2. Niemcewicz, *Dzieje Panow. Zyg. III* [Histoire du règne de Sigismond III]. Sur les dates des diètes de 1605 et 1606, V. t. 1, p. 332, note, 347, 349 ; t. II, p. 5.

3. Skarga, *Kaz. przyg.* (éd. 1738, p. 59 [Sermons de circonstance]).

4. Nous lisons dans *Reynold Heidenstein*, qui écrit l'histoire de son temps, que la diète de 1597 commença le 29 mars. (V. *Dzieje Polski* [Hist. de Pol.], trad. pol. de Michel Gliszczynski (le texte latin de l'original est inédit), Saint-Petersbourg, 1857, à la page 389.) Or cette diète, dont on a publié quatre journaux (*Scriptores Rerum Polonicarum*, t. XX), commença le 10 février et finit le 24 mars. — Si un historien de profession est mal renseigné sur la date d'une diète, que dire d'un poète qui ne recourt pas aux sources ?

5. V. p. 6, n. 1, sur le bibliographe Jocher en 1842.

connaissaient des *Kazania sejnowe* (sermons de diète) de Skarga que l'édition de 1610, et ils croyaient en conséquence que ces sermons avaient été composés aux environs de cette date. Mais l'édition de 1610 était la troisième. Elle avait été précédée d'une deuxième édition de 1600 et d'une première de 1597 ¹. Ainsi, au moment de la victoire de Kirchholm (1605), il y avait huit ans que les *sermons de diète* étaient imprimés et couraient le monde ! Nous sommes donc autorisés à dire que le récit de Mickiewicz, loin d'être une résurrection historique, n'est qu'une brillante fiction, ou si on le préfère une vision poétique en désaccord avec l'histoire ².

II. — UN PROBLÈME HISTORIQUE.

Composition et publication des Kazania sejnowe (sermons de diète ³).

Ce sont des sermons simplement écrits et non prêchés sous leur forme actuelle.

Comme nous venons de le dire, on ignore longtemps la date de la première édition des *Kazania sejnowe*, et cela tient sans doute à ce que Skarga n'en fit jamais une édition à part et qu'il les inséra dans trois différents recueils de sermons en 1597, 1600 et 1610 ⁴. Jusqu'au commencement de ce vingtième siècle, l'édition de 1600 passa pour la première, et c'est seulement depuis 1903 ⁵ que les travaux des biblio-

1. Cette édition est considérée jusqu'ici comme l'édition princeps.

2. L'erreur de Mickiewicz fausse la situation politique. A la date de la composition du sermon (1597), les Polonais étaient au milieu de circonstances fort critiques, car les Turcs, maîtres de la Hongrie, étaient en armes à leurs portes dans une attitude douteuse, et la Pologne avait à craindre une agression des Tatars alliés des Turcs. Les Polonais n'étaient pas non plus rassurés du côté des Cosaques, des Moscovites et des Suédois, comme on peut le voir par les discours des sénateurs à la diète. (V. les *Journaux de la diète. Script. Rer. Pol.*, XX, *passim*.)

La situation au point de vue religieux n'est pas moins faussée quand un peu plus haut (*les Slaves*, II, p. 264) le grand poète dit que, « à l'exception d'un seul, tous les sénateurs étaient protestants ». Cette assertion est dénuée de fondement et n'a pas même été vraie à l'époque où le protestantisme en Pologne était à son apogée (vers 1565). A cette date, près de la moitié des sénateurs sont protestants. Sous Batori, les sénateurs protestants diminuent en nombre, et à la fin du règne ils forment à peu près le tiers du Sénat. Sous Sigismond III leur nombre diminue tellement qu'en 1632 ils sont réduits à deux. (V. notre *Etude sur Skarga et la Pologne du XVI^e siècle*.)

3. Nous gardons l'expression polonaise toutes les fois qu'il s'agit des huit sermons publiés par Skarga sous ce titre, afin d'éviter l'équivoque qui résulterait, comme nous le verrons, de l'expression française *sermons de diète*.

4. Nous avons remarqué que Mickiewicz n'a connu que la troisième édition.

5. En 1903, le comte Tarnowski écrit encore dans sa grande *Histoire de la littérature polonaise* en cinq volumes que « Skarga publia pour la première fois ses *sermons de*

graphes attirèrent l'attention sur celle de 1597¹. Aujourd'hui, on sait que les *Kazania sejnowe* ont été publiés à cette date avec la deuxième édition des *Sermons des dimanches*. Ce qu'on sait moins, c'est que cette publication paraît avoir été faite dans des conditions qui méritent d'être notées.

Nous avons sous les yeux un exemplaire² des *Sermons des dimanches*, renfermant les *Kazania sejnowe* et offrant une particularité curieuse qui n'est signalée par aucun bibliographe.

C'est un in-folio³ de 738 pages chiffrées, sauf la dernière qui est en blanc, suivies de 6 feuillets (12 pages dont la dernière en blanc) non chiffrés et renfermant deux tables des matières, l'une dogmatique et l'autre morale. Le titre, daté de 1595, est celui de la première édition des *Sermons des dimanches*, SANS AUCUNE ADDITION⁴, et jusqu'à la page 656 le volume est absolument identique à un exemplaire de cette première édition⁵. Ces 656 pages renferment la préface et les

diète en 1600 ». (T. I^{er}, p. 383, 2^e éd., Cracovie, 1903.) Cependant, en cette même année, M. Ignace Chrzanowski, dans son édition (la première) des *Kazania sejnowe*, notait les *Sermons des dimanches* de 1597 tout en transcrivant le titre inexactlyment (*Z przydaniem Kazan sejnowych au lieu de Z przydaniem KILKU Kazan sejnowych* [avec l'adjonction des sermons de diète, au lieu de avec l'adjonction de quelques sermons de diète]), ce qui n'est pas chose indifférente, comme on le verra dans la suite. La même inexactitude est commise p. 222 dans la seconde édition publiée par M. Chrzanowski en 1912, année du troisième centenaire de la mort de Skarga.

1. On trouve bien dans le recueil du bibliographe Adam Jocher (*Obraz bibliog. hist. lit. i nauk*. [Tableau bibliographique...], Vilna, 1842, t. II, 376), sous le numéro 4445. b., le titre de l'édition des *Sermons des dimanches* de 1597 et dans ce titre les mots suivants : *z przydaniem kilku kazan sejnowych* [avec adjonction de quelques sermons de diète]; mais cette note bibliographique, noyée au milieu de milliers d'autres, n'attira pas l'attention, et ceux qui la lurent purent croire qu'il ne s'agissait là que de quelques sermons de diète et non du recueil complet des *Kazania sejnowe*.

2. Cet exemplaire est la propriété personnelle de M. Ladislas Mickiewicz, le très distingué directeur de la Bibliothèque polonaise et de la station scientifique de l'Académie de Cracovie à Paris. Depuis 1901, M. Mickiewicz a eu l'obligeance de mettre à notre disposition ce rarissime volume, et nous profitons de cette occasion pour lui en exprimer notre reconnaissance. Pour la commodité du discours, nous appellerons cet exemplaire l'*exemplaire parisien*.

3. Le format in-folio de ce volume est déterminé, selon les règles tracées par Rouveyre, par la direction verticale des pontuseaux, la direction horizontale des vergeures et la marque d'eau au milieu du feuillet.

4. Voir ce titre au paragraphe III de cette introduction.

5. Nous avons comparé l'*exemplaire parisien* que nous décrivons avec l'*exemplaire des Sermons des dimanches* (édition de 1595) de la Bibliothèque Ossolinska de Léopol ou *exemplaire léopolitain*, et voici le résultat de cette comparaison : même format ; même titre encadré de 16 médaillons gravés sur bois et représentant des scènes de l'Evangile, et au verso mêmes armes de Sigismond III ; même date de 1595 ; même papier avec la marque d'eau des Jastrzembiec et même écriture gothique. Jusqu'à la page 656 même texte (*Sermons des dimanches et fêtes*) et mêmes signatures (Nnnn à la page 653).

sermons des dimanches. A la suite desdits sermons, se trouvent, contenus en 80 pages, les *Kazania sejmowe*, l'oraison funèbre de la reine Anne Jagellon, la traduction polonaise d'un court sermon du P. Tucci, et le grand sermon de charité de Skarga après lequel viennent les deux tables des matières. Ces 80 pages sont de même papier et de même impression que les autres. Leur pagination et leurs signatures continuent la pagination et les signatures des pages antérieures. Il faut donc exclure l'hypothèse d'un exemplaire composé de pièces réunies artificiellement et qu'un amateur aurait fait relier. L'ouvrage forme *un tout typographique*, et nous avons sous les yeux l'œuvre d'un éditeur qui a travaillé sur l'ordre et d'après les indications de l'auteur.

Nous avons dit que dans les quatre-vingts pages du supplément se trouve l'oraison funèbre de la reine Anne Jagellon. Dans le titre de cette oraison funèbre, il est écrit (p. 708) qu'elle a été prononcée le 12 novembre 1596. Notre exemplaire est donc postérieur à cette date.

A la page 656 des deux exemplaires, se lit le mot *Koniec* [Fin] suivi de ceux-ci : *Bogu w Trocy i edynemu chwala. Amen.* [Gloire au Dieu un en trois personnes. Amen.]

L'exemplaire Léopolitain à cette même page a seul la réclame : *Regester* [Table] ; et en effet la double table suit immédiatement avec pagination continue (657, 658, etc...) et avec la signature suivante : Oooo ; et c'est ainsi que se termine le volume.

Il n'en est pas de même de l'exemplaire parisien : après la page 656, qui n'a aucune réclame, quatre-vingts pages suivent qui sont chiffrées (657, 658... jusques et y compris 737), sauf la dernière qui est en blanc. Vient ensuite la double table des matières qui finit le volume. Cette table est la même que celle du Léopolitain, à cela près qu'elle n'est pas chiffrée et que sa signature est)(, car les 80 pages précédentes ont épuisé les signatures alphabétiques (Oooo, Pppp... jusques et y compris Zzzz).

Le cul-de-lampe qui suit la première table est différent dans les deux exemplaires, ce qui indique une réimpression. Quant à celui qui suit la seconde table, nous n'avons pu faire la comparaison parce que le Léopolitain est mutilé et qu'il y manque la dernière page.

Voici le contenu des 80 pages supplémentaires de l'exemplaire parisien :

P. 657 à 707 : les huit *Kazania sejmowe*, à la page 707 la réclame *Kaza[nie pogrzebowe]* (sermon funèbre).

P. 708 à 715 (les neuf premières lignes seulement de cette dernière page) : oraison funèbre d'Anne Jagellon.

P. 715 (depuis la ligne 10) et 716 : traduction d'un sermon latin du P. Tucci S. J. (par Skarga).

A la page 716 nous trouvons les mêmes mots qu'à la page 656 : *Koniec*. — *Bogu...*, etc. (V. plus haut) et la réclame : *Regester* [table].

Remarque. — Les mots et la réclame qui terminent la page 716 semblent indiquer qu'il y a eu des exemplaires antérieurs dans lesquels les tables des matières suivaient immédiatement et terminaient le volume. Ces exemplaires seraient alors la véritable édition princeps des *Sermons de diète*.

P. 717 à 737 : sermon de charité prêché en 1588.

La page 738 (en blanc) est suivie des deux tables (non chiffrées) qui sont d'ailleurs annoncées dans le titre de l'ouvrage. (Pour ces remarques techniques, nous devons reconnaître l'aide que nous a donnée l'obligeant M. Strzemborz, bibliothécaire de la Bibliothèque polonaise, et nous l'en remercions.)

Il est même postérieur à l'année 1596. En effet, dans le cinquième sermon de diète (p. 685 b.) Skarga fait une allusion très claire, incontestable, et d'ailleurs incontestée, au désastre infligé par les Turcs aux Hongrois à Kerestes le 24 octobre 1596, et il remarque que ce désastre a eu lieu « l'année dernière » (*roku przeszlego*). Il rédige donc ce cinquième sermon en 1597, et notre exemplaire ne peut être antérieur à cette année-là quoiqu'il porte sur le titre général la date de 1595. D'un autre côté, il ne peut lui être postérieur, puisque cette même année a vu naître l'édition des *Kazania sejmowe* considérée jusqu'ici comme l'édition *princeps*. L'exemplaire parisien est donc de 1597 ; mais alors se pose ce problème bibliographique : d'où vient qu'il porte la date de 1595 ou, en d'autres termes, d'où vient que son titre est absolument le même que celui des exemplaires de l'édition de 1595 ? Il y a là un fait absolument anormal dont on doit chercher l'explication.

Il est peu croyable que l'éditeur ait conservé l'ancien titre par une mesquine économie qui allait contre son intérêt. Un éditeur peut bien mettre un titre nouveau sur une ancienne édition ; mais l'opération inverse est tout à fait extraordinaire, surtout quand il s'agit d'une édition revue et augmentée. Si donc l'éditeur ¹ a fait cette opération inverse, ce ne peut être que pour des motifs particuliers et avec l'autorisation ou sur l'ordre de l'auteur. Mais, dans ce cas, on ne voit guère d'autre motif que celui de faire pénétrer sans bruit dans le public des exemplaires qui seraient comme des ballons d'essai pour sonder l'opinion. Cette hypothèse n'a rien qui répugne à la prudence bien connue de la Compagnie de Jésus en général et du P. Skarga en particulier ².

Quoi qu'il en soit, cette singularité nous donne l'occasion de faire une remarque sur les conditions dans lesquelles Skarga a publié pour la première fois ses *Kazania sejmowe*. On s'est souvent étonné du silence des contemporains à l'endroit de cette œuvre aujourd'hui fameuse ; on s'est étonné du peu de bruit qu'ont fait ces sermons où les protestants polonais et les nonces (députés) de la diète sont traités et malmenés de

1. Nous disons si l'éditeur, car il faut prévoir le cas, possible après tout, où un relieur aurait adapté à un exemplaire de 1597 (qui aurait perdu son titre) le titre d'un exemplaire de 1595. Pour le moment, cette question est insoluble ; elle n'aurait sa solution définitive que si on trouvait d'autres exemplaires semblables à celui que nous venons de décrire. L'hypothèse d'une substitution de titre devrait alors être rejetée comme improbable.

2. La prudence de Skarga, qui n'est ni de la timidité ni de la lâcheté, éclate dans sa correspondance publiée par le P. Syganski. Qu'il s'agisse de fonder un collège à Jaroslaw, d'empêcher le prince Georges Radziwill d'entrer dans la Compagnie de Jésus, de réformer certains désordres, etc., Skarga se montre toujours le même homme très réfléchi et très prudent.

la belle façon ; on s'est étonné de ne pas trouver une allusion aux *Kazania sejmowe* dans les nombreux pamphlets politiques du temps, du moins avant l'époque du *Rokosz* (révolte) de Zebrzydowski en 1606. Mais si l'on réfléchit à la façon dont les sermons de diète ont été produits au jour, l'étonnement diminuera singulièrement. Au lieu de les publier à part, en un petit volume de format commode, bon marché et d'écoulement facile, comme il avait fait pour d'autres publications antérieures (par exemple pour le *Pro sacratissima Eucharistia* et le traité de l'*Unité de l'église*), Skarga les insère dans un in-folio, entre les sermons des dimanches et fêtes d'un côté, et une oraison funèbre suivie d'un sermon de charité de l'autre.

Il est difficile d'expliquer autrement que par un dessein prémédité cette façon de publier pour la première fois les *Kazania sejmowe*¹ ; il est difficile surtout de n'y pas voir un parti pris d'éviter une publicité trop grande quand on se rappelle que l'auteur n'a jamais publié à part ces sermons-là.

Le P. Bartsch écrivait à Skarga en 1609 qu'il considérait cette publicité comme insuffisante, et il le conjurait de publier un sermon par lequel il exhorterait les Polonais à faire pénitence pour les nombreux péchés publics du royaume². Comme Skarga lui avait répondu qu'il l'avait déjà fait dans les *Kazania sejmowe*, le P. Bartsch répliquait que ces sermons « se trouvaient dans de gros volumes qu'on achète rarement » et qu'il faudrait un écrit court, d'un prix minime et de diffusion rapide³. On s'explique donc que les *Kazania sejmowe* n'aient pas fait de bruit à leur première apparition, et qu'ils aient passé presque inaperçus, par suite de la prudente conduite de leur auteur.

Si nous faisons ainsi ressortir la prudence de Skarga, nous ne mettons nullement en doute son courage. Skarga n'était ni un timide ni un peureux. Il faisait même bon marché de sa vie, et on en a plus d'une preuve ; mais il faut tenir compte des circonstances historiques. En 1597, entre le synode protestant de Thorn (1595) et celui de Vilna

1. Cette explication s'imposerait s'il était définitivement acquis que plusieurs exemplaires ont été glissés dans le public avec la date de 1595, sans un mot dans le titre ni dans la table des matières qui pût déceler ou seulement faire soupçonner la présence des *Kazania sejmowe* dans le volume.

2. V. sa lettre dans les *Lettres de Skarga* (éd. Syganski, Cracovie, 1812, p. 282-283).

3. Avis de Skarga au lecteur dans l'*Invitation à la Pénitence* (*Wzywianie do Pokuty*), Cracovie, 1610.

Cette *Invitation à la Pénitence* est un long sermon résumant les sermons de diète. On n'y rencontre plus cependant certaines sorties contre les nonces et les protestants ni certaines doctrines politiques qui tendent plus ou moins à l'absolutisme au sens moderne du mot.

(1599) à un moment où les protestants d'un côté, et les Ruthènes schismatiques de l'autre, étaient violemment excités et irrités contre la cour et contre les Jésuites, il ne voulait pas jeter de l'huile sur le feu, ce qui n'aurait pas manqué de se produire s'il avait donné à ses *Kazania sejmowe* une publicité retentissante.

On s'accorde aujourd'hui à fixer la date de la première publication des *Kazania sejmowe* à l'année 1597, sans qu'on en puisse préciser le mois ; mais là s'arrête l'accord des critiques, et une autre question reste à résoudre : ces sermons ont-ils été prêchés dans une seule diète ou en différentes diètes, ou bien même ont-ils été donnés du haut de la chaire ou simplement écrits ? Selon la date qu'on assignait à leur première publication, on a donné à ce problème des solutions différentes.

On pensa d'abord que les *Kazania sejmowe* publiés par Skarga étaient un choix fait parmi les sermons qu'il avait donnés pendant les diètes qui se tinrent de 1588 à 1610 ; puis, quand on connut l'édition de 1600, on se limita aux diètes qui eurent lieu de 1588 à 1600¹. Le comte Tarnowski ayant déclaré en 1886² que « ce déluge d'éloquence » n'avait pu se déverser longtemps et par saccades, ni s'étendre à des « années », on se rangea à son opinion et on chercha à rattacher les *Kazania sejmowe* à une seule diète. L'hypothèse était d'autant plus séduisante que le recueil de Skarga compose visiblement un tout systématique, et que ces sermons sont nettement reliés entre eux et comprennent un sermon d'ouverture et un sermon de clôture³. Selon le comte Tarnowski, les *Kazania sejmowe* n'auraient commencé à être prêchés qu'après la fameuse diète d'inquisition de 1592⁴. B. Szulc, en

1. Rychicki (comte Dzieduszycki) paraît être le premier qui ait rejeté l'opinion datant les *Sermons de diète* de 1610. Il en faisait remonter la 1^{re} édition à l'an 1600. (V. Skarg. i Jego wiek [Skarga et son temps], 2^e éd., 1868, t. II, 251, n. 256.)

2. *Pisarze polityczni XVI w.* [Les écrivains politiques du xvi^e siècle en Pologne], Cracovie, 1886, t. II, p. 401. Il croit que la première édition des *Sermons de diète* est de 1600 (p. 400) ; il le croit encore dans la 2^e édition de son *Hist. de la litt. pol.* de 1903.

3. B. Szulc se donna la peine de démontrer cette vérité qui frappe les yeux, et, après examen, il fut amené à supposer que les *Kazania sejmowe* avaient été prêchés ou écrits (il ne se prononce pas, ce qui fait honneur à sa prudence et à son jugement) en 1597. Il croyait d'ailleurs encore que la première édition était de 1600. (Szulc, *Un mot sur la genèse et la chronologie des sermons de diète*, article publié dans la revue *Przegląd powszechny*, année 1898, livraison de janvier, p. 70 à 80.)

4. Ces tâtonnements de la critique peuvent sembler étranges quand on lit ces mots dans la prière qui termine le premier sermon de diète et où Skarga décrit sommairement l'état de l'Europe : « L'Espagne est occupée à faire la guerre avec ses voisins. » Il est évident que l'Espagne n'ayant pas d'autres voisins en Europe que les Français (les Portugais de 1580 à 1640 sont sous la domination espagnole), Skarga parle de la guerre déclarée à l'Espagne par Henri IV le 18 janvier 1595. Comme cette guerre s'est terminée le 2 mai 1598 par le traité de Vervins, c'est entre ces deux dates qu'il

1898, essaya de préciser davantage et pensa que lesdits sermons avaient été, soit prêchés à la diète de 1597, soit rédigés après cette diète. La même année l'abbé Joseph Sas (auj. le P. Sas S. J.), critiquant le travail de Szulc, soutint que les *Kazania sejmowe* avaient été effectivement prêchés¹. Cette opinion fut reprise en 1903 par M. Ignace Chrzanowski² et défendue avec une certaine fougue. Dans l'intervalle, l'opinion adverse se faisait jour : deux historiens de marque, M. Vincent Zakrzewski³ et M. Alex. Brückner⁴ soutenaient, en donnant sommairement leurs raisons, que les *Kazania sejmowe* sont des sermons simplement écrits.

Avant de prendre parti dans ce débat et de formuler librement notre opinion, nous demandons la permission de faire une remarque, pour constater que la gloire littéraire de Skarga n'est point intéressée à la solution du problème qui nous occupe, non plus que sa réputation de courageux prédicateur. Un jour, un des plus grands orateurs de l'antiquité eut à plaider dans une cause politique importante, mais au milieu de circonstances critiques. Le forum, car la scène se passait à Rome, était garni de troupes qui entouraient le tribunal et qui semblaient placées là dans le dessein d'intimider l'avocat et de peser sur les juges. A la vue de ce déploiement de la force armée, l'orateur effrayé perd contenance. Il commence péniblement son plaidoyer, balbutie, se trouble entièrement, et finit par renoncer à la parole. Rentré chez lui, il relit le discours qu'il avait écrit, et, le trouvant insuffisant, il le corrige, le remanie et le retravaille tellement qu'après plusieurs jours il en a fait un nouveau plaidoyer. Or ce nouveau plaidoyer, qui n'a jamais été prononcé, est aujourd'hui unanimement considéré comme un chef-d'œuvre d'habileté et d'éloquence et fait l'admiration de la postérité. Vous avez reconnu le *Pro Milone* tel que l'a refait *Cicéron*. Cette œuvre a-t-elle moins de valeur parce que les Rostres ne l'ont point entendue, et la gloire de Cicéron en est-elle amoindrie ? Concluons donc que si les sermons de

fallait sans hésiter fixer le moment où Skarga avait écrit ou prêché ses sermons. Nous verrons un autre passage (5^e sermon de diète, p. 128, n. 4) où il est fait allusion au désastre récent subi par les Hongrois le 24 octobre 1596.

1. L'abbé J. Sas, *Encore* [un mot sur] *les sermons de diète*, article du *Przegląd powszechny*, 1898, p. 319-324.

2. Dans la préface de ses éditions des *Sermons de diète*. On savait à ce moment que la première édition des *Sermons de diète* était de 1597.

3. Zakrzewski, récitation des *Pisarze polit.* de Tarnowski dans la revue *Przegląd Polski*, année 1887, p. 150 du tome IV.

4. Brückner (Alex.), révisions successives des *Pisarze polit.* et de l'*Hist. de la litt. pol.* de Tarnowski (1903), et des deux éditions des *Sermons de diète* faites par Chrzanowski, dans les revues suivantes : *Kwartalnik histor.*, XV^e année (1901), 3^e livraison, p. 355 ; *Pamiętnik lit.*, année 1904, p. 140-143 ; *Tygodnik ilustrowany*, année 1904, février, n^o 14, p. 269.

diète de Skarga sont vraiment des chefs-d'œuvre, qu'ils aient été prêchés ou non, cela n'ajoute ou n'ôte rien à leur valeur littéraire, et celui qui les a composés n'en est ni grandi ni diminué.

Quant à la réputation de courage très justement faite à Skarga pour avoir proclamé hautement ce qu'il croyait être la vérité dogmatique et morale, et pour avoir protesté ouvertement et vigoureusement contre des abus politiques ou sociaux, elle n'est nullement attachée à la prédication effective des *Kazania sejmowe*. Tous ceux qui ont lu les *Sermons des dimanches et fêtes* et les *Sermons de circonstance* de Skarga, sans parler de ses livres et de ses préfaces, savent fort bien que les pensées et les sentiments qui remplissent les sermons de diète se rencontrent partout dans son œuvre, disséminés sans doute, mais reconnaissables. Il n'y a pas d'exagération à dire qu'avec un peu d'application dans la recherche, on pourrait reconstruire lesdits sermons avec des matériaux empruntés à ses autres ouvrages. Ainsi le courage de Skarga à proclamer la vérité en toute occasion éclate partout dans ses livres ; et par conséquent, qu'il ait seulement écrit sans les prêcher ses sermons de diète, cela n'importe nullement à sa réputation de bravoure qui reste indemne.

La question que nous cherchons à élucider est donc indifférente et de pure curiosité littéraire ; c'est pourquoi elle veut être examinée du point de vue objectif et sans y mêler une question de sentiment comme s'il s'agissait de défendre la mémoire ou la gloire du grand prédicateur ¹. Nous craignons bien que le récit romantique de Mickiewicz et le tableau célèbre de Matejko, représentant Skarga au moment où il est censé prêcher le huitième sermon de diète ², n'aient pesé sur le jugement de certains littérateurs qui étudiaient le problème, et n'aient obsédé leur esprit de préoccupations inconscientes auxquelles la critique doit rester étrangère ³. Cela dit, entrons dans le vif du sujet.

1. Cette première remarque doit rassurer les admirateurs non seulement de Skarga, mais aussi ceux de Mickiewicz et de Matejko, car si la leçon de Mickiewicz et le tableau de Matejko ne sont pas entièrement conformes à la vérité historique dans les détails, ils représentent admirablement la courageuse éloquence du prédicateur patriote. On pourrait les comparer à ces mots historiques qui n'ont jamais été prononcés et que l'on garde quand même à cause de leur signification symbolique.

2. C'est ainsi qu'on interprète communément ce tableau, et en particulier le comte Tarnowski, ami et admirateur de Matejko, dans l'écrit qu'il a consacré au peintre cracovien.

3. Dans la préface de sa deuxième édition des *Kazania sejmowe* (p. 61), M. Chrzanowski, après avoir conclu que les *Sermons de diète* de Skarga ont été prêchés à la diète de 1597, s'écrie triomphalement : « Le tableau de Matejko n'est pas une fiction, mais une réalité ! » (*Obraz Matejki nie jest fikcyja, ale prawda.*) Voilà le cri du cœur ; mais

A propos de la question qui nous occupe, on entend souvent résonner les mots de *messe de diète, prédicateur de la diète, sermon de diète*. Il s'agit d'abord de savoir ce que ces termes recouvrent pour ne pas nous laisser prendre à la piperie des mots. Ces termes peuvent, en effet, ou bien être pris au sens strict et représenter une institution officielle, ou bien être pris au sens large et n'être qu'une façon abrégée de parler ou une formule oratoire ¹.

En général, on les prend dans le sens strict et on s'imagine Skarga revêtu du caractère officiel de prédicateur de la diète, prêchant à l'église Saint-Jean ou à la chapelle du château de Varsovie, devant les membres assemblés de la diète, c'est-à-dire, devant le roi et sa cour, le Sénat et la Chambre des nonces ², et faisant à son auditoire une série de sermons sur la politique chrétienne. Voyons jusqu'à quel point cela est conforme à la réalité.

Et d'abord y avait-il un prédicateur de la diète, chargé officiellement de parler devant la représentation nationale ?

Le texte d'un décret synodal de l'an 1527 (Synode provincial de Leczyca ³) peut nous éclairer sur la période antérieure à Skarga. Voici ce décret ⁴ :

Que NN. SS. les archevêques et évêques prient eux-mêmes le roi, ou le fassent prier par des députés synodaux : d'avoir à sa cour un prédicateur instruit chargé de prêcher les dimanches et les jours de fête devant Sa Majesté lorsque le roi séjournera hors de Cracovie ; d'interdire en temps de diète aux sénateurs et aux nonces de délibérer publiquement ces jours-là avant le déjeuner de midi, à cause du scandale qui en résulte aux yeux de beaucoup de gens ; d'ordonner au contraire aux sénateurs et aux nonces d'assister avec respect et dévotion ces mêmes jours aux offices et d'en-

ce cri décèle une étrange préoccupation chez un critique et fait craindre que M. Chrzanowski n'ait pas su se tenir au point de vue objectif et qu'il ait fait plutôt de la critique subjective dans une question qui ne la comporte pas.

1. Tout le monde connaît ce mot de Skarga (sermon de Wislica) : « Je suis nonce, mais non d'un district. » Le dominicain Birkowski (oraison funèbre de Skarga) a dit : « Il a éclairé dix-huit diètes par ses sermons, » et le P. Wielewicki S. J. a répété la même chose en latin dans son journal de la maison professe (*Scr. Rer. Pol.*, XIV, 78). Nous ne croyons pas faire de l'hypercritique quand nous nous demandons si ces expressions doivent être prises à la lettre ou regardées comme des formules oratoires.

2. C'est dans ce sens que Matejko a conçu son tableau où il nous montre parmi les auditeurs le plus enragé des sectaires protestants polonais, Stanislas Stadnicki, surnommé le Diable.

3. Ce synode représentait tous les diocèses de Pologne moins celui de Varmie et celui de Kulm, dont le premier dépendait directement de Rome et le second de Riga (plus tard de Rome).

4. *Constitutiones synodorum provinciæ Gnesnensis*, édit. de Wezyk, p. 87. (Ou bien dans les *Archives de la Commission du droit (Archiw. Kom. Praw)*, t. 1^{er}, p. 368, n° 6, *Matériaux pour l'histoire des synodes*, publiés par Ulanowski.)

tendre le sermon. Autrement l'archevêque ou l'évêque du diocèse dans lequel se tiendra la diète, ou dans lequel le roi séjournera, devra nommer un prédicateur *ad hoc* ¹.

On voit nettement par ce décret que jusqu'au milieu du règne du roi très catholique Sigismond le Vieux (1506-1548), la prédication à la diète n'était assujettie à aucune règle ; qu'il n'y avait pas de prédicateur en titre et que la prédication à la diète ne revêtait pas, ni ne devait revêtir dans la pensée du synode, *un caractère spécial* ; qu'enfin l'assistance aux offices et au sermon les dimanches et jours de fête de la part des sénateurs et des nonces n'avait rien d'*officiellement* obligatoire.

Le synode désirait donc qu'il y eût désormais un prédicateur en titre pour la diète et qu'un prédicateur résidant à la cour fût chargé de cet office ; à son défaut, un archevêque ou un évêque devait en nommer un. Ce décret reçut-il son application ? Il est difficile de le croire quand, après une étude minutieuse des constitutions synodales du xvi^e siècle, on sait que les décrets des synodes sont régulièrement restés lettre morte ².

Voilà pour le règne de Sigismond I^{er} le Vieux.

Est-ce la peine de parler du règne de Sigismond Auguste, prince indifférent en religion, et sous lequel la Chambre des nonces presque entière et le Sénat pour la moitié se composèrent de protestants ? L'année même où mourut le roi, mais avant sa mort, à la fin d'avril 1572, l'évêque de Cujavie Karnkowski invitait Skarga à venir prêcher la fête de S. Philippe et S. Jacques à la diète de Varsovie ³. Si la prédication à la diète avait été alors réglementée, un simple évêque n'aurait pu

1. *Decrevit synodus ut RR. DD. archiepiscopi et episcopi S[erenissimam] R[egiam] M[ajestatem] per se vel nuntios synodales deprecetur ut ejus M. in curia regali prædicatorum doctum servare dignaretur qui singulis diebus dominicis et festis coram ejus M. prædicaret cum ejus M. alibi quam Cracoviæ moram [morari] contingeret ; quod [pour ut] denique IN CONVENTIONIBUS GENERALIBUS [les diètes] consultationes publicas senatorum et nuntiorum terrestrium prædictis diebus dominicis et festis ante prandia ejus M. fieri prohibeat, cum ea res in scandalum plurimorum vergere dignoscatur ; verum mandet ut senatores et nuntii terrestres divina officia diebus prædictis et CONCIONEM audiant reverenter et devote. Alioquin quilibet ex archiepiscopis et episcopis ejusmodi prædicatorem ordinare tenetur, in cujus diocesi CONVENTIO GENERALIS indicetur aut si R. M. ibidem constitueretur.*

2. Les synodes à diverses reprises se plaignent de ce que leurs décrets ne sont pas observés, et même de ce que les évêques négligent de les faire imprimer et de les porter à la connaissance de leurs prêtres. En général, on peut dire que dans le clergé polonais du xvi^e siècle l'indiscipline est la règle et que les décrets synodaux n'ont sur lui aucune action, pas plus sur les évêques que sur les prêtres. (V. *Act. hist.*, I, 447 (1547); *Uchansciana*, II, 16 ; Ulanowski, o.-c., 420, 422 (1554) ; Wezyk, 99, etc...)

3. Lettre n^o 25 (3 mai 1572) du recueil des lettres de Skarga publié par le P. Syganski.

inviter ainsi un prédicateur pour un sermon isolé. Sous Batori (1576-1586), la situation est la même, car on sait que Powodowski et Solikowski prêchèrent à certaines diètes quelques sermons, et Skarga fut invité par Rozdrzewski, successeur de Karnkowski, à l'accompagner à la diète en 1584 pour y prêcher. Dans sa lettre, cet évêque se plaignait de la négligence ordinaire de ses confrères à amener avec eux *des prédicateurs* pour le temps de la diète ¹. Donc jusque-là aucune réglementation.

Personne ne conteste que sous Sigismond III, Skarga, tant qu'il vécut, prêcha au temps de toutes les diètes, et qu'il fut seul à prêcher ; mais il résulte de ce que nous venons de voir que ce n'est point à titre spécial de prédicateur de la diète : c'est comme prédicateur de la cour. Parce qu'il est le prédicateur du roi, il prêche devant le roi, et, comme le roi en temps de diète assiste très régulièrement aux messes des dimanches et des fêtes, car il est très pieux, Skarga, qui l'accompagne partout, autant que sa santé le lui permet, prêche en temps de diète à l'église où se rend Sigismond III ². Nous sommes donc amené à dire que si Skarga a été, comme le disait le Père Bartz ³, « prédicateur général des diètes », c'est dans le sens large qu'il faut l'entendre ⁴.

Que faut-il entendre maintenant par *messe de diète* (*msza sejmowa* ⁵, *nabozenstwo sejmowe* ⁶), et quels sont ceux qui y assistent ? C'est ici qu'est l'équivoque. *A parler rigoureusement, il n'y a qu'une messe officielle de la diète*, et c'est la messe d'ouverture qui précède immédiatement la diète, autrement dit *la messe du Saint-Esprit* (*Missa de Spiritu sancto* ⁷). Sur ce point, tous les témoignages historiques sont concor-

1. Lettre n° 100 (14 octobre 1584) du recueil des lettres de Skarga.

2. A Varsovie, c'est tantôt à la chapelle du château, tantôt à l'église Saint-Jean. A Cracovie, c'est à la cathédrale de Wawel, attenante au château royal.

3. Dans une lettre du 4 septembre 1609. (*Ibid.*, lettre n° 138.)

4. Il nous paraît bien probable que cette assiduité de Skarga à prêcher au temps des diètes a fondé la tradition, qui paraît s'établir définitivement avec lui, de réserver cet office au prédicateur du roi. Cependant Lengnich cite un cas où il y eut rivalité entre le prédicateur de la cour et un autre, et c'est le prédicateur de la cour qui succomba. (*Jus publicum regni Poloniæ*, t. II, p. 320, 368.)

5. C'est l'expression dont se sert Skarga dans les *Kazania sejmowe*, mais uniquement pour le titre du sermon de la messe d'ouverture, et dans sa première édition seulement.

6. Cette expression équivoque (service divin de la diète) semble avoir été inventée par ceux qui veulent que les *Kazania sejmowe* aient été prêchés et non simplement écrits.

7. M. Chrzanowski paraît conclure de certains textes tirés des journaux de diète que toutes les messes de dimanches et fêtes étaient des messes de *Spiritu Sancto*, et par conséquent officielles et auxquelles devaient assister les sénateurs et les nonces. Sans entrer dans une discussion fastidieuse sur l'interprétation de ces textes et sur leur valeur, nous dirons seulement que si quelque rédacteur d'un journal de diète a eu

dants : le roi avec sa cour, les sénateurs et les nonces, sont tenus d'assister à cette messe solennelle ¹, qui est suivie d'un sermon que tous doivent également entendre, et ce sermon est un sermon de diète (le seul d'ailleurs) au sens strict.

Quand la diète se termine heureusement, c'est-à-dire quand elle n'est pas rompue ou sans résultat, une seconde cérémonie officielle a lieu à l'église avec obligation d'y assister ; mais ce n'est pas, comme on l'a dit, une messe de clôture ; c'est un simple *Te Deum* ². Nous avons donc au sens strict une messe de diète et un sermon de diète. L'assistance n'est point officiellement obligatoire aux autres sermons (ceux des dimanches et des fêtes qui tombent pendant la diète). C'est pour cela que nous n'avons jamais vu signaler dans les journaux de diète la présence du Sénat et des nonces à la messe et au sermon en dehors de la messe solennelle d'ouverture de la diète ³. Quand donc, parlant des dimanches et des fêtes qui tombent dans le temps de la diète, on appelle *messes et sermons de diète* les messes et les sermons qui ont lieu ces jours-là, on ne peut employer ces expressions que dans un sens large et pour abréger le discours. Les entendre au sens strict est un abus inadmissible ⁴.

l'idée saugrenue de multiplier ainsi les messes de *Spiritu Sancto*, c'est qu'il ignorait la liturgie catholique. La messe du Saint-Esprit, qui se chante à la rentrée des Chambres par exemple, ou à la rentrée des tribunaux, est toujours unique. On peut seulement, tant que durent les délibérations, ajouter aux jours des dimanches et des fêtes l'oraison de *Spiritu Sancto*, mais non pas remplacer l'office de ces jours-là par une messe du Saint-Esprit.

1. Theiner, *Monum. Pol.*, II, 695. Relation du nonce Berardi Bongiovanni (1562) : « [A la messe du Saint-Esprit] le roi est accompagné des hérétiques comme des catholiques. Il le faut dans ce pays, autrement on les tuerait comme des chiens. Le Castellan « de Cracovie (M. Zborowski) et le Palatin de Lublin (J. Firley) s'en vont après le « *Credo*. » [Ce sont deux protestants. Comme le sermon a lieu après la messe, ils n'entendent donc pas le sermon.]

2. V. Connor, *History of Poland*, II, 93 ; Hartknoch, *Resp. Pol.*, 437 ; Lengnich, *Jus publ. Pol.*, II, 320 et 368 ; Kurzweil [de Castéra], *Idée de la Pologne*, 68 ; *Traité géog. et hist. du roy. de Pol.* (mss, anonyme : Français 9.027), p. 69 ; Pfefel, *Etat, de la Pol.*, 133.

G. Pawlowski (Art. *Skarga* dans la *Grande Encyclopédie*) est si convaincu qu'il n'y a qu'une messe officielle ou messe de diète au sens strict, qu'il écrit : « Skarga, dans ses célèbres sermons politiques (*Kazania sejmowe*) prononcés à l'ouverture des différentes diètes... »

3. Pour la diète de 1597, puisque c'est dans cette diète que Skarga aurait prêché les *Kazania sejmowe* selon l'opinion de quelques-uns, sur quatre journaux qui ont été publiés, un seul parle de la présence en corps du roi, du Sénat et des nonces à l'église, et c'est pour la messe d'ouverture. (*Scr. Rer. Pol.*, XX, p. 3, 1^{er} Journal de la diète). Les autres journaux signalent à peine ou ne signalent même pas cette messe officielle ; *a fortiori* ni les uns ni les autres ne parlent d'assistance aux messes des dimanches et des fêtes. On y signale de temps en temps la présence du roi, et c'est tout.

4. C'est ainsi que M. Chrzanowski abuse du terme messe de diète (*Nabozenstwo sej-*

Comme l'assistance aux offices était laissée à la bonne volonté de chacun, il est assez difficile, faute de documents, de se faire une idée exacte de l'auditoire des sermons. On peut cependant l'essayer. Les auditeurs bénévoles sont naturellement, ou des catholiques très convaincus désireux de remplir leurs devoirs, ou des courtisans préoccupés de plaire au roi. Nous avons vu que, sous Sigismond le Vieux, un nombre de sénateurs et de nonces, assez notable pour attirer l'attention des évêques réunis en synode, se faisaient tirer l'oreille. Qu'est-ce que ce dut être sous Sigismond Auguste, surtout à partir du jour où les trois quarts de la représentation nationale furent formés de protestants déclarés ? Ces protestants avaient leur cène et leurs prédicateurs dans des maisons privées ¹ ; en tout cas, ils n'allaient pas le dimanche à l'église catholique. Sous le roi Batori, qui se faisait un devoir de garder une stricte neutralité entre les différentes confessions, la situation ne fut pas sensiblement différente. Quand Skarga devint prédicateur de la cour (1588), les nonces étaient encore en majorité protestants, et, d'après le traducteur latin des sermons de Skarga, il y avait quarante-cinq sénateurs calvinistes ou luthériens, environ le tiers du Sénat ². Et qu'on ne s'imagine pas Sigismond III dans sa chapelle comme un Louis XIV dans la chapelle de Versailles ! Ce jeune roi de vingt ans, étranger, taciturne ³, peu sympathique, vu avec défiance par la noblesse, soupçonné

mowe) en l'appliquant aux messes des dimanches et des fêtes qui tombent en temps de diète. L'objection qu'il fait, en disant que si ces messes n'avaient pas de rapport avec la diète les journaux de diète n'en parleraient pas, ne porte pas. Beaucoup de journaux ne signalent pas ces messes ou les signalent irrégulièrement, et uniquement pour marquer qu'il n'y a pas eu de séance ces jours-là, ou pour indiquer la présence du roi à ces offices.

1. V. dans Wotschke, *Briefwechsel der Schweizer mit den Polen*, lettre n° 165 a, p. 87 (1559) ;

Orzechowski, *Dialogue IV^e sur l'exécution*, p. 49 de l'édition. Turowski (diète de 1556-1559) ;

De Noailles, *Henri de Valois et la Pologne*, t. III, 332, avis de Varsovie du 9 avril 1573 (ms. coll. Colbert, 338) : La messe du Saint-Esprit fut dite par l'archevêque de Gnesen. Les autres qui ne sont pas catholiques se retirèrent à part pour faire à leur mode. (Et cependant pour cette messe les hérétiques étaient tenus de s'y rendre tout comme les catholiques.)

2. Pieniazek, *Conciones P. Skargæ* (1691), préface. (Lettre dédicatoire à Innocent XII.) L'auteur ne dit pas où il a pris ces chiffres. Nous savons qu'en 1569, il y avait soixante et un hérétiques au Sénat. (Note de la nonciature de Vienne, *Scr. Rer. Pol.*, I, 154.) Le Sénat comprenait environ 150 membres, chiffre qui n'était jamais atteint à cause de la vacance de certains sièges. Les nonces étaient au nombre maximum de 180 ; mais comme chaque nonce ne pouvait être élu qu'à l'unanimité, il y avait souvent des districts (*powiaty*) qui n'avaient pas de représentation, faute de l'unanimité requise.

3. Quand il arriva de Suède à Cracovie, Zamoyski ne put s'empêcher de dire aux seigneurs qui l'avaient amené : « Quel diable muet nous avez-vous amené là ? »

d'être guidé par les jésuites qui ont été ses éducateurs ¹, n'a pas d'autorité et on ne cherche guère à lui plaire. Ce n'est pas lui, du moins pendant les premières années, qui peut amener des auditeurs à Skarga par son exemple et son influence sur la noblesse. Quand le prédicateur du roi se fait entendre à la chapelle royale, il n'a donc qu'un auditoire assez restreint où on remarque des sénateurs et quelques nonces ; mais en revanche, à l'église Saint-Jean, où la population de Varsovie peut avoir accès, rien n'empêche qu'il n'ait un grand nombre d'auditeurs.

Il nous reste à savoir de quelle nature est la prédication du temps de diète. Ce que nous avons dit jusqu'ici nous incline à penser que cette prédication ne diffère pas essentiellement de la prédication ordinaire. Il n'en pouvait être autrement devant un auditoire mêlé. Powodowski prêchant à la diète sur la pure parole de Dieu ou sur la communion sous une seule espèce ; Sokolowski, sur la religion catholique, sur la nature de l'Eglise de Dieu et l'héritage du Christ ou sur les faux prophètes ; Skarga, sur la Purification de Marie, ou sur les apôtres S. Philippe et S. Jacques, ne contredisent pas cette induction. Mais, pour nous renseigner (à l'exclusion des *Kazania sejmowe* sur lesquels on conteste), nous avons des sermons prêchés par Skarga pendant la diète et à la diète, au sens que nous avons expliqué. Consultons-les donc.

Dans le recueil des *Sermons pour les dimanches et fêtes* publié par Skarga en 1595 (2^e édition 1597), on trouve deux sermons, ceux du II^e dimanche et du IV^e dimanche de carême, qui ont été prêchés sans contestation possible pendant la diète ².

Pour le premier (sermon du II^e dimanche de carême), tout le monde le reconnaît. Dans la seconde partie (v. édit. Maryanski, I, 205), Skarga s'adresse en ces termes aux sénateurs et aux nonces : « Maintenant que vous êtes réunis pour cette diète comme guides du peuple de Dieu... » Quant au second (sermon du IV^e dimanche de carême), il renferme (p. 137 *b* de l'édition de 1595, et 138 *a* de l'édition de 1597) un passage que la manchette résume ainsi ³ : « Devoir des sénateurs et des nonces

1. Sa mère, qui était une Jagellon et très catholique, avait obtenu du roi Jean III de Suède son mari, que des Jésuites résideraient à la cour et seraient chargés de l'éducation du prince (en concurrence avec le précepteur luthérien imposé par le roi). Le P. Golynski, son confesseur, était rentré en Pologne avec lui. Sur l'influence des Jésuites à la cour de Sigismond III, v. le *Journal de Voyage de Gaetano*, par Mucante, dans Niemcewicz, *Zbior pam.*, II, 141.

2. Il y en a probablement d'autres dans ce recueil et c'était l'opinion de Szulc que nous partageons ; mais nous ne voulons nous appuyer que sur des faits incontestables.

3. Il est impossible d'interpréter autrement cette manchette que comme ceci : « Prêché à Cracovie à la diète de 1595. » Et il y eut, en effet, une diète en 1595 à Cracovie, chose qui fut très rare. Sous Sigismond III, nous ne connaissons que 3 diètes

« Cracovie, 1595 », et qui commence par ces mots : « Sénateurs et nonces, vous voici rassemblés pour délibérer sur votre peuple... » C'est donc aussi un sermon prêché en temps de diète.

Or que remarquons-nous dans ces deux sermons ? Nous remarquons qu'ils sont construits sur le même plan que les sermons ordinaires des dimanches et des fêtes et qu'ils traitent des mêmes matières, c'est-à-dire, *de l'évangile du jour*. Cela est très facile à constater, car la méthode de composition de Skarga est invariablement celle-ci : en tête du sermon l'évangile du jour, même quand il s'agit d'une fête de Notre-Seigneur, de la Vierge ou des saints ; quelques lignes d'exorde pour résumer cet évangile et donner la division du sermon qui se compose toujours de deux parties (l'une dogmatique et l'autre morale ou d'édification), tirées toutes deux de l'évangile du jour ; puis le tout se termine par une prière. Jamais, dans les sermons des dimanches et des fêtes, Skarga ne s'écarte de ce plan. On dirait qu'il craint de briser ce cadre rigide qui rappelle le lit de Procuste. On a donc le droit de conclure que quand Skarga prêchait les dimanches et fêtes pendant la diète, il donnait des sermons semblables à ceux des autres dimanches et fêtes de l'année ¹.

Si maintenant nous considérons le fond et la forme des *Kazania sejmowe* publiés en 1597, nous constatons que ces sermons ne ressemblent en rien aux deux dont nous venons de parler : pas d'évangile du jour en tête ; pas d'exorde très court suivi d'une division ; pas de partage du sermon en deux parties nettement distinguées, l'une dogmatique et l'autre morale ; pas de matière traitée tirée de l'évangile, mais une matière spéciale, à la fois morale et politique. Ces *Kazania sejmowe* sont donc des sermons d'un genre particulier et différant essentiellement des autres par leur plan et leur objet ². Il y a là un préjugé singulière-

tenues à Cracovie. On trouvera le passage entier à la page 42, n. 1, de cette traduction, et l'on remarquera que ce passage et l'exorde du premier des *Kazania sejmowe* se ressemblent comme deux frères. Skarga s'en aperçut si bien que dans l'édition de 1609, il supprima ce passage qui faisait double emploi avec l'exorde susdit.

1. Ces sermons du temps de diète différaient accidentellement de ceux des dimanches ordinaires en ce qu'ils pouvaient contenir quelques mots à l'adresse des sénateurs et des nonces catholiques, qui assistaient bénévolement à la messe et qui se trouvaient dans l'auditoire. C'est tout ce qui constituait la différence, et c'est peu de chose. Il est possible aussi que le sermon d'ouverture, le seul qui fût un sermon de diète au sens strict, ait différé davantage des autres.

2. Nous ne serions pas éloigné de croire que le terme de *Kazania sejmowe* est une création de Skarga et qu'avant lui cette alliance de mots n'existait pas. Du moins nous n'avons pas connaissance que cette expression ait été employée avant lui. Un mot de Wielewicki semble autoriser cette opinion : *Conciones... habuit... de variis Reipublicæ morbis... easque comitiorum conciones appellavit*. (Wielew., *Ser. Rer. Pol.*, XIV, 81.) Pourquoi cet *appellavit* si ce n'est pour marquer une dénomination inusitée ?

ment grave en faveur de ceux qui soutiennent que ces sermons forment une œuvre à part et n'ont pas été prêchés, mais simplement écrits. Ce préjugé paraît prendre encore plus de force quand on considère l'aspect systématique que présente l'ensemble des *Kazania sejmowe* : On dirait d'une série de conférences politico-religieuses sur les maladies de la République ¹, et cela suggère une réflexion que voici :

Qu'un prédicateur de l'Avent ou du Carême compose une série de sermons qui s'enchaînent et qui traitent d'une même matière, rien ne s'y oppose. Il sait de combien de sermons il peut disposer et il distribue sa matière en conséquence. La situation d'un prédicateur à la diète est bien différente : il ignore le temps dont il pourra disposer. Il sait quand la diète doit commencer ; mais ni lui ni personne ne sait ni quand ni comment elle finira. Sans doute, depuis 1591, la diète ordinaire est fixée à six semaines ; mais c'est là un *maximum*. En droit et en fait, elle peut être rompue chaque jour par l'opposition des nonces de quelque palatinat, et personne ne peut répondre du lendemain. Comment veut-on que, dans des conditions aussi aléatoires et aussi précaires, le prédicateur entreprenne de faire un *cours suivi* composé de huit à dix sermons ², selon l'occurrence des fêtes qui tombent dans la période de la diète en sus des dimanches ? Il est beaucoup plus naturel qu'il se contente de prêcher au fur et à mesure sur l'évangile du jour. Les deux

1. On pourrait dire de ces sermons de diète que c'est un traité de politique chrétienne donné sous forme oratoire. Quand on lit les divers écrits de Skarga (livres historiques ou théologiques), on est frappé de la tendance de cet auteur à employer les procédés oratoires : il a toujours l'air de prêcher.

2. Huit à dix, c'est la moyenne, car il n'est pas possible de découper six semaines dans une partie quelconque de l'année (six semaines représentent la durée normale de la diète) sans y rencontrer, outre les six dimanches et le jour de l'ouverture, au moins une fête ou deux et plus. Il n'y a rien à conclure du nombre des *Kazania sejmowe* (il y y en a huit) parce que nous ne savons pas avec certitude si Skarga prêchait tous les jours de dimanche et de fête, ce qui est cependant probable. Pour l'année 1597, en particulier, on trouve au moins une douzaine d'occasions où Skarga pouvait prêcher et on sait qu'il ne se faisait pas prier : 1, le jour de l'ouverture (10 février) ; 2-7, les dimanches 16 et 23 février, 2, 9, 16 et 23 mars ; 8-9, les 17 et 18 février, pour les Quarante heures (Skarga a laissé des sermons pour les quarante heures, et dans son oraison funèbre de la reine Anne Jagellon, il la loue d'avoir suivi régulièrement les offices des Quarante heures) ; 10, le mercredi des cendres (19 fév.) (le journal no 1 de la Diète de 1597 dit qu'il y a eu office ce jour-là) ; 11, le 22 février, fête d'un apôtre, S. Pierre à Antioche ; 12, le 24 février, fête d'un apôtre, S. Mathias ; 13, le 19 mars, S. Joseph (fête obligatoire depuis Pie V, et si importante qu'Urbain VIII, dans la constitution *Universa* du 13 septembre 1642, par laquelle il réduit le nombre des fêtes d'obligation, l'a maintenue) ; 14, le 25 mars, l'Annonciation. (La diète était à son terme la veille au soir ; mais le roi, le Sénat, et quelques nonces avec leurs maréchaux étaient encore là et il est difficile que Skarga ait laissé passer une si grande fête sans la prêcher.) (V. *Scr. Rer. Pol.*, XX, p. 120.)

sermons du II^e et IV^e dimanche de Carême prêchés en temps de diète et que nous avons cités confirment cette manière de voir ¹.

L'opinion qui veut que Skarga ait prêché les *Kazania sejmowe* à la diète de 1597, et qui est soutenue par M. Chrzanowski en particulier, est en pleine contradiction avec les considérations générales qui précèdent. Voyons si l'examen des circonstances historiques de l'année 1597 lui sera plus favorable.

La diète de 1597 a commencé le 10 février. Si Skarga a prêché les *Kazania sejmowe* à cette diète, il est difficile de croire qu'il n'ait pas commencé à rédiger ses sermons avant le 1^{er} janvier ; aussi M. Chrzanowski émet-il l'hypothèse que cette rédaction eut lieu dans les derniers mois de 1596 et les premiers de 1597 ². Or cette hypothèse paraît inconciliable avec certains faits historiques.

Si, en effet, comme le veut M. Chrzanowski (p. 53), Skarga rédigeait le cinquième de ses *Kazania sejmowe* « sous l'impression toute fraîche de « la nouvelle » du désastre des chrétiens à Kerestes (pisal pod swieżem wrazeniem wiesci o Klesce Chrzescijan) (24 octobre 1596), il faut admettre qu'il a commencé à écrire les quatre premiers au plus tard en septembre ³. Or voyez dans quelles conditions se trouve Skarga. Pendant les premiers jours de septembre, il assiste Anne Jagellon, reine douairière de Pologne, dans sa dernière maladie et lui ferme les yeux le 9. A peine libéré, il faut qu'il s'occupe du synode de Brest en Lithuanie qui doit officiellement proclamer l'union des Ruthènes schismatiques avec Rome et où il est envoyé comme théologien ; qu'il se rende à Brest (à cent lieues de Cracovie) après avoir préparé son sermon sur l'unité de l'Eglise qu'il y prononcera le 6 octobre ; qu'à son retour à Cracovie vers le milieu d'octobre il compose l'oraison funèbre de la

1. Qu'on lise la lettre de Skarga du 9 février 1595. (Ed. Syganski, n° 122, p. 258.) On y verra qu'il a prêché trois fois la semaine précédente, et il ajoute : *Heri cœpta sunt comitia ; aliquas me conciones in hac quadragesimâ propter tantam distantiam* [allusion à sa résidence] *deserere oportet, cum jam nunc maxime sint necessariæ*. Pâques étant cette année le 26 mars, Skarga écrivait sa lettre le jeudi qui suit le mercredi des Cendres, jour d'ouverture de la diète. A qui fera-t-on croire que Skarga va prêcher le Carême trois fois par semaine et parfois quatre (*et quater aliquando tempus jubet*) et qu'en même temps il prêchera à la diète des sermons spéciaux ou sermons de circonstance ?

2 Il dit à la p. 54, que Skarga rédigea les *K. s.* dans la seconde moitié de 1596, et, p. 60, que la rédaction de ces sermons se fit dans les derniers mois de 1596, et les premiers de 1597.

3. M. Chrzanowski pense que Skarga ne termina ses *Kazania sejmowe* que dans les premiers mois de l'année 1597 (p. 60 : *Pracował nad niemi w ostatnich miesiacach roku 1596 i w pierszych 1597*) ; s'il a mis de trois à quatre mois pour rédiger les quatre derniers sermons, il faut accorder que nous n'exagérons pas en demandant deux mois pour les quatre premiers.

reine Anne qu'il donnera le 12 novembre. Dans tous ces voyages et ces travaux, où trouver le temps nécessaire à la rédaction des *Kazania sejmowe* ? Mais il y a mieux encore. Osera-t-on soutenir que Skarga a préparé des sermons pour la diète de 1597 avant de savoir l'époque fixée pour cette diète, et même avant de savoir s'il y aura une diète ?

Dans son rapport, le légat apostolique, cardinal Gaetano, dit que c'est lui-même qui a suggéré au roi l'idée de convoquer la diète ¹, et cela dans un long entretien qu'il eut avec lui le 22 septembre. Le roi envoya alors à tous les sénateurs une lettre pour les consulter sur l'opportunité d'une diète (*Litteræ consultatoriæ de indicendis comitiis*). Les réponses des sénateurs furent telles que le roi fut obligé de les consulter de nouveau après les funérailles de la reine Anne (12 novembre 1596), et c'est seulement à ce moment que la convocation d'une diète fut résolue et fixée au 10 février 1597 ². Que devient dans tout cela la rédaction du cinquième sermon à la fin d'octobre ou aux premiers jours de novembre, et la fraîche impression de la nouvelle du désastre de Kerestesz ³ ?

Et nous n'avons pas relevé ce point-ci : dans le passage sur Kerestesz, Skarga dit positivement que le désastre a eu lieu « l'année dernière », preuve évidente que Skarga écrivait cela en 1597. Nous n'ignorons pas que, pour se tirer de là, M. Chrzanowski suppose un remaniement du texte fait par Skarga au moment d'envoyer son manuscrit à l'imprimeur. C'est là une hypothèse commode sans aucun doute ; mais comme elle est gratuite et ne s'appuie sur rien d'autre que le besoin de se

1. V. *Rel. nunc.*, II, 68... *Relatio cardinalis Gætani*. Le cardinal raconte que la commission qui siégeait à Cracovie en août et qui se composait de 6 délégués autrichiens et de 20 délégués polonais chargés de débattre une entente entre la Pologne et l'Autriche pour entrer dans la ligue *anti ottomane*, n'avait pu tomber d'accord. Les Polonais exigeaient l'observation par les Autrichiens du traité de Bendzyn et déclaraient que si on ne leur donnait d'abord satisfaction, ils rompraient toute négociation d'alliance et il n'y aurait pas de convocation de diète au sujet de cette affaire. (*Habere se pro excluso fœderis negotium, neque ea de causa comitia indicta iri.*) Le cardinal-légat obtient alors l'autorisation d'en conférer avec le roi et la commission se sépare. Gaetano se met aussitôt en route (le 10 sept.) et rejoint le roi auprès de Varsovie le 20 (Niemcewicz, *Zbior II*, 147 à 152).

2. *Rel. nunc.*, II, 71, *Relatio card. Gætani*, journal de voyage de Gaetano (rédigé par Paul Mucante) dans Niemcewicz, *Zbior pamict.*, t. II, p. 152, 176-182.

3. Nous avouons du reste sans honte qu'après avoir lu et relu le passage sur Kerestesz nous n'avons jamais pu y trouver la trace de cette fraîche impression. Il est probable que ce sont les expressions « maintenant » (*teraz*) et « à ce qu'on dit » (*Jako slysym*) [littéralement : comme nous l'entendons dire] qui auront été interprétées dans ce sens par M. Chrzanowski. Pour nous, Skarga oppose simplement l'époque de Sélim II (Lépante), et d'Amurat III, à l'époque actuelle (*teraz*) de Mahomet III, et le bruit public qu'il signale est celui de la cause merveilleuse du désastre sur laquelle il s'étend. Toute autre interprétation impliquerait dans la bouche de Skarga une absurde contradiction entre les deux expressions « maintenant » et « l'année dernière ». (V. le passage à la page 128 et les notes 2, 3 et 4.)

tirer d'affaire, elle ne mérite pas qu'on s'y arrête ¹. Elle est d'ailleurs amplement réfutée par les considérations précédentes sur l'époque de la rédaction des *Kazania sejnowe* ².

Voyons maintenant les considérations que suggère la diète de 1597.

Cette diète a été convoquée avant tout pour régler la question de la ligue anti-ottomane ³, et si d'autres questions ont été adjointes à celle-là, ce ne sont que des questions subsidiaires soulevées par les nonces, comme celle des Uniates ou celle du procès de la Confédération, etc. Skarga plus que pas un désirait voir triompher la politique papale ⁴, et sa position était extrêmement délicate. La noblesse polonaise en général, mais surtout la noblesse protestante, répugnait à une alliance avec l'Autriche qui n'observait pas les clauses du traité de Bendzyn ⁵. Il fallait bien se garder de créer une agitation inévitable et des divisions dans la diète en remuant les passions politiques ou religieuses. En 1597, nous sommes entre les synodes protestants de Thorn (1595) et de Vilna (1599) où les Jésuites furent si violemment pris à partie, et Skarga en particulier ⁶. Depuis l'incendie du temple de Cracovie (*le*

1. Cette interpolation suppose chez Skarga une jolie dose d'étourderie, car en ajoutant « l'année dernière », il aurait dû en même temps effacer le « maintenant » (*teraz*), sous peine de contradiction flagrante et d'absurdité. A qui fera-t-on croire que Skarga a été cet étourdi ?

2. L'opinion de M. Chrzanowski s'appuie, en résumé, sur une série d'hypothèses aussi peu fondées l'une que l'autre :

1^{re} Hypothèse : Skarga a écrit ses *Kazania sejnowe* pour la diète de 1597. (Aucune preuve positive, comme nous le verrons.)

2^e Hypothèse : Il avait rédigé ses quatre premiers sermons avant Kerestesz. (C'est impossible : Skarga n'en avait pas le loisir, et on ne savait si la diète serait convoquée.)

3^e Hypothèse : Dans le cinquième sermon, on sent l'impression fraîche du désastre de Kerestesz. (Critique subjective que rien ne justifie.)

4^e Hypothèse : Skarga a remanié le passage sur Kerestesz. (Hypothèse gratuite.)

3. Pour s'en convaincre il suffit de lire l'Instruction royale envoyée aux diétines (*Ser. Rer. Pol.*, 322 et sqq.). On abuse des textes quand on prétend qu'à cette diète devaient se faire de grandes réformes et qu'on en donne pour preuve cette proposition royale. (*Ser. Rer. Pol.*, XX, 134. *sexto*) : *auctoritati comitiorum, quæ a multis violatur, ut sit consultum*. On n'a qu'à lire les discours des sénateurs et on verra qu'il s'agit tout simplement de faire payer sous peine de punition les impôts votés par la diète, impôts que certains ne voulaient pas payer sous le prétexte que les diétines de relation ne les avaient pas approuvés. (C'est un épisode de la lutte des diétines contre la diète, dans laquelle la diète finit par avoir le dessous.)

4. La crainte des Turcs (*terror turcicus*) circule à travers ses *Kazania sejnowe*.

5. Ce traité avait été conclu à la suite de l'élection de Sigismond III (1588) et après la défaite de l'archiduc Maximilien, son concurrent.

6. V. Lukaszewicz, *Brac. czesk.*, 162, 173 ; *Lithau*, I, 61, 65 et 73 ; Sobieski, *Nienawisc*, p. 84.

Skarga avait encore contre lui, outre les protestants, tous les nombreux *désunis* de Lithuanie qui le regardaient comme la cheville ouvrière de l'Union de Brest et qui n'avaient pas voulu de cette union.

Brog). 1591, et les émeutes, avec destructions similaires, de Posen et de Vilna ¹, les protestants sont fortement montés et réclament à chaque diète qu'on fasse le procès à ceux qui transgressent la Confédération de Varsovie de 1573 ². Et c'est dans ces conditions qu'on veut que Skarga ait prononcé le 5^e *Kazanie sejmowe* où il attaque avec violence les protestants et déclare qu'ils ne peuvent être de bons citoyens ³, et le 6^e où il attaque sans ménagement la *szlachta* sous le nom de démocratie et dénonce comme des libertés infernales les libertés de la noblesse ⁴ ! Mais alors où est cet esprit politique et cette prudence que l'on ne cesse de vanter chez Skarga ? On dirait plutôt d'une gageure contre le bon sens, d'autant plus que Skarga savait fort bien que les protestants surveillaient sa prédication ou la faisaient surveiller ⁵.

Et notez qu'on peut fouiller les 500 pages de documents publiés sur la diète (*S. R. P.*, XX) et le rapport du cardinal Gaetano (*Rel. nunc.*, II, 66-74), on n'y trouvera pas la trace, non de la prédication de Skarga, ce qui peut s'expliquer, mais d'une agitation produite par cette prédication. A qui fera-t-on croire que les *Kazania sejmowe*, s'ils avaient été prêchés à cette diète, auraient laissé indifférents les nobles si chatouilleux sur leurs libertés et les protestants si irrités de leur impuissance à faire garantir la Confédération ? Le fameux sermon de 1601 ⁶,

1. En 1596 encore, au mois de juin, les étudiants de Posen saccageaient le temple des Frères Bohèmes.

2. Cette confédération garantissait aux protestants la liberté du culte en ce qu'elle les protégeait contre toute action politique ou judiciaire pour cause de religion. A la diète de 1596, on avait fait une constitution temporaire contre les émeutes (*tumulty*) ; et à celle de 1597 la question du procès de la Confédération revenait sur le tapis le 27 février (*Scr. Rer. Pol.*, XX, 92) et les 19 et 20 mars (p. 112).

3. Ce qu'il y a de plus piquant, c'est que M. Chrzanowski assigne le 2 mars pour ce cinquième sermon (v. p. 61) ; or à cette date on sait depuis plusieurs jours à Varsovie où se tient la diète, les horribles profanations qui ont été commises par la populace au cimetière protestant de Cracovie (V. Wegierski, *Slavonia reformati*, 241, et Albert Wegierski, son frère, *Kronika zboru Krakowskiego*, 48), et on se fait une idée de la colère des nonces protestants. — Remarquons en passant que la date du 16 mars assignée par M. Chrz. (*ibidem*) au VII^e sermon, qui attaque la Confédération de Varsovie, tombe entre le moment où les nonces réclament le procès de la confédération avec des garanties (27 février) et celui où le roi répond qu'il observera cette confédération (24 mars). (V. *Scr. Rer. Pol.*, XX, 92 et 163, n° 10.) Quelle maladresse de la part de Skarga et quel insuccès de sa prédication !

4. Szulc, qui admettait que les *K. S.* avaient été prêchés à la diète de 1597, en exceptait le VI^e sermon sur la monarchie. « Si ce sermon avait été prêché pendant la diète, écrivait-il, on aurait protesté. » (*Przegl. powsz.*, n° de janvier 1898, p. 79.)

5. V. Lettres de Skarga, éd. Syganski (lettre n° 49, 1577) ; le sermon défigurée (*Kazanie poszpecone*, 1601) publié par le ministre Kramer ; les documents fournis par Rembowski (*Rokosz Zebrzyd.*) où l'on voit Stadnicki le Diable citer et attaquer des sermons de Skarga.

6. Sermon donné le 9 septembre 1601, au moment où Sigismond III partait en

qui a remué toute la Pologne et toute l'Allemagne, ne contient pas le dixième des motifs de griefs que renferment les *Kazania sejnowe*. Avec la thèse de M. Chrzanowski, nous nageons en pleine invraisemblance, ou plutôt, à quelque point de vue qu'on se place, on est immédiatement entouré d'invraisemblances de toute sorte ¹.

Si Skarga avait prêché les *Kazania sejnowe* à la diète de 1597, pourquoi les a-t-il publiés si discrètement et comme dans le mystère ? Pourquoi les a-t-il enfouis dans une édition des sermons des dimanches et des fêtes avec cette seule indication : « adjonction de quelques sermons de diète ² » ? N'était-il pas plus naturel d'écrire : « adjonction des sermons prêchés à la diète de 1597 ³ » ?

Le texte lui-même des *Kazania sejnowe* condamne l'opinion de M. Chrzanowski. Il y a trois passages où Skarga parle de la diète de 1597 comme d'un fait passé, et cela personne ne le nie, car c'est l'évidence même. (V. dans notre traduction, p. 90 et note 5, III^e sermon ; p. 155 et note 1, VI^e sermon ; p. 179 et note 1, VIII^e sermon ⁴). Ici

guerre en Finlande contre le duc de Sudermanie (Charles IX) et les Suédois luthériens. Il est intitulé : En partant pour la guerre (*Wsiadane na Wojne*). Un ministre de Dantzig nommé Kramer le publia falsifié. (*Kazanie poszpecone*.)

1. La diète de 1597 se passa paisiblement, à part quelques chamailleries inévitables qui étaient le pain quotidien des diètes. Elle ne fut pas rompue ; mais elle s'écoula sans résultat parce que le dernier jour (24 mars) on ne put s'entendre sur la contribution (*sub occasum diei Lunæ ratione contributionis exorta est ingens inter palatinatus differentia*) et que les représentants d'un palatinat (*levis protestatiuncula*) refusèrent au roi la prorogation de la diète jusqu'au 25 mars. (*Scr. Rer. Pol.*, XX, 164 et 165.)

2. Nous ne savons pourquoi dans les deux éditions qu'il a données des *Kazania sejnowe*, M. Chrzanowski a reproduit inexactement le titre en mettant « adjonction des sermons de diète » et en passant le mot *quelques* (*Kilku*). Ce mot *quelques* a son importance, car il ne favorise pas ceux qui croient que ces sermons ont été donnés dans une même diète.

3. Skarga a plus d'une fois indiqué la date de sermons importants avec un luxe de détails qui frappe.

4. Pour le passage du VI^e sermon (page 155), nous n'accorderons pas à M. Chrzanowski que c'est une allusion au *Journal de diète* (*Scr. Rer. Pol.*, XX, p. 120) et à la journée du 24 mars qui termina la diète par un avortement. C'est une allusion à la séance du 21 mars, comme on peut le voir par la comparaison du texte de Skarga avec le texte du journal (*Scr. Rer. Pol.*, XX, 159) :

TEXTE DE SKARGA

A la diète de cette année [1597], pour la honte et au grand péril de ce royaume, ils [les nonces] nous ont tous abandonnés, protestant qu'ils n'accorderaient rien, s'agit-il d'une chose utile ou indispensable.

TEXTE DU *Journal* (p. 159),
VENDREDI 21 MARS.

Altera pars [Nuntiorum] se non jam in senatu præsentem statuit, sed per unum inter-nuntium palatinatus Cracoviensis significat ad nullas consultationes de patriæ defensione se progressuram donec prius exorbitantiæ [les griefs ou plaintes] sublata fuerint.

Skarga n'aurait pas eu le droit de dire : « les nonces nous ont abandonnés » quand la fin légale de la diète était arrivée avec le dernier jour de la sixième semaine, car le roi,

M. Chrzanowski, à l'exemple du P. Sas, son prédécesseur, croit se tirer d'affaire en imaginant des additions faites par Skarga au moment de faire imprimer. L'hypothèse est ingénieuse, mais elle ne repose absolument sur rien, et nous pourrions nous contenter de recourir au principe : *Quod gratis asseritur...* — Mais nous aimons mieux faire observer que les critiques ne recourent à l'hypothèse de remaniements ou d'additions dans un document que quand on voit clairement dans le texte des points de suture, ou quand ces remaniements ont une cause justificative. Or ce n'est ici ni l'un ni l'autre cas. Les trois passages visés entrent naturellement dans la trame du texte, sans qu'on puisse y découvrir une suture ou une soudure quelconque ; et, même dans l'hypothèse de M. Chrzanowski, Skarga n'avait pas besoin de remanier son texte ; il lui suffisait de mettre une note à chacun de ces trois endroits.

Enfin il y a une expression employée par Skarga dans le V^e sermon (V. notre trad., p. 130 et note 3) qui est la marque d'un sermon écrit et qu'un orateur en chaire n'aurait pas employée : « [l'hérésie] dessèche « fort les vertus et les coupe à la racine, comme on l'a déjà écrit dans « d'autres sermons. » (Ed. de 1597, p. 686 : *o czym sie w innych. Kazaniach juz pisalo.*)

Evidemment, si Skarga (car par l'impersonnel *On* c'est Skarga qu'il faut entendre) l'a déjà écrit, c'est qu'en ce moment il écrit encore ; il ne parle pas à un auditoire du haut de la chaire, mais il s'adresse à un lecteur. Aucun critique d'ailleurs, s'il tient compte du soin que Skarga mettait à la composition de ses sermons, ne verrait dans cette expression un *lapsus calami*, surtout quand il saura que ce mot a été maintenu dans les autres éditions revues et corrigées des K. S. données par l'auteur.

On nous demandera sans doute si M. Chrzanowski n'a pas apporté d'arguments positifs en faveur de sa thèse ; nous répondrons que non¹,

pouvait proposer une prorogation, et non pas l'exiger. L'abandon qu'indique Skarga est le refus de venir désormais au Sénat pour s'entendre avec les sénateurs.

1. Nous ne pouvons pas considérer comme des arguments positifs les raisons suivantes apportées par M. Chrzanowski :

a) Si Skarga n'a pas prêché les *Kazania sejmowe*, c'est une mystification de sa part, car il parle comme s'il s'adressait à un auditoire véritable ; il dit que les sénateurs et les nonces viennent d'arriver, et à la fin il dit qu'ils vont se séparer, etc.

Réponse : Dans tous les sermonnaires (même dans des œuvres de Skarga : *Wzywianie de Pokuty*, par exemple), on trouve des sermons qui n'ont jamais été prêchés et ils ne diffèrent en rien des autres. S'il s'agit de sermons de circonstance, on parle de certains faits comme s'ils avaient eu lieu, quoiqu'ils soient imaginés ; c'est affaire de convention. Autant vaudrait accuser J. J. Rousseau d'avoir mystifié ses contemporains en écrivant sous la forme épistolaire son roman de la *Nouvelle Héloïse*.

b) Dans l'exorde du II^e sermon, Skarga avait écrit : « Parlons aujourd'hui' (*dzis*)

et que toute sa thèse revient à ceci : « Nous supposons que Skarga a « prêché ses *Kazania sejmowe* à la diète de 1597 et nous ne voyons pas « ce qui s'y opposerait. » Si le lecteur a eu la patience de nous suivre dans nos déductions, nous espérons qu'il adoptera notre conclusion qui est celle-ci :

L'opinion qui soutient que Skarga a écrit ses *Kazania sejmowe* pour la diète de 1597 et qu'il les y a prêchés, repose sur une base ruineuse à quelque point de vue que l'on se place. Skarga ne les a jamais prêchés ¹ et il les a rédigés après la diète de 1597 ². Effrayé des périls que fait courir à sa patrie la progression des armées turques, et d'autant plus effrayé que dans des circonstances aussi critiques il vient de voir une diète, qui pouvait être le salut, avorter piteusement par l'oppo-

de », etc... — Il a effacé ce mot *aujourd'hui* de l'édition de 1610, parce que ce mot n'était plus vrai alors ; donc ce sermon a été prêché.

RÉPONSE : 1^o Si tel est le motif pour lequel Skarga a effacé ce mot dans l'édition de 1610, pourquoi l'a-t-il laissé dans l'édition de 1600 ? Est-ce que par hasard ce mot était encore vrai trois ans après le jour où il avait été prononcé ?

2^o Skarga a effacé ce mot par un scrupule littéraire très probablement, car c'est un mot dont la nécessité ne se fait pas sentir : *Parlons aujourd'hui de...* ou *Parlons de...* (la seconde expression suffit).

3^o Skarga a si peu la préoccupation que M. Chrzanowski lui attribue gratuitement que dans plusieurs sermons et dans leurs éditions successives revues et corrigées il a laissé subsister des expressions que le temps rendait fausses. En veut-on des exemples ? En voici trois :

Sermon du 11^e dimanche de l'Avent : [édit. de 1595, p. 14 a ; éd. de 1597, même page ; éd. Maryanski, I, 24, reproduisant le texte de 1609.] : « Cette année (1594) ils [les Turcs] ont battu les armées chrétiennes et pris des châteaux, forts en Hongrie. » (*Tego roku*).

Sermon du XX^e dimanche après la Pentecôte (éd. de 1609, p. 431 b ; éd. Maryanski, II, 304) : « Notre S. Hyacinthe a été canonisé cette année » (*Tego roku*) (1594, v. Wielewicki, *Scr. Rer. Pol.*, VII, 187).

Sermon du IX^e dimanche après la Pentecôte (éd. de 1609 ; Maryanski, II, 153) : « Et cette année ils [les Hongrois, 1594] ont en face d'eux les armées des païens [des Turcs] et ils attendent (*Tego roku*) leur dernière heure. »

1. Il va sans dire que Skarga a bien des fois exprimé en chaire les pensées et les sentiments qui font la matière de *Kazania sejmowe*, mais cette matière, qui se montre ailleurs sous la forme dispersée, apparaît ici sous la forme condensée et dans un ordre systématique. Tantôt il résume ce qu'il a dit autrefois (par exemple au VII^e sermon, le paragraphe sur la confédération), tantôt il le développe (par exemple au V^e sermon, les maux que l'hérésie fait à la société).

2. Il y aurait un travail curieux à faire qui consisterait à rassembler les passages des *Kazania sejmowe* qui rappellent certains discours prononcés à la diète (v. *Scr. Rer. Pol.*, XX, les discours des sénateurs, p. 37, note 3.) On y verrait comment Skarga savait profiter des idées des autres et les mettre en valeur. On n'ignore plus aujourd'hui que ce qui fait le prix des *Kazania sejmowe*, c'est moins le fond que la forme. M. Chrzanowski, en recherchant dans les auteurs de la période précédente (Orzechowski, Modrzewski, etc.), a très bien montré qu'ils avaient exprimé les mêmes idées et que l'originalité de Skarga réside dans son style et dans son éloquence.

sition de quelques nonces, il se décide à rassembler en un seul écrit les conseils, les menaces, les dures vérités qu'il n'a cessé de faire entendre une à une du haut de la chaire ¹, et il compose ces *Kazania sejmowe*, cri d'alarme d'un grand patriote, et solennel avertissement d'un politique avisé qui perce les ténèbres de l'avenir et prévoit la chute où son pays va être entraîné.

III. — LES ÉDITIONS DES SERMONS DE DIÈTE ET LES VARIANTES.

1. — Edition princeps (1597). Elle est renfermée dans l'ouvrage suivant (p. 657-707) :

Kazania na Niedziele i swieta catego roku X. Piotra Skargi Societatis Jesu. Znowu od niego przejrane z przydaniem Kilku kazan Sejmowych Y Kazanie na pogrzebie Krolowej J. M. Starej. Dwa sa przy nich registry. Jeden do nauk na Zmocnienie Katolickiej wiary. A drugi do naprawy obyczajow sluzacy. Za dozwozeniem Starszych. Cum gratia et privilegio S. R. M. W Krakowie w Drukarniej Andrzeja Piotrkowczyka. Roku Panskiego 1597. [In-folio.]

[Sermons pour les dimanches et les fêtes de toute l'année, par le P. Pierre Skarga, de la Compagnie de Jésus. [Sermons] revus par lui, avec adjonction de quelques sermons de diète et de l'oraison funèbre de Sa Majesté la reine douairière. A la suite se trouvent deux tables des matières, l'une pour les enseignements destinés à raffermir la foi catholique, et l'autre pour la correction des mœurs. Avec la permission des supérieurs et la grâce et le privilège de Sa Majesté le Roi. Cracovie, imprimerie d'André (de Piotrkow). L'an du Seigneur 1595.]

2. — Deuxième édition, publiée avec les sermons sur les sept sacrements dont voici le titre (p. 273-327) :

Kazania o Siedmi Sakramentach Kosciola s. Katolickiego. Do Ktorych sa przydane Kazania przygodne o rozmaitych nabozenstwach wedle czasu, Ktorych jest wypisany na przodku Registr, czynione i napisane od X. Piotra Skargi Societatis Jesu. Za dozwozeniem Starszych. Cum gratia et privilegio S. R. M. W Krakowie W Drukarniej Andrzeja Piotrkowczyka. Roku Panskiego, 1600.

[Sermons sur les 7 sacrements de la Sainte Eglise Catholique, auxquels sont joints des sermons de circonstance pour différentes solennités selon le temps, et dont une table se trouve en tête, faits et écrits par le P. Pierre Skarga, de la Compagnie de Jésus, avec la permission des supérieurs et la grâce et le privilège de Sa Majesté le Roi. Cracovie, imprimerie d'André (de Piotrkow). L'an du Seigneur 1600.]

1. Le caractère composite de cet écrit est visible : qu'on observe seulement la différence de ton qui se marque entre le premier et le deuxième sermon. Dans le premier, la Pologne est peinte sous des traits assombris et elle ne ressemble guère à la Pologne glorieuse et triomphante du second où l'on ne sent plus la terreur turque.

3. — Troisième édition. Elle fait partie et se trouve en tête des sermons de circonstance publiés sous ce titre :

Kazania przygodne z innemi drobniejszemi pracami o roznych rzeczach, wszelakim stanom należących. X Piotra Skargi Societatis Jesu. Teraz znowu przejrzone i w jedne Księgi, dla snadniejszego uzywania, zebrane. Z dozwole niem Starszych. Cum Gratia et Privilegio S. R. M. W Krakowie. W Drukarni Andrzeja Piotrkowicza, Typografa Krola. Roku Panskiego. 1610.

[Sermons de circonstance avec d'autres travaux moins importants sur divers objets intéressant toutes les conditions. Du P. Pierre Skarga, de la Compagnie de Jésus. Revus et rassemblés en un seul volume pour en rendre l'usage plus facile. Avec la permission des supérieurs et la grâce et le privilège de Sa Majesté le Roi. Cracovie, Imprimerie d'André Piotrkowicz, typographe du roi. L'an du seigneur 1610.]

Remarque. — Il est inutile d'indiquer les éditions nombreuses qui ont paru depuis la mort de Skarga. Elles ne sont toutes que des reproductions (généralement de l'édition de 1610). Pendant 300 ans pas une seule édition critique du texte des *Sermons de diète* n'a été faite. Notons seulement que dans ces derniers temps M. Janik a publié (*Brody-Léopol*, 1903 et seq., 3 éditions successives) une édition à l'usage des écoles (texte de 1600) avec quelques notes grammaticales, et M. Chrzanowski (Varsovie, 1903 ; 2^e éd., 1912) une édition (texte de 1597 avec les variantes de 1600 et de 1610) précédée d'une copieuse étude littéraire.

LES VARIANTES.

L'exemplaire parisien renferme un texte identique à celui de l'édition de 1597¹, et ce texte est exactement le même dans l'édition de 1600, à quelques différences orthographiques près.

Il n'en est pas de même du texte de 1610. Cette édition, la dernière mise au jour du vivant de Skarga, offre parfois des différences considérables avec les précédentes. D'abord elle n'a que sept sermons au lieu de huit. Le sixième sermon, qui traite de l'affaiblissement de la monarchie, a été supprimé pour des raisons de prudence politique.

1. Dès que l'exemplaire parisien nous a été communiqué, nous en avons comparé le texte avec l'édition de 1610. Les variantes que nous avons recueillies sont identiquement les mêmes que les variantes recueillies par M. Ignace Chrzanowski en comparant le texte de l'édition de 1597 avec celui de 1610 : d'où nous concluons que l'exemplaire parisien renferme un texte identique à celui de l'édition de 1597, et si ce n'était son titre daté de 1595, nous dirions sans hésiter que nous sommes en présence d'un exemplaire de l'édition connue de 1597.

Ensuite plusieurs sermons ont subi des remaniements (retranchements ou additions) notables. Mais alors quel texte devons-nous prendre pour base de notre traduction ? Il nous a semblé de prime abord qu'il vaudrait mieux traduire le texte de la première édition, parce qu'il représente mieux et plus complètement la pensée politique de Skarga, et que le génie de l'auteur y paraît sans fard et, pour ainsi dire, à nu. Mais, à la réflexion, nous avons cru devoir choisir le texte de 1610 : un auteur de l'importance de Skarga (surtout quand il s'agit de celui de ses ouvrages que les Polonais considèrent comme son chef-d'œuvre) doit être présenté au public dans la dernière attitude qu'il a prise ; il a le droit d'exiger que son œuvre, remaniée et corrigée sous l'inspiration de scrupules littéraires autant que dans des vues politiques, soit reproduite en la dernière forme qu'il lui a donnée. Pour ceux qui voudront se documenter sur l'évolution de ses idées politiques, les variantes jointes au texte leur donneront toute satisfaction ; il en sera de même pour ceux qui voudront connaître l'évolution littéraire de l'auteur et voir comment son génie, d'abord fruste, a gagné en politesse et en délicatesse dans l'expression de ses pensées et de ses sentiments.

On peut ramener à trois classes les variantes du texte, selon qu'elles offrent un intérêt philologique, politique ou littéraire. Nous n'avons pas donné les premières, car elles n'ont pas de raison d'être dans une traduction qui n'est pas accompagnée du texte original. Qu'importe à un lecteur français que Skarga ait modifié son orthographe, sa déclinaison ou sa conjugaison ¹, et remplacé des formes archaïques par des formes modernes ², ou qu'il ait rejeté des mots d'origine germanique ³ pour mettre à leur place des termes plus purement polonais ? En soi ces changements peuvent être fort intéressants ; mais ils n'intéressent que ceux qui connaissent la langue polonaise, et en France le nombre de ces derniers est tout à fait minime.

Nous n'avons donc signalé que les variantes offrant un intérêt politique et littéraire. On verra que ces variantes sont très inégalement réparties ; tel sermon en a beaucoup, tandis que tel autre n'en a presque point. Cela peut provenir de ce que dans la revision qu'il a faite de ses sermons, Skarga ne les a pas également travaillés, peut-être faute de temps.

1. Par exemple : *ty* remplacé par *te*, *pracej* par *pracy*, *czytanim* par *czytaniem*, *cierpiem* par *cierpim*, etc.

2. Par exemple : *wszytki* remplacé par *wszystkie*, *usc* par *ujsc*, *szczzyrosc* par *szczerose*, etc.

3. Par exemple : *Pohamowac* remplacé par *Ukrocic*, *Gwalt* par *Moc*, *tance* par *wesele*, etc.

Il va sans dire que le 6^e sermon de diète a été traduit sur le texte de 1597 et qu'il n'a pas de variante, puisque la source de toutes nos variantes est le texte de 1610 qui ne contient pas ce sermon. Nous n'avons pas cru devoir respecter le scrupule de Skarga qui a supprimé ledit sermon, non pas parce qu'il en avait abandonné la doctrine, mais parce qu'il en jugeait une nouvelle publication dangereuse pour son ordre et pour la cour royale. On voit, en effet, par le sermon de Wislica (1606), qui est une apologie des Jésuites et de Skarga lui-même, que le 6^e sermon de diète en particulier servait alors de point de mire aux attaques des ennemis du roi et de la Compagnie de Jésus ¹.

IV. — LES CITATIONS DANS LES SERMONS DE DIÈTE.

Il est à peine croyable que jusqu'ici pas un seul des nombreux éditeurs des sermons de diète n'ait eu la pensée de vérifier les citations faites par Skarga, ne fût-ce que pour distinguer le texte de ce qui est citation ou réciproquement, et pour ne pas attribuer, par exemple, à la Bible² ou à

1. On jugera de la violence des passions déchaînées contre les Jésuites par ce fragment d'une brochure polonaise de 1607, traduite ensuite en latin en 1610. La brochure polonaise a pour titre : *Que l'unique moyen de ramener une paix durable en Pologne est d'en bannir les Jésuites*, et la traduction latine est intitulée : *Consilium datum amico de recuperanda et in posterum stabilienda pace regni Poloniæ, in quo demonstratur pacem nec constitui, nec stabiliri posse quamdiu Jesuitæ in Polonia maneant*. Voici ce fragment : « Je regarde la faction jésuitique parmi nous comme une épée tranchante et aisée à manier, dont la lame est dans le royaume et la poignée entre les mains de la cour de Rome qui en dispose à son gré... Le premier soin des Jésuites est de s'insinuer dans les cours, car cette espèce d'éperviers ne s'envole jamais qu'elle n'ait auparavant bâti un nid où ses œufs soient en sûreté. Leur nid assuré à la cour, ils envoient leurs émissaires à la chasse. Ils commencent par prendre ou élever dans les principales villes des séminaires, des collèges, des églises en grand nombre, afin d'y ramasser les moissons abondantes qu'ils se préparent. Souffrirons-nous ces attentats de la part de vautours qui viennent dans nos forêts faire lever le gibier pour des chœurs étrangers?... Par leurs collègues, ces moines adroits se rendent maîtres de notre jeunesse, l'espérance de notre postérité ; ils en refondent les cerveaux ; en un mot il se prépare parmi nous un nouveau monde et un peuple tout jésuite... Je conclus hardiment que si l'on veut rétablir les affaires et assurer la paix, l'unique moyen efficace et propre, c'est avant tout de faire sortir les Jésuites du royaume, et de leur en fermer tellement les portes qu'ils ne puissent y rentrer à l'avenir. » (Cité par M. Ladislas Mickiewicz, *Histoire populaire de Pologne d'Adam Mickiewicz*, p. 417-418.)

2. V. p. 162, n. 1 ; p. 180, n. 2.

Un joli quiproquo des éditeurs est celui qu'ils ont fait dans le second sermon de diète (v. p. 81, n. 4). Skarga avait écrit à la marge : *Joannes, 2, Lusitanix rex*. Ils ont pris cela pour une référence à l'Evangile de S. Jean, chap. 11. S'ils avaient lu ledit chapitre 11, ils auraient vu que S. Jean n'a rien à faire ici (il y est question

Cicéron ¹ ce qui appartient à l'auteur. Est-ce par un respect malentendu qui serait voisin de la superstition, et a-t-on craint de manquer à la mémoire du grand prédicateur qui passe aux yeux de ses panégyristes pour un prodige d'érudition ² ? Ou bien a-t-on reculé devant la tâche qui se présentait ? C'est, en effet, une tâche qui paraît d'abord fastidieuse et ingrate. Skarga a cité dans ses seuls sermons de diète plus de 230 textes de l'Ecriture ou y a fait allusion, et, ce qui ne facilite pas la tâche du critique, c'est qu'il indique tout au plus le livre et le chapitre de la Bible et jamais le verset ³, et qu'il ne cite pas le texte latin, mais seulement sa traduction ; c'est surtout que de temps à autre il donne de fausses références. Il cite aussi un certain nombre de passages des Pères (toujours en traduction et jamais dans le texte original) et même des auteurs païens. Mais les références qu'il fournit sont, en général, d'une insuffisance criante. Quand, par exemple, en deux endroits de ses sermons de diète ⁴, il cite le mot de S. Augustin : « Les royaumes où la justice est mise de côté sont des repaires de brigands, » la première fois il ne donne aucune référence, et, la seconde fois, il donne pour unique référence : *De Civitate*. Or le *De Civitate* [Dei] remplit un gros volume. La patience du critique est mise alors à une rude épreuve ⁵. Il y a là aussi des références fausses.

Cette tâche, dont personne n'a voulu se charger, nous l'avons assumée et nous croyons n'avoir pas perdu notre temps et nos peines. Il nous a été ainsi permis de constater la façon dont Skarga se documentait. Nous avons eu confirmation de ce que nous avions déjà appris en étudiant son livre de l'*Unité de l'Eglise* (*O Iednosci Kosciola*), ses sermons des dimanches et ses sermons sur les sacrements, à savoir que si d'un côté Skarga connaissait admirablement la Bible à force de la lire et en avait la mémoire abondamment meublée, de l'autre côté il puisait ses connais-

des Noces de Cana, des Vendeurs du temple, de la Foi au Christ) et qu'il faut lire *Joannes (secundus) Lusitanix rex*, car c'est une simple manchette de rappel du texte et non une référence.

1. V. p. 149, n. 1.

2. Les protestants de Pologne et les schismatiques Ruthènes du xvi^e siècle n'ont pas eu ce scrupule. Ils reprochaient à Skarga de faire des citations de seconde main et de mettre parfois en œuvre des documents qu'il croyait authentiques et qui étaient apocryphes, choses qu'on ne peut plus nier aujourd'hui.

3. On sait que la division des chapitres de la Bible en versets date du milieu du xvi^e siècle (Robert Etienne, 1555). Skarga se servait probablement d'une édition ancienne où les versets n'étaient pas encore marqués.

4. V. p. 126, n. 3, et p. 163, n. 3.

5. Il y a pis encore. Dans le IV^e sermon de diète, Skarga donne comme référence : *in actis concilii Ephesini*. Or, dans la collection des Conciles de Labbe et Cossart, les actes de ce concile comprennent 1.300 pages in-folio ! (V. p. 113, note 2.)

sances théologiques dans les *Controverses* de Bellarmin et ses connaissances historiques dans les *Annales ecclésiastiques* de Baronius ; qu'enfin ses références patristiques ne permettent pas de conclure qu'il faisait une étude assidue des Pères de l'Eglise, car il copiait ces références dans les auteurs susnommés ou ailleurs, et parfois il les copiait mal et de manière à faire voir qu'il n'allait pas aux sources et ne citait que de seconde main. Il est impossible, par exemple, de ne pas tirer cette conclusion quand on le prend à citer le traité de S. Bernard *De praecepto et dispensatione* sous le titre de *De praecep[to] et discip[ina]* ¹.

Dans les sermons de diète, les citations bibliques sont de beaucoup les plus importantes, et par leur nombre et par l'emploi que l'auteur en a fait. Nous en avons recherché le texte latin dans la *Vulgate* ² qui est la version officielle de l'Eglise catholique. Skarga, jésuite et catholique militant, était trop pénétré de respect pour les décisions de Rome et les règles du Concile de Trente pour faire usage d'une autre version. Nous avons retrouvé sans trop de difficulté, malgré certaines références fausses, tous les textes visés ou cités par Skarga. Deux textes cependant méritent d'être signalés qu'on croirait de prime abord n'être pas dans la Bible : l'un que l'auteur attribue aux psaumes, et l'autre, une simple allusion qui a pour référence le IV^e livre des Rois ³.

Le premier de ces textes est cité en latin (p. 90), ce que Skarga ne fait presque jamais, et n'a pour toute référence que le mot *Psaume* ⁴. Le voici : « Les frères sont *unanimes in domo*, comme dit le Psaume. » Si vous cherchez dans une des *Concordances* (*Concordantiae Bibliorum* de Dutripon, par exemple) vous ne trouverez cet *unanimes in domo* ni au mot *unanimes*, ni au mot *domo* ; et la raison en est que ce texte ne se trouve pas dans la *Vulgate*. Chose curieuse, c'est dans le Missel Romain, le livre officiel des prières de la messe dans l'Eglise catholique, qu'il faut l'aller chercher. On sait que l'introit de la messe renferme ordinairement des paroles des psaumes, choisies d'après le temps de l'année liturgique. Or l'introit du XI^e dimanche après la Pentecôte commence ainsi : *Deus qui inhabitare facit* UNANIMES IN DOMO... et le Missel donne ce texte comme tiré du psaume 67, où on lit au

1. V. p. 163, n. 1. Nous citons dans *Pierre Skarga et la Pologne du XVI^e siècle* d'autres quiproquos de cette force et du même genre : une épître de S. Ignace aux Tralliens devient une épître à Trajan !

2. *Biblia sacra*, 5^e édition de A.-C. Fillion, Paris, 1901. Cette édition se distingue par la correction du texte.

3. V. p. 90, n. 1, et p. 147, n. 1.

4. Cette référence paraîtra plutôt vague à ceux qui savent que les psaumes sont au nombre de 150.

verset 6 : *Deus qui inhabitare facit UNIUS MORIS IN DOMO* ¹. Il est bien probable que Skarga a pris dans cet introït sa citation, en ce sens, qu'après avoir dit la messe du XI^e dimanche après la Pentecôte, le 10 août 1597, il aura gardé le verset du psaume dans sa mémoire sous la forme *unanimis in domo*, sans que plus tard, quand il écrivit les références de ses *Kazania sejmowe*, il pût préciser l'endroit où il avait lu ces mots ².

Le second passage, dans lequel Skarga fait une simple allusion en renvoyant au IV^e livre des Rois, est celui-ci (p. 147) : « Dans l'Ecriture, ceux qui avaient blasphémé Dieu et le roi étaient punis de mort. » On cherche en vain un texte justificatif dans les 25 chapitres qui composent le IV^e livre des Rois. C'est une fausse référence, et une allusion à l'histoire de Naboth (III Reg., 21, 13). Voir la note 1 de la page 147.

Cette vérification des textes bibliques confirme ce que Birkowski, dans l'oraison funèbre de Skarga, et, après lui, les premiers biographes du grand prédicateur, ont dit de son application constante et journalière à lire la Bible dont il avait fait son livre de chevet et qu'il lisait ou se faisait lire même pendant ses repas, lorsqu'il était en voyage, ou tandis qu'il raccommodait ses vêtements. Ainsi nourri de la lecture de la Bible, Skarga aimait à la citer ³, et on peut dire qu'il la citait dans ses sermons avec une complaisance visible sans se demander s'il n'en abusait pas quelquefois. S. Bernard et Bossuet furent, eux aussi, des lecteurs assidus de l'Ecriture, et ils en étaient si pénétrés que leurs écrits en sont tout imprégnés. Les expressions bibliques viennent si naturellement sous leur plume que, dans leur style, il est difficile de faire le départ de ce qui leur est propre et de ce qui appartient à l'Ecriture ; c'est pourquoi ils font rarement des citations proprement dites. Il n'en est pas de même de Skarga. En général et sauf exception, il ne sait guère incorporer l'Ecriture à son style ; il cite, cite encore, et cite toujours, et comme il ne prend aucune peine pour relier ses citations par quelque tour ingénieux il paraît quelquefois monotone.

Il est probable que Skarga, sachant par cœur un nombre respectable de

1. Nous avons cherché dans une édition de la *Vulgate* antérieure à la *Vulgate* officielle (Bible de Galiot du Pré [*Galeotus Pratensis*], Paris, 1541) si cette variante *unanimis in domo* s'y rencontrait ; mais elle ne s'y trouve pas. Les rédacteurs du Missel l'ont sans doute prise à quelque ancienne version ou à un Père de l'Eglise.

2. On s'expliquerait ainsi pourquoi il a fourni une référence aussi vague. Dans un autre passage des *Kazania sejmowe*, Skarga cite une oraison du Missel (messe de Pâques).

3. C'était d'ailleurs une excellente chose en face des protestants qui accusaient les catholiques de négliger la Bible.

versets de la Bible, faisait souvent ses citations de mémoire pendant qu'il rédigeait, quitte à chercher ensuite les références de ses textes ou à les vérifier. Cela expliquerait pourquoi on trouve dans ses sermons de diète quelques citations qui n'ont pas de références¹ ou qui n'ont que des références vagues², et d'autres plus nombreuses qui ont de fausses références³. Cela expliquerait aussi comment Skarga a plusieurs fois confondu ou mêlé ensemble des textes différents ou présentant quelque ressemblance⁴, et cité certains versets de façon inexacte⁵. Ces défaillances de mémoire mises à part, on peut dire que Skarga cite et traduit exactement les textes bibliques. Sa traduction n'est pas aussi rigoureusement littérale que celle de son confrère le P. Wujek⁶, un traducteur de la Bible fort apprécié en Pologne, mais elle est plus élégante et plus agréable à lire.

Comme nous avons reproduit le texte latin (*Vulgate*) des citations bibliques faites par Skarga, on pourra, non seulement juger jusqu'à un certain point de la fidélité de sa traduction à travers notre propre traduction, mais encore et surtout, vérifier l'emploi qu'il a fait de l'autorité de l'Écriture.

On sait que l'Écriture est la matière première de la prédication chrétienne ; c'est le fond sur lequel le prédicateur doit édifier son enseignement tant dogmatique que moral. Dans ses sermons de diète, Skarga la fait servir à la politique, comme Bossuet dans sa *Politique tirée de l'Écriture sainte*, et c'est une raison de plus de contrôler l'emploi qu'il en fait, surtout si l'on considère combien le régime politique des Juifs différerait de nos régimes modernes et en particulier du Gouvernement polonais du ^{xvi}e siècle. Si nous ne parlons que des Juifs ; si, par conséquent, nous ne faisons allusion qu'à l'Ancien Testament, c'est que le Nouveau Testament ne fournit rien qui puisse servir à établir une politique quelconque et qu'on n'y trouve rien que l'obligation générale

1. V. p. 81, n. 2 ; p. 158, n. 1, 3 ; p. 186, n. 4.

2. V. p. 90, n. 1 ; p. 32, n. 5.

3. Les fausses références sont relativement trop nombreuses pour être mises au compte des typographes. V. p. 47, n. 2 ; p. 66, n. 1 ; p. 81, n. 2, etc.

4. V. p. 52, n. 4 ; p. 68, n. 2 ; p. 72, n. 6, etc.

Il a même confondu deux personnages fort différents, Jérobaal et Jéroboam (v. p. 91, n. 2).

5. Nous ne comptons pas comme des inexactitudes certaines libertés, que nous avons cependant signalées et que Skarga a prises avec le texte (traduction large, image remplacée ou ajoutée, glose, choix parmi les détails, abrégé ou résumé d'un passage) dès que la pensée de l'écrivain sacré n'en est pas altérée.

6. La traduction de Wujek († 1597) est une œuvre posthume. Elle ne parut qu'en 1599, après la première édition des sermons de diète.

d'obéir aux pouvoirs établis et de rendre à César ce qui appartient à César.

Sans doute le prédicateur catholique a la faculté de choisir entre les différents sens que les interprètes orthodoxes donnent à l'Écriture, et les rhétoriques sacrées vont même plus loin quand, s'autorisant de l'exemple des Pères de l'Eglise, elles admettent l'emploi du sens qu'elles appellent *accommodative* ¹. Tant que des textes bibliques ainsi employés ne servent qu'à orner le discours, cela n'a pas grand inconvénient. Mais il n'en va pas de même quand il s'agit d'établir quelque thèse dogmatique ou morale ; il faut alors que le prédicateur n'emploie les textes qu'au sens littéral sous peine de ne rien prouver. Nous verrons que Skarga n'a pas toujours suivi cette règle, et qu'il a appliqué aux matières politiques des textes d'un autre ordre ou, en tout cas, des textes d'un emploi très discutable ².

Les autres citations faites par Skarga sont extraites soit des Pères de l'Eglise tant grecs que latins, soit des écrivains profanes de l'antiquité, soit des historiens. Les références fournies par l'auteur sont en général beaucoup trop vagues, et nous montrerons que plusieurs d'entre elles sont de seconde main. Un bon nombre de ces citations sont empruntées à Bellarmin ³ et à Baronius. Nous avons naturellement laissé à ces deux auteurs la responsabilité de leurs références. Il suffisait de renvoyer à leurs ouvrages en indiquant l'endroit précis où a puisé Skarga et de constater que Skarga, selon son habitude, n'a point recouru à la source.

1. C'est un sens éloigné du sens littéral, mais conforme aux vérités de la foi, et qu'on rattache au sens littéral par le moyen d'un symbole : par exemple le *Panem angelorum manducavit homo* (du ps. 77, v. 29) appliqué à l'Eucharistie. Au sens littéral il s'agit de la nourriture des Hébreux dans le désert.

2. On trouvera des exemples d'interprétation plus ou moins contestable : p. 87, n. 3 ; p. 109, n. 3 ; p. 147, n. 1.

A la page 44, note 4, on verra que Skarga a varié dans l'interprétation d'un texte d'une édition à l'autre.

3. Jamais Skarga ne nomme Bellarmin, où il puise à pleines mains en certains endroits. On verra qu'un passage de Bellarmin nous a permis de proposer une correction au texte polonais de Skarga. (V. p. 124, n. 1.)

IV

DES NOTES ET DE LA TRADUCTION.

Nous avons été sobre de notes et nous n'avons donné que celles qui étaient nécessaires à l'intelligence ¹, et parfois à la critique du texte ². Nous nous sommes abstenu de ces notes admiratives ou exclamatives qui signalent les bons endroits et qui jouent le rôle de la claque au théâtre. Il nous a paru préférable de nous en remettre à la perspicacité du lecteur. Les passages vraiment éloquents des grands orateurs vous prennent aux entrailles sans qu'il soit besoin de les signaler. On suppose que le lecteur a le goût formé, et on ne doit pas le traiter comme un écolier qui est encore sur les bancs.

De la traduction, nous ne dirons que quelques mots. C'est une coutume assez générale de qualifier le traducteur de traître, *traduttore traditore*, et nous avouerons sans difficulté que tout traducteur est un traître *malgré lui*. Les langues, en effet, ne sont jamais équivalentes entre elles, et il y a toujours dans chacune d'elles des beautés intraduisibles. En ce qui concerne la langue polonaise en particulier, comment, par exemple, faire passer dans la langue française les nuances que donnent aux verbes composés polonais les prépositions qui entrent si facilement dans leur composition ? Comment communiquer à une langue analytique comme le français l'*imperatoria brevis* que le polonais, langue aussi synthétique que le latin, prend dans la bouche de Skarga en tel et tel passage éloquent de ses sermons ? Il y a d'autres difficultés à vaincre, comme par exemple les répétitions d'un même substantif. Skarga ne s'en prive guère ; on peut même dire qu'il en abuse plus d'une fois ; mais ces répétitions, tolérables en polonais, parce que la déclinaison est très riche en cas (ce qui change le son et la physionomie du mot), sont intolérables en français, où le substantif a toujours le même aspect et résonne toujours de même à l'oreille. Et nous ne parlons pas de la con-

1. Ce n'est pas que le texte de Skarga soit jamais obscur par lui-même, car il est peu d'écrivains dont le style soit aussi limpide et clair ; mais il y a dans les sermons de diète des termes avec lesquels le lecteur français peut n'être pas familiarisé et des allusions à des faits ou à des usages qu'il connaît peu ou même qu'il ignore.

2. Malgré toute l'admiration et tout le respect que nous avons pour Skarga, nous ne nous croyons pas obligé de faire comme ses panégyristes et d'admirer jusqu'à ses verrues.

sommatation effrayante de participes que fait la langue polonaise, avec cette aggravation que chacun d'eux traîne après lui un ou plusieurs membres de phrase. Si l'on traduit littéralement ces participes, le Français devient filandreux, et on a l'air de dévider un écheveau de fil embrouillé. Nous donnons ainsi une légère idée du travail qui attend celui qui veut traduire les sermons de diète et des difficultés à vaincre.

Le traducteur, on le sait, a le devoir de tenir le juste milieu entre deux systèmes également condamnés : la traduction élégante de d'Ablancourt qui a donné naissance aux *Belles infidèles* et qui n'a qu'un rapport très éloigné avec l'original, et la traduction littérale de Chateaubriand (*le Paradis perdu*) que le génie du traducteur n'a pas réussi à dépouiller de son aspect exotique. C'est ce juste milieu que nous avons essayé de tenir. Si nous avons parfois dévié à droite ou à gauche, nous espérons du moins avoir évité le double écueil de l'infidélité grave et du barbarisme. C'est au lecteur, en dernière analyse, qu'il appartiendra de se prononcer et, en raison de la difficulté de notre tâche, nous osons faire appel à son indulgence.

LES
SERMONS POLITIQUES

DU

P. SKARGA

TRADUCTION

PREMIER SERMON

POUR LA MESSE D'OUVERTURE DE LA DIÈTE

SUR LA SAGESSE NÉCESSAIRE A UNE ASSEMBLÉE
DÉLIBÉRANTE (1)

*Si quis vestrum indiget sapientia, postulet
a Deo, qui dat omnibus affluenter et non
improperat, et dabitur ei. (Jac. 1, [5])^a.*

[Si l'un de vous a besoin de la sagesse,
qu'il la demande à Dieu qui donne à tous
abondamment et sans reproche, et elle lui
sera donnée.]

Vous voici rassemblés ² au nom du Seigneur pour parer aux dangers de la Couronne ³, étayer ce qui menace ruine, réparer des dégâts, guérir des blessures, remettre les choses en ordre ⁴ et, comme chefs du peuple, de ceux qui sont vos frères et vos membres, comme gardiens de ceux qui dorment, guides des ignorants, lumières de ceux qui sont dans les ténèbres et pères d'enfants sans malice, vous avez à pourvoir à

NOTA. — Toutes les variantes que nous donnerons appartiennent en commun, sauf indication contraire, aux deux premières éditions (1597 et 1600). Notre traduction, comme nous l'avons dit dans l'introduction, est faite sur l'édition de 1610 qui est la troisième et dernière publiée par Skarga.

a. Variante : Pas de texte latin, mais traduction polonaise du texte de la Vulgate.

1. Ce titre manque entièrement dans les deux premières éditions.

2. Litt. : Vous êtes venus ensemble (*zjachaliscie*) : le verbe (*zjechac sie*) employé par Skarga appartient au style noble et signifie venir en voiture ou à cheval à une assemblée par opposition au verbe *zejisc sie*, venir à pied.

3. La Couronne s'entendait ordinairement de la réunion de la Grande et de la Petite-Pologne, par opposition au Grand-Duché de Lithuanie ; mais ici Skarga entend la Pologne avec toutes ses dépendances : Lithuanie, Prusse royale, Russie rouge, etc.

4. Litt. : resserrer ce qui s'est disjoint.

leur bonheur et à leur sécurité ¹. C'est là une chose malaisée et qui demande de grands secours d'En Haut. C'est pourquoi vous accourez au Temple au pied des Autels, pour y trouver la grâce du Saint-Esprit, qui vous donnera l'intelligence et la sagesse nécessaires à l'heureuse et entière satisfaction de ces besoins.

Les païens faisaient de même quand ils ouvraient leurs assemblées pour délibérer sur le bien public et prenaient conseil de leurs dieux par l'entremise de leurs prêtres ² ; car la simple raison naturelle nous montre que, dans les royaumes et les empires, la conduite des affaires dépend de l'aide providentielle de Dieu, et que l'esprit humain, malgré sa vigilance, ne peut pourvoir à tout.

Pour la gloire du Seigneur et dans votre propre intérêt, il vous sied encore bien plus, à vous qui êtes éclairés par la connaissance du vrai Dieu, d'inaugurer vos délibérations en recourant à Lui et de dire à ses prêtres avec les soldats juifs : « Priez pour nous votre Dieu, afin qu'il nous montre la voie que nous devons suivre et ce que nous devons faire. Et nous écouterons la voix du Seigneur vers qui nous vous députons, car il nous sera avantageux d'obéir aux ordres de notre Dieu ³. »

Nous allons donc prier le Seigneur pour vos besoins et pour les nôtres, en lui offrant le très pur sacrifice du corps et du sang de son Fils, afin qu'il nous exauce et qu'il donne l'Esprit du bon Conseil en aide à tout le peuple de Dieu renfermé dans cette Couronne ⁴. Seu-

1. Dans le recueil des Sermons des dimanches et fêtes de Skarga, on lit (p. 137, éd. de 1595, 2^e partie du sermon pour le IV^e dimanche de Carême) le passage suivant avec cette manchette : *Devoir des sénateurs et des nonces* [députés de la Chambre basse] : « Sénateurs et nonces, vous voici rassemblés pour délibérer sur votre peuple qui vous a confié sa vie, ses enfants et ses biens. Vous êtes leur tête et leur intelligence ; vous êtes la lumière de ceux qui marchent dans les ténèbres, les tuteurs d'orphelins incapables de pourvoir à leurs besoins, les guides de ceux qui ne voient pas, les maîtres d'enfants ignorants... » Dans le sermon pour le II^e dimanche de Carême, 2^e partie, on trouve quelques expressions analogues (v. éd. Maryanski, 1898, I, 205). Ces divers passages sont une réminiscence de ce texte de S. Paul (Rom. 2, 19 et 20) : *Confidis teipsum esse ducem cæcorum, lumen eorum qui in tenebris sunt, eruditorem insipientium, magistrum infantium...*

2. Allusion soit aux auspices que prenaient les augures, soit à la *precatio* qui était récitée à l'ouverture des *Comices* et dont Cicéron nous a conservé en substance la formule dans l'exorde du *Pro Murena*.

3. Jerem., 4 [42, 2, 3, 6], v. 2 : *Ora pro nobis ad Dominum Deum tuum...* ; v. 3 : *et annuntiet nobis Dominus Deus tuus viam per quam pergamus, et verbum quod faciamus...* ; v. 6 : *Voci Domini Dei nostri, ad quem mittimus te, obediemus, ut bene sit nobis cum audierimus vocem Domini Dei nostri*. Skarga a fait un choix dans la prière des soldats juifs et abrégé le texte biblique.

4. V. p. précéd., n. 3.

lement, prosternez-vous et priez aussi vous-même à cette intention ^a. Dieu promet de nous donner la sagesse nécessaire quand il nous dit par la bouche de son apôtre S. Jacques : « Si l'un de vous a besoin de la sagesse, qu'il la demande à Dieu qui donne à tous en abondance et sans faire de reproche ; et elle vous sera donnée ¹. »

On peut s'étonner d'entendre ce mot du saint apôtre : « Si l'un de vous a besoin de la sagesse. » Et qui donc n'en a pas besoin ? Est-ce qu'on peut sans elle entreprendre et faire quelque chose de bon, elle dont Salomon a dit : « La sagesse atteint avec force d'une extrémité à l'autre et dispose tout avec douceur ^b ? » Mais alors pourquoi S. Jacques parle-t-il comme si quelqu'un pouvait se rencontrer qui n'eût pas besoin d'elle ? C'est parce qu'il y a des hommes qui se tiennent pour sages et qui se fient à leur raison et à leur sagesse. De là vient qu'ils n'implorent pas le Seigneur ou qu'ils l'implorent mal. A ceux-là s'adresse ce mot du prophète : « Malheur à vous qui, êtes sages à vos

^a. *Var.* : Seulement nous vous exhortons à prier et à vous prosterner, vous aussi, afin que votre prière trouve accès auprès de Dieu. Ainsi nous agissons conformément à ces paroles de l'apôtre S. Jacques : *Si quelqu'un ..*

^b. *Var.* : Dans les deux premières éditions, Skarga ajoutait ici une longue citation du livre de la Sagesse qui alourdissait sa marche sans aucun profit et semblait un hors-d'œuvre. Voici cette citation, qui est un éloge de la sagesse. (On verra que Skarga a choisi ses versets et qu'il en a modifié l'ordre. Il les a d'ailleurs traduits assez exactement d'après la *Vulgate*.)

Sap., 8, v. 1 : *Attingit (Sapientia) a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter...*

V. 9 : *Proposui ergo hanc adducere mihi ad convivendum, sciens quoniam mecum communicabit de bonis, et erit allocutio cogitationis et tædii mei.*

V. 10 : *Habebo propter hanc claritatem ad turbas, et honorem apud seniores juvenis ;*

V. 11 : *Et acutus inveniar in judicio, et in conspectu potentium admirabilis ero...*

V. 13 : *Præterea habeo per hanc immortalitatem, et memoriam æternam his qui post me futuri sunt relinquam.*

V. 14 : *Disponam populos, et nationes mihi erunt subditi.*

V. 15 : *... In multitudine videbor bonus, et in bello fortis.*

V. 16 : *Intrans in domum meam, conquiescam cum illa : non enim habet amari-*

tudinem conversatio illius, nec tædium convictus illius, sed lætitiâ et gaudium.

V. 2 : *Hanc amavi et exquisivi a juventute mea et quæsi sponsum mihi eam assumere, et amator factus sum formæ illius.*

7, v. 8 : *Et præposui illam regnis et sedibus, et divitias nihil esse duxi in comparatione illius.*

V. 10 : *Super salutem... dilexi illam...*

V. 11 : *Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa...*

Après cet éloge de la sagesse, Skarga ajoutait :

« Ainsi parle Salomon. Par là chacun peut voir ce que c'est que la sagesse, surtout celle dont parle ici le Sage, l'éternelle et l'incréée, d'où vient notre sagesse commune, flambeau allumé à sa flamme, c'est-à-dire la raison naturelle sans laquelle il ne peut y avoir rien de bon ni de bien ordonné. »

2. Jac., 1, [5] : *Si quis vestrum indiget sapientia, postulet a Deo, qui dat omnibus affluenter et non impropere, et dabitur ei.* C'est le texte mis en tête du sermon.

« yeux et avisés à votre sentiment ¹. » Et le Sage dit : « Confie-toi au Seigneur de tout ton cœur, et ne t'appuie pas sur ta propre sagesse ². » L'apôtre [S. Paul], à son tour, recommande que personne ne se regarde comme sage ³. Une pareille opinion de soi-même est une pure folie, car le fondement de la sagesse est de ne pas se fier à sa propre sagesse.

Il y en a d'autres qui ont la sagesse terrestre, bestiale et diabolique ⁴, décrite par cet apôtre [S. Jacques ⁵]. La sagesse ^a *terrestre* est celle qui n'a d'intelligence que pour acquérir, garder et entasser les biens périssables de ce monde, et dont l'esprit tout entier reste enfoncé dans la terre, au lieu de s'élever aux choses futures et éternelles pour y subordonner celles du temps, de manière que les biens supérieurs ne soient pas sacrifiés aux biens inférieurs. Les politiques de nos jours ont cette sagesse-là, eux qui apprennent aux grands et aux rois à ne se soucier ni de la religion, ni du maintien et de la défense de la sainte foi catholique, ni du salut des hommes ; à ne rien faire pour contribuer au salut de leurs sujets, et à négliger leurs besoins spirituels, pour ne

a. Var. : Décrite par cet apôtre : terrestre, parce qu'ils n'ont d'intelligence... et que leur esprit tout entier...

1. Isai., 5, 21 : *Væ qui sapientes estis in oculis vestris, et coram vobismetipsis prudentes !*

2. Prov., 3, 5 : *Habe fiduciam in Domino ex toto corde tuo, et ne innitaris prudentiæ tuæ.*

3. Simple allusion à Rom., 12, 16 : *Nolite esse prudentes apud semetipsos.*

4. Skarga fait allusion à Jac., 3, 15. Comme le montre la variante (a), dans l'édition de 1610 que nous suivons, il a modifié son commentaire primitif en faisant d'une seule sagesse, qui est à la fois terrestre, bestiale et satanique, trois sagesse différentes, car il dit un peu plus loin : « La troisième sagesse est la diabolique. » Voici d'ailleurs le texte de S. Jacques avec le verset précédent (v. 14) : *Quod si zelum amarum habetis, et contentiones sint in cordibus vestris, nolite gloriari et mendaces esse adversus veritatem. Non est enim ista sapientia desursum descendens, sed terrena, animalis, diabolica.* (Ce sont trois degrés d'une même sagesse dans le pire.)

5. L'auteur semble oublier que l'apôtre qu'il a cité en dernier lieu est S. Paul, et il s'agit ici de S. Jacques.

6. On voit ici nettement la position de Skarga au sujet des rapports de l'Eglise et de l'Etat. Pour lui, comme pour la plupart de ses contemporains catholiques ou protestants, l'Eglise et l'Etat indissolublement unis se doivent une aide mutuelle, et l'Etat a charge d'âmes. Il ne connaît que l'Etat chrétien et intolérant, et n'admet pas l'Etat neutre qu'il croit fondé sur l'athéisme et inspiré des théories de Machiavel et de Bodin (Birkowski, or. fun. de Skarga). Il condamne donc pour sa tolérance le parti des *Politiques*, celui des *L'Hospital*, des *Pasquier*, des de Thou en France, et du chancelier Zamojski en Pologne. Si Skarga, comme nous le croyons, a visé Zamojski, il a montré un zèle excessif, car le chancelier, luthérien converti, était un catholique sincère et désireux de voir le retour des hérétiques à l'Eglise romaine ; mais il professait la tolérance et n'admettait pas d'autres moyens de conversion que la persuasion et le bon exemple.

prendre soin que de leur sécurité et de leur prospérité temporelle ^a.

La sagesse *bestiale* ^a est celle qui n'a souci que du corps et qui n'a en vue que la nourriture, les délassements et les plaisirs. Elle emploie toute son intelligence et son activité au bien-être matériel de l'individu et de l'espèce, sans se préoccuper de l'âme spirituelle et immortelle, comme font les animaux privés d'une âme raisonnable, qui ne songent qu'à leur pâture et à leur propagation. Le psaume dit de ces gens-là : « L'homme qui était en honneur (c'est-à-dire honoré d'une intelligence et d'une âme immortelle) n'a pas compris, et il est devenu « semblable aux animaux sans raison ¹. » Voilà bien la sagesse bestiale.

La troisième sagesse est la diabolique, celle qui emploie son esprit à trahir les hommes et à leur nuire en leur faisant rechercher la gloire humaine et la fortune par le péché, la fourberie et le mensonge. Or c'est précisément le propre des êtres infernaux d'avoir cet esprit-là et de faire ce métier pour satisfaire leur orgueil et leur haine des hommes.

A Dieu ne plaise, très honorables Seigneurs ², qu'on pense ^b que vous êtes sages à vos propres yeux et que vous n'avez pas besoin de la sagesse divine, ou que vous avez soif de cette sagesse terrestre, bestiale et satanique. Pour moi, je crie à Dieu en votre nom à tous : « Seigneur, nous « avons besoin, et grand besoin, d'avoir l'esprit éclairé de ta céleste « sagesse ^c, pour écarter les difficultés et les périls qui menacent cette « couronne et qui sautent aux yeux. »

a. Var. : (de leur prospérité temporelle.) Cette sagesse s'appelle avec raison non seulement *terrestre*, mais encore *bestiale*, car, par une inclination naturelle, la bête songe au bien de son corps et le recherche sans se préoccuper d'une âme raisonnable et immortelle qu'elle n'a pas. On appelle encore cette sagesse *diabolique*, car le démon ne se travaille à rien davantage qu'à faire perdre aux hommes les biens éternels qu'il a lui-même perdus ; à leur faire oublier la vie future, et à occuper leur pensée des biens visibles qui les engagent dans le péché et les font périr éternellement. En outre, cette sagesse du monde, qui s'attache aux biens de la terre, tourne généralement toute son intelligence à tromper les hommes et à leur faire du mal ; or c'est le propre des habitants de l'enfer d'avoir cet esprit-là et de se faire à ce métier. A Dieu ne plaise...

b. Var. : Que je pense...

c. Var. : (de votre céleste sagesse). Eussiez-vous la même raison et le même esprit que ces hommes nommés dans l'Ecriture (III Reg., 4, 31) Ethan, Heman, Chalcol, Dorda, et cet Achitophel dont on disait : « Celui qui le consulte, consulte Dieu. » (II Reg., 16,

1. Ps. 48, 13 : *Homo, cum in honore esset, non intellexit ; comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis*. Skarga a traduit en abrégant un peu.

2. Cette épithète (*przezacy*, très honorable, très noble, très distingué) semble avoir été réservée à cette époque aux seuls sénateurs. Dans la pensée de Skarga, les nonces, qui sont pour la grande majorité des protestants, appartiennent, en général, à la classe des *politiques*, des *épicuriens* ou des *ambitieux*.

Je vais dire un mot de ces périls que vous connaissez bien ^a, pour nous rendre nous-mêmes plus humbles et pour exciter l'ardeur de notre prière ^b.

D'abord vous voyez la division ^c des cœurs ; vous voyez la discorde, l'union et l'amour du prochain rompus, non seulement par la diversité des croyances et par les doctrines hérétiques que Satan a répandues pour désunir et disperser, mais encore par la brouille des classes entre elles et par la fausseté et la malveillance abondamment disséminées parmi nous ^d. C'est au point que nul ne se fie à autrui et que personne ne veut de bien à son prochain. Comme chacun poursuit son intérêt particulier, vous avez les uns pour les autres une aversion réciproque et vous employez l'artifice pour vous tromper mutuellement, Ainsi se vérifie ce cri du prophète : « Que chacun se tienne en garde « contre son voisin et que nul ne se fie à ses frères, car chacun cherche « à surprendre son frère et creuse une fosse sous ses pas. L'ami s'a- « vance en traître, et le frère se rit du frère, et ils ne disent pas la « vérité, mais leur langue est comme un dard qui blesse. Des lèvres cha- « cun parle de paix à son ami, et il lui tend secrètement des filets ¹. » Voilà, ce me semble, ce que peut me dire celui qui considère nos actes ^e.

Quel présage tirer de là sinon celui du prophète : « Leur cœur « s'est divisé ; ils sont perdus ² » ? Car qu'est-ce qui perd le plus rapidement les royaumes, sinon la discorde à l'intérieur ? comme dit le Seigneur Jésus ³.

23 : *Consilium Achitophel... quasi si quis consuleret Deum.*) Vous ne saurez prévenir les grands périls où court ce royaume, et, dans une si terrible tempête, votre sagesse, comme dit le psaume, sera « dévorée ». (Ps. 106, 27 : *Sapientia eorum devorata est.*) Skarga a supprimé ce passage pour alléger sa marche.

a. Var. : que vous connaissez mieux que moi.

b. Var. : Vous... Votre.

c. Var. : la grande division.

d. Var. : Vous.

e. Var. : vos actes.

1. Jerem., 9, 4 : *Unusquisque se a proximo suo custodiat, et in omni fratre suo non habeat fiduciam ; quia omnis frater supplantans supplantabit, et omnis amicus fraudulenter incedet, — 5 : et vir fratrem suum deridebit, et veritatem non loquentur... — 8 : Sagitta vulnerans lingua eorum... In ore suo pacem cum amico suo loquitur, et occulte ponit ei insidias.*

Dans ce passage de Jérémie, Skarga prend et laisse ce qui lui convient ; il modifie une image en remplaçant par une fosse (piège usité dans la chasse aux fauves) le croc-en-jambe dont parle l'Écriture (*supplantans supplantabit*) et il précise le terme général d'*embûches* (*insidias*) en le traduisant par *filets*

2. Os., 10, 2 : *Divisum est cor eorum ; nunc interibunt...*

3. Allusion à Luc., 11, 17 : *Omne regnum in seipsum divisum desolabitur.*

Ils ne se sont que trop multipliés ¹, les hommes fraudeurs, calomnieux, séditions, avides de nouveautés, turbulents, cupides et injustes, qui sèment partout la division sans penser un instant au bien public ^a. Par leurs manœuvres ils vont faire chavirer la barque qui nous porte tous et ils la poussent à un naufrage sans espoir de salut. Tels furent sous les Macchabées ces hommes iniques, *virī iniqui*, comme parle l'Écriture ², qui ont, par leur recours à l'étranger, attiré les armées ennemies dans leur propre pays et causé de grands troubles. Tels furent Simon, Jason et d'autres encore, que Judas Macchabée eut tant de peine à extirper ; car avec eux il ne pouvait espérer aucunement procurer la paix à sa patrie. Ce sont là des gens singulièrement pernicieux : après avoir perdu leur fortune, ils convoitent le bien d'autrui et cherchent leur salut dans le bouleversement et la ruine de leur pays. Depuis longtemps vous êtes leurs complices, et Dieu sait la façon dont vous les corrigez et comment vous veillez avec eux au salut public.

Elle a péri dans ce royaume, la *discipline* ³ que la Sainte Écriture recommande partout assidûment, et sans laquelle il n'y a pas de gouvernement possible ^b, car quand la crainte de Dieu s'en va, la honte disparaît avec elle et l'espoir d'arrêter le mal ne réside plus que dans la crainte de la vindicte publique. Si cette crainte disparaît à son tour

a. Var. : Ils se sont trop multipliés dans le royaume ces hommes très pervers qui, ayant pris goût aux *interrègues* pendant lesquels ils pouvaient faire un marchandage de la royauté et chercher leur profit dans la fraude et dans la division de notre chère patrie, ne cessent pas leurs intrigues, organisant quand ils le peuvent des complots et des séditions, murmurant contre l'ordre divin et inventant des calomnies, poussant aux désordres et aux nouveautés, turbulents, avides et injustes, et semant partout la discorde sans penser un instant au bien public.

b. Var. : Dans les deux premières éditions, Skarga ajoutait ici : « Personne ne craint l'autorité publique ni les lois ; personne n'appréhende le châtement. » Cette phrase faisait double emploi avec ce qui est dit un peu plus bas.

1. Skarga passe à un second péril, la *sédition*, après le premier qui est la *discorde* et avant le troisième qui est l'*indiscipline*, et tout cela sans transition aucune. C'est un défaut ordinaire chez Skarga (surtout dans ses *Sermons du dimanche*) de négliger l'art des transitions. A ce point de vue il est à l'antipode de son confrère Bourdaloue.

On voit que dans l'édition 1610 il n'est plus question des *interrègues*. L'allusion au parti des protestants était trop directe, et comme ce parti avait demandé en 1606 le bannissement des Jésuites et réduit ces derniers à la défensive, il fallait, sinon le ménager, du moins ne pas lui donner des prétextes ou des motifs de guerre.

2. I Macch., 1, [fausse référence :] I Macch., 7, 5.

3. Absence de transition : c'est un troisième péril, l'*indiscipline*, qui naît de la liberté transformée en licence, *Karnosc i disciplina*. Ces deux mots sont absolument synonymes et le second n'est que la traduction latine du premier. Skarga a fait un véritable abus des synonymes, surtout dans ses *Sermons du Dimanche*.

le royaume ^a périt, de même que le tonneau se disloque entièrement quand les cercles se desserrent, si personne ne les resserre à coups de marteau ¹. Pour notre excuse, nous alléguons la liberté de la noblesse, nous couvrons de ce manteau la licence et transformons en désobéissance et en téméraire audace la liberté honnête et dorée ^b. Belle liberté vraiment que celle où règne toute espèce de licence et d'indiscipline, où les plus forts oppriment les plus faibles, où l'on viole les loi divines et humaines, où comme des enfants de Bélial [du démon], sans joug et sans chef, on refuse de se laisser châtier ^c ! Hommes vains et orgueilleux, ils se croient, comme dit le saint homme Job, nés libres à la façon du petit de l'âne qui ne songe ni au frein ni à l'ânier ². Corriger de pareilles gens ^d est chose bien difficile, aujourd'hui surtout que la dignité, la force et la puissance de l'autorité suprême sont gênées, amoindries et affaiblies par l'imprudente extension accordée à tort à une liberté pernicieuse ³, en sorte qu'on ne peut dire : « Le roi qui « siège sur le trône du jugement dissipe tout mal par son regard ⁴. » On ne peut pas dire non plus : « Le roi sage disperse les impies et dresse des voûtes [prisons] sur leurs têtes ⁵ ; » ni ceci : « La terreur qu'inspire

a. Var. : la République.

b. Var. : Tous invoquent pour leur défense la liberté de la noblesse ; tous couvrent leurs crimes de ce manteau et transforment, etc. — Les Polonais disent volontiers « la liberté dorée, la patrie dorée », pour marquer le prix qu'ils y attachent.

c. Var. : où tous... refusent de se laisser châtier par le roi et les autorités. — Allusion à la confédération de Varsovie de 1573, par laquelle les signataires s'engagent à s'opposer à toute poursuite pour cause de religion.

d. Var. : Corriger de telles gens et leur imposer des lois plus efficaces et plus sévères... — On voit par la suppression de cette variante et de la variante précédente le soin que prend Skarga de ne pas faire intervenir la personne du roi. C'était prudence de sa part, car il fallait ménager les susceptibilités de la noblesse qui accusait les Jésuites en général, et Skarga en particulier, de soutenir en chaire le *pouvoir absolu* du roi (*Dominium absolutum*).

1. Comparaison triviale qui ne convient guère à un si grand objet. On n'imagine pas Bossuet parlant ainsi, et cependant Bossuet ne craint pas d'être familier à l'occasion.

2. Allusion à Job., 11, 12 : *Vir vanus in superbiam erigitur et tanquam pullum onagri se liberum natum putat*. — Skarga traduit inexactement *onager* par âne (l'onagre ou âne sauvage).

3. En Pologne, au xvi^e siècle, la royauté était dépouillée de la plupart de ses prérogatives à la suite de concessions faites à la noblesse ; mais les rois qui avaient fait ces concessions par ambition du trône et pour gagner les nobles échappent-ils au blâme et n'ont-ils pas leur part de responsabilité ? Skarga se contente de parler d'imprudence et d'erreur : l'histoire porte un jugement plus sévère.

4. Prov., 20, 8 : *Rex, qui sedet in solio judicii, dissipat omne malum intuitu suo*.

5. Prov., 20, 26 : *Dissipat impios rex sapiens, et incurvat super eos fornicem*.

le roi est comme le rugissement du lion ^{1 a} ». Chaque jour amoindrit la puissance royale ^b et accroît l'audace et l'insolence des gens. Vis-à-vis du gouvernement, les pédagogues abondent, mais on lésine sur l'obéissance ^c.

Dans ces conditions, comment la tête peut-elle être forte ? Comment l'exécution des lois peut-elle être assurée ². ? Quand on serait le plus sage des Salomons, lorsqu'on n'a ni autorité, ni argent, ni moyen de punir ou de maintenir l'ordre, on ne peut pourvoir à aucune nécessité publique : et quand la tête décline, les membres ne se soutiennent pas longtemps.

Et les diètes ³, comme elles tournent mal et comme elles ont besoin de réforme, vous le voyez vous-mêmes mieux que moi ^d. Vous y venez avec une masse de gens à pied et à cheval, comme si vous alliez à la guerre et non pas au conseil, et vous gaspillez ainsi ce avec quoi on pourrait, il me semble, entretenir une belle armée. Vous siégez longtemps et vous faites peu de chose, selon cette parole du prophète : « Vous semez beaucoup, et vous récoltez peu ⁴. » Vous vous plaignez des impôts, et vous vous imposez de bien plus lourds sacrifices par un pareil désordre. Parfois les frères cadets ⁵ défont tout, gâtent tout, brouillent tout, et après la diète ils excitent les autres à la désobéissance ⁶.

Autrefois la diète était considérée comme une institution divine, intangible et sacrée ; aujourd'hui, elle est sans force et sans autorité ⁷.

a. Var. : Le rugissement du lion : car personne ne craint le roi, ni ses jugements, ni ses châtiments. Contre lui murmure qui veut. Chacun lui en remontre, veut être son pédagogue et porte atteinte à son autorité. (Var. a, p. 9.)

b. Var. : de la majesté royale.

c. Var. : Cette phrase a remplacé en 1610 la variante (« car personne... à son autorité »).

d. Var. : Dans les deux premières éditions, Skarga ajoutait : « Je ne dis que ce que tous voient. » En 1610, il a supprimé ces mots comme inutiles.

1. Prov., 20, 2 : *Sicut rugitus leonis, ita et terror regis.*

2. A la diète de 1597, la 6^e proposition royale porte : *Auctoritati comitiorum quæ a multis violatur, ut sit consultum.* (V. *Journal de la diète, Script. Rer. Pol.*, t. XX, p. 134.) (V. Cependant introd., 23, n. 3.)

3. Skarga passe à un nouveau péril intérieur (rupture ou stérilité des diètes) avant d'arriver au péril extérieur. (Turcs et Tatars.)

4. Agg., 1, 6 : *Seminastis multum, et intulistis parum.*

5. Les nobles se donnaient entre eux le nom de frères, et, pour distinguer les sénateurs des simples nobles (*szlachta*) sans blesser l'égalité, on appelait les premiers les frères aînés et les seconds les frères cadets.

6. Après la diète, avaient lieu dans chaque palatinat les diétines de relation dans lesquelles les nonces (députés) rendaient compte de leur mandat devant leurs électeurs. Ce sont ces électeurs que Skarga appelle les autres. Les diétines de relation étaient de création récente (vers 1572).

7. Skarga signale ici un abus des diétines de relation qui se sont mises à discuter

Quel profit retirez-vous maintenant de ces dépenses, des travaux de la diète, de vos peines ? A qui aurez-vous recours, à qui en appellerez-vous quand les diètes sont si déconsidérées, ces diètes où résident l'autorité du roi, l'autorité de son conseil, le consentement ^a de ses bons fils ^a ?

Comprenez donc, en face de ce fléau envoyé du ciel, que Dieu permet la confusion des esprits dans vos conseils : de là vient que, voulant voir, vous ne voyez rien ; voulant faire quelque chose, vous ne faites rien, et ce que vous avez construit pendant le jour s'écroule pendant la nuit. La bénédiction divine est refusée à vos diètes et à vos conseils ; aussi rien ne s'améliore dans ces assemblées, et certainement, après chacune d'elles, il y a quelque altération de l'obéissance, de la discipline, de la justice et des saintes lois. Mais ce qu'il y a de pire, c'est que surgit un péril soudain et imminent, car la puissance et le sabre turcs menacent nos têtes ^b. Ce tyran si voisin de nous, et qui se rapproche chaque année davantage, regarde à travers nos portes ^c entr'ouvertes, et la paix avec lui est instable et peu sûre ². Quand, à la première occasion qu'il saisira, il vous pressera, je ne sais comment vous

a. Var. : Dans les deux premières éditions, Skarga ajoutait : « Les décisions des tribunaux ont vigueur, et celles de la diète sont sans force. » Il a en 1610 supprimé cette phrase qui faisait double emploi avec ce qu'il venait de dire.

b. Var. : Vos têtes.

c. Var. : Vos portes.

et à annihiler depuis le nouveau règne les décisions de la diète en refusant de les accepter, et en favorisant ainsi les tendances particularistes au détriment de l'intérêt national. Les discours des sénateurs à la diète de 1597 touchent à cette question qui faisait l'objet de la 6^e proposition royale. (V. p. 49, note 2, et les *Journaux de la diète*, *Script. Rer. Pol.*, X.)

1. Les diètes réunissaient les trois éléments qui constituaient le corps législatif : le roi, le Sénat ou conseil du roi et les nonces dont le consentement était indispensable pour l'établissement des lois. (Constitution *Nihil novi* d'Alexandre en 1505.)

2. Skarga passe maintenant à un quatrième péril, le péril extérieur causé par le progrès des Turcs en Hongrie et l'attitude des Tatars leurs alliés. L'année précédente (1596), en octobre, les Turcs, poursuivant leurs conquêtes en Hongrie, s'étaient emparés d'Eger (Erlau, en latin *Agria*) et, quelques jours après, ils avaient à Kerestes infligé à l'armée hongroise une défaite comparable à celles de Varna et de Mohacs. (V. dans Zinkeisen, *Gesch. des Osman. Reiches* (collect. Heeren), t. III, 592-603, la campagne des Turcs reprise depuis 1593 par Amurat III, puis Mahomet III, en Hongrie.) Pour atteindre la frontière de Pologne, ils n'avaient plus à prendre que la place forte de Kassa (Kaschau, Koszyce ; en latin *Cassovia*). Depuis ce moment, les Polonais étaient atterrés et ne savaient plus que résoudre. A la diète de 1597 (10 février-23 mars), où le légat apostolique Gaetano poussait les Polonais à entrer dans une ligue des grands États catholiques, les uns étaient d'avis de se joindre à l'Autriche et de déclarer la guerre à la Turquie ; les autres, et c'étaient les plus nombreux, voulaient au contraire une entente avec les Turcs. Cette diète n'aboutit à aucune conclusion et avorta misérablement.

serez prêts à le combattre, et (Dieu vous en préserve !) il vous réduira en servitude. Car enfin, quel trésor ^a avez-vous ? Quels soldats ? Quels châteaux-forts ¹ ? Quels approvisionnements ? Vous en savez là-dessus plus que moi. Et le Tatar, votre ennemi naturel ? Il vous menace à toute heure et n'attend pour vous perdre que l'ordre de se mettre au service du Turc ².

Pour réparer des choses en si mauvais état et si difficilement réparables, pour obvier à ces dangers et à d'autres que je n'énumère pas, une grande sagesse vous est nécessaire. Et non seulement vous avez besoin de cette sagesse naturelle qui s'acquiert par la culture de l'esprit et par une éducation bien dirigée, par la lecture, surtout la lecture de l'histoire et des ouvrages de science politique, par le conseil et la fréquentation des sages, par l'exercice, l'expérience personnelle et le manie-ment des affaires, par les années et la vieillesse ; mais vous avez encore besoin de cette sagesse du ciel dont se servait Joseph dans le gouvernement de l'Egypte, et qui faisait dire à Phararon : où trouverons-nous un homme comme lui, qui soit rempli de l'Esprit de Dieu ? « Puisque c'est Dieu qui t'a montré ce que tu as dit, comment pourrai-je trouver un homme plus sage que toi et semblable à toi ? Tu gouverneras ma maison, et le peuple entier obéira à l'ordre de ta bouche. « Je ne serai le premier au-dessus de toi que par la majesté royale ³. » Joseph fit part de cette sagesse aux grands de l'Egypte, comme il est écrit au psaume : « La parole de Dieu l'a enflammé, et le roi l'a fait

a. Var. : trésor public.

1. A part quelques places fortes, la Pologne était ouverte aux invasions de presque tous les côtés. Les nobles ne voulaient pas de forteresses, disant que ce serait un instrument de servitude entre les mains des rois (*fortalitia sunt fræna libertatis*) et que leurs poitrines étaient le meilleur rempart contre l'ennemi. Il est vrai que si la Pologne pouvait facilement être envahie, il n'était pas facile de la conserver, car ses immenses forêts, ses cours d'eau, ses marais et ses étangs innombrables offraient autant de ressources aux défenseurs du pays pour la guerre de partisans.

2. Pendant tout le ^{xv}^e siècle, comme pendant les deux siècles précédents, les Tatars ne cessèrent d'épier les occasions favorables pour faire irruption dans les provinces du sud de la Pologne et de la Lithuanie : Ukraine, Podolie, Russie rouge. Comme ils professaient le Mahométisme, ils étaient les alliés naturels des Turcs qui les lançaient parfois sur la Pologne. Ces nomades, dans leurs invasions, ne faisaient que passer, mais ils passaient comme l'ouragan, ne laissant derrière eux que ruine et désolation, emportant un riche butin et emmenant des milliers de captifs qu'ils vendaient aux Turcs.

3. Gen., 41, 37-40 : (*Placuit Pharaoni consilium et cunctis ministris ejus ; locutusque est ad eos*) : Num invenire poterimus talem virum, qui spiritu Dei plenus sit ? — Dixit ergo ad Joseph : Quia ostendit tibi Deus omnia quæ locutus es, numquid sapientiorem et consimilem tui invenire potero ? Tu eris super domum meam, et ad tui oris imperium cunctus populus obediet : uno tantum regni solio te præcedam.

« chercher et l'a tiré de prison ; et il l'a établi chef de sa maison et l'a
« préposé sur tous ses domaines pour instruire les grands comme lui-
« même et pour enseigner aux anciens la sagesse ¹. »

Cette sagesse, Moïse la tenait de Dieu pour gouverner les hommes. Comme il se refusait devant cette charge, il entendit cette parole : « Je
« serai en ta bouche, dit le Seigneur, et je vous apprendrai ce que vous
« devez faire ² ». Quand Moïse trouva que sa charge était devenue trop
lourde, cette sagesse qui lui avait été donnée pour le gouvernement des
hommes, Dieu la transmettait comme un feu qui ne s'éteint pas à soixante-
dix hommes qui reçurent pour cet office l'Esprit divin et qui prophé-
tiserent dès leur entrée en fonctions ³ ; c'est-à-dire qu'ils firent entendre
des merveilles de leur Dieu, dont ils glorifiaient la bonté et la sagesse,
en montrant comment il pourvoit lui-même au bien des hommes, et
comment c'est par lui que règnent les rois, et que les sages délibèrent en
toute prudence et en toute justice, sur les intérêts de ceux qui leur ont
été confiés.

Vous avez besoin de cette sagesse, très graves sénateurs ⁴, car la
sagesse humaine s'égare vite et elle ne peut ni tout prévoir ni tout pré-
venir : « Nos vues, dit le sage, sont timides et incertaines ⁵. » S'il a
fallu l'Esprit de Dieu à ce Beseel, à cet Ooliab et à d'autres artisans,
pour construire dans le désert et orner le tabernacle, ce temple por-
tatif, et pour confectionner les vêtements et les ornements sacerdotaux
destinés au culte (car Dieu a dit : « Pour son travail je l'ai rempli de
« l'Esprit divin, de la sagesse, de l'intelligence et de la science ⁶), à
vous bien plus encore il faut cet Esprit de Dieu pour réformer le

1. Ps. 104, 19-22 : *Eloquium Domini inflammavit eum. Misit rex et solvit eum... Con-
stituit eum Dominum domus suæ et principem omnis possessionis suæ, ut erudiret principes
ejus sicut semetipsum et senes ejus prudentiam doceret.*

2. Exod., 4, 15 : ... *et ego ero in ore tuo (et in ore illius [sc. Aaronis]), et ostendam
vobis quid agere debeatis.* — Skarga, en abrégant la citation dans sa traduction, a rendu
le pluriel inexplicable ; le texte biblique s'adresse à Moïse et à son frère Aaron.

3. Allusion à Num., 11, 25 : *Descenditque Dominus... auferens de spiritu qui erat in
Moïse, et dans septuaginta viris. Cumque requievisset in eis spiritus, prophetaverunt.*

4. Sap., 9, 14 : *Cogitationes enim mortalium timidæ, et incertæ providentiæ nostræ.* La
traduction de Skarga mêle les deux membres du texte. Est-ce à dessein ou parce qu'il
citait de mémoire ?

5. Exod., 31, 3 : *Et implevi eum spiritu Dei, sapientia et intelligentia, et scientia in
omni opere.* Skarga interprète le *in omni opere* plutôt qu'il ne le traduit.

6. Pourquoi Skarga s'adresse-t-il aux seuls sénateurs et affecte-t-il de ne pas faire
mention des nonces ? C'est que pour lui les sénateurs sont les vrais et seuls conseillers
du roi, et que les nonces ne devraient pas avoir d'autre rôle que de voter l'impôt,
comme cela avait lieu autrefois. Donner aux nonces une part dans le gouvernement en
les faisant participer au pouvoir législatif, c'est, selon lui, tomber dans la démocratie,
et, de tous les gouvernements, la démocratie est le pire. (V. le 8^e sermon de diète.)

royaume, édifier les âmes et les rendre vertueuses, faire disparaître le désordre, la malice et la licence, et écarter tous les maux que redoute ce royaume.

Ecoutez donc le conseil de ce saint apôtre [S. Jacques] ; demandez à Dieu cet esprit de sagesse. Priez ; mais priez bien ; car, « si vous priez « mal, dit-il, vous n'obtiendrez rien ¹. » Priez avec attention et circonspection ; car celui-là prie inconsidérément et impudemment, qui fait des choses incompatibles avec sa prière, et qui ne contribue pas de toutes ses forces à ce pour quoi il prie. L'homme, qui solliciterait pour lui-même un ami et qui garderait chez lui l'ennemi de ce dernier, ferait-il voir de la délicatesse et de l'affection dans sa prière ? Or un cœur et une conscience souillés de péchés sont contraires à la sagesse de Dieu et en sont les ennemis. « La sagesse, dit le sage, n'habite pas dans un « corps soumis au péché ². » « La sagesse, écrit un autre, n'habite « pas une terre où l'on vit dans les délices ³. » « La luxure est dans le « vin, écrit encore un autre, et les querelles sont dans l'ivresse : celui « qui aime ces choses n'aura pas la sagesse ⁴. » Et le psaume enseigne que « la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse ⁵ ». C'est donc en vain qu'on espère la sagesse si on n'a pas la crainte de Dieu et si on croupit dans le péché, surtout dans l'impudicité et la débauche. Voilà pourquoi S. Jacques, parlant de la sagesse qui vient d'en-haut, l'appelle d'abord pudique et pure ⁶ ; car dans l'impureté et les plaisirs de la chair personne ne peut être sage. Les païens eux-mêmes disaient

1. Skarga semble faire une citation de S. Jacques, sans d'ailleurs donner de référence. En ce cas il aurait été mal servi par sa mémoire et la citation ne serait pas littérale. On lit dans le texte de la *Vulgate* (Jac., 4, 3) : *Petitis et non accipitis, eo quod male petatis.*

2. Sap., 1, 4 : ... *Nec habitabit [sapientia] in corpore subdito peccatis.*

3. Job., 28, 13 : ... *Nec invenitur [sapientia] in terra suaviter viventium.* Traduction légèrement inexacte. (*Nec invenitur.*)

4. Prov., 20, 1 : *Luxuriosa res vinum et tumultuosa ebrietas ; quicumque his delectatur non erit sapiens.* Traduction libre, mais exacte quoique non littérale.

5. Ps. 110, 10 : *Initium sapientiæ timor Domini.*

Ces quatre textes de suite ne semblent pas nécessaires, et n'est-ce pas là abuser des citations au point de vue du goût ?

6. Allusion à Jac., 3, 17 : *Quæ autem desursum est sapientia, primum quidem pudica est.* Skarga vient de passer sans le dire à un nouveau développement. Il traite des qualités de la sagesse et des dispositions requises pour l'obtenir de Dieu. Pour celui qui ne connaît pas le texte de S. Jacques, l'auteur des *Sermons de diète* semble aller à l'aventure, d'autant plus qu'il n'établit aucun ordre logique entre les développements qui vont suivre. En réalité, Skarga ne fait que suivre pas à pas et commenter le texte de S. Jacques que voici : *pudica est ; deinde pacifica, modesta, suadibilis, bonis consentiens, plena misericordia et fructibus bonis, non judicans, sine simulatione.* Si Skarga avait connu un art plus savant, il n'aurait pas manqué de nous avertir et d'éclairer sa marche. Ce serait encore ici le lieu d'invoquer l'exemple de Bourdaloue.

dans leurs écrits que les plaisirs charnels tirent à eux et absorbent tous les sentiments intérieurs et qu'ils détournent de la réflexion et de l'application au bien.

Cependant, comme il est difficile à tous d'éviter le péché, Jésus-Christ nous donne sa grâce dans le sacrement de Pénitence où, selon la doctrine de S. Jean, son sang nous purifie de nos fautes, les remet, et rend net le vase destiné à la sagesse, c'est-à-dire la conscience. Puissiez-vous, comme de bons fils, marcher sur les traces de vos pères, les sénateurs d'autrefois ¹, et, avant d'entrer au conseil, vous préparer par les sacrements à une tâche si difficile ! Vous trouveriez bientôt de la consolation dans vos diètes si vous pleuriez vos fautes et si vous receviez le très saint Corps du Christ en qui résident la divinité et les dons du Saint-Esprit. Je ne sais si vous l'avez fait ; sinon, faites-le et humiliez-vous devant votre Dieu, si vous brûlez d'obtenir la sagesse qui vous inspirera le moyen de sauver la Patrie.

Selon l'apôtre, la turbulence aussi est contraire à la sagesse ; car quiconque aime les dissensions et sème la discorde parmi ses frères ne peut avoir l'Esprit de Dieu ni la sagesse : « La sagesse d'En-Haut est pacifique, dit S. Jacques ². » Donc rétablissez entre vous la sainte paix, l'union et le bon accord. Gardez-vous de l'hérésie qui est la mère de toutes les discordes ^a. Pardonnez-vous les uns aux autres ; sacrifiez vos griefs mutuels à la patrie, afin qu'elle ne périsse pas par vos divisions et que vous puissiez délibérer sur ses intérêts dans une sincère affection fraternelle. « Si vous avez dans le cœur une jalousie amère et un esprit « de contention, dit cet apôtre [S. Jacques], ne vous glorifiez pas et ne « mentez pas contre la vérité ; car cette sagesse n'est point du Ciel, mais « elle est terrestre, bestiale et diabolique ³. » Que Dieu vous accorde un amour mutuel et cordial et qu'il éloigne de vous toute discorde !

C'est encore un ennemi de la sagesse que cet amour-propre hautain et fier, sans pudeur et sans modération, qui se rencontre généralement là où les jeunes gens ne cèdent pas aux vieillards ni les gens simples aux sages, et ne les écoutent pas ; car « le sage qui écoute, dit l'Écri-

^a. Var. : Jetez dehors (*Wyrzucie*) les hérésies qui sont la mère (*sic*)... — Skarga a bien fait, en 1610, de donner à sa pensée une expression moins dure et plus correcte. La prudence politique était ici d'accord avec le bon goût. (V. p. 47, n° 1.)

1. On voit par là que Skarga continue à ne s'adresser qu'aux sénateurs et à laisser de côté les nonces.

2. Jac., 3, 17 : *Quæ desursum est sapientia... est pacifica*.

3. Jac., 3, 14, 15 : *Quod si zelum amarum habetis et contentiones sint in cordibus vestris, nolite gloriari et mendaces esse adversus veritatem. Non est enim ista sapientia desursum descendens, sed terrena, animalis, diabolica.*

« ture, deviendra plus sage encore et saura gouverner ¹. » Là où est la sagesse on trouve la modestie, l'humilité et une meilleure opinion des autres que de soi-même, selon cette recommandation de l'apôtre [S. Paul] : « Que votre modestie soit connue de tous les hommes ² », et, comme le dit S. Jacques ³, la sagesse établit sa demeure de préférence aux lieux où habitent cette humilité et cette modestie. De nos jours des jeunes gens ont surgi qui, ne se connaissant pas eux-mêmes et élevant bien haut leurs voix orgueilleuses, ne veulent pas céder aux hommes âgés et plus expérimentés qu'eux ⁴ : « L'enfant, dit Isaïe, « s'élève contre le vieillard et l'homme du commun contre l'homme de « condition ⁵. » « Lève-toi devant la tête chenue, dit l'Écriture; respecte « le vieillard et crains Dieu ⁶. »

L'entêtement est aussi un ennemi de la sagesse, lui qui ne se rend pas aux meilleures raisons ⁷, qui refuse d'abandonner son opinion alors qu'on a raison contre lui, qui n'est pas *suadibilis*, comme s'exprime S. Jaques ⁸, c'est-à-dire facile à se laisser convaincre par des preuves raisonnables, qui est opiniâtre, inflexible et uniquement occupé à faire passer à tout prix son sentiment. Voilà un grand obstacle à la sagesse.

Il y a encore un autre ennemi de la sagesse ⁹ dans ce que vous appelez *popularitas* et qui consiste à s'acquérir de la réputation auprès de la foule. On se met alors à la remorque de l'opinion irréfléchie et pernicieuse, et on recherche l'amitié des gens plus que la vérité. C'est pourquoi la Loi de Moïse nous donne cette leçon : « Ne suis pas la foule « pour faire le mal, et dans le jugement ne t'attache pas au grand « nombre en t'éloignant de la vérité ¹⁰. » Sans doute le sage ne persiste pas dans son sentiment quand on lui en fait voir un meilleur ; mais il

1. Prov., 1, 5 : *Audiens sapiens sapientior erit, et intelligens gubernacula possidebit.*

2. Philip., 4, 5 : *Modestia vestra nota sit omnibus hominibus.*

3. Ce n'est point une citation, mais une glose sur l'épithète (*modesta*) donnée par S. Jacques à la sagesse d'En-Haut. (Jac., 3, 17.)

4. Skarga oppose sans doute ici les nonces qui sont jeunes aux sénateurs qui sont âgés.

5. Is., 3, 5 : ... *tumultuabitur puer contra senem et ignobilis contra nobilem.*

6. Levit., 19, 32 : *Coram cano capite consurge, et honora personam senis, et time Dominum Deum tuum.*

7. On remarquera que Skarga personnifie l'entêtement, ce qui ne va pas sans quelque hardiesse.

8. Jac., 3, 17 : [*Sapientia est*] *suadibilis.*

9. Skarga ne se donne pas la peine de varier ses formules ; un pareil sans-gêne dénote un art primitif et engendre la monotonie.

10. Exod., 23, 2 : *Non sequeris turbam ad faciendum malum ; nec in iudicio plurimorum acquiesces sententiæ ut a vero devies.* — Ce texte concerne les tribunaux et les témoins en justice. Skarga l'applique aux réunions politiques et il en étend ainsi le sens.

ne suit pas la foule et la majorité tant qu'il n'aperçoit pas la vérité. Il n'a pas d'opinion personnelle sur une chose tant qu'il ne la connaît pas, qu'il ne la comprend pas ou qu'il ne l'a pas considérée ; mais, en revanche, il ne fait pas sienne l'opinion d'autrui tant qu'il ne voit pas qu'elle soit juste et vraie ¹. C'est aux bons et aux meilleurs qu'il se joint, et non aux plus nombreux ; c'est pourquoi S. Jacques (3, 17), dépeignant la sagesse, l'appelle *bonis consentientem*, ce qui veut dire qu'elle s'unit aux gens de bien et à ce qui est bon, et non pas aux gens légers et turbulents qui traînent le mal après eux, quoiqu'ils forment la majorité. Nous disons d'un tel homme qu'il est *bonarum partium* [du bon parti] ².

La sagesse de Dieu ne vient pas non plus à l'homme au cœur dur qui ne s'adonne pas aux œuvres de miséricorde. Et c'est pourquoi Isaïe dit : « Si tu répands ton âme sur celui qui a faim (c'est-à-dire si tu as une compassion sincère) et si tu rassasies l'âme affligée, ta lumière « s'élèvera dans les ténèbres, et tes ténèbres seront comme le plein « jour ³. » Le prophète appelle ici ténèbres l'ignorance et l'obscurcissement de l'esprit. Dieu donc illumine l'entendement de celui qui fait des bonnes œuvres, et laisse dans l'aveuglement et sans inspiration celui qui est cruel et sans compassion pour le prochain. C'est pourquoi S. Jacques, dépeignant la sagesse qui vient de Dieu, dit qu'elle est pleine de miséricorde et de bonnes œuvres ⁴. Soyez par conséquent miséricordieux envers les pauvres et les affligés et envers ceux qui s'adressent ici à la diète pour obtenir justice ⁵, et Dieu éclairera vos âmes.

Le soupçon téméraire et la précipitation à conjecturer et à juger sont encore un obstacle à la sagesse. Il y a des hommes qui condamnent les gens sur le moindre soupçon, sur un indice, sur un rapport. L'homme

1. Littéralement : Il n'a pas sa tête tant qu'il ne connaît pas une chose.... Mais en revanche il n'a pas la tête d'un autre tant qu'il ne voit pas la justice et la vérité.

2. Cette phrase a été ajoutée en 1610. Elle clôt une sortie assez violente contre la majorité composée de gens légers et turbulents (lisez : les nonces) qui recherchent la popularité auprès de la masse du peuple (lisez : la *szlachta* ou petite noblesse), et qui ne cèdent pas aux gens de bien et aux vieillards (lisez : aux sénateurs). Cette traduction de la pensée de Skarga n'est pas une trahison.

3. Isai., 58, 10 : *Cum effuderis esurienti animam tuam et animam afflictam repleveris, orietur in tenebris lux tua, et tenebræ tuæ erunt sicut meridies.*

4. Jac., 3, 17 : *plena misericordia et fructibus bonis.*

5. Pendant que la diète siégeait, un tribunal, présidé par le roi, composé d'un certain nombre de sénateurs et de nonces, et appelé le tribunal de la diète (*Sady sejmowe*), jugeait en dernier ressort certaines causes déterminées par la loi et concernant la noblesse. C'était la cour suprême de Pologne. Les séances de ce tribunal se tenaient deux fois par semaine et le roi ne siégeait pas toujours en personne.

prudent n'est pas si crédule et ne se fie pas à de simples conjectures pour condamner le prochain. Il considère les choses avec attention, les compare et cherche jusqu'à ce qu'il parvienne à la certitude. Celui qui n'a pas cette certitude tombe souvent dans l'erreur et en vient à des brouilles fâcheuses. C'est pourquoi S. Jacques dit de la sagesse donnée par Dieu qu'elle n'est pas soupçonneuse ¹.

Enfin la dissimulation et la malveillance sont un grand obstacle à la sagesse, car l'Écriture dit que « le saint esprit de discipline fuit l'homme dissimulé ² » qui ne va pas par la voie droite, et S. Jacques, établissant ce dernier caractère de la sagesse qui vient du ciel, dit qu'elle est sans dissimulation ³. « Malheur, dit le sage, à l'homme au cœur double et à la bouche méchante qui va par deux chemins ⁴. » Dans ses relations, il approuve celui-ci et celui-là ; il loue ce que fait et dit l'un, et ce que l'autre fait et dit à l'opposé ; et il ne veut de bien ni à l'un ni à l'autre. Il flatte celui-ci et celui-là, et comme il ne poursuit que ses propres avantages, il cherche à tromper, et il se croit sage quand il n'est que méchant et perfide. « Celui qui marche droit va en sécurité, dit le sage ⁵ » ; mais le méchant se prend dans les rêts qu'il a tendus à autrui. Voilà une grande et sotte perversité qui s'est fort répandue parmi vous.

Il est rare aujourd'hui, l'homme droit et sage selon la doctrine de Notre-Seigneur, lequel a bien voulu nous apprendre à être droits et bons pour que nous ne trompions personne, et cependant sages et circonspects pour que nous-mêmes nous ne soyons pas dupes ⁶. Car la sagesse sans la droiture n'est qu'astuce et méchanceté. Aussi Job se recommande-t-il par sa qualité d'« homme simple et droit, craignant Dieu et fuyant le mal ⁷ ». Oh ! que Dieu vous accorde cette antique droiture et cette bonté de vos aïeux ! Qu'il éloigne de vous toute duplicité, tout mensonge, toute équivoque ! car c'est là un grand obstacle pour obtenir l'esprit de sagesse. Cette fâcheuse disposition dissout les amitiés, désunit les cœurs, fait qu'on se défie les uns des autres, qu'on s'arme

1. Jac., 3, 17 : *non judicans.*

2. Sap., 1, 5 : *Spiritus enim sanctus disciplinæ effugiet fictum.*

3. Jac., 3, 17 : *Sine simulatione.*

4. Eccli., 2, 14 : *Væ duplici corde et labiis scelestis.... et.... ingredienti duabus viis.* Dans les deux premières éditions Skarga avait traduit : Malheur à l'homme au cœur étroit, ce qui était à la fois inexact et déplacé, puisqu'il s'agit ici de la dissimulation et non de l'étroitesse du cœur. Il avait peut-être gardé du texte un souvenir inexact.

5. Prov., 10, 9 : *Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter.*

6. Allusion à Mat., 10, 16 : *Estote ergo prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ.*

7. Job., 1, 1 : *[Job erat] vir simplex et rectus ac timens Deum et recedens à malo.*

les uns contre les autres, et que sous des formes polies on s'attaque les uns les autres. Que Dieu vous en préserve !

Outre la droiture et la bonté, il y a une autre disposition de l'âme qui attire et obtient la sagesse du Ciel ¹ : c'est la science du gouvernement, des affaires et de l'intérêt général, acquise par le travail et les bons conseils ; car Dieu a donné à l'homme un esprit naturel pour le développer selon ses forces par le travail, et il ne veut rien lui accorder sans travail et sans effort.

Tout métier demande à être appris, et, quand il s'agit de celui de gouverner les hommes, de ménager et protéger les intérêts de tous, voici la recommandation de Salomon : « O rois, je vous le dis, apprenez la « sagesse et vous ne périrez pas ². » Et plus loin : « O rois, si vous tenez « à votre trône et à votre majesté, aimez la sagesse ; aimez les lumières « de la sagesse, vous qui êtes établis sur les peuples³. » Le roi Pharaon ne voulait avoir pour gardiens de ses troupeaux que des pasteurs intelligents, car il disait à Joseph : « Si tu connais parmi tes frères des « hommes intelligents, fais-les pasteurs de mes troupeaux ⁴. » Est-ce que l'homme ne vaut pas plus que le bétail ? Et devons-nous confier le gouvernement de l'Etat à des gens ignorants et sans prudence ? C'est un métier difficile que de gouverner les hommes ; et comment le connaître sans s'y être exercé⁵ ?

L'Ecriture dit, en parlant du sage : « Il demande et recherche la « sagesse des anciens ⁶. » Cette sagesse s'acquiert surtout par les livres, par la lecture et la connaissance des faits antérieurs à nous, c'est-à-dire de l'histoire ; car, ainsi que le remarque le docteur de Nazianze [S. Grégoire] : « C'est une belle chose que d'avoir l'esprit rempli de la connaissance « de l'histoire, car l'histoire c'est la sagesse mise en monceau et l'es- « prit de beaucoup d'hommes ⁷. » Celui qui ne sait pas et qui n'aime

1. Le commentaire du texte de S. Jacques (V. p. 16, n° 1) achevé, Skarga y ajoute une nouvelle condition pour obtenir la sagesse, à savoir, la connaissance des affaires publiques qui s'acquiert par l'étude, par la fréquentation des hommes d'expérience et par la pratique.

2. Sap., 6, 10 : *Ad vos ergo, reges, sunt hi sermones mei, ut discatis sapientiam et non excidatis.*

3. Sap., 6, 22, 23 : *Si ergo delectamini sedibus et sceptris, o reges populi, diligite sapientiam... Diligite sapientiam omnem qui præstis populis.*

4. Gen., 47, 6 : *Quodsi nosti in eis [sc. tuis fratribus] esse viros industrios, constitue illos magistros pecorum meorum.*

5. Ce développement est à l'adresse des nonces, plus jeunes et moins expérimentés que les sénateurs. Skarga leur fait ici (et plus loin) la leçon avec quelque rudesse.

6. Eccli., 39, 1 : *Sapientiam (omnium) antiquorum exquiret sapiens.*

7. *Ad Nicobolum, de legendis historiis.* Telle est la référence de Skarga, référence fautive en ce sens qu'elle suppose tout au moins une lettre, sinon un traité, sur la lecture

pas l'histoire est un enfant qui ne connaît ni père ni mère. On peut dire la même chose des autres écrits sur l'art de gouverner, des traités politiques tant païens que chrétiens, et de nos Saints Livres.

Et ce n'est pas seulement par la lecture, mais c'est encore ^a en écoutant les autres qu'il nous faut acquérir la sagesse, car il est dit : « Le sage « gardera les paroles des hommes célèbres », et, pour les connaître, « il parcourra les pays étrangers ¹. » La fréquentation et l'entretien des maîtres et des sages peuvent nous être d'un grand secours. Comme le dit la Sagesse dans l'Ecclésiaste : « J'habite dans le conseil et je me plais « parmi les doctes pensées ². » Celui qui ne lit pas, qui n'écoute pas les sages, qui ne les fréquente pas et ne leur demande pas conseil, comment peut-il être sage et avoir de l'entendement ?

L'homme qui demande la sagesse et qui ne fait aucun effort pour l'acquérir tente en vain le Seigneur. Les apôtres eux-mêmes, au moment du concile de Jérusalem, quoi qu'ils fussent remplis de l'Esprit-Saint, commencèrent par prendre de sérieuses informations, comme le font également leurs successeurs dans les Conciles ; puis, s'en remettant

a. Var. : Le mot *encore* a été ajouté en 1610.

de l'histoire, à l'adresse de Nikoboulos. Or ce traité ou cette lettre n'existe pas. D'où on peut déjà conclure que Skarga cite de seconde main. Grégoire de Nazianze était en correspondance avec Nikoboulos qui avait épousé la nièce du saint, Alypiana, fille de Gorgonia. On a conservé six lettres de Grégoire à Nikoboulos et aucune d'elles ne traite de l'histoire. Mais le docteur de Nazianze a laissé un certain nombre de poèmes, et l'un d'eux est intitulé : *De Nikoboulos le fils, à son père*. Dans ce poème, l'enfant, fait l'énumération des sciences qu'il se propose d'apprendre. Voici ce qu'il dit de l'histoire, (c'est le passage cité par Skarga). (Migne, P. G., 37. Greg. Naz., t. III, Carminum, lib. II, sect. II, carm. IV, versus 61, 62 : *Nicobuli filii ad patrem* :

Καλὸν δ'ἱστορίης φρὴν ἔμπλεος· ἱστορίη γὰρ
Συμφερετὴ σοφίῃ, πολλῶν νόος.

« C'est une belle chose qu'un esprit rempli [de la connaissance] de l'histoire, car l'histoire est de la sagesse condensée : [c'est] l'esprit de beaucoup [de gens]. »

On remarquera que cette sagesse condensée du texte grec vaut beaucoup mieux que la sagesse mise en monceau (ou en tas, *kupa*) de Skarga. Mais Skarga a peut-être trouvé ce monceau dans la traduction en vers latins de Jacques de Billy, car cette traduction en vers des poèmes de S. Grégoire était très répandue. Voici le passage traduit par de Billy :

*Historia plenum pectus pulcherrima res est.
Namque ea multorum mens est, ea magnus ACERVUS
Est sophiæ.*

L'*acervus* de Billy correspond au monceau (*kupa*) de Skarga. On peut conclure en tout cas que Skarga n'a pas sous les yeux le texte grec, plus simple et plus littéraire que sa traduction.

1. Eccli., 39, 2, 5 : *Narrationem virorum nominatorum conservabit* [sapiens]... *In terram alienigenarum gentium pertransiet.*

2. Prov., 8, 12 : *Ego, Sapientia, habito in consilio, et eruditis intersum cogitationibus.*

à Dieu, ils disaient par l'inspiration du Saint-Esprit : « Il a paru bon « au Saint-Esprit et à nous...¹ » Il n'y a donc pas de quoi se vanter quand, dans l'assemblée chargée de veiller au bien commun [la diète], on trouve peu de gens instruits, âgés, expérimentés, et rompus aux affaires publiques pour les avoir maniées longtemps. Ce métier n'est pas comme la *philosophie* et la *théologie*² que chacun peut apprendre au moyen des livres dans son cabinet. Le gouvernement des hommes est comme la hache et le marteau, le sabre, la troupe et le cheval ; quand on ne s'y est pas exercé, quand on n'y a pas mis la main, on ne sait rien. Ce n'est pas seulement par la méditation ; c'est aussi par l'action, l'application aux affaires et une longue pratique que s'acquiert et se développe la sagesse dans le gouvernement des hommes. Il y a de quoi s'inquiéter et trembler quand on voit des hommes jeunes, ignorants et inexpérimentés, prendre part au gouvernement de la République, et, à la honte de toute la Couronne [la Pologne], faire échec à ceux qui sont plus âgés, plus sages et plus expérimentés qu'eux³.

Quand nous avons de toutes nos forces fait ce que nous pouvons, faisons appel à Dieu, et levons-nous de bonne heure pour lui demander la sagesse d'En Haut. « Le sage, dit l'Écriture, s'appliquera dès le « matin à tourner son cœur vers Dieu qui l'a créé, et il priera en présence du Très-Haut ; car ce Grand Dieu, si telle est sa volonté, le remplira de son Esprit d'intelligence et répandra en pluie les paroles de « sa sagesse ; et, dans sa prière, le sage confessera le Seigneur, et le « Seigneur fera prospérer son conseil⁴. »

Si une grande science des affaires publiques vous manque, faute d'étude, du moins ne négligez pas de prier le Seigneur, et inspirez-vous de l'amour de notre chère patrie. Cultivez aussi l'amour de ces frères qui vous ont confié tous leurs biens, et poursuivez avec ardeur les mauvais et faux frères qui excitent le trouble et qui n'ont en vue que leur intérêt personnel. Le Seigneur finira par nous récompenser si nous

1. Act. apost., 15, 28 : *Visum est enim Spiritui Sancto et nobis.*

2. *Philosophia, theologia*, dans le texte.

3. Allusion aux conflits fréquents entre le Sénat et la Chambre des nonces. On pourrait dire ici de Skarga ce que Mme de Sévigné dit de Bourdaloue : « Il frappe comme un sourd et dit les vérités à bride abattue. » Mais ne franchit-il pas les limites de son ministère et, quoiqu'il le nie (v. sa Défense des Jésuites : *Proba Zakonu*), ne se mêle-t-il pas de politique au sens qu'entendaient ses adversaires ? L'avortement de la diète de 1597 lui tenait à cœur, et dans ce passage il le montre bien.

4. Eccl., 39, 6, 8, 9, 10 : [Sapiens] *cor suum tradet ad vigilandum diluculo ad Dominum qui fecit illum, et in conspectu altissimi deprecabitur... Si enim Dominus Magnus voluerit, spiritu intelligentiæ replebit illum ; et ipse tanquam imbres mittet eloquia sapientiæ suæ, et in oratione confitebitur Domino, et ipse diriget consilium ejus.*

recherchons sa grâce dans des sentiments de crainte de Dieu, de bon accord, de bienveillance et d'amour sincère pour le bien public. « Le Seigneur, dit S. Jacques, vous donnera la Sagesse, lui qui a promis, qui est généreux et qui ne fait pas de reproches quand il donne ¹. » Qui doutera de ce maître fidèle à sa parole et sûr dans ses promesses ? Le Seigneur, dit le psaume, est fidèle à sa parole et saint dans toutes ses œuvres ². » Quand il a promis, comment pourrait-il ne pas accomplir sa promesse, et serait-il comme l'homme, changeant et inconstant ? En outre, il est généreux et inépuisable ; il donne même plus que nous ne demandons et méritons ; il prévient nos prières et nos mérites, et nous ne saurions craindre qu'il n'ait pas de quoi fournir à nos besoins. De plus, quand il nous donne, il ne nous reproche pas notre malice et nos crimes comme nous faisons quand nous donnons à des indignes. Nous disons alors : « Quoique tu sois un vaurien ; que tu m'aies fait ceci et cela ; que tu m'aies trompé et trahi ; que tu aies attenté à mes jours, etc... ³ » Et quand nous avons ainsi chargé notre homme d'injures, quand nous l'avons accablé de reproches, nous ne faisons pas grand'chose pour lui. Dieu n'en use pas de la sorte ; il oublie notre mauvaise conduite et la malice que nous lui avons témoignée.

Elevons donc avec ardeur et avec force nos cris vers lui en disant : « Seigneur, enseigne-nous, donne-nous la sagesse, non pas tant pour nous que pour ton peuple confié à notre garde et pour les nombreux saints et les innocents serviteurs que tu as dans ce royaume ; pour ta gloire aussi qui a été implantée sur cette terre, ton domaine, et qui a fleuri durant tant de siècles par ta grâce et ta protection, afin qu'elle ne dépérisse pas et que cette contrée ne voie pas disparaître tes adorateurs et les disciples de ta loi sainte. Fais-le aussi pour la chrétienté si amoindrie, si affaiblie, et qui a ce royaume pour frontière du Nord ⁴. L'Espagne est en guerre avec ses voisins ⁵ ; la France est à

1. Traduction libre du texte (Jac., 1, 5) mis en tête de ce sermon.

2. Ps. [144, 13] : ... *Fidelis Dominus in omnibus verbis suis et sanctus in omnibus operibus suis*. Dans aucune de ses trois éditions Skarga n'a indiqué le psaume, probablement parce qu'il citait de mémoire et qu'il n'a pas retrouvé le verset.

3. Ces détails assez vulgaires et sans grande utilité gâtent la fin du sermon. En général, le bon goût n'est pas la qualité dominante de Skarga non plus que la sobriété. Il n'aurait rien perdu à pratiquer les écrivains attiques. Cela est vrai surtout des *Sermons des dimanches et des fêtes* ; mais quoique Skarga se surveille dans les sermons de diète, de temps en temps il n'échappe pas à ce double reproche de mauvais goût et de redondance.

4. Skarga semble oublier les Moscovites qui étaient pourtant chrétiens quoique schismatiques ; mais il leur refuse le titre de chrétiens.

5. Le traité de Vervins (2 mai 1598), qui finit la guerre entre Henri IV et Philippe II, était signé quelques mois après que Skarga écrivait ces lignes.

« demi infectée par l'hérésie ¹ ; l'Allemagne périt égarée par ses doc-
 « teurs ; les hérésies ont dévoré les royaumes d'Angleterre, de Dane-
 « mark et de Suède ; la Flandre et d'autres Allemands (*inszy Niemcy*) ²
 « ont foulé au pied ta loi sainte. Quelques fidèles serviteurs te restent
 « encore parmi nous ; ne nous refuse pas ta protection, et donne-nous
 « la sagesse qui éloignera les dangers suspendus sur nos têtes. Tu l'as
 « promis et tu as dit par la bouche de ton serviteur : « Il est aisé de
 « trouver la sagesse à ceux qui l'aiment ; elle prévient ceux qui la
 « désirent et se montre à eux la première ; et celui qui se lève dès
 « l'aurore la trouve déjà à sa porte ³. »

Nous aimons la très haute sagesse de ton Fils Notre-Seigneur : qu'il nous indique ce qu'il faut faire, et nous apprenne à conseiller cette malheureuse Couronne menacée de ruine, lui qui règne dans les siècles avec Toi et le Saint-Esprit, Dieu un dans l'indivisible Trinité ^a. Amen.

a. Var. : « Lui qui règne avec Toi et le Saint-Esprit, Dieu un dans les siècles.

1. Skarga juge mal la France et en parle presque toujours d'une façon inexacte. Il ne tient pas compte de la conversion de Henri IV et il exagère les progrès du protestantisme français. Est-ce parce que depuis l'attentat de Barrière contre Henri IV (1594) les jésuites avaient été expulsés de France ?

2. Skarga, dans sa dédicace au Roi des sermons sur les sacrements (1600), distingue la haute et la basse Allemagne. Il s'agit probablement ici de la Bavière et de l'Autriche qui avaient passé en partie au protestantisme.

M. Janik explique le mot *Niemcy* par « des peuples qui ne parlent pas le polonais ». *Niemcy* (les Allemands) vient en effet de *Niemy* (muet) ; mais ce recours à l'étymologie ne nous paraît pas justifié ici.

3. Sap., 6, 13, 14, 15 : *Facile videtur [sapientia] ab his qui diligunt eam, et invenitur ab his qui quæruntilam. Præoccupat qui se concupiscunt, ut illis se prior ostendat. Qui de luce vigilaverit ad illam... assidentem illam foribus suis inveniet.*

DEUXIÈME SERMON DE DIÈTE

SUR L'AMOUR DE LA PATRIE ^a

Je vous ordonne, dit le Seigneur
Jésus, de vous aimer les uns les
autres. (Jean, **15**, 13 ^b.)

« Il n'y a rien de durable sous le soleil, dit Salomon ¹. » Non seulement les maisons et les familles, mais encore les royaumes et les grandes monarchies dépérissent et tombent, et sur la terre les peuples succèdent aux peuples. Mais rien n'est sans cause, surtout dans les choses humaines qui dépendent de la raison et de la volonté libre, et ce qui se maintient par la raison, la vigilance et la vertu, périt par la déraison, la négligence et la malice des hommes. De même que notre corps se détruit par l'effet de maladies internes ou d'accidents extérieurs ^c, ainsi les royaumes sont en proie à des maladies domestiques auxquelles ils doivent succomber, et ils ont dans leurs voisins des ennemis ^d qui les font périr par la guerre et le brigandage ². Les sages, avec l'aide de

^a. Var. : de la patrie, et sur la première maladie de la République qui vient du défaut d'amour pour la patrie. — On remarquera que dans les titres donnés à chacun des sermons de diète dans l'édition de 1610, Skarga a complètement laissé de côté les « maladies de la République ». Il a probablement senti ce qu'il y avait d'artificiel dans cette façon de systématiser sa pensée et de diviser son ouvrage.

^b. Var. : ... les uns les autres. Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix : *Hoc est mandatum meum ut diligatis invicem. — Pacem relinquo vobis ; pacem meam do vobis.* (Joan., **14**, 27.) (Dans son édition de 1610, Skarga a retranché le second texte qui n'est pas à sa place ici, et qui conviendrait mieux au troisième sermon de diète.)

^c. Var. : d'accidents extérieurs violents. (Mot inutile supprimé en 1610.)

^d. Var. : et ils ont des ennemis puissants qui...

1. Eccles., **2**, 11 : [Vidi] *nihil permanere sub sole*.

2. Skarga fait visiblement allusion aux Turcs et aux Tatars qui menacent la Pologne, les premiers de leurs armées, et les seconds de leurs bandes pillardes. C'est pour lui l'unique péril extérieur. A la diète de 1597, les sénateurs dans leurs discours (*wota*)

Dieu, savent parer à ce double péril, et, ceux qui gouvernent bien, sauvent leur peuple ; contre les maladies domestiques ils ont des remèdes, et contre les guerres et le glaive ^a ils ont divers moyens de défense.

Très nobles seigneurs, aucun d'entre vous n'est assez ingénu pour ne pas voir la grande et profonde faiblesse de notre royaume et son ébranlement intérieur et domestique, ou pour ne pas sentir l'approche du puissant ennemi qui s'avance contre nous et qui nous menace d'un affreux carnage. Si vous guérissiez les maladies domestiques de ce royaume, on pourrait lui trouver plus aisément des moyens de défense ^b ; mais comment pourrait se défendre un malade qui ne tient pas lui-même sur ses jambes ? Guérissez d'abord votre mère malade, c'est-à-dire votre chère patrie, votre république ¹. Si vous êtes des médecins prudents et sages, vous lui trouverez plusieurs maladies ^c pernicieuses qui présagent une mort prochaine (Dieu l'en préserve !) et qui font mal augurer d'elle, comme le mauvais pouls d'un malade ².

La première maladie est le défaut général d'amour pour la République et l'avidité cupide des familles ; la seconde, les discordes et les divisions intérieures ; la troisième, les atteintes portées à la religion catholique et l'introduction parmi nous de l'hérésie pestilentielle ; la quatrième, l'affaiblissement de la dignité et de l'autorité du roi ; la cinquième, les lois injustes ; la sixième, les crimes et les péchés publics qui se sont élevés contre Dieu et qui appellent la vengeance divine ³.

a. Var. : contre les guerres et les violences.

b. Var. : de défense contre l'étranger. — (Complément inutile, supprimé en 1610.)

c. Var. : six maladies. — (Le terme précis a paru trop limitatif à Skarga.)

sont tous d'accord pour signaler l'imminence du péril que fait courir à la Pologne le progrès des Turcs en Hongrie. Depuis la prise d'Erlau (*Agria*), c'est-à-dire depuis moins de 4 mois, ils ne sont pas loin de la frontière polonaise et de Cracovie. Tous les sénateurs conviennent qu'ils ne laisseront pas la Pologne derrière eux sans l'attaquer ou sans s'être assurés de sa neutralité par un traité. La Pologne n'a que cette alternative de leur déclarer la guerre ou de traiter avec eux.

1. Skarga emploie le mot de République dans le sens étymologique : *res publica*, l'Etat, et non pas dans le sens d'une forme de gouvernement. Dans ce dernier sens il emploie le mot de démocratie.

2. Ces métaphores tirées des maladies, de la médecine et des médecins ne sont-elles pas poussées un peu loin ? Involontairement, on pense aux précieux et précieuses de Molière dont un des défauts était précisément d'offenser le goût en épuisant les métaphores :

Pour cette grande *faim* qu'à mes yeux on expose,
Un seul plat de huit vers me semble peu de chose, etc.

(*Les Femmes savantes*, III, 2).

3. Nous avons dans ces quelques lignes la preuve de l'ordre systématique et comme le plan général des sermons de diète (le premier mis à part).

Avec l'aide de Dieu, parlons ^a de la première maladie de la République.

A sa mort, Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Dieu, a daigné nous laisser par testament deux commandements principaux : le premier, de nous aimer les uns les autres, et le second, de garder entre nous la paix et un saint accord ¹. L'un naît et découle de l'autre, car l'amour engendre l'accord, et sans accord il n'y a pas d'amour possible.

Plus l'amour du prochain est large, meilleur il est. Ainsi, il est bien d'aimer son voisin ; mais il est mieux d'aimer tous ceux qui habitent la même ville, et, par conséquent, il est encore mieux d'aimer tous les citoyens du royaume, de leur faire du bien ou de souffrir pour eux.

La concorde et la paix sont bonnes aussi parmi le commun peuple ; mais elles sont meilleures entre les grands qui dirigent les hommes ou qui prennent soin d'eux. Cependant elles sont ce qu'il y a de mieux entre les rois, dont le bon accord donne la paix au monde entier ².

C'est à cet amour large et dilaté que vous devez vous porter ^b, vous qui êtes ici assemblés pour considérer et conseiller ce qui préservera le peuple d'une ruine totale, et pour montrer en cette occasion votre sincère et ardent amour du bien public ^c. L'exemple de cet amour large et dilaté, notre Sauveur et Maître nous l'a donné, à nous, ses disciples, quand il a répandu ses bienfaits sur tous les hommes et sur les foules : « Voyant une grande multitude de gens, il eut pitié d'eux, dit l'Evan-
« géliste ; car ils étaient affligés et alanguis (par la maladie) comme
« des brebis sans pasteur ³. » Et aussitôt il les guérit, les nourrit et les

a. Var. : Parlons aujourd'hui... (v. Introd. p. 26, n. 1 b.)

b. Var. : vous porter, très nobles seigneurs, vous qui... — En 1610, Skarga a délagé la phrase.

c. Var. : amour pour la République.

1. Si Skarga interprète ainsi le texte de S. Jean : *Pacem meam relinquo vobis ; pacem meam do vobis* (v. p. 63, variante b), il abuse du texte qui ne renferme aucun commandement. Jésus-Christ rassure seulement ses disciples, comme le prouvent les mots suivants : *non quomodo mundus dat, ego do vobis. Non turbetur cor vestrum, neque formidet.*

2. Skarga empiète sur le sermon suivant qui parlera du *bon accord*, et cela nuit à la marche et à l'unité du discours. De même qu'il a supprimé en tête le second texte de S. Jean (14, 27), et avec raison, de même il aurait bien fait, ce semble, de reporter ailleurs ces réflexions parallèles et de s'en tenir à l'*amour*.

En présence de ces deux textes de S. Jean, donnés dans la première édition et dont le second, plus approprié au sermon suivant, a été supprimé dans la revision de 1610, et en présence de ce paragraphe parasite qui empiète sur le même sermon, nous nous demandons si Skarga n'avait pas eu d'abord l'idée de ne faire qu'un seul sermon du deuxième et du troisième. Plus tard, il aurait renoncé à son idée et il aurait oublié ou négligé de faire disparaître du texte biblique et de l'exorde ce qui était de trop. On pourrait aussi voir là une trace de travail hâtif.

3. Matth., 9, 36 : *Videns autem turbas, misertus est eis, quia erant vexati et jacentes, sicut oves non habentes pastorem.*

instruisit. Et il a montré un amour plus grand encore quand il a donné sa vie non pas pour un royaume, mais pour tous les hommes, voulant que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle.

Vous devez brûler du même amour pour les hommes ^a, vous qui délibérez sur le bien public, vous que l'Écriture appelle des dieux ¹ ; car rien n'appartient plus en propre à Dieu que de faire du bien à tous les hommes, et quiconque est bienfaisant porte en soi l'empreinte et l'image de Dieu. Les hommes qui sont placés au-dessus des autres sont les dieux de la terre, non seulement parce qu'ils ont la force de Dieu pour perdre les méchants et pour ranimer et rasséréner ^b les bons et les justes (car Dieu seul fait vivre et fait mourir), mais encore et surtout parce qu'ils sont chargés d'éloigner l'humaine misère par leur charité et par des soins donnés de telle façon que chacun, autant qu'il dépend d'eux, reçoive quelque assistance. Ainsi fait Dieu : il veille sur toutes ses créatures ; il les vivifie et répand généreusement sur elles les dons de sa charité et de sa bonté ; et non seulement sur les hommes doués de raison, mais encore sur les animaux qu'il ne dédaigne pas, selon cette parole du psaume : « Seigneur, les yeux de toutes les créatures regardent vers toi, et tu leur donnes la nourriture en leur temps. « Quand tu donnes et répands, elles recueillent ; quand tu ouvres la « main, tous les biens sont en abondance ². »

Voilà ce qui peut s'appliquer à vous à bon droit ^c, très nobles seigneurs, chargés de pourvoir au bien public : toute cette Couronne, c'est-à-dire autant qu'il y a d'hommes et d'âmes en Pologne, en Lithuanie, en Russie ³, en Prusse ⁴, en Sanogitie et en Li-

a. Var. : pour les hommes ou pour la République.

b. Var. : rasséréner a été ajouté en 1610.

c. Var. : Je dois vous dire à bon droit la même chose.

1. Joan., 3 [fausse référence de Skarga ; c'est 10, 34 qu'il faut lire] et Ps. 81, 6 : *Ego dixi : dii estis*. L'auteur fait une application arbitraire de ce texte ; dans le psaume, il s'agit des juges, qui administrent la justice au nom de Dieu, et parmi les membres de la diète un très petit nombre (moins du quinzième) étaient choisis comme juges.

2. Ps. 103, 27, 28 : *Omnia a te expectant ut des illis escam in tempore. Dante te illis, colligent ; aperiente te manum tuam, omnia implebuntur bonitate*.

La traduction de Skarga paraît influencée par la réminiscence de ce verset d'un autre psaume (Ps. 144, 15) : *Oculi omnium in te sperant, Domine, et tu das escam illorum in tempore opportuno. Aperis tu manum tuam, et imple omne animal benedictione*.

3. Il ne faut pas confondre cette Russie (*Rus*) avec la Grande-Russie (*Rosja*), noyau de la Russie moderne et que l'on appelait alors la Moscovie. Il s'agit des terres russes Russie blanche, Russie noire, Petite-Russie ou Ukraine) conquises par les Lithuaniens et faisant partie de l'Etat polonais depuis l'Union de Lublin (1569).

4. L'auteur parle ici de la Prusse royale (Dantzig), province de la Pologne. La Prusse ducale (Königsberg) n'avait avec la Pologne que des liens de vassalité assez lâches et visait à se rendre entièrement indépendante.

vonie ¹, tous tournent les yeux et élèvent les mains vers vous, en disant comme les Egyptiens à Joseph : « Notre salut est en vos mains ². » « Jetez un regard sur nous pour que nous ne périssions ni dans l'injustice domestique ni dans la servitude païenne ³. Vous êtes nos pères et nos tuteurs ; nous sommes des orphelins et vos enfants ; « vous êtes comme nos mères et nos nourrices ⁴. Si vous délibérez « mal à notre sujet nous périrons peu à peu et vous périrez vous-mêmes ; vous êtes notre intelligence et notre tête ^a : Enfants que « nous sommes, nous nous abandonnons ingénûment à vos soins, et « Dieu vous a ordonné de veiller sur nous. Vous êtes comme les montagnes d'où jaillissent les fontaines et les rivières, et nous sommes « comme les champs que ces cours d'eau arrosent et rafraîchissent. « Montagnes, comme dit le psaume, apportez la paix aux hommes ; « collines, faites descendre sur eux la justice ⁵. Le Seigneur vous a « élevés à de hautes fonctions, non pour vous et afin de soigner vos « intérêts, mais pour le peuple commis à votre garde, et afin de faire « descendre sur lui la justice et la paix que vous recevez d'En Haut. »

Voilà ce qu'ils vous disent et vous crient. Ayez pitié d'eux ; ayez pitié de cette Patrie, votre Jérusalem ^b, c'est-à-dire de cette Couronne et de cette République, et dites du fond du cœur avec David : Si « jamais je t'oublie, ô ma chère patrie, ma Jérusalem, que je perde « le souvenir de ma droite ! Que ma langue se dessèche dans ma « bouche si je ne me souviens plus de toi, et si je ne te mets à la tête « de toutes mes joies ⁶. » O le magnifique serment, qui doit vous lier, de n'avoir rien de plus cher ni qui vous réjouisse davantage que la pros-

a. Var. : vous êtes nos intelligences et nos têtes.

b. Var. : de cette patrie, de votre Jérusalem.

1. Ces deux provinces, disputées d'abord par les Moscovites, puis conquises par Bathori (traité de Kiverova-Gorka, 1582), devinrent la proie de Gustave-Adolphe en 1622. Au moment où l'auteur écrit, la Pologne en avait la tranquille possession. Quatorze ans auparavant, Skarga avait organisé le culte catholique en Livonie et en Samogitie.

2. Gen., 47, 25 : *Salus nostra in manu tua est.*

3. La servitude turque. Comme l'avait fait le moyen âge (*Chanson de Roland*), Skarga et ses contemporains traitent les Turcs de païens, ce qui est un contre-sens. Pour eux, païen est synonyme d'infidèle, les juifs mis à part.

4. On notera une certaine incohérence entre ces métaphores. Skarga rappelle ici Montaigne.

5. Ps. 71, 3 : *Suscipiant montes pacem populo et colles justitiam.* — Adaptation plutôt que traduction du texte.

6. Ps. 136, 5, 6 : *Si oblitus fuero tui, Jerusalem, oblivioni detur dextera mea ; adhæreat lingua mea faucibus meis si non meminero tui, si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ.*

périté de votre Jérusalem, c'est-à-dire de votre République et de votre patrie, de sorte que s'applique à vous ce vœu de bénédiction du psaume : « Que Dieu te bénisse et te fasse voir la prospérité de Jérusalem tous les jours de ta vie ¹ ! »

Comment pourriez-vous ne pas chérir et honorer cette très douce mère qui vous a engendrés, nourris, enrichis, élevés si haut ? Dieu ordonne d'honorer les mères : maudit soit celui qui contriste la sienne ! Mais quelle est la première et la plus méritante des mères, sinon cette patrie, de qui vous tenez votre nom et tout ce que vous possédez, cette patrie qui est le berceau de toutes les mères et de toutes les familles et le trésor renfermant tous vos biens. « Jérusalem, notre mère ², » comme dit l'apôtre, mérite honneur et respect par-dessus toutes les mères.

Pensez un peu aux bienfaits et aux présents que vous tenez de cette mère ^a. Elle vous a conservé la sainte foi catholique qui vous conduira à l'éternelle patrie ; elle vous a gardé ^b le Christ votre Sauveur et son Evangile ; elle a préservé cette foi des fausses doctrines et du poison de l'hérésie ; elle a, il y a un peu plus de cent ans, par ses *kapturs* et ses confédérations, chassé [Jean] Hus et sa maudite hérésie ³. Jusqu'aujourd'hui elle vous a donné des prêtres, des évêques et des pasteurs spirituels par qui vous avez accès à la grâce divine et des moyens de défense contre tous vos ennemis ⁴. Elle a établi ici un autel pour le service de Dieu, et pour de merveilleux sacrifices d'où découle sans cesse sur vous la propitiation divine. De notre temps, en ces jours mauvais, elle

a. Var. : de cette mère, de cette Couronne et de cette République. (Mots inutiles supprimés en 1610.)

b. Var. : elle vous a apporté. (Skarga a changé en 1610 cette expression inexacte, car le christianisme a été apporté en Pologne par des étrangers, Cyrille et Méthode d'abord, puis le clergé allemand.)

1. Ps. **127**, 5 : *Benedicat tibi Dominus (ex Sion) et videas bona Jerusalem omnibus diebus vitæ tuæ.*

2. Ad Galat., **4**, 26 : ... *Jerusalem... quæ est mater nostra.*

3. Les confédérations étaient des ligues armées de la noblesse formées dans un but politique. Elles pouvaient se faire avec le roi, sans lui ou même contre lui. Dans les interrègnes, ces confédérations destinées à protéger le royaume contre l'ennemi du dehors prenaient le nom de *Kaptur* (étymologie incertaine).

Skarga fait allusion aux événements qui suivirent la mort de Vladislav Jagellon, et particulièrement à la confédération de Korczyn (1438) qui eut lieu pendant la minorité de Vladislav le Varnénien et la régence du cardinal Zbigniew Olesnicki, évêque de Cracovie. La petite noblesse, mécontente de la prédominance du haut clergé, s'était jetée dans le hussitisme. Elle fut combattue par Zbigniew qui fit décréter à la confédération de Korczyn une loi très sévère contre les hérétiques, et qui écrasa ensuite les Hussites polonais à la bataille de Grotniki, où leur principal chef Spytek de Melsztyn trouva la mort.

4. Skarga entend sans doute par là les hérétiques.

se défend contre les cruels hérétiques et elle écarte de vous, autant qu'elle le peut, ces loups pleins de rage. Elle prend soin que vous ne soyez pas sans autel, sans prédication, et par conséquent sans Dieu, comme cela est arrivé à d'autres peuples ¹ qui n'avaient une mère ni si bonne ni si tendre. Comment pouvez-vous ne pas la chérir ?

Cette mère, notre très douce patrie, a fondé pour vous et conservé avec la majesté du trône la royauté qui fait la sécurité de tous vos biens et la parure de votre gloire ; car jusqu'à ce temps-ci les rois de Pologne n'ont cessé de se succéder les uns aux autres, et leur dignité a été bien défendue. Jusqu'aujourd'hui vous voyez en vos seigneurs et rois les oints du Très-Haut ; vous vous réjouissez à la vue de leur faste et de leur puissance, et enfin vous avez cette bénédiction promise par le prophète : « Si vous m'écoutez, dit le Seigneur, vos rois et vos princes entreranno par cette porte, assis sur le trône de David, avec des chars et des coursiers, eux et leur suite ². »

Malheur aux peuples à qui Dieu a enlevé leurs seigneurs et rois ou à ceux dont il a divisé les royaumes. Ils pleurent avec Daniel en disant : « Il n'y a plus ni roi, ni seigneur, ni prêtre, ni prophète ³, et voici le « châtiment que Dieu leur a infligé : Ils demeureront, dit-il, sans roi « et sans prince, sans autel et sans sacrifice ⁴. » Bienheureux êtes-vous maintenant, vous à qui Dieu a conservé tous ces biens dans cette patrie !

Cette mère a rassemblé pour vous en un seul corps de république de nobles et grandes nations ! Elle a étendu son empire d'une mer à l'autre et vous a rendus si redoutables à vos voisins qu'ils n'osent se lever contre vous ⁵.

Cette mère chérie vous a donné la liberté dorée ; car vous servez

1. Il serait difficile de citer des peuples « sans Dieu » parmi les nations civilisées du xvi^e siècle ; c'est là une de ces exagérations dont sont coutumiers les doctrinaires. Qu'on se rappelle le P. Harduin, écrivant au xvi^e siècle l'in-folio des *Athæi detecti* et découvrant parmi les athées... Descartes et Pascal !

2. Jerem., 17, 24, 25 : *Si audieritis me, dicit Dominus..., ingredientur per portas civitatis hujus reges et principes, sedentes super solium David, et ascendentes in curribus et equis, ipsi et principes eorum (viri Juda et habitores Jerusalem).*

3. Dan., 3, 38 : *Et non est in tempore hoc princeps, et dux, et propheta, neque holocaustum, neque sacrificium.* Skarga traduit assez librement ce texte.

4. Osc., 3, 4 : *Quia (dies multos) sedebunt filii Israël sine rege, sine principe, sine sacrificio et sine altari (et sine Ephod et sine Theraphim).*

5. Skarga oublie le péril turc et enfile un peu la voix. La Pologne ne s'étendait pas en réalité jusqu'à la mer Noire et, sans parler des Turcs et des Tatars, les Suédois ses voisins osaient, moins de dix ans après, se lever contre elle. L'Autriche, d'ailleurs, avait été gagnée par des concessions (renonciation à la Bohême et à la Hongrie) et par des mariages, et la Russie était affaiblie par le règne du pacifique Fédor Ivanovitch, plus moine que prince.

non des tyrans, mais des seigneurs et rois craignant Dieu et que vous avez choisis vous-mêmes ¹. Leur puissance limitée par la loi ne vous fait aucun tort et vous ne subissez d'oppression ni de leur part, ni de la part de maîtres étrangers. Vous seuls êtes à vous-mêmes vos propres tyrans quand vous n'exécutez pas les lois et quand, par une fausse liberté ou plutôt par une licence effrénée, vous faites vous-mêmes obstacle à la justice ². Voyez les citoyens des empires turc et moscovite : Quelle oppression, quelle tyrannie ils endurent ³ ! Votre patrie n'est point ainsi : elle est pour vous une mère et non une marâtre ; elle vous prend dans ses bras et ne permet pas que vous souffriez le moindre mal. C'est vous qui vous faites du mal et qui établissez la tyrannie des uns sur les autres en n'exécutant pas les lois ⁴ et en entravant la puissance royale là où il ne le faudrait pas. Du côté de votre Mère, il n'y a rien qui justifie vos plaintes : ne vous en prenez qu'à vous-même.

Voyez encore à quels biens, à quelles richesses, à quel bien-être vous a amenés votre mère et comme elle vous a largement pourvus et dotés ⁵ ! Car l'argent ne vous manque pas. Vous avez des vivres en abondance, des habits somptueux, des serviteurs, des chevaux et des chars à foison. Vous dépensez sans compter, et vos revenus se multiplient de tous côtés. Il n'y a que votre mère qui soit pauvre. Autrefois la bière était rare chez vous, et, à présent, le bouquet du vin parfume vos caves. Autrefois un drap grossier revêtait vos flancs, et, à présent, le velours et la soie. Autrefois les chariots couverts étaient rares et sans ornements, et souvent ^a

a. *Var.* : le plus souvent.

1. En 1597, l'élection des rois de Pologne était si fortement établie qu'il eût été dangereux de critiquer ce mode de succession au trône. Skarga, au fond, n'en est pas un chaud partisan, si l'on en juge par la façon amère dont il a parlé à diverses reprises des dangers des *interrègnes*, les *terribles interrègnes*, comme il les appelle dans la dédicace au roi de ses sermons sur les sacrements (1600).

2. Allusion probable à la confédération de Varsovie, qui empêche l'exécution des édits contre l'hérésie (édit de Wielun et confédération de Korczyn) et qui met obstacle au cours de la justice.

3. Si Skarga avait désapprouvé le pouvoir absolu, c'est à ce pouvoir absolu qu'il aurait dû opposer la liberté polonaise, et non pas seulement au despotisme oriental des nations asiatiques. Skarga ne paraît pas avoir nettement distingué le pouvoir absolu du pouvoir arbitraire ou despotique.

4. Négligence : cela vient d'être dit six lignes plus haut.

5. *Litt.* : comme elle vous a dorés. — L'or, qui s'était répandu en Europe à la suite de la prise de possession de l'Amérique, commençait à affluer en Pologne, grâce au développement de son commerce, depuis le milieu du xvr^e siècle, c'est-à-dire depuis qu'on avait mis en valeur d'immenses étendues de terres jusqu'alors incultes. La possession du port de Dantzig (depuis 1466) avait peu à peu amené un actif échange de marchandises et permis à la Pologne de se livrer à la culture intensive des céréales et à l'élevé du bétail sans craindre la surproduction, car tous les produits s'écoulaient par là pour se répandre sur l'Europe occidentale.

les selles tenaient lieu de coussins ; et, à présent, on a des chars dorés à suspension et des carrosses avec glaces. Autrefois on servait des mets simples, et, à présent, des oiseaux et des chapons. Autrefois on avait une seule écuelle pour tous, et, à présent, on a des plats par douzaines ¹.

O mère bien-aimée, tes enfants vont assurément dans l'excès et abusent de ces biens pour se livrer aux péchés ^a, aux vanités, aux folles dépenses. « Mais, répond-elle, en quoi suis-je coupable ? Ils ont l'usage
« de la raison et ils n'ont qu'à employer ces dons de Dieu en faveur des
« églises, pour la gloire de Dieu, pour la défense du pays, pour les
« châteaux-forts et d'autres préparatifs en prévision de temps mauvais
« et comme moyens de salut. Moi, je suis sans reproche quand je leur
« donne, car je suis leur mère. Eux, ils sont coupables parce qu'ils
« ne m'écoutent pas et qu'ils abusent de ma bonté et des dons de Dieu. »

Cette mère chérie vous a donné une paix dont jouissent peu de royaumes et grâce à laquelle vos trésors se sont remplis et vos gains se sont multipliés : « Le Seigneur, comme dit le Psaume, a consolidé les ser-
« rures des portes de tes frontières et il a béni tes fils. Il a donné la
« paix à ton territoire et il t'a rassasié de la graisse du froment (c'est-
« à-dire de l'abondance ^b de toute chose) ². »

Dieu veuille que vous profitiez de cette paix, surtout à la façon du roi Aza dont l'Ecriture a dit : « Il a bâti des villes fortes ; car il ne
« s'est élevé aucune guerre de son temps, parce que le Seigneur lui a
« donné la paix. » Et ce roi disait à ses sujets : « Bâtissons des villes
« et entourons-les de murs. Fortifions-en les tours et les portes tandis
« que nous avons répit du côté des guerres ³. »

a. Var. : aux péchés et aux débauches.

b. Var. : c'est-à-dire de la floraison... (Skarga a corrigé cette expression impropre ; on ne se rassasie pas d'une floraison.)

1. Cette antithèse, qui oppose la simplicité antique au luxe moderne, ne sent-elle pas un peu le rhéteur ? Elle implique la condamnation du progrès matériel et donne le champ libre à toutes les exagérations : après avoir réclamé l'écuelle de famille, on demande le brouet spartiate, et on finit par la nourriture de l'homme des bois. Il vaut mieux laisser aux Jean-Jacques ces regrets qui ne vont pas sans quelque déclamation.

Skarga aurait pu se contenter de blâmer les excès de table de ses contemporains et ces repas polonais de 7 et 8 heures (*Rel. nunc.*, I, 252, Jér. Lippomano, ambass. de Venise, 1575) où le vin de Hongrie coulant à flots finissait par noyer la raison des convives.

2. Ps. 147, 13, 14 : *Quoniam confortavit seras portarum tuarum ; benedixit filiis tuis in te. Qui posuit fines tuos pacem et adipe frumenti satiat te.*

3. II Paralip. 14, 6, 7 : *Ædificavit quoque urbes in Juda, quia quietus erat, et nulla temporibus ejus bella surrexerant, pacem Domino largiente. Dixit autem Juda : ædificemus civitates istas et vallemus muris, et roboremus turribus, et portis et seris, donec a bellis quæta sunt omnia.*

Mais chez vous, la paix et les biens qui en découlent tournent en folles dépenses, en excès et en fumier ¹. Et les châteaux-forts sont déserts; leurs tours sont vides, et il y en a qui tombent en ruine et en pourriture ²; et vous n'avez pas l'œil sur les troubles et les guerres de l'avenir.

Cette mère vous montre assez, par une telle paix, ce que vous devriez vous empresser de faire tandis qu'il en est temps encore; car je vois déjà cette paix si opulente s'éloigner de vous, à cause de votre ingratitude, et se rompre.

Jusqu'à ce jour vous tenez de cette patrie une gloire militaire qui s'est élevée de notre temps au plus haut point sous l'heureux règne de vos seigneurs et rois ³. Cette mère nous donne des généraux vaillants, sages et heureux ⁴, une chevalerie puissante et sans peur, et un peuple que les ennemis prennent en considération. Cette mère vous a procuré de la gloire dans toute la chrétienté et parmi les païens, en sorte que votre seigneur et roi, honoré de nobles ambassades venues du levant et du couchant, vous acquiert une grande influence auprès des étrangers et donne de vous une haute opinion ⁵.

Que pouvait-elle faire de plus pour vous? Comment ne seriez-vous pas tenus de la chérir cordialement, de la maintenir dans son intégrité, et, en cas de besoin, de tout sacrifier pour son salut? En l'aimant vous vous aimez vous-mêmes, et vous ne vous perdez pas; en ne lui voulant pas de bien et en ne lui gardant pas la foi, vous vous trahissez vous-mêmes. Vous vous attachez à vos intérêts personnels et vous ruinez ceux du public, et vous croyez ainsi vouloir et faire votre bonheur; mais il n'en est rien, et comme l'a dit Notre-Seigneur: « Celui qui aime sa vie, la perdra, et celui qui la perd, la trouvera ⁶. »

1. Ce langage cru est-il digne de la chaire chrétienne? Il est permis d'en douter: Skarga descend ici au niveau des Maillart, des Menot et des Raulin.

2. Les forteresses étaient construites en bois.

3. Skarga fait allusion surtout aux campagnes victorieuses d'Etienne Bathori contre les Moscovites.

4. Après Jean Tarnowski, surnommé le Grand, Jean Zamoyski, gratifié du même titre, et Stanislas Zolkiewski, bientôt suivis de Charles Chodkiewicz, furent d'illustres chefs de guerre contre les Moscovites.

5. En 1595 et 1596, la question de la ligue contre les Turcs, dont les progrès étaient inquiétants, motiva l'envoi de diverses ambassades à la cour polonaise pour faire entrer la Pologne dans la ligue. En 1597, la diète eut à répondre à divers ambassadeurs ou envoyés des cours étrangères. Chose curieuse, le castellan de Podlachie, Wodynski, exprime dans son discours (*wotum*) au Sénat la même idée que Skarga et nomme diverses ambassades. (*Scr. Rer. Pol.*, XX, p. 61.)

6. Joan., 12, 25. Skarga, probablement trahi par sa mémoire, a confondu et mêlé

Quand un vaisseau s'abîme, renversé par les vents, l'homme insensé s'inquiète de ses ballots et de ses coffres. Il s'étend dessus et ne se porte pas au secours du navire ; il croit s'aimer lui-même, et il se perd ; car, si le vaisseau est sans secours, cet homme sera englouti lui aussi avec tout ce qu'il a rassemblé. Si, au contraire, il dédaigne les coffres et les biens qu'il a sur le navire, et si, oubliant tout ce qui lui appartient, il se porte avec les autres au secours du vaisseau, il retrouvera ses biens et sauvera sa propre vie¹.

Le très cher vaisseau de la patrie² nous porte tous et nous y avons tout ce que nous possédons. Si ce vaisseau va mal, si nous n'en bouchons les fissures³, si nous n'en épuisons l'eau, si nous ne faisons effort pour le maintenir à flot, et si, pour sa sécurité, nous ne négligeons pas tout ce qui est à nous⁴, il coulera à fond et nous périrons nous-mêmes avec lui. Dans ce vaisseau, vous avez fils, enfants, femmes, titres, trésors, et tout ce que vous aimez. Il renferme en lui autant d'âmes qu'en contient le royaume avec ses provinces. Ne les laissez pas s'engloutir, et ayez pitié de votre sang, de votre peuple, de vos frères. Puisque vous les avez pris sous votre direction et votre tutelle, mettez à leur service non seulement votre avoir, mais votre propre vie, car non seulement nous sommes tenus de ne pas épargner nos biens en faveur de nos frères et de la République ; mais nous devons même mourir pour eux, d'après la parole de S. Jean : « Si le Christ a donné sa vie

ensemble deux textes, celui de S. Jean, auquel il se réfère, et un texte de S. Mathieu (10. 39, ou 16, 25) :

(Joan.) : *Qui amat animam suam, perdet eam ; (et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam.)*

(Matth.) : *(Qui invenit animam suam, perdet illam ;) et qui perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. — Ou bien : (Qui enim voluerit animam suam salvam facere, perdet eam ;) qui autem perdiderit animam suam propter me, inveniet eam.*

1, Skarga affectionne cette allégorie que nous avons rencontrée au moins cinq fois dans ses œuvres.

2. Cette allégorie, si usée aujourd'hui, était déjà classique chez les Latins. (V. Quintilien. *Instit. Orat.*, VIII, vi, 4.) Horace en avait tiré la fameuse ode XIV du livre I^{er} : *Ad Rempulicam*, et avant lui, Cicéron avait dit : (après les lyriques grecs Théognis et Alcée) : *navis Reipublicæ fluitans in alto tempestatibus seditionum.* (*Pro Sextio*, 20.) On s'est demandé gravement si Skarga avait emprunté cette allégorie du vaisseau à Horace ou à Cicéron. Nous pensons que Skarga l'a pu rencontrer tout simplement dans la préface de *Quincunx* d'Orzechowski. (P. 5, éd. Turowski, 1858.) Il n'est pas douteux que Skarga ait fait de nombreux emprunts de détail à cet auteur. Pour s'en convaincre, il suffit de lire simultanément ces deux écrivains ; on est frappé de la similitude des idées et des expressions, surtout dès qu'ils parlent des rapports de l'Eglise et de l'Etat.

3. Si nous n'aveuglons les voies d'eau, dirait un prédicateur français.

4. Litt. : tout ce qui est à la maison, chez nous. (Skarga semble oublier ici la métaphore qu'il développe.)

« pour nous, à notre tour nous devons la donner pour nos frères ¹. »

Cela nous vaudra une récompense de la part de Dieu (car c'est là proprement l'imitation du Christ), et de la part des hommes une gloire immortelle. Mais si nous ménageons nos biens, et si, pour les ménager, nous faisons tort à la République, quelle singulière façon de régler notre vie ! Faisons du moins de ces deux choses ² celle qui nous coûte le moins.

Voyez par l'exemple des saints comme ils brûlaient d'un ardent amour pour leur peuple ^a :

Moïse se plaignit souvent de son peuple et de son indifférence pour le bien. Et cependant, quand Dieu voulut perdre ce peuple à sa place et le racheter non seulement au prix de sa vie, mais même au prix de son salut : « Seigneur, disait-il, ou bien pardonne-leur ce péché, ou bien, si tu ne le fais pas, efface-moi de ce livre où tu m'as inscrit ³. »

Aod, voyant son peuple fort opprimé par la tyrannie des Moabites, risqua sa vie, et, pénétrant dans la chambre d'Eglon, tua ce tyran et délivra ses frères ⁴.

Samson, pour venger ses frères outragés, guerroya seul contre les Philistins, et, en détruisant leur salle ^b avec eux, il mourut volontiers avec les ennemis de son peuple ⁵.

David attira sur lui-même la colère du Seigneur, pour que ses sujets n'eussent pas à souffrir, et il disait à Dieu : « C'est moi qui ai péché ; « mais ce troupeau, quel châtiment a-t-il mérité ? Je t'en supplie, tourne « ta main contre moi et contre la maison de mon père ; mais ne fais pas « périr ce peuple ⁶. »

a. Var. : pour leurs peuples, c'est à-dire, pour la République. — Skarga annonce l'exemple *des saints*, et il va faire une énumération assez monotone et peu littéraire de faits tirés de l'Ancien Testament. Il s'en faut cependant que tous les personnages qu'il cite soient des saints, et plusieurs sont répréhensibles dans leur conduite : ainsi Aod tua en trahison ; Samson s'abandonna à des passions désordonnées ; Judith mentit, et Esther (l'Esther biblique et non celle de Racine) fut cruelle dans sa vengeance.

b. Var. : leurs salles.

1. I Joan., 3, 16 : ... Ille [sc. Christus] animam suam pro nobis posuit ; et nos debemus pro fratribus animas ponere.

2. C'est-à-dire : faisons sinon le sacrifice de notre vie, du moins celui de nos biens.

3. Exod., 32, 31, 32 : ... aut dimitte eis hanc noxam, aut, si non facis, dele me de libro quem scripsisti. — Le péché dont il est question ici est l'adoration du veau d'or. Quant au livre où Moïse est inscrit, certains interprètes, entre autres Bossuet, l'entendent du livre de vie et traduisent ce passage par : *ôte-moi la vie*. En ce cas, Moïse n'aurait pas proposé de racheter le peuple au prix de son salut, comme le veut Skarga.

4. Judic., 3, 12-30.

5. Judic., 16, 1-31.

6. I Paralip., 21, 17 : *Ego qui peccavi... ; iste grex quid commeruit, Domine Deus, vertatur, obsecro, manus tua in me et in domum patris mei ; populus autem tuus non percutiatur.*

Joab, général de David, exposa volontiers à la guerre sa vie pour son prochain en disant : « Combattons pour notre peuple et pour la « cité de notre Dieu, et que le Seigneur fasse ce qu'il lui plaira ¹. » Il dit « pour notre peuple et pour la cité de Dieu », deux choses qui le rendaient vaillant à la guerre, car il chargeait l'ennemi à la pointe de son épée, non dans son intérêt ni pour sa gloire, mais pour ses frères et pour la gloire de Dieu.

Considérons encore comment Néhémias et Zorobabel, ces deux jeunes saints, ont mis le bien de la patrie et de la République au-dessus de tous leurs biens, et comment ils ont pour elles abandonné ces biens avec joie.

Néhémias, emmené captif à Babylone après avoir perdu son peuple et sa chère patrie dévastée par l'ennemi, eut le bonheur de devenir échançon du roi Artaxerxès dont il était le prisonnier. Comme il présentait le vin au roi, celui-ci lui dit : « Pourquoi es-tu si triste, quand tu n'es « pas malade ? Ce n'est pas sans raison et tu as sans doute quelque « douleur dans l'âme ? » Et Néhémias, s'étant prosterné, répondit : « O roi, vis dans les siècles ! Comment pourrais-je n'être pas triste « quand la cité, qui est la maison des tombeaux de mes pères, a été « dévastée et quand ses portes ont été consumées par le feu ? » Le roi lui dit : « Et que demandes-tu de moi ? » — Ce très aimable jeune homme aurait pu demander pour lui-même des biens, des plaisirs, des honneurs ; mais, renonçant à toute satisfaction personnelle, il demanda la restauration de sa patrie, mettant ainsi sa suprême consolation à faire non pas son propre bonheur, mais le bonheur de tout son peuple, de ceux qui étaient ses frères ².

Oh ! si vous aviez le cœur ainsi disposé pour la patrie, et si vous ne couriez pas après les avantages particuliers de vos maisons, comme vous recevriez bientôt de Dieu, en récompense de ce grand amour, des consolations pour le salut de la République ? Mais la cupidité et l'étroitesse d'un cœur uniquement attaché à l'intérêt personnel dissipent aux vents tous les bons conseils ³.

Que dire de Zorobabel et de son ardent amour du bien public ?

1. II Reg., 10, 12 : ... *pugnemus pro populo nostro et civitate Dei nostri. Dominus autem faciet quod bonum est in conspectu suo.*

2. II Esdr. [seu Nehem.] 2, 1-10. Il nous paraît inutile de reproduire ce long texte que Skarga a fidèlement traduit.

3. Skarga a parfois de ces boutades qui déconcertent. Quand on demande un sacrifice à quelqu'un, est-il bien adroit de faire entendre qu'on ne compte guère l'obtenir ? Cela rappelle le P. Bridaine, qui ne craignait pas de heurter ses auditeurs et faisait fi des précautions oratoires.

Comme il avait, aux yeux de Darius, le maître de la terre, surpassé en sagesse ses compagnons de la chambre du roi ¹, et comme il avait, en dissertant sur ce qu'il y a de plus puissant au monde, exalté et glorifié la vérité, qu'il représentait comme plus forte que le vin, le roi et la femme, il remporta le prix convenu ², et voici ce qu'il gagna : « Il irait désormais dans la pourpre, boirait dans une coupe d'or et dormirait sur un lit d'or ; il monterait sur un char doré et porterait sur sa tête un bonnet de byssus [lin fin], et au cou une chaîne d'or. A cause de sa sagesse il occuperait la première place après le roi et aurait le titre de parent de Darius ^a. »

Et quand Darius l'interrogea en ces termes : « Outre ce qui a été convenu et mis par écrit, demande-moi encore davantage, car tu as été reconnu supérieur en sagesse à tes compagnons, et pour cela tu dois t'asseoir à mon côté et recevoir le titre de parent du roi, » Zorobabel répondit : « O roi, rappelle-toi la promesse solennelle que tu as faite le jour où tu es devenu roi. Rebâti Jérusalem et rends les trésors sacrés que l'on a pris et que Cyrus a fait mettre à part ; reconstruis le temple détruit par la flamme, et répare les ruines de la terre de Juda. Voilà, Seigneur, ce que je te demande ; voilà ce que j'im-plore de ta Majesté ³. »

O bienheureux ami de tes frères, tu n'as été touché ni de cet or, ni de cette belle fortune, ni de l'honneur d'occuper la première place après le roi, de gouverner le monde et de jouir d'une si grande gloire aux yeux des hommes. Tu as rejeté et foulé aux pieds tout cela pour servir ta patrie, tes frères et la République. Pour que ta patrie relevât la tête, tu as préféré être abaissé toi-même ; pour qu'elle s'enrichît, tu as préféré devenir pauvre. Tu as fait don à ta mère de toutes tes joies ; tu as répandu sur elle tout ton bonheur, en mettant tous tes biens dans sa prospérité, son relèvement et son accroissement.

Marchons sur ses traces, et comptons pour rien nos propres avantages si la patrie ^b nous en demande le sacrifice ou si notre ambition fait obstacle à son bonheur.

a. Var. : il serait parent de Darius.

b. Var. : la République.

1. Ces compagnons de la Chambre du roi étaient les gardes du corps de Darius. (V. III Esdr., 4, 4.)

2. Il s'agissait d'une énigme à résoudre dans un concours avec prix pour le vainqueur.

3. III Esdr., 4. Skarga résume (assez exactement) et reproduit (assez fidèlement) les paroles des personnages mis en scènes depuis 3, 3, jusqu'à 4, 47. Ce livre d'Esdras n'a pas été inséré au canon des Ecritures par le Concile de Trente, mais il est cité par S. Augustin, et surtout par S. Ambroise.

Matathias risqua sa vie pour la République fondée sur la loi divine, afin de la protéger contre la servitude et la tyrannie du roi Antiochus et contre d'autres ennemis du dehors. Il avait six fils, et, au moment de mourir, sa dernière volonté fut qu'aucun d'eux ne mourût dans son lit, mais que chacun tombât bravement sur le champ de bataille, en défendant la Loi divine, la Religion et la Patrie. Et ces excellents fils lui obéirent tous, et Dieu les favorisa dans nombre de batailles qu'ils gagnèrent, alors que la victoire paraissait impossible ¹.

Comme ils combattaient ensemble, ils s'exhortaient l'un l'autre en ces termes : « Relevons notre peuple de sa chute et combattons pour lui et « pour notre religion ². » Et ces frères, choisissant pour eux-mêmes la mort, furent tués dans les batailles ; mais ils donnèrent la liberté à leur peuple et à leur république, qu'ils arrachèrent au joug des tyrans. On pleurait leur mort et on disait : « Comment sont-ils tombés, les « forts qui libéraient le peuple d'Israël ³ ? »

Ce n'est pas l'intérêt personnel qui les a guidés et qui a produit en eux ce courage, mais l'amour de leurs frères opprimés, de leur patrie et de la gloire nationale.

Non seulement des hommes, mais des femmes, malgré la faiblesse de leur sexe, ont eu cette vertu du dévouement au bien public et ont volontiers renoncé à la vie. Je me rappelle cette fille de Jephthé dont le père revenait de la guerre après une grande victoire. Elle sortait à sa rencontre avec des amies, accompagnée de danses et des sons du tambourin. Et son père se prit la tête et lui dit : « Très chère fille, tu « m'as déçu et tu t'es abusée toi-même ; car j'ai promis au Seigneur, « s'il me donnait la victoire, de lui offrir en sacrifice la première per- « sonne qui sortirait de ma maison. » Et, sans s'émouvoir, la jeune fille lui répondit : « Puisque Dieu t'a donné la victoire après que tu « lui as fait ce vœu, accomplis ta promesse en ma personne. » — « Mais, bien-aimée fille, la mort est cruelle pour une jeune fille « comme toi ! Mais tu es l'unique enfant de ton père ! Mais tu es si « jeune et si belle, et toute ma maison attend de toi sa consolation ! » Et l'enfant lui dit : « Tout cela n'est rien. L'allégresse de tous et « le bonheur de mon peuple libéré de ses ennemis éteignent en « mon cœur toutes ces joies ; j'y renonce volontiers, et volontiers

1. I Macch., 2 [et 3]. Skarga résume ces deux chapitres.

2. Littér. : pour notre église. — Skarga a traduit ici ce verset : *Erigamus dejectionem populi nostri, et pugnemus pro populo nostro et sanctis nostris.* (I. Macch., 3, 43.)

3. I Macch., 9, 21 : *Quomodo cecidit potens, qui salvum faciebat populum Israël ?* — (Ce texte ne concerne que le seul Judas Macchabée ; mais Skarga l'applique à tous ses frères.)

« je donne ma vie pour que le peuple se livre à ses transports ¹. »

O bonté sans prix et amour de la patrie ^a, qui suit vos traces aujourd'hui ? Voilà donc de faibles et timides jeunes filles qui surpassent des hommes et des jeunes gens dans leur dévouement au bien public ^b, et cela, au détriment de leur propre vie.

Que fit Judith, une autre femme ? Alors que Béthulie était assiégée et que le peuple mourait de faim et de soif, prise de pitié pour la misère publique, elle hasarda sa vie et sa chasteté pour délivrer son peuple. Et Dieu bénit son entreprise, car elle sauva le peuple, et, tout en gardant intactes sa vie et sa chasteté, elle acquit une gloire éternelle comme bien-faitrice de sa nation ².

Esther, qui fut également virile et pleine d'amour pour son peuple, négligea le soin de sa vie quand elle fit sa démarche contre l'ordre d'Assuérus et s'exposa à la mort pour que sa nation ne fût pas détruite par le fameux Aman. Elle délivra ainsi son peuple d'une grande alarme et le tira de l'abîme du malheur ³.

Mais rougissons aussi en face des païens qui enseignaient et écrivaient ceci : « On appelle République la cité tout entière. Nous sommes tenus « de mourir pour elle, de nous donner à elle avec tous nos biens, de « mettre en elle toutes nos joies, et de les lui sacrifier ⁴. » Chez les Romains du temps du paganisme, les femmes disaient : « Nous avons enfanté des fils afin que quelqu'un puisse mourir pour la République. » Rappelez-vous les Codrus, les Décus, les Régulus. Comme ils mouraient avec joie pour leur peuple ⁵ !

a. Var. : de la République.

b. Var. : à la République.

1. L'épisode de la fille de Jephthé se trouve dans *Judith*. (11, 34-40.) Skarga l'a poétisé et a imaginé la plus grande partie du dialogue : V. 34 : *Revertente autem Jephthe in Maspha domum suam, occurrit ei unigenita filia sua cum tympanis et choris...* —35 : *Qua visa scidit vestimenta sua et ait : Heu me, filia mea, decepisti me et ipsa decepta es ; aperui enim os meum ad Dominum et aliud facere non potero. Cui illa respondit : Pater mi, si aperuisti os tuum ad Dominum fac mihi quodcumque pollicitus es, concessa tibi ultione atque victoria de hostibus tuis.* (La fille de Jephthé demande ensuite deux mois pour pleurer sa virginité et Jephthé les lui accorde.)

2. L'épisode de Judith comprend tout un livre de l'Écriture qui porte ce nom comme titre.

3. L'épisode d'Esther comprend tout le livre d'Esther.

4. Cic., de *Legibus*, II, cap. 2 : *Sed necesse est caritate eam [patriam] præstare, qua reipublicæ nomen universæ civitatis est ; pro qua mori et cui nos totos dedere et in qua nostra omnia ponere et quasi consecrare debemus ; dulcis autem non multo secus est ea quæ genuit, quam illa quæ exepit.*

5. Skarga ne connaît que les Romains. Il affecte d'ignorer les Grecs qu'il n'aime pas (les anciens pour leur démocratie, et les modernes pour leur schisme religieux). Et cependant quelle nation eut le sentiment patriotique plus que les Grecs dont

Quel homme admirable que ce Régulus qui nous tire des larmes ! Il était captif, et les ennemis, se fiant à sa parole, le laissèrent retourner à Rome pour y faire un échange de prisonniers : on renverrait les ennemis et il resterait lui-même dans sa patrie. Mais quand il eut reconnu que les captifs carthaginois valaient mieux et étaient plus virils que lui-même et ses compagnons, il dissuada les autorités de faire l'échange, et, fidèle à sa parole, il revint à Carthage, avec la certitude de subir les affreux tourments dans lesquels on le fit périr par l'insomnie.

Qui ne s'émerveillera d'un si grand amour du bien public, surtout chez un homme qui ne prenait conseil que de la raison naturelle et qui n'avait aucune promesse assurée de vie future ? Et ce n'est pas seulement ce sage du paganisme qui provoque mon étonnement, mais encore ces armées entières qui se rendaient allègrement, dans l'intérêt de la République, en des lieux d'où elles savaient qu'elles ne reviendraient pas ¹.

Elle est remarquable également, cette doctrine des païens qui leur fait écrire ceci : « Ceux qui gouvernent la République ont deux préceptes à observer : le premier, de défendre l'intérêt public en y faisant tendre tout ce qu'ils entreprennent et en s'oubliant eux-mêmes ; le second, de prendre soin du corps entier de la république de manière à soutenir les uns sans abandonner les autres ². »

Et nous, nous tournons notre premier regard vers nos maisons, dût la République en mourir, et, de ce malheur nous n'avons cure, pourvu que notre fortune soit intacte et qu'elle s'accroisse de jour en jour, comme si cette fortune devait rester entière quand tout l'édifice du royaume s'écroulera, et quand le vaisseau s'engloutira avec tous les passagers !

Bossuet a dit : Ce n'était pas des particuliers qui ne songent qu'à leurs affaires et ne sentent les maux de l'Etat qu'autant qu'ils en souffrent eux-mêmes ou que le repos de leur famille en est troublé : les Grecs étaient instruits à se regarder et à regarder leur famille comme partie d'un plus grand corps qui était le corps de l'Etat. Les pères nourrissaient leurs enfants dans cet esprit ; et les enfants apprenaient dès le berceau à regarder la patrie comme une mère commune, à qui ils appartenaient plus encore qu'à leurs parents.. [Parmi les Grecs] l'homme civil n'était autre chose qu'un bon citoyen qui se regarde toujours comme membre de l'Etat, qui se laisse conduire par les lois et conspire avec elles au bien public, etc. » (*Disc. s. l'Hist. Univ.*, III^e part. ; chap. v.)

1. Cic., *Cato major* [de *Senectute*] ; cap. 20 : [Legiones nostræ] in eum locum sæpe profectæ alacri animo et erecto, unde se redituras nunquam arbitrabantur.

2. Cic., *De offic.*, lib. I., cap. 25 : *Omnino qui respublicæ præfuturi sunt, duo Platonis præcepta tenent : Unum, ut utilitatem civium sic tueantur, ut, quæcumque agunt, ad eam referant obliti commodorum suorum ; alterum, ut totum corpus rei publicæ curent, ne, dum partem aliquam tueantur, reliquas deserant.* — (Il est curieux que Skarga, dans sa traduction, ait omis le nom de Platon.)

Et nous, quand nous délibérons sur l'intérêt public, nous voulons opprimer une classe de citoyens pour en élever une autre ¹. Quelques-uns s'efforcent d'abaisser et d'anéantir l'Ordre ecclésiastique ^{2 a} et de mettre au pinacle l'Ordre hérétique ou laïque. Nous voulons écraser nos pauvres paysans et nos sujets ³ et nous épargner nous-mêmes dès qu'il s'agit des impôts et des obligations onéreuses ⁴. Des frères n'agissent pas de cette sorte, et les deux mains vont mal quand l'une d'elles est malade, car toutes deux doivent être saines.

Qu'est-ce que cette façon d'agir ? N'aurons-nous pas honte en face de l'amour des païens pour la République, et ne nous amenderons-nous pas ? Ils ont vu, eux, par la seule raison naturelle, qu'il est juste que l'individu supporte quelque dommage pour tous ^b, afin de sauver la masse. Ils ont vu que, pour défendre la tête, la main souffre volontiers une blessure, et même l'amputation pour que le corps entier ne meure pas. Ils ont vu qu'il vaut mieux donner la mort à cent traîtres pour que la patrie tout entière ne périsse pas ⁵. Ils ont vu que pour favoriser la croissance de l'arbre on coupe certaines branches afin que les autres produisent davantage. Semblablement ils ont vu qu'un particulier ne doit ménager ni sa personne ni ses biens quand il s'agit de l'intérêt public.

a. Var. : Nous nous efforçons, pour quelques-uns... l'ordre hérétique ou la *szlachta*. Skarga, en 1610, remplace le mot *szlachta* par un terme plus vague (l'ordre laïque) sans doute pour ménager la noblesse dont un certain nombre de membres étaient revenus du protestantisme au catholicisme. Il parle d'ailleurs d'une façon oratoire et par figure, car il n'y avait pas en Pologne un ordre hérétique ou laïque, mais il y avait un ordre de la noblesse comprenant l'aristocratie (ou les Magnats) et la *szlachta*, proprement dite ou petite noblesse. Le reproche de Skarga est d'ailleurs justifié, car les constitutions des différentes diètes de 1552 à 1569 avaient successivement détruit les privilèges politiques du clergé, et la *szlachta*, même catholique, refusait de les rétablir.

b. Var. : pour la République tout entière.

1. En Pologne, la classe noble (*szlachta*) n'était occupée qu'à augmenter sans cesse ses privilèges au détriment du roi, du clergé, de la bourgeoisie ou des paysans : c'est le vampire de la République.

2. Le clergé, quoiqu'il ne fût pas représenté à la Chambre des nonces (députés), formait au point de vue politique un des Ordres (*Stany*, les Etats) de la nation.

3. On employait le mot de sujets (*subditi*) pour désigner les *serfs* appartenant à la noblesse ou au clergé.

4. La noblesse créait parfois de nouveaux impôts qui retombaient sur le peuple, car elle s'en exemptait elle-même. *Cum tributum decernimus, quid quæso decernimus nisi miserrorum colonorum oppressionem, ad quos solos omne tributii onus indignissime rejicimus.* (Orzechowski : *Respubl. pol., proceribus pol. (De ordinanda republica)*, dans Orichoviana de Korzeniowski, p. 11.)

5. A une époque de troubles politiques, ce principe pourrait devenir singulièrement dangereux, car les partis considèrent volontiers comme des traîtres ceux qui ne sont pas de leur bord.

Et nous, que la doctrine et l'exemple du Christ a formés à un amour si large, devons-nous être plus lâches et plus froids à l'égard du prochain ? Que Dieu nous en garde !

Les païens n'avaient pas reçu de Dieu le commandement d'aimer leurs frères ; ils n'avaient comme guide que la seule raison. Mais nous, nous avons le précepte rigoureux et pressant que voici : « Je vous ordonne de vous aimer mutuellement comme je vous ai aimés ¹. » — « Et comment, Seigneur, nous avez-vous aimés ? » — « J'ai donné ma vie pour vous et pour tous. Et vous, aimez de même vos frères. » Les païens n'avaient, pour accomplir ce précepte, ni l'aide ni la grâce du Ciel, tandis que, par l'Esprit-Saint, le Christ répand en nous la charité ², afin que nous en soyons embrasés et que rien ne nous soit à charge quand il s'agit du bien de nos frères. Comment éviterons-nous une juste condamnation ?

Les païens mouraient pour la République sans rien attendre après la mort ou sans avoir la certitude d'une récompense dans l'autre monde, et ils se contentaient entièrement d'une gloire honorable aux yeux des hommes. Mais nous, nous tenons de Dieu cette grande et sûre promesse d'une récompense après la mort, si nous accomplissons le précepte de la charité. De plus, ici, sur terre, Dieu donne une gloire immortelle à ceux qui souffrent pour leurs frères et pour le bien public. Cette gloire dont les héros resplendissent encore aujourd'hui est décrite dans la sainte Ecriture et dans les autres histoires.

Très puissants seigneurs ³ et Dieux de la terre, ayez un cœur généreux et large pour le bien de vos frères et de vos peuples, pour toutes les âmes que ce royaume avec toutes ses dépendances renferme en lui. Ne rétrécissez pas votre amour ; ne le réduisez pas à vos maisons et à vos intérêts privés ; ne le renfermez pas dans vos coffres-forts et vos trésors. Que du haut de ces montagnes que vous êtes, cet amour se déverse sur tout le peuple comme la rivière dans la plaine unie. Imitez ce roi chrétien ⁴ qui, au moment de se retirer avec son armée, fit peindre

1. Joan., 13, 34 : *Mandatum (novum) do vobis, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.*

2. Rom., 3 : (fausse référence de la 3^e édit., car les deux premières éditions n'en donnent aucune. La vraie référence est Rom., 5, 5 : *Caritas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis.*)

3. Ce titre (*Wielmożny*), qui n'appartenait à l'origine qu'aux seuls sénateurs, fut ensuite donné aux simples gentilshommes. Aujourd'hui on le donne aux roturiers.

4. Skarga a donné en manchette cette référence : Joannes, 2,
Lusitanæ rex.
Orosius, lib. I.

Après lui les différents éditeurs ont séparé Joan., 2, du reste et ont cru qu'il s'agissait du chap. 2 de l'Évangile de S. Jean. Nous voyons là une méprise et nous lisons :

sur son étendard un oiseau ranimant de son sang ses petits infectés par la morsure d'un serpent. Il donnait ainsi à entendre qu'il mourrait volontiers pour son peuple, choisissant pour eux la vie et pour lui-même la mort.

Il y en a qui disent : « Que m'importent le royaume et la République « si je m'y trouve mal, et si je n'ai pas ce que je désire ¹ ? » C'est montrer un cœur de brigand qui veut s'enrichir du tort fait aux autres. « Tâche de te suffire, misérable ; prie Dieu pour tes besoins et contente-toi de ta condition. Ne sois ni dépensier ni prodigue, et ne fais « pas périr des milliers de tes frères dans ton seul intérêt. » Dieu fasse qu'il n'y ait que peu de pareils hommes, de ces monstres inhumains qui répandent le sang avec plus de cruauté que les bêtes féroces ² !

Il y a, ce me semble, un plus grand nombre de gens qui ne veulent pas servir la République parce qu'ils n'y trouvent pas leur compte ou parce qu'on ne rétribue pas ^a leurs services. Ce sont là d'étranges fous qui ne voient pas ^b que la vertu a en vue seulement sa propre beauté et non la récompense ³. Ils ne voient pas qu'autrement personne ne serait

a. Var. : parce que le roi ne paie pas...

b. Var. : qui ignorent.

Joannes 2 (secundus) Lusitaniæ rex. (C'est le roi chrétien dont Skarga cite l'exemple.) Car au chap. 2 de S. de Jean il n'y a rien qui se rapporte au texte de Skarga, et d'ailleurs, quand Skarga cite S. Jean il écrit Joan., et non pas Joannes. (V. des exemples dans le même sermon.) Mais que vient faire ici Paul Orose ? (Nous n'avons rien trouvé qui eût du rapport avec le passage visé dans le premier livre de son *Histoire universelle*), c'est-à-dire avec le symbole du pélican. (Le premier livre d'Orose raconte l'histoire du monde depuis la création d'Adam jusqu'à la guerre du Péloponnèse et il n'y est pas question du pélican.) Ce rapprochement d'un auteur du cinquième siècle avec un roi de Portugal (Jean II, surnommé le *prince parfait*) du quinzième reste pour nous une énigme. Nos recherches sur Jean II de Portugal n'ont pas abouti et nous n'avons rien trouvé dans la *Chronica del Rei João II de Garcia de Resende* (Lisbonne, 1622). Un fait aussi minime échappe facilement. Skarga a pu d'ailleurs l'apprendre des Jésuites portugais. Comme Skarga a l'habitude de prendre son bien où il le trouve (nous avons découvert dans ses sermons ou autres ouvrages des passages entiers de Bellarmin) et de copier rapidement, négligemment et parfois inexactement les références, il se peut que dans sa hâte il ait pris une référence pour une autre et fait un quiproquo, car il y a dans ses sermons de diète des traces d'un travail hâtif.

1. Chez les anciens courait déjà cet adage : *ubi bene, ibi patria*. On voit par là que le langage des *sans-patrie* est de tous les temps.

2. Il y a dans ce passage un accent d'indignation et de colère qui montre que Skarga a en vue des faits bien précis ; mais à qui s'adresse cette invective ? On peut supposer que c'est aux Zborowski, des ambitieux qui fomentaient la guerre civile et se vendaient à l'étranger. (V. Sobieski : *Studia historyczne*, p. 73 et 74.) Sous Batori, un Christophe Zborowski recevait d'Yvan le Terrible 1.000 écus pour prix de sa trahison et lui jurait fidélité.

3. Cicéron avait dit (*De leg.*, I, 18) : *Justitia per se expetitur, nihil expetit præmii*. Est-ce une réminiscence de cette parole ?

jamais homme de bien. Ils ne voient pas qu'il n'y aurait jamais assez d'or non seulement chez un roi, mais même chez un maître de la terre, pour payer les bonnes actions de chaque homme. Seul, Dieu est assez puissant et assez riche pour qu'en fait de récompense nous nous en remettions à lui. Ils ne voient pas non plus que les princes ^a et les autres personnages ne peuvent avoir bonne opinion de leur vertu, puisqu'ils font le bien en mercenaires. Car on peut penser que si un homme veut de l'argent pour se bien conduire, il s'empressera sans aucun doute de se mal conduire pour de l'argent ^b.

En définitive, personne n'attend une récompense pour s'être fait du bien à soi-même, puisque par là même on est largement récompensé. Or celui qui sert sa patrie se rend service à lui-même ; car, comme il a été dit, tout son bien est renfermé dans cette patrie. Personne ne dit : « Paie-moi pour que je défende ma vie, ma maison, ma femme et mes enfants. » Ce soin de la défense est lui-même pour toi une récompense ; alors, que réclames-tu ? Quand tu manges, bois, dors ou susses ta vie, est-ce que tu exiges pour cela une récompense ¹ ?

Au mérite est due une récompense ; mais la vertu ne doit pas être mercenaire ; elle doit être selon la justice et disposée à faire ce que Dieu, la loi divine et la saine raison commandent. Il est permis d'avoir égard à la récompense ; mais d'abord à celle du ciel et ensuite à celle de la terre. Cependant il ne faut pas que dès le début d'une action la pensée tout entière se tende vers cette récompense. Si Dieu doit et veut récompenser quelqu'un dès ce bas monde, il touchera le cœur du roi ou il donnera une récompense venant d'ailleurs. Si Dieu ne le veut pas, la récompense après la mort me suffit. De plus, quand nous faisons du bien à quelqu'un et surtout à tous, notre bonne action trouve en elle-même sa récompense intime et donne à l'âme une grande joie. « Quand je fais du bien à quelqu'un, dit le sage, c'est comme si je me rassasiais et m'enrichissais ². »

^a. *Var.* : le roi.

^b. *Var.* : Car le roi pense : voilà que la République a un traître tout prêt, pour peu que quelqu'un mette de l'argent à sa disposition ; car s'il veut de l'argent pour se bien conduire, sûrement il se laissera acheter pour se conduire mal. — La vénalité qui avait commencé à se manifester en Pologne dès l'élection de Henri de Valois ne fit que croître et se généraliser. Au ^{xvii}^e siècle, on ne s'en cachait plus guère.

1. En prêchant le désintéressement, Skarga emploie ici un argument qui frise le paradoxe. Pour dire que la vertu ne doit pas être mercenaire et que cependant elle peut légitimement avoir égard à la récompense, il n'était pas besoin de se perdre en développements verbeux et en pensées subtiles et contestables.

2. Skarga ne donne aucune référence. On trouve des pensées analogues chez les stoïciens de Rome, et en particulier chez Sénèque et chez Marc-Aurèle.

Que Dieu produise en vous un grand amour ^a pour tous les citoyens de cette Couronne, vos frères, afin que vous délibériez sur eux en toute bonté et sincérité, sans rien désirer pour vous-mêmes et ne considérant que l'intérêt de Dieu et celui du peuple. Qu'il fasse descendre en vous un large et profond amour pour vos frères, et pour votre mère bien-aimée, la sainte Patrie, afin qu'oubliant vos intérêts personnels vous puissiez la servir heureusement, elle et votre peuple, même au prix de votre vie, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. *Amen* ¹.

a. *Var.* : que Dieu vous forme à un grand amour.

1. Contrairement à ses habitudes, Skarga termine ce sermon de diète par un *souhait* au lieu d'une *prière* et il oublie de finir par un hommage à la Sainte Trinité. Ce sermon tranche avec les autres par l'aspect optimiste sous lequel il représente la Pologne ; on n'y sent pas peser la terreur turque.

TROISIÈME SERMON DE DIÈTE

SUR LA CONCORDE CIVILE ^a

Je vous en prie, mes frères, au nom de N.-S. J.-C., n'ayez tous qu'un même langage, et qu'il n'y ait parmi vous ni schisme ni division ¹.

Cette prière, cette adjuration du grand serviteur de Dieu et apôtre du Christ doit être accueillie par nous avec empressement, si nous sommes chrétiens, si nous sommes au service du Dieu crucifié au nom et par l'honneur duquel S. Paul nous enchaîne ; car l'apôtre ne nous impose par là rien de difficile, ni rien de pénible ; bien au contraire, il nous demande une chose très utile à nous-mêmes et très consolante qui est d'aimer la concorde et l'union entre nous, et de ne faire ni schisme ni division, parce que nous sommes unis et liés au même Christ.

Je n'aurais donc besoin ni de beaucoup de paroles ni d'une longue exhortation si vous vouliez reconnaître du fond du cœur et montrer, non pas en paroles, mais en pratique, que vous aimez le Christ votre Seigneur et votre Dieu, et que vous êtes prêts à faire pour lui avec joie une chose si aisée et si douce. Qu'en dites-vous ? J'aurais dès lors fini mon discours et je ne perdrais pas mes paroles, mon temps et ma peine, à vous exhorter à une concorde qui, je le vois bien, n'existe pas entre vous. O Dieu, puisse-t-elle se produire bien vite, car tout votre bien spirituel et temporel en dépend !

Si vous me dites : « Depuis longtemps nous aimons et nous honorons « notre Dieu et nous voulons faire tout pour lui, » moi, je vous dis

^a. Var. : Sur la deuxième maladie de la République qui vient de la discorde civile.

1. I ad Cor., 1, 10 : *Obsecro autem vos, fratres, per D. N. J. C., ut idipsum dicatis omnes, et non sint in vobis schismata.* — Skarga a rendu le *schismata* de S. Paul par deux mots à peu près synonymes.

que je n'en crois rien. Le saint apôtre n'a rien obtenu de vous, le nom et l'honneur de votre Dieu sont pour vous sans valeur et sans autorité, tant que je ne vois pas la concorde régner entre vous et tant que parmi vous fleurissent les dissensions. Je vous en prie, examinez devant Dieu avec une âme pieuse et droite ce qui doit avec raison vous amener à la concorde, quels dommages résultent de vos dissensions qui sont pour la République une grave maladie, et enfin quelles sont les causes principales de ces divisions ¹.

Tout d'abord " doit vous attacher à la concorde cette chaîne de la paix par laquelle Jésus-Christ vous a liés à l'unité, et dont l'apôtre a dit : « Gardez soigneusement l'unité de l'esprit dans le lien de la paix. « Soyez un seul corps et une seule âme, puisque vous êtes appelés à « une même espérance de votre vocation : Un Seigneur, une foi, un « baptême, un Dieu et Père de tous, qui est sur tout, partout et en vous « tous ². »

C'est comme si l'apôtre avait dit : « Vous ne pouvez vous diviser et « vous brouiller ; car vous êtes liés et unis comme les membres du « corps. Ces membres ne peuvent jamais se déchirer entre eux, animés « et gouvernés qu'ils sont par une même âme dont ils ne peuvent se « séparer et qu'ils doivent écouter sous peine de mort. Vous ne « pouvez pas vous diviser, car vous êtes attachés au service d'un maître « qui ne souffre pas dans sa maison un désordre tel, que ses gens ne « puissent y demeurer en paix. Vous ne pouvez vous diviser, car vous « êtes unis par une même foi, par une même doctrine de salut qui ne « permet aucune division. Vous ne pouvez vous diviser, car vous êtes « sortis du sein d'une même mère ³. »

Oh ! quelles puissantes chaînes et quels liens de concorde, même quand nous n'aurions pas chez nous un maître qui nous juge, qui nous punit, qui nous instruit et qui veut avoir la paix dans sa demeure ; car c'est pour la personne du maître une honte, une folie et une injus-

¹ a. Var. : Ce mot de transition a été ajouté en 1610.

1. Skarga, contre sa coutume, donne ici la division de son discours qui contient trois parties : 1^o Motifs de concorde. — 2^o Effets funeste de la discorde. — 3^o Causes de ce mal.

2. Ad Ephes., 4, 3-6 :... *Solliciti servare unitatem spiritus in vinculo pacis, unum corpus et unus spiritus, sicut vocati estis in una spe vocationis vestræ : Unus Dominus, una fides, unum baptisma ; unus Deus et pater omnium, qui est super omnes et per omnia, et in omnibus nobis.*

(Skarga, peut-être par inadvertance, a changé le dernier mot et lu *vobis* au lieu de *nobis*.)

3. Les idées dont se compose ce paragraphe ne semblent pas présentées dans un ordre satisfaisant.

tice que ses domestiques se querellent entre eux ! A la maison il n'y a qu'un maître, qu'un juge avec ses agents et ses délégués, chargés de tout aplanir et d'éteindre les querelles domestiques.

Nous nous asseyons à une même table de notre Maître, usant du même service et des mêmes mets précieux, c'est-à-dire d'une même doctrine et des mêmes sacrements salutaires. Comment pouvons-nous, à cette table de paix, avoir de la rancune les uns contre les autres ? Est-ce que le Maître permet que les indignes et les méchants participent à un si grand honneur et à la considération que mérite sa table ? Est-ce que nous ne serons pas forcés du mourir de faim, parce que l'esprit de discorde nous écarte de cette sainte nourriture ? Est-ce que nous ne serons pas exclus du banquet délicieux et du festin nuptial du maître si nous n'avons pas la robe de concorde ¹ et d'amour fraternel ? Est-ce que nous n'entendrons pas ces paroles : « Comment es-tu entré ici sans avoir la robe nuptiale ², c'est-à-dire la concorde et l'union fraternelle ? Est-ce qu'on ne nous livrera pas à de cruels bourreaux, qui nous lieront pieds et mains et nous jetteront dans les ténèbres éternelles ³ ? »

Comment pourrions-nous obtenir le pardon de nos péchés si nous ne pardonnons pas à nos frères, si nous ne mettons pas de côté nos rancunes et nos haines, et si nous dépouillons l'amour fraternel ? Oh ! que voilà une grande rupture de la concorde et de l'unité ! « Tu ne dois attendre aucune grâce de moi, dit le Christ ; tu ne recevras le pardon d'aucune faute, et tes péchés seront ta condamnation, si tu ne t'accordes pas avec ton frère ⁴. » O mon Dieu, je laverai les pieds à mon frère et je les lui embrasserai ; je lui donnerai ma vie de peur de perdre ta grâce.

Oh ! comme elle est étroite la chaîne qui me lie à la concorde ⁵ et qui m'attache à elle ! « Ne m'adore pas, dit le Christ ; ne te montre pas à mes yeux et ne me fais aucune offrande si tu ne t'accordes avec ton frère. Je fermerai l'oreille à ta prière, et je ne regarderai pas plus ton

1. On conçoit qu'une robe blanche devienne un symbole de pureté et d'innocence ; mais comment une robe peut-elle être un symbole de concorde et d'amour fraternel ?

2. *Matt.*, **22**, 12 : ...*Quomodo huc intrasti non habens vestem nuptialem* ?

3. Cette application particulière de la parabole du banquet nuptial à la concorde pourra paraître arbitraire à plus d'un, car le sens de cette parabole est général, et la robe nuptiale représente l'innocence conservée ou recouvrée

4. Skarga ici ne cite pas l'Ecriture ; il fait seulement allusion à la parabole du mauvais serviteur qui refuse de remettre sa dette à son compagnon, après que le maître lui a remis à lui-même la sienne. (V. *Matth.*, **18**, 23-35)

5. Skarga abuse vraiment de cette métaphore ; c'est la troisième fois qu'il y revient, et ce n'est pas la dernière. (V p. 89.)

« offrande que celle de Caïn, si tu es mal disposé à l'égard de ton « frère ¹. »

Seigneur, que deviendrai-je si tu détournes de moi ton regard et ta face ? Je périrai si tu me défends de te servir. Que deviendrai-je si tu méprises mon sacrifice, mes services, mes présents et ma prière ? Où irai-je si tu me repousses loin de toi ? Est-ce que je trouverai, au delà de la mer et au bout du monde, un endroit où je puisse échapper à la puissance de ton bras ? Aussi dès aujourd'hui je vais chercher et je trouverai la concorde et l'amitié de mon frère.

N'est-ce pas une sévère parole que celle par laquelle Notre-Seigneur nous pousse et, pour ainsi dire, nous force à la concorde ? « Si la dis- « corde est entre vous ; si vous ne vous aimez les uns les autres, ne « vous donnez pas comme mes disciples ². En ce cas, je ne vous recon- « naîtrai pas pour mes serviteurs, et vous ne serez pas incrits parmi « mon peuple. Alors les infidèles, les Turcs et les païens, mes ennemis, « sauront que je vous ai repoussés, que je vous ai reniés, et je veux qu'ils « prennent cœur et audace contre vous comme n'ayant pas le Seigneur « pour vous défendre. Et je leur dirai : Battez-les, tuez-les et massacrez- « les. Saisissez-les, chassez-les, prenez-les en esclavage, car ils ne sont pas « à moi. Ils n'ont pas de maître ; ce sont des brebis perdues et sans « pasteur. Je ne veux rien savoir d'eux. » O mon Dieu, qui ne redou-tera ce malheur et qui ne reviendra à la concorde et à l'amour fraternel ?

« Nous sommes nourris d'un même pain, dit l'apôtre, pour être un « même pain ³. » Et l'Eglise fait cette prière : « Seigneur, répands en « nous l'Esprit d'amour, afin que dans ta bonté tu inspires la concorde « à ceux que tu as rassasiés du sacrement pascal ⁴. »

En faisant notre nourriture du corps du Christ, nous devenons tous un même corps qui est le sien ; comment dès lors ne serions-nous pas obligés à la concorde ? Est-ce que la main peut vivre après avoir rompu avec le corps ? Elle perd cette âme qui la fait vivre, et elle amène sa

1. Allusion à ces deux versets de Matth., 5, 23, 24 : *Si ergo offers munus tuum ad altare, et ibi recordatus fueris quod frater tuus habet aliquid adversum te, relinque ibi munus tuum ante altare, et vade prius reconciliari fratri tuo, et tunc veniens offeres munus tuum.*

2. Joan., 14 [fausse référence de Skarga. C'est une allusion à Joan., 13, 35 : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.*]

3. I ad Cor., 10, 17 : *(quoniam) unus panis, (unum corpus) multi sumus, qui de uno pane participamus.*

4. On trouve cette prière de l'Eglise aux premières vêpres, et dans la *Postcommunion* de la messe du jour de Pâques : *Spiritum nobis, Domine, tuæ caritatis infunde, ut, quos sacramentis paschalibus satiasti, tua facias pietate concordēs.* (Skarga a négligé de donner la référence.)

propre mort, sa perte éternelle, quand elle se brouille avec les autres membres et se sépare d'eux.

C'est par ces chaînes et ces liens que le Christ, notre Seigneur et notre Dieu, nous a liés à la concorde et à l'unité. Si nous sommes ses disciples, si nous sommes rachetés par sa passion et son sang, si nous avons foi au Christ, si nous le reconnaissons pour notre Seigneur et notre chef, comme des serviteurs fidèles, si nous lui appartenons tous comme sa propriété, si nous usons des trésors et des richesses qui sont dans sa maison, si enfin nous voulons reposer sous son abri et à son ombre, nous ne pouvons rompre des chaînes si fortes ; nous devons nous accorder entre nous, vivre dans l'unité et délibérer sur nous-mêmes dans la concorde ¹.

Pour nous unir à la paix et à la concorde, il y a du côté de notre chère patrie et de cette Couronne, notre mère, d'autres chaînes par lesquelles elle nous attache et nous lie pour que vous ne vous déchiriez point et que vous aimiez la concorde et l'unité.

Vous avez un même Seigneur et roi, les mêmes lois et les mêmes libertés, les mêmes jugements et les mêmes tribunaux, les mêmes diètes de la Couronne, la même commune patrie, un même corps formé de l'assemblage de divers peuples et de diverses langues ² et développé depuis longtemps. Comment pouvez-vous avec cela vous brouiller, vous diviser, vous mettre en désaccord ?

Et pourquoi avez-vous un même Seigneur et roi ? Tout simplement pour l'unité et la concorde, afin qu'après vous avoir tous rassemblés comme chef unique sous sa protection il vous garde dans la concorde et l'unité ! « Le roi, dit l'Écriture, siégeant sur le trône du jugement, « dissipe tout mal par son seul regard ³. » Quand la dignité et l'autorité royale sont fortes, toutes vos discordes doivent s'éloigner et disparaître, parce que le roi seul ordonne, juge, et règle tous les esprits « par son esprit et sa sagesse ⁴. »

1. Ce passage fait de nouveau regretter que Skarga n'ait pas pratiqué les écrivains attiques. Il y a là quelque redondance, et les idées ainsi que les images font une regrettable disparte.

2. La Pologne était un corps formé de membres assez mal assortis. Entre les Polonais, les Allemands, les Petits-Russes et les Lithuaniens qui la composaient il y avait des tiraillements, et l'Union de Lublin (1569) ne s'était pas faite sans peine.

3. Prov., 20, 8 : *Rex qui sedet in solio judicii dissipat omne malum intuitu suo.*

4. En Pologne, la royauté avait grand besoin d'être fortifiée. Les *starostes* (sorte de gouverneurs provinciaux) n'exécutaient pas les ordres du roi ; même dans la capitale, le palatin de Cracovie n'en faisait qu'à sa tête sous Sigismond Auguste. Par réaction, Skarga exagère l'action royale, et si on prenait à la lettre ce qu'il dit ici on arriverait vite au despotisme chez le souverain et à la servitude chez les sujets.

Vous avez des lois et des libertés communes établies par une entente entre vous ; comment peuvent-elles vous diviser ? Les frères sont *unanimes in domo*, comme dit le psaume ¹, et leur patrimoine est indivisible. Aucun d'eux ne peut posséder en propre ; tous possèdent en commun : il faut donc qu'ils s'accordent.

Et la patrie commune, cette mère chérie, comme elle vous lie et vous oblige à la concorde ! Est-ce que vous pouvez la partager ? N'est-ce pas pour elle la mort quand vous vous mettez à la diviser et à la déchirer ? La destruction de ce grand royaume, la perte de vos lois et de vos libertés, la ruine de vos richesses, de vos frères et de votre peuple, de vos femmes et de vos enfants, comment de telles menaces ne vous poussent-elles pas à la concorde ?

Voyez, je vous prie, ces dommages et ces pertes qui résultent pour vous de la discorde ². D'abord vous barrez sûrement tous les chemins qui mènent au salut de votre patrie et de ce royaume menacés de ruine ; car comment pouvez-vous [à la diète] délibérer sur eux dans la discorde et les dissensions ? Comment pouvez-vous en ce cas vous entendre et vous assembler, le cœur et l'esprit dispos ? puisque la discorde, loin de porter à l'union, disperse et dissipe tout à tous les vents. Oh ! qu'il était heureux le peuple dont il est écrit : « Tous se sont rassemblés comme un seul époux et un seul homme n'ayant qu'un seul cœur et un seul conseil ³. » Là où les cœurs diffèrent, comment peut-il y avoir conseil unanime à l'endroit de la patrie ?

Qu'arrivera-t-il après ces diètes, qui sont demeurées pour vous l'unique moyen d'écartier les malheurs et de guérir les maux de la République, si vous y venez poussés par des vents différents ⁴ et avec des pensées contraires ? Cette année encore, vous avez vu par expérience à quoi elles vous servent, à vous et à notre chère patrie ⁵ ! Bien plus, ces diètes, qui

1. Aucune indication du psaume. On lit dans le psaume **67**, 6 : *Deus qui inhabitare facit unius moris in domo*. Ce verset 6 du ps. **67** est inséré dans l'Introït de la messe du XI^e Dimanche après la Pentecôte avec cette variante : *Deus qui inhabitare facit unanimes in domo*. C'est peut-être là que Skarga l'a pris. En ce cas, l'hypothèse que Skarga aurait écrit ce sermon de diète aux environs du XI^e dimanche après la Pentecôte de 1597 (10 août) ne serait pas invraisemblable.

2. Skarga passe au second point de son discours qui traite des effets de la discorde.

3. Judic., **20**, 11 : *Convenitque universus Israel ad civitatem quasi homo unus, eadem mente unoque consilio*. — La traduction de Skarga renferme cette addition : *un seul époux*. Il s'agit, en effet, dans ce passage des Juges, de venger l'outrage, suivi de mort, fait à la femme d'un lévite par des gens de la tribu de Benjamin. Cet exemple allégué par Skarga prouve moins l'esprit de concorde que l'horreur unanime soulevée par une violence monstrueuse.

4. Image qui ne semble guère à sa place ici et qui n'est pas exempte d'emphase.

5. L'auteur fait allusion à l'avortement de la diète de 1597. Il est de toute évidence

étaient à vos yeux une panacée pour toutes les maladies de la République, se sont converties en poison. Elles augmentent encore la discorde et l'aliénation des esprits entre eux et de classe à classe. Elles amènent l'effusion du sang et la sédition ^a, et vous en sortez plus brouillés que vous n'y êtes entrés. Ainsi les diètes, qui devraient fortifier la concorde et l'amour fraternel entre vous, servent à allumer la discorde. Il vaudrait mieux ne plus les tenir, si vous ne mettez de côté cette turbulence des pensées et des sentiments, et si vous n'accédez à la sainte concorde. Mais comment vous tirerez-vous d'affaire sans les diètes ? Il n'est pas facile de l'imaginer, même au prix des difficultés et des dangers que présenterait un changement complet de régime. De là (que Dieu nous en préserve !) peuvent surgir des guerres civiles qui sont la plus déplorable calamité pour un royaume et qui entraînent après elles, comme le dit Notre-Seigneur lui-même, la chute et la désolation de la maison ¹. C'est ce qui est arrivé aux Sichémites avec Jéroboam ². Ils périrent tous des deux côtés et, selon l'expression de l'apôtre ³, s'entremordant, ils se dévorèrent et se détruisirent les uns les autres. Dans les guerres de ce genre, la victoire n'est pas bonne et la défaite est mauvaise. Au moment de livrer bataille dans une guerre civile, des deux chefs l'un, plus humain, disait à ses soldats : « Epargnez vos frères ; » mais l'autre, plus cruel, ordonnait aux siens de frapper au

a. Var. : des soulèvements et des séditions. — Skarga fait allusion aux confédérations ou aux assemblées (*Zjazdy*) des protestants qui réclamaient l'observation de la confédération de Varsovie de 1573, leur assurant la liberté de conscience, et une garantie contre les violences exercées par la populace ou les étudiants à Cracovie, à Vilna et à Posen en divers temps (1573, 1587, 1591, 1595, 1596).

que Skarga ne pouvait s'exprimer ainsi qu'après la diète terminée. L'hypothèse d'une addition faite par le prédicateur après la diète, et au moment de l'impression des sermons, est purement gratuite et ne repose sur rien.

1. C'est une allusion à cette parole de Jésus-Christ (Luc., **11**, 17) : *Omne regnum intra se divisum desolabitur, et domus supra domum cadet.*

2. Judic., **9**. (tout le chapitre). Skarga a fait ici une double confusion. D'abord il a confondu le roi Jéroboam (de 975 ou 976 à 955 ou 957 A.-C.) avec le juge Jérobaal (1256-1216 A.-C.), plus connu sous son vrai nom de Gédéon, car Jérobaal est un surnom. (V. Judic., **6**, 32.) Il a confondu ensuite Jérobaal (Gédéon) avec Abimelech, son fils. C'est, en effet, Abimelech qui combattit les Sichémites en proie à la guerre civile, et qui, après avoir détruit Sichem, périt lui-même à son tour. Ce qu'il y a de plus singulier au sujet de cette seconde erreur, c'est que dans ce même 3^e sermon de diète, Skarga parle avec exactitude d'Abimelech et des Sichémites (V. p. 98), et qu'il donne la même référence (Judic., **9**). Est-il téméraire de voir là les traces d'un travail hâtif ?

3. Ad Galat., **5**, 15 : *Quod si invicem mordetis et comeditis, videte ne ab invicem consumamini.*

visage, et il remportait une victoire malheureuse au prix du sang de ses frères ¹.

Voilà où conduisent les dissensions et les discordes civiles. Pour Dieu, fuyez-les et déposez vos rancunes contre vos frères avant d'en arriver à une fureur plus grande.

Au milieu de vos discordes, l'ennemi voisin [le Turc] s'avancera pour vous surprendre et il dira : « Leur cœur s'est divisé ; ils vont périr ². » Et il ne laissera pas échapper une si belle occasion de vous perdre et d'exercer sa tyrannie. Voilà ce qu'attend celui qui vous veut du mal, et il dira : « *Euge, euge*, nous allons les dévorer ³. Leur pied a glissé et ils ne peuvent nous échapper. » Et cette discorde amènera sur vous une servitude dans laquelle vos libertés seront englouties et tournées en dérision. Et il arrivera ce qu'a dit le prophète : « Le serviteur sera comme le maître, la servante comme la maîtresse, le prêtre comme le peuple, le riche comme le pauvre, le vendeur de biens comme l'acheteur ⁴. » Car tous, eux et leurs familles, ils gémiront aux mains de l'ennemi, et au pouvoir de ceux qui les haïssent.

Les terres et les grandes principautés qui se sont unies à la Couronne, s'agrégeant ainsi en un seul corps de nation, s'en détacheront et s'en sépareront inévitablement par l'effet de vos discordes, tandis que, maintenant, avec leur concours, la force de votre bras peut être grande et redoutable à vos ennemis. Ces provinces vous abandonneront comme au verger, après la récolte des pommes, on abandonne la cabane qu'ébranle le moindre vent ⁵. Vous serez comme la veuve délaissée, vous

1. Comme il l'indique dans une manchette, Skarga fait ici allusion à Pompée et à César au moment de la bataille de Pharsale. Cet exemple n'est pas aussi probant que l'auteur le pense, car ce n'est pas par cruauté que César recommanda de frapper au visage et de défigurer ainsi les jeunes nobles qui étaient dans les rangs pompéiens, mais pour les mettre plus sûrement en fuite, tant ils appréhendaient ce genre de blessures.

2. [Ose., 10, 2] : *Divisum est cor eorum ; nunc interibunt.*

3. Allusion à Ps. 34, 25 : *Non dicant in cordibus suis : Euge, Euge animæ nostræ. Nec dicant : devoravimus eum.*

4. [Isai., 24, 2] : *Et erit sicut populus sic sacerdos, et sicut servus sic dominus ejus, sicut ancilla sic domina ejus, sicut emens sic ille qui vendit.*

Skarga a donné la fausse référence de Isai., 25. Il a, dans sa traduction, changé l'ordre et renversé le sens de ces comparaisons. Mais, ce qui est plus grave, il a fait une addition au texte (*le riche comme le pauvre*). Ces infidélités ne paraissent pas avoir d'autre explication qu'une trahison de la mémoire, car il est clair que Skarga n'avait pas le texte sous les yeux.

5. Isai., 1, 8 : *Et derelinquetur filia Sion sicut umbraculum in vinea et sicut tugurium in cucumerario.* — (Skarga imite ici librement Isaïe. Il remplace le champ de concombres des pays orientaux par le verger aux pommes de Pologne. Dans ses sermons, il est revenu plusieurs fois sur cette image de la cabane abandonnée après la récolte.)

qui gouverniez d'autres peuples, et vous deviendrez pour vos ennemis un objet de risée et de raillerie ¹.

Votre langue, la langue de ce royaume, le seul resté libre parmi les grands royaumes slaves ², vous la perdrez et avec elle votre peuple. Même les débris de ce peuple si ancien et si largement épanoui par le monde, vous les perdrez et, comme il est arrivé à d'autres, vous serez absorbés par un peuple étranger qui vous hait ³.

Non seulement vous n'aurez plus de roi de votre sang, ni d'élection royale ; mais vous serez aussi sans patrie, sans royaume à vous, bannis, partout misérables, méprisés, pauvres, vagabonds qu'on repoussera du pied là où auparavant vous étiez honorés.

Où ferez-vous la conquête d'une seconde patrie comme celle-ci, où vous pourriez acquérir autant de gloire, de richesses, d'argent, de trésors, de choses précieuses ou agréables ? Est-ce qu'il naîtra pour vous et pour vos fils une seconde mère comme elle ? Si vous la perdez, ne comptez pas en trouver une autre.

Vous servirez vos ennemis, comme vous en menace la Sainte Ecriture ^a, dans la soif et la faim, dans l'indigence et le dénuement de tout. On vous imposera un joug de fer, parce que vous n'aurez pas servi le seigneur votre Dieu dans la joie et le contentement du cœur quand vous aviez tout en abondance ⁴, et parce que, à la suite de cette abondance, vous aurez criminellement méprisé le roi, le prêtre et les autres autorités sous le couvert d'une liberté infernale, ne voulant ni porter le joug suave du Christ ⁵ ni pratiquer l'obéissance.

Voilà les maux et les malédictions que vous préparent sûrement la discorde et les dissensions domestiques. Vous ne pouvez périr ni si vite

a. Var. : ce membre de phrase est une addition de 1610.

1. Allusion à Thren. (Jérém.), **1**, 1 et 7 : *Facta est quasi vidua domina gentium. Viderunt eam hostes et deriserunt sabbata ejus.*

2. Les Slaves des Balkans étaient sous la domination turque et ceux de Bohême sous celle de l'Autriche. Quant aux Moscovites, ils avaient un gouvernement despotique qui ne laissait aucune place à la liberté.

3. Dans la pensée de Skarga, ce peuple n'était aucun de ceux qui firent le partage de la Pologne : les Autrichiens étaient les alliés des Polonais ; les Russes (Moscovites), battus par Batory, excitaient la commisération de Skarga, et les Prussiens formaient à peine un peuple. Les Turcs avec les Tatars occupaient donc seuls la pensée de l'écrivain.

4. Deuter., **28** 47, 48 : *Eo quod non servieris Domino Deo tuo in gaudio, cordisque lætitia, propter rerum omnium abundantiam : servies inimico tuo... in fame, et siti, et nuditate, et omni penuria ; et ponet jugum super cervicem tuam...*

5. Allusion à Matth., **11**, 30 : *Jugum enim meum suave est..*

ni si lamentablement par la guerre et par l'invasion ^a des ennemis nos voisins que par la discorde. La pomme, quand elle commence à se piquer à la surface, peut encore se conserver si l'on en ôte la partie gâtée ; mais quand elle se gâte et pourrit à l'intérieur, il faut l'abandonner tout entière et la jeter ¹.

Nous arrivons maintenant aux causes de vos discordes ² ; quand nous les aurons reconnues, nous nous gouvernerons de manière à les écarter pour parvenir à la sainte concorde.

D'abord vous savez assurément déjà et vous touchez, pour ainsi dire, du doigt cette vérité, que les hérésies et les diverses erreurs religieuses, qui tendent à corrompre l'unique vraie Foi, sont la cause *principale* de vos discordes ; car, tant que ces malheureuses sectes n'existaient pas parmi vous, vous étiez comme un seul homme, avec un même cœur et une même volonté, et dans vos familles, et dans les diètes où vous pourvoyiez aux besoins de la République ³.

Les catholiques, s'ils se brouillent, sont réconciliés par le prêtre et par l'autel dont se sont éloignés les hérétiques, qui ne veulent avoir ni juge ni arbitre des discordes. Ce point sera traité plus amplement, s'il plaît à Dieu, dans le prochain sermon.

Une cause de discorde qui est grande aussi, c'est le peu de considération que l'on a pour l'autorité royale établie par Dieu, car, ainsi que

a. Var. : par les violences.

1. Cette comparaison familière est-elle bien naturelle ici ? L'idée de discorde amène, semble-t-il, l'image d'une dissolution plutôt que celle d'une corruption.

2. C'est la troisième partie du discours qui traite des remèdes contre la discorde après en avoir indiqué les causes.

3. Le hussitisme et le protestantisme ont été en Pologne une importation étrangère, et la question doctrinale a été pour les Polonais d'un moindre poids que la question politique. Pour les protestants de Pologne comme pour les Hussites polonais, des revendications comme celles de la communion sous les deux espèces, du mariage des prêtres, et des offices en langue vulgaire, n'étaient guère qu'un prétexte pour arriver à détruire le pouvoir politique de l'épiscopat, et à s'emparer des dîmes et des biens d'Eglise. Skarga semble donner à l'hérésie comme cause de discorde une importance excessive. Les rivalités entre les grandes familles (particulièrement sous le règne de Sigismond le Vieux et sous l'influence de Bona) exerçaient leurs ravages dans la société politique en dehors de la question religieuse et continuèrent à les exercer dans les ^{xvii} et ^{xviii} siècles, alors que la Pologne avait extirpé l'hérésie. Si parfois la question religieuse a brouillé des familles et mis le trouble dans l'Etat, le plus souvent catholiques et protestants faisaient si bon ménage dans la noblesse que, malgré les efforts du clergé et de Skarga, on maintenait la confédération de Varsovie de 1573 (liberté de conscience) et aux élections royales on obligeait les rois au serment de l'observer.

Skarga exagère d'ailleurs la concorde des anciens Polonais. Sigismond le Vieux ne put obtenir des diètes la réforme de l'armée et du trésor, et il eut à apaiser la révolte (*Rokosz*) de la *szlachta* en 1537.

l'écrivait le martyr S. Cyprien au sujet du gouvernement de l'Eglise : « Les hérésies, les schismes et les discordes n'ont pas d'autre « origine que celle-ci : on n'écoute pas le Souverain Pontife et l'on « oublie que, seul au-dessus de tous, il doit tenir la place du Christ. « Si tous nos frères observaient l'obéissance due au Christ, personne ne « s'élèverait au-dessus du pontife qui est le vicaire de Dieu ¹. » On peut en dire autant de l'autorité royale : si elle obtenait la considération qui lui est due, il n'y aurait plus de place pour la discorde qui disparaîtrait forcément bien vite. Il n'y a rien de pire que la discorde civile, et les gouvernements sont établis pour régler les différends des sujets et empêcher les dissensions, car ils savent que ce peut être leur perte à bref délai. Les rois et les autorités disent comme Moïse : « O hommes, vous êtes frères ; pourquoi vous nuire mutuellement ² ? » Car ils peuvent tout apaiser par leurs décisions, et ils le doivent s'ils ont vraiment en vue le bien public. Celui-là fait manquer à la royauté le but de son institution, qui ne la laisse pas apaiser les dissensions publiques, et qui dit avec les indisciplinés et les insolents : « Qui t'a établi prince et juge sur nous ³ ? »

Le Dieu tout-puissant a établi des rois et des juges sur les peuples, afin que la paix se maintienne et qu'il n'y ait pas de ces discordes qui perdent tout. Les sujets loyaux portent tous leurs différends devant cet unique chef, sachant bien que sans cela ces différends n'auraient pas de fin, et que Dieu a ordonné d'écouter l'autorité ; et, comme ils s'en remettent au jugement d'un seul, ils jouissent d'une heureuse paix. Au contraire les sujets déloyaux et indisciplinés, qui aiment à faire du mal aux autres ou qui persèverent dans leur indocilité, allument des séditions^a.

a. Var. : Au contraire les sujets mauvais et téméraires qui aiment à faire du mal aux autres, ou qui par indocilité font des séditions, parlent ainsi : « Je ne me soumettrai pas au jugement du roi, car je suis libre de penser ainsi, et, en vertu des lois et de mes libertés, le roi ne peut pas me juger là-dessus. »

O sots, o insensés, quel autre que le roi sera chargé d'écarter vos discussions pour

1. Cypr., Epist. ad Corn. Papam., lib. I, ep. 3. [d'après l'édition d'Erasme] (Migne, P. L., 3, Tertull., III, Epist. XII, S. Cypr., ép. Carth. ad S. Cornel. papam., col. 802-803) : *Neque enim aliunde hæreses obortæ sunt, aut nata sunt schismata quam inde, quod Sacerdoti Dei non obtemperatur, nec unus Ecclesia ad tempus sacerdos, et ad tempus iudex vice Christi cogitatur. Cui si secundum magisteria divina obtemperaret fraternitas universa, nemo adversus sacerdotum collegium quidquam moveret.*

Skarga, dans la seconde édition de son livre *O Jedn. Kosc.* (Sur l'unité de l'Eglise), liv I, chap. xiv (page 21, éd. 1738), avait déjà emprunté ce texte à Bellarmin parmi bien d'autres emprunts. (De Rom. Pont., III, p. 651 a, éd. 1620), et il l'avait traduit plus littéralement et plus exactement qu'ici.

2. Actor., ap. 7, 26 : *virī, fratres, ut quid nocetis alterutrum ?*

3. *Ibid.*, 27 : *quis te constituit principem et iudicem super nos ?*

Il y a encore une autre cause très importante de discorde entre les hommes dans l'avidité, la cupidité et les autres convoitises de ce monde dont S. Jacques a dit : « D'où viennent les guerres et les querelles « entre vous ? ne viennent-elles pas de là, c'est-à-dire de vos convoitises ¹ ? »

Les hommes désirent ardemment la fortune, les charges, la gloire de ce monde, l'élévation de leurs maisons ; et quand, brûlant de cette convoitise, ils n'obtiennent pas ce qu'ils veulent, ils fomentent des troubles et sèment la discorde avec des murmures ou des menaces, uniquement pour satisfaire leur cupidité. Et quand ils ont une chose, ils en désirent une autre, et ils ne sont jamais repus.

L'opulence et l'orgueil sont aussi une grande cause de discorde, ce qui fait dire au prophète que la perte de Sodome fut « l'orgueil, le « pain à satiété, et l'abondance ² ». Cela peut s'appliquer à vous. Dieu vous a donné des richesses et des biens de toute sorte ; mais vous avez d'autres biens qui ne viennent pas de Dieu et que vous avez amassés au moyen de l'usure, des exactions et de l'injustice. Ces biens-là vous portent à l'insolence, en sorte que, comme dit l'apôtre, « l'un s'enfle « d'orgueil vis-à-vis de l'autre ³ » et ne veut lui céder en rien. Et ainsi, comme dit le sage, « parmi les orgueilleux fleurissent toujours les que-

qu'elles ne vous dévorent pas ? De même que dans les querelles religieuses s'il n'y avait un Pierre et son successeur, jamais les hérésies et les discordes ne prendraient fin ; ainsi dans la République il y a un roi pour éteindre et anéantir tous les différends et toutes les discordes. Que Dieu vous donne ce bon sens de vous soumettre au prince et à ses dignes conseils dans vos venimeuses et funestes discordes, et de vous en remettre à ses décisions. La Concorde alors vous reviendrait bientôt, accompagnée de toute sorte de biens.

REMARQUE. — Cette sortie contre les nobles, proclamant leur indépendance vis-à-vis du roi, a été supprimée en 1610, par prudence politique. Depuis que les jésuites avaient été menacés de bannissement par les partisans du Rokosz de Zebrzydowski (1606) et qu'il avait fallu prendre leur défense, et dans la chaire et par la presse [Skarga, sermon de Wislica et *Défense de la Société de Jésus* (Proba Zakonu)], il eût été imprudent de continuer à attaquer la *szlachta* sans ménagement, surtout en se mettant en opposition directe avec sa façon de comprendre les libertés nobiliaires. Skarga avait raison de vouloir fortifier l'autorité du roi ; mais il s'exprimait de telle sorte qu'on pouvait le soupçonner de prêcher la monarchie absolue, et ce reproche, qui lui a été fait souvent, semblait justifié malgré ses protestations. Mais eût-il cent fois raison pour le fond, on comprend que la *szlachta* ait regimbé contre des leçons données avec si peu de ménagement. Accuser les gens d'être des sots, des insensés, des hommes dénués de bon sens, ce sont des coups de boutoir à peine excusables dans la presse pamphlétaire, mais déplacés dans la chaire chrétienne.

1. Jac., 1, 1 : *Unde bella et lites in vobis ? Nonne hinc, ex concupiscentiis vestris... ?*

2. Ezech., 16, 49 : *Ecce hæc fuit iniquitas Sodomæ... Superbia, saturitas panis et abundantia (et otium...)*

3. [I ad Cor., 4, 6] : *unus adversus alterum inflatur.*

« relles ¹ » qui s'opposent à la charité et à la concorde. L'humanité est pleine de ces jalousies qui font que l'un ne peut supporter le bonheur de l'autre ni en souffrir la vue. On prend le prochain en aversion uniquement parce qu'il possède le bien que l'on convoite soi-même et que l'on voit avec déplaisir en sa possession. Et cet œil mauvais, comme dit le Seigneur ², montre par pure jalousie de la malveillance au prochain avec lequel, ni on ne peut avoir la paix, ni on ne veut avoir d'accord.

Et les cœurs dissimulés et hypocrites qui cherchent en secret à surprendre les autres, et, pour de minces motifs et des soupçons sans fondement, prennent de mauvais sentiments à l'égard d'autrui. Quand ils voient le prochain dans un mauvais cas, ils se taisent et ne soufflent mot ; ils n'avertissent pas du danger d'achoppement : ils sont amis en paroles et au fond hypocrites. Ils n'ont jamais la véritable paix et ne peuvent jamais s'accorder avec les autres. Mais S. Pierre nous exhorte « à mettre de côté toute espèce de malice, de trahison, d'hypocrisie, de jalousie et de médisance ³, » et nous en sommes remplis. Il n'y a parmi les hommes ni droiture ni sincérité, mais partout trahison, tromperie, dissimulation. Comment peut-il y avoir concorde et unité ?

Enfin, dans ce royaume, il règne parmi vous des péchés publics ou secrets dont avec la grâce de Dieu je vous parlerai dans un autre sermon, et de nature telle, que Dieu, avec raison et à cause d'eux, ne permet pas la concorde et livre au vertige les têtes et les cœurs, comme Isaïe le dit des Egyptiens : « Dieu a envoyé parmi eux l'esprit de vertige, et, semblables à des hommes ivres, ils ont été la cause des erreurs de l'Égypte dans toute son œuvre ⁴. » Dès qu'ils voulurent entreprendre quelque chose de bien, ils se firent mutuellement obstacle et périrent par la discorde.

L'Écriture dit aussi d'Abimélech et des Sichémites : « Le Seigneur envoya un esprit mauvais entre Abimélech et les habitants de Sichem ⁵, » à cause du massacre qu'ils avaient fait, en se prêtant une assistance

1. Prov., 10 (fausse référence : c'est Prov., 13, 19) : *Inter superbos semper jurgia sunt.* (Fleurissent, traduction embellie.)

2. Matth., 21 (fausse référence : allusion à Matth., 20, 15 : *An oculus tuus nequam est quia ego bonus sum ?*)

3. I. Petr., 2, 1 : *Deponentes igitur omnem malitiam et omnem dolum, et simulationes et omnes detractationes.* Skarga a ajouté au texte « la jalousie ».

4. Isai., 19, 14 : *Dominus miscuit in medio ejus [sc. Ægypti] spiritum vertiginis, et errare fecerunt Ægyptum in omni opere suo, sicut errat ebrius (et vomens).*

5. Judic., 9, 23 : *Misitque Dominus spiritum pessimum inter Abimelech et habitatores Sichem...*

mutuelle. Ils avaient tué les soixante-dix fils de leur bienfaiteur Gédéon, qui les avait délivrés de leurs ennemis dans une heureuse bataille. Dieu envoya parmi eux la discorde, en sorte que, se prenant de querelle, ils s'exterminèrent, et Abimélech fut tué et la ville de Sichem détruite ¹. Voilà ce que je crains pour vous.

Vous commettez, de complicité entre vous, beaucoup de méchantes actions et de péchés. L'un glorifie la malice de l'autre, ne le laisse pas châtier et prend sa défense. Et c'est pourquoi vous ne pouvez vous entendre pour faire le bien, vous qui vous accordez pour faire le mal, offenser Dieu et nuire au prochain. Quand il s'agit de ne pas payer la dime, de ne rien restituer aux églises de Dieu et d'opprimer vos pauvres sujets ², vous êtes d'accord. C'est pourquoi Dieu ne vous donne pas la concorde pour le service de la République et vous vous entremordez. Si vous ne venez à résipiscence, si vous ne revenez à votre Dieu après avoir déposé toute malice, n'espérez pas la concorde entre vous.

Très chers et très honorables seigneurs, le Christ a refusé de faire un partage entre des frères ³. Je vous en prie, ne divisez pas ce triple patrimoine, la religion, la Royauté et la chère Patrie ; mais jouissez-en tous ensemble et dans la concorde ; car, dès que vous vous mettrez à le diviser, ce sera pour vous la ruine totale.

Les divisions religieuses sont mauvaises, car la Religion est une, et on ne peut faire d'elle ni deux ni trois religions. Depuis que vous l'avez divisée ⁴, vous l'avez frappée à mort et détruite. De même que la moindre blessure au cœur amène la mort, de même la moindre dissidence ^a dans la doctrine tue la foi catholique, et, sans l'unité de la foi religieuse, comment la concorde peut-elle exister ^b ?

a. Var. : la moindre brèche.

b. Var. : tue la foi catholique et aussitôt la foi meurt chez celui qui y admet des divisions.

Dans les deux premières éditions, Skarga continue ainsi :

Se diviser au sujet du roi et dire : « Moi, je tiens pour lui. — Et moi je ne tiens pas pour lui. — Moi, je veux celui-ci, — Et moi, j'en veux un autre ; » c'est la perte

1. Skarga a déjà cité ce fait de la guerre civile de Sichem, mais assez inexactement et plus brièvement. (V. p. 91.)

2. Allusion aux seigneurs protestants qui refusaient la dime, gardaient les églises et les biens d'Eglise dont ils s'étaient emparés et forçaient leurs sujets à se rendre au prêche des ministres.

3. Luc., 12, 13, 14 : dans ce passage, Jésus-Christ refuse de partager un héritage entre des frères. Skarga abuse ici du texte de S. Luc. Ce n'est pas pour éviter une division que Jésus-Christ refuse, c'est parce qu'il y a des juges constitués pour faire les partages et qu'il n'est pas au nombre de ces juges : *quis me constituit judicem...*

4. En Pologne, la religion a été divisée depuis l'introduction du protestantisme et des sectes antitrinitaires et anabaptistes, sans parler du hussitisme des Frères Bohêmes.

Se diviser sur les rois [dans les élections] et dire : Moi, je veux celui-ci. — Et moi, je veux celui-là », c'est pour la République la discorde immédiate, et ce serait sa perte s'il y avait plusieurs rois [élus].

La Patrie, comme mère unique, ne souffre pas non plus de divisions. Nous sommes tous ses fils sortis du même sein et nous ne pouvons avoir une autre mère.

Le saint apôtre nous fait voir aussi, en considérant notre corps et ses différents membres, comment nous devons apprendre à nous accorder et, par un exemple si personnel et qui nous touche de si près, comment nous devons tendre à la concorde. Il y a beaucoup de membres dans le corps ; mais le corps est un. De même beaucoup de peuples et de nations ne font qu'un royaume. La tête ne peut pas dire : Moi, je « suis tout le corps », car il faut d'autres parties pour faire un corps. Ces parties n'ont pas le même siège ; l'œil, la bouche et le visage sont

immédiate de la République, car c'est dans la République le commencement de la pluralité des rois.

La patrie non plus ne souffre pas de divisions, car elle est un corps unique. Elle s'est formée de divers membres : Pologne, Lithuanie, Russie [occidentale], Prusse [royale], Livonie, Samogitie, et elle s'est développée en un seul corps. Comment voulez-vous la déchirer par vos discordes ? Dans cet assemblage de membres en un même corps, bien qu'il y ait de la diversité et de l'inégalité, selon la remarque de l'apôtre (I ad. Cor., 12, 12-27) (car autre est la tête, autre est l'œil, autres sont la langue et les dents, autres les oreilles, autres la main et le pied), cependant il ne doit pas y avoir discorde entre eux sous prétexte que la tête n'est pas comme l'œil et le pied, comme la main, l'une étant plus haut et l'autre plus bas. Il doit de même y avoir inégalité dans la République : l'un est plus noble que l'autre ; l'un est d'un ordre plus élevé et l'autre d'un ordre inférieur ; l'un reçoit de plus grands honneurs et l'autre de moindres. Comme dit le Sage : Ne t'étonne pas qu'au-dessus d'un grand il y en ait un plus grand et un autre plus grand encore, et que le roi commande à toute la terre qui lui obéit. (Eccl., 5, 7, 8 : *Si videris calumnias egenorum... non mireris super hoc negotio ; quia excelso excelsior est alius, et super hos quoque eminentiores sunt alii ; et insuper universæ terræ rex imperat servienti.*)

Par conséquent c'est une grande insolence et une grande sottise que tous se prétendent égaux. Cependant, malgré l'inégalité des membres, l'accord existe, car il y a entre eux bons offices mutuels, subordination de l'un à l'autre, soumission et beaucoup d'ordre. Le pied écoute le genou, car il lui est relié ; le genou écoute la main, la main l'œil, l'œil la tête, et ainsi il y a un grand accord dans l'ordre et la subordination.

Si on amasse un tas de pierres différentes, grandes, petites, rondes, pointues, longues, cela fait une masse laide et confuse ; mais si le maçon, après l'équarrissage, pose gentiment pierre sur pierre, cela fait un beau mur. Ainsi dans la République, grâce à l'inclination de l'un vers l'autre, se forme un bel accord et un corps unique, et l'inégalité s'émousse et se modère avec la dépendance. Et comme dans le corps une seule âme et une seule tête gouvernent et vivifient tous les membres, de même dans la République il doit y avoir un seul homme chargé de gouverner tous les autres et capable de maintenir l'unité et la concorde de tous les membres de façon qu'ils ne se querellent pas. Vous ne pourrez jamais avoir la concorde ni une même patrie sans ces trois choses : l'inégalité, la subordination des uns aux autres et l'unité de chef et de gouvernant.

en haut et à la place d'honneur ; le bras est plus bas, la main plus bas encore, et le pied est au plus bas ; et cependant chaque membre reste à sa place et n'en réclame pas une autre. Si, dans le corps, l'œil voulait prendre la place de la main et la langue celle de l'oreille, ce serait un grand désordre et une affreuse difformité. Il doit en être ainsi dans un royaume. Les classes diffèrent entre elles, et les unes sont plus honorables et plus honorées que les autres. Comme le dit le Sage, « je ne
« m'étonne pas qu'au-dessus d'un grand il y en ait un plus grand et un
« autre plus grand encore, et que le roi commande à toute la terre
« qui lui obéit ¹. » Il y a d'autres classes inférieures et plus humbles, et cependant chacune d'elles est contente de ce qu'elle a.

Il n'y a aucune jalousie dans le corps. La main ne dit pas : « Pour-
« quoi ne suis-je pas à la place du front ? » mais elle dit : « Je suis
« bien où je suis, et je n'envie pas le front. » — Il n'y a aucun mépris entre les membres. La tête ne dit pas : « Que me font les pieds et les
« genoux ? » mais elle honore le pied qui la porte. De même dans un royaume, le palatin ne dit pas : « Que me fait le paysan ? » car il voit que le paysan le nourrit et le soutient par son travail, et qu'il mérite des ménagements. — Les membres ont des fonctions différentes et l'un ne s'imisce pas dans la fonction de l'autre. L'oreille s'occupe à entendre et l'œil à regarder, et ils ne disent pas : « Moi aussi, je veux faire comme
« la main et les doigts. » De même dans la République, le laïque ne doit pas s'ingérer dans les affaires et les fonctions spirituelles. — Les membres se rendent mutuellement service. La main bande le pied malade ; l'œil examine la blessure ; les dents mâchent la nourriture pour tout le corps. De même dans une maison on doit se rendre des services mutuels. — Chaque membre se réjouit du bonheur des autres : quand la tête est saine et quand la mine est bonne, toutes les parties du corps sont heureuses ; mais quand un membre est malade, aussitôt tous les autres souffrent. Quand la main a mal, la tête pleure avec elle et l'œil verse des larmes. — Tous les membres ménagent la tête et meurent pour elle : la main se laisse couper pour préserver la tête des blessures. De même dans le corps unique de la République tous doivent honorer les seigneurs et rois et mourir pour eux, car ils savent que leur être et leur bien-être dépendent de cette tête, et que d'elle vient la force qui se répand dans tout le corps.

Dans le corps de l'homme habitent des éléments contraires, le feu et l'eau, la terre et l'air. Comment arrivent-ils à s'accorder ? Par des con-

1. Eccl., 5, 7, 8 (V. le texte dans la variante de la page précédente). Skarga a changé *non mireris en non miror*

cessions mutuelles ; l'eau ne fait pas agir toute son humidité contre le feu et le feu tempère la fraîcheur de l'eau ; la terre abandonne un peu de sa rudesse et de sa sécheresse, et l'air par son humidité rafraîchit la sécheresse de la terre. Grâce à cet accord, à cette condescendance et à cette amitié, la santé de l'homme se maintient. Dès que l'un de ces éléments fait le fier et veut dominer les autres, la discorde se met dans le corps et la mort s'ensuit. De même dans la République l'un doit aider l'autre et l'un supporter l'autre. Sans cette condescendance réciproque dont l'apôtre dit : « Portez les fardeaux l'un de l'autre ¹ », il n'y a pas de concorde possible ^a.

Chaque membre se sent faiblir et mourir ^b quand il se sépare du corps. De même, dit N.-S., qu'un rameau détaché de l'arbre meurt aussitôt ², qu'une rivière privée de sa source se dessèche à l'instant, qu'une goutte d'eau non suivie d'une eau abondante disparaît bien vite, de même celui-là périt bientôt qui *n'aime pas la fraternité*, selon le mot de l'apôtre ³, qui ne s'unit pas et ne s'accorde pas avec ses frères.

Les Païens racontent ⁴ que le Scythe Sylvius donna en mourant cette leçon à ses fils : il leur remit un faisceau de flèches et engagea chacun d'eux à le briser. Comme ils ne pouvaient le faire, il brisa lui-même chaque flèche, une à une. Quand les hommes se divisent et se

^a. *Var.* : Ici se place un développement sur la musique qui interrompait mal à propos l'analogie tirée des membres du corps humain. Skarga l'a transporté plus loin après l'avoir remanié :

La musique composée de six et huit voix renferme des voix différentes, hautes, basses et moyennes. De même dans la République il y a divers Ordres [*stany*, les Ordres de la nation]. Quand une voix s'élève, une autre doit s'abaisser ; de même dans la République les uns doivent être placés plus haut et les autres plus bas. [Dans la musique] quand une voix rompt la mesure, les oreilles s'en offensent ; de même dans la République il faut que chacun reste dans son ordre pour ne pas altérer la douceur de la sainte concorde. S'il n'y a pas un chef de musique placé au-dessus des autres musiciens pour battre la mesure, beaucoup de fautes et d'affreux coups de voix gâtent l'agrément du chant ; de même dans la République, s'il n'y a pas quelqu'un chargé de gouverner les sujets et d'effacer leurs dissentiments, tout le royaume est bouleversé par la discorde.

Dans le corps, aucun membre ne doit s'attendre à rien de bon s'il n'est uni aux autres ; de même, dans la République, celui qui ne soigne que sa fortune particulière et qui n'a pas souci de l'intérêt général en se joignant à tous, doit fatalement périr ; car il n'y a de vie que dans un corps commun où se groupent tous les membres.

^b. *Var.* : mourir, ajouté en 1610.

1. Ad Galat., 6, 2 : *Alter alterius onera portate.*

2. Joan., 15, 6 : (*Si quis in me non manserit*), *mittetur foras sicut palmes et arescet.*

3. I. Petr., 2 (fausse référence ; c'est 3, 8, qu'il faut indiquer) : *fraternitatis amatores.*

4. *Plutarchus in Apophleg.* [Référence insuffisante. Il y a dans Plutarque (*Vies et œuvres morales*) des centaines d'apophtegmes et trois recueils spéciaux (*Apoph. regum*

querellent, ils sont très faibles ; mais, quand ils se tiennent en groupe et d'accord, ils résistent fortement à tous les ennemis, selon cette parole de l'Écriture : « il est difficile de rompre une corde à trois brins »¹.

Prenons aussi exemple de la musique pour revenir à l'ordre et à la concorde. Dans la musique il y a les différentes voix de soprano, de basse, d'alto, de ténor, etc., les unes plus hautes, les autres plus basses, et d'autres moyennes ; mais il n'y a qu'un seul chant. Le soprano ne se substitue pas à la basse ni l'alto au ténor. Chaque voix s'accorde avec les autres et observe la mesure. Si l'une d'elles rompt la mesure, elle détruirait tout le charme du chant et blesserait l'oreille de l'auditeur. Un chef de musique dominant les autres musiciens marque les temps avec un bâton ou avec la main, et donne la mesure, sans quoi toutes les voix iraient au hasard et perdraient l'agrément de leur timbre. Chez un peuple, le même accord doit exister sous l'autorité d'un seul chef, afin que d'aimables et agréables jouissances se répandent sur toutes les classes.

a. Var. : Dans les deux premières éditions, Skarga ajoutait : « Il est très facile de rompre une corde d'un brin. » Il a supprimé en 1610 cette phrase inutile, car elle se sous-entend facilement.

(Ici se place un développement que Skarga a remanié en 1610 et que nous avons vu plus haut) : Si dans le corps l'œil voulait se mettre à la place de la main, la langue à la place du pied, et la main à la place de l'estomac, ce serait un grand désordre et une affreuse difformité. De même, dans la République il faut que chacun reste à sa place et ne jalouse personne. Le pied est bien là où il a été mis, car il ne peut trouver place sur la tête. Ainsi il convient que chacun reste dans son ordre ; c'est utile et bon pour toute la République. Que la main n'envie pas à l'œil sa beauté, car elle ne peut se tenir à une place si étroite ni faire ce que fait l'œil.

Dans le corps, dit l'apôtre (I. ad Cor., 12, 23 : *Et quæ putamus ignobiliora membra esse corporis, his honorem abundantiorum circumdamus*) le membre noble ne méprise pas le membre inférieur. La tête ne dit pas au pied qui foule la boue : « Qu'ai-je de commun avec toi, vilain pied ? Je ne me soucie pas de toi » ; mais elle le respecte, car elle sait que sans lui elle ne peut se déplacer. Que de même dans la République les ordres supérieurs ne méprisent pas les bourgeois et les paysans. Ces pauvres petits vermis-seaux qui sont par vous si méprisés et si opprimés, voyez comme ils vous soutiennent, vous nourrissent et vous enrichissent. Ayez pour eux de la considération afin, comme dit l'apôtre, que le membre inférieur soit plus honoré (I. ad Cor., 12, 23, cité plus haut) ; car autrement, faute d'un tel accord, vous devez tous succomber et périr.

O Dieu.. (Ici se place la prière finale, V. p. suiv.)

et imperatorum, ap. laconica, ap. lacænarum). Skarga cite Plutarque de seconde main ; le nom seul du Scythe *Sylvius* le prouve. Il s'agit du roi des Scythes *Scilure* (Σκυλοῦρος) dont Plutarque raconte l'anecdote en deux endroits : 1^o *Regum et imperatorum apophthegmata* (tome II des *Moralia*, édit. Taubner, p. 8 : Σκυλοῦρος, ou édit. Didot, Plut., III, *Mor.*, I, 207, ligne 41). 2^o *De Garrulitate*, édit. Didot, Plut., III, *Mor.*, I, p. 618, ligne 50.

C'est le sujet bien connu de la fable 171 d'Esopé (*les Enfants du laboureur*) ; 47 de Babrius (*le Laboureur et ses fils*) ; IV, 18, de La Fontaine (*le Vieillard et ses Enfants*).

1. Eccl., 4, 12 : ... *Funiculus triplex difficile rumpitur.*

O Dieu, toi qui aimes et fondes la concorde et l'unité, dispose les cœurs de ceux qui nous gouvernent de manière qu'ils soient tous comme un seul homme avec les mêmes pensées et les mêmes vues pour le bien de l'Eglise et de ton peuple ¹ ! Envoie-leur l'Esprit de Concorde et d'Amour, afin qu'ils aient une condescendance mutuelle, qu'ils portent le fardeau les uns des autres, et que pour le bien public ils sacrifient à la patrie leurs griefs personnels. Que la prière, par laquelle tu as demandé pour nous à ton Père que nous soyons uns, ait son efficacité, afin qu'obéissant à ton commandement d'amour mutuel et de paix, nous remportions de la consolation de ces diètes ! Je te fais cette demande par ta passion et ta précieuse mort, à toi qui règues dans les siècles avec le Père et le Saint-Esprit, Dieu un en trois personnes². *Amen !*

1. Nous lisons : *Kosciola i ludu twego*, regardant comme une erreur typographique ou un oubli l'absence de la conjonction dans l'édition de 1610, car « de l'église de ton peuple » ne nous paraît pas donner un sens satisfaisant et d'accord avec le contexte, et (surtout) la conjonction existe dans les premières éditions.

2. *Dieu en trois personnes* a été ajouté en 1610 par manière de protestation contre les doctrines sociniennes qui avaient repris en Pologne depuis que Faust Socin (vers 1600) avait amené les sectes antitrinitaires à une certaine unité. A cette époque, les sociniens se croyaient si redoutables qu'ils osaient écrire ces deux vers latins :

*Tota ruet Babylon ; destruxit tecta Lutherus,
Muros Calvinus, sed fundamenta Socinus.*

(Citation de Lauterbach, Sam. Fried. : *Ario-Socinismus olim in Polonia*, Leipzig, 1725, p. 226.)

QUATRIÈME SERMON DE DIÈTE

QUE LA RELIGION CATHOLIQUE ASSURE LA BONNE HARMONIE
ET L'INTÉGRITÉ DES ROYAUMES ^a

« Vous serez pour moi un royaume
sacerdotal et une nation sainte ».

(Exod., 19, 6.) ¹

Quand le Seigneur tira son peuple de la pesante servitude d'Égypte (outre les femmes et les jeunes gens au-dessous de vingt ans; ce peuple comprenait environ soixante mille hommes en état de porter les armes), il voulut en faire un royaume à lui, assis et fondé sur une bonne organisation, sur un bon gouvernement et de bonnes lois. Et il parla ainsi aux Israélites par la bouche de Moïse : « Vous avez vu ce que j'ai fait
« aux Égyptiens, et comment je vous ai portés sur les ailes des aigles et
« vous ai adoptés. Si donc vous écoutez ma voix, et si vous gardez
« l'alliance ou le pacte que j'ai fait avec vous, je vous tiendrai pour
« mon héritage plus que les autres peuples, car toute la terre est à moi,
« et vous serez pour moi un royaume sacerdotal et une nation sainte ². »

a. Var. : Sur la troisième maladie de la République qui vient de l'atteinte portée à la religion catholique par l'hérésie pestilentielle. — (On observera la différence de ton entre le titre de ce sermon en 1597 (ou 1600) et en 1610.)

Skarga avait à traiter de la troisième maladie de la République, la contagion hérétique. Il a cru devoir consacrer à cet objet deux sermons, ou plutôt il s'est vu obligé par l'abondance de la matière de détacher de son discours une partie qui est devenue un sermon, le quatrième. A ce quatrième sermon, il a donné un titre qui ne correspond guère à la matière traitée, car le vrai titre devrait être : *Que la religion doit être le fondement des royaumes et la religion catholique le fondement des royaumes chrétiens.*

1. Texte de la Vulgate : *Et eritis mihi in regnum sacerdotale et gens sancta.*

2. Exod. : 19. 4, 6 : *Vos ipsi vidistis quid fecerim Ægyptiis, quomodo portaverim vos super alas aquilarum et assumpserim mihi. Si ergo audieritis vocem meam et custodieritis pactum meum, eritis mihi in peculium de cunctis populis ; mea est enim omnis terra. Et vos eritis mihi in regnum sacerdotale et gens sancta.*

Ces paroles montrent d'abord que la vraie liberté consiste non seulement à ne pas servir des tyrans comme Pharaon ¹ et à échapper à leur oppression, mais encore à obéir et à se soumettre aux lois et aux règlements du royaume quand on est dans un même royaume et un même Etat, sous un même roi. Dieu a tiré les Israélites d'une servitude tyrannique ; mais il les a soumis à ses lois saintes et justes et à son service. Or une servitude de ce genre est une véritable liberté, parce que nous servons notre maître naturel, un maître qui paie bien ses serviteurs, et dont le service est une véritable royauté.

Ces paroles du Seigneur nous font voir aussi que Dieu voulut donner la Religion ou le Sacerdoce pour fondement à ce royaume, à cet Etat profane, car il le baptisa d'un nom tel que si quelqu'un eût demandé : « Comment appelle-t-on ce royaume ? » chacun aurait pu répondre : « Un royaume sacerdotal. » Il est, en effet, fondé sur la Religion qu'enseignent les prêtres, et sur la connaissance et le culte du vrai Dieu ; et il s'unit et se marie à eux, comme l'édifice au fondement sur lequel il repose et sans lequel il s'écroule.

Voilà pourquoi Dieu donna comme premier magistrat à cet Etat profane Moïse qui était prêtre, selon cette parole du psaume : « Moïse et Aaron sont parmi ses prêtres ² » ; et en même temps Moïse était également roi ou seigneur souverain pour leur enseigner d'abord la Religion, c'est-à-dire la connaissance du vrai Dieu et le culte qui lui est dû, et ensuite les lois civiles et politiques concernant la paix et la guerre. Voilà aussi pourquoi, lorsque Dieu donna par écrit des lois à cet Etat, il les inscrivit sur deux tables, remplissant la première de prescriptions sur la Religion ou le service divin, et la seconde de prescriptions politiques.

Le premier, le deuxième et le troisième commandement portent en effet que nous aurons un seul et même Dieu, sans jamais nous attacher à un autre ni à des croyances étrangères, et cela invariablement ; que nous saurons honorer ce Dieu, et, qu'à certains jours, et particulièrement aux fêtes, nous vaquerons à son service en assistant aux sacrifices et à l'enseignement des prêtres ³. C'est en cela que consistent toute la Religion et la fonction sacerdotale.

1. On prenait autrefois le nom de Pharaon pour un nom propre ; on sait aujourd'hui que c'est le nom générique donné par la Bible aux rois d'Egypte.

2. Ps. 98, 6 : *Moses et Aaron in sacerdotibus ejus.*

3. Par une fausse assimilation du culte juif avec le culte chrétien, Skarga commet une double erreur ; car dans l'ancienne loi il n'y avait pas obligation d'assister aux sacrifices, et ni les prêtres (enfants d'Aaron) ni les lévites n'étaient chargés de l'enseignement religieux, mais uniquement du soin du culte, et en particulier des sacrifices au temple de Jérusalem. L'enseignement religieux était donné par les docteurs de la Loi.

La seconde table renferme les lois qui concernent l'Etat, dont la tranquillité et la prospérité dépendent du respect, de l'honneur et de l'entière obéissance qu'on observe à l'égard des magistrats et des supérieurs, nos pères, et du soin qu'on prend de ne faire aucun tort au prochain et de lui garder un sincère et mutuel amour. « Ne tue pas ; ne commets pas d'adultère ; ne vole pas ; ne convoite pas ¹. » Tout cela favorise la paix publique.

Et, quand Moïse dut abandonner cette charge sacerdotale et royale ou profane, et s'en démettre aux approches de la mort, voici comment il unit par une sorte de mariage l'autorité profane au sacerdoce. Dès que Dieu lui fit connaître le jour de sa mort, il lui adressa cette prière : « Seigneur, donne à cette multitude un homme qui puisse entrer et sortir « devant eux et les faire sortir ou entrer, afin que le peuple de Dieu ne « soit pas comme une brebis sans pasteur². » Le Seigneur lui ordonna de prendre Josué et de le présenter au prêtre Eléazar, fils d'Aaron (car Aaron était déjà mort). Et, devant tout le peuple, Moïse apprit à Josué ce qu'il avait à faire et il lui remit le gouvernement en ordonnant à tous de lui obéir. Et il ajouta que, « toujours avant d'entreprendre « quelque chose, il devait consulter Dieu par l'entremise du prêtre « Eléazar, et, sur la parole de ce dernier, entrer et sortir, lui et tout le « peuple ³ ».

Remarquons comment Josué, ce roi ⁴ établi sur le peuple, ne prend pas le gouvernement sans l'assistance du prêtre. On lui a donné un prêtre, afin d'écouter ce que celui-ci aurait à lui dire de la part de Dieu. Et Moïse à ce sujet avait écrit cette loi : « Que le roi, dès qu'il montera sur le trône, reçoive des mains des prêtres les livres de la Loi divine ; qu'il les lise, et qu'il apprenne à craindre Dieu et à observer « les cérémonies ⁵. »

1. [Exod., 20, 13, 17] : *Non occides ; non mæchaberis ; non furtum facies ;... non concupisces.* (On remarquera que Skarga a confondu le *non mæchaberis* de l'Exode avec le *non adulterabis* de l'Evangile (Matth., 19, 18). Il n'avait probablement pas le texte sous les yeux.)

2. Num., 27, 16, 17 : *Provideat Dominus... hominem qui sit super multitudinem hanc et possit exire et intrare ante eos, et educere eos vel introducere, ne sit populus Domini sicut oves absque pastore.*

3. Num., 27, 21 : *...Si quid agendum erit, Eleazar sacerdos consulat Dominum ; ad verbum ejus egredietur et ingredietur : ipse et omnes filii Israel eum eo, et cetera multitudo.*

4. Il n'y eut pas de rois en Israël avant Saül, et c'est abuser des termes que de donner ce titre à Moïse et à Josué. La thèse de Skarga ne prouve qu'une chose, c'est que Moïse établit un gouvernement théocratique sur un peuple qui avait une mission spéciale. De là à soutenir que ce gouvernement doit être le modèle des autres, il y a loin, et nous ne connaissons qu'Orzechowski pour avoir osé pousser ce principe avec toutes ses conséquences jusqu'à l'absurde.

5. Deut., 17, 18, 19 : *Postquam autem sederit in solio regni sui, describet sibi Deute-*

Nous voyons dès lors comment la Religion et le Sacerdoce sont le fondement des royaumes chez les peuples du vrai Dieu ¹. C'est ce que montre la simple raison naturelle ; car, sans l'aide de Dieu, les royaumes et les républiques ne peuvent se fonder, se soutenir et se défendre. Ils sont exposés à de tels accidents et de telles difficultés, qu'ils ne trouvent ni force ni conseil pour s'en tirer, si ce n'est avec l'aide de Dieu, le roi suprême et tout-puissant.

C'est pour ce motif que les païens, en fondant leurs royaumes, établirent d'abord des lois sur la religion et le service de la divinité ; car c'est une chose assez connue, que la fameuse loi romaine des XII tables était divisée en trois parties : la première concernant la religion ; la seconde les affaires publiques, et la troisième les affaires privées ². Le meilleur gouvernement et la plus heureuse législation sont en effet ceux du peuple qui s'est formé à la crainte de Dieu et qui, à cause de cela, sait, voit et peut punir tout mal, ne veut pas le faire lui-même, et se soumet à des magistrats comme à des dieux terrestres donnés par le Dieu du Ciel ³.

Les sages païens de l'antiquité, qui écrivirent et établirent des lois pour les peuples, ont toujours voulu faire croire qu'ils tenaient ces lois des dieux, pour amener le peuple par la crainte de la divinité à observer leurs prescriptions. Ainsi firent Numa chez les Romains, Lycurgue chez les Grecs et Mahomet chez les Turcs ⁴, quoique par feinte et fourberie. Mais ce que ces législateurs voulaient appuyer sur le mensonge, le peuple de Dieu le fit voir comme une vérité démontrée, à savoir qu'il tenait de Dieu lui-même ses lois, ses prêtres et sa religion selon

ronomium legis hujus in volumine, accipiens exemplar a sacerdotibus leviticæ tribus ; et habebit secum, legetque illud omnibus diebus vitæ suæ, ut discat timere Deum suum et custodire verba et ceremonias ejus, quæ in lege præcepta sunt. (La traduction de Skarga est une citation abrégée.)

1. N'est-ce pas là conclure du particulier au général ? Qu'est-ce d'ailleurs que cette expression équivoque : les peuples du vrai Dieu ? Israël a été le peuple de Dieu, parce qu'il a été choisi de Dieu entre les autres. Les peuples chrétiens sont les peuples du vrai Dieu en ce sens qu'ils adorent le vrai Dieu. Skarga semble tirer ses conclusions à la faveur de cette équivoque. Il ne fait d'ailleurs que répéter ici la théorie qu'on rencontre à satiété dans les œuvres d'Orzechowski. (V. par exemple : *Chimæra*, *Quincunx*, etc., etc.)

2. Cette division de la loi des XII tables est arbitraire et fautive. (V. l'analyse des XII tables donnée par Ad. Berger : *Hist. de l'éloq. latine* (1872), t. Ier, p. 63.) Selon son habitude, Skarga ne va pas aux sources.

3. *Ausonius* (?). Skarga fait peut-être allusion à : *Ausonii ad Gratianum actio pro consulatu*, où Ausone félicite Gratien de ce qu'il prend conseil de Dieu dans son gouvernement (Migne, *P. L.*, XIX, col. 942) : *Quæ comitia pleniora unquam fuerunt quam quibus præstitit Deus consilium ?... Sic loqueris : consilium meum ad Deum retuli.* — Dans les poésies d'Ausone, nous n'avons rien trouvé qui justifie cette référence.

4. C'est chez les Arabes qu'il fallait dire.

les prescriptions de laquelle les rois étaient tenus de gouverner¹.

Et quand Moïse établit le gouvernement des Soixante-Dix², il prescrivit à ces derniers d'aller d'abord au Temple, où ils reçurent l'Esprit de Sagesse et inaugurèrent leur magistrature profane en prophétisant d'après l'enseignement des prêtres : cela veut dire qu'ils apprirent des prêtres, d'abord à louer le Seigneur, à confesser sa puissance et son empire sur eux, à connaître les lois divines, et, seulement après cela, à gouverner les hommes³.

C'est aussi ce qui apparut en Saül ; car dès qu'il eut reçu de Samuel l'onction royale, il prit l'esprit sacerdotal et se mit aussitôt à prophétiser parmi les prêtres, en sorte que le peuple disait avec étonnement : « Est-ce que Saül aussi est parmi les prophètes⁴ ? » Avant d'inaugurer ses fonctions profanes, il était en quelque sorte devenu prêtre et avait appris à prophétiser⁵, c'est-à-dire à servir le Seigneur et à le glorifier, en se formant à la crainte de Dieu.

David de même commença son règne par prophétiser de la sorte. Dès qu'il eut été élevé à l'empire, il tint une diète et pria ses sujets de l'aider au service de Dieu, afin que l'Arche d'alliance eût une place plus convenable et de plus grands honneurs qu'auparavant. Puis, au milieu des prêtres et revêtu de leurs ornements, rendant gloire au Seigneur, il s'humilia profondément devant Dieu de qui il tenait le trône, et devant ses prêtres ; et, dansant devant l'Arche⁶, il fit voir les fruits de sa religion et de sa piété envers Dieu.

Salomon aussi consacra les commencements de son règne à bâtir le Temple, et à en amasser les matériaux. Josaphat, Ezéchias, Josias et Joas⁷ portèrent de même leurs premières vues sur la religion. Ils s'entendirent avec les prêtres dont ils reçurent l'enseignement, s'attachèrent à la religion et au service divin, et, avec l'aide des prêtres, les purgèrent de l'erreur et de l'idolâtrie⁸.

1. Ce développement sur les païens n'est qu'une digression, car Skarga va revenir aux Juifs et continuer sa démonstration de leur gouvernement théocratique.

2. Num., 11, 24-25. (Simple allusion à ce passage.)

3. Les chefs du peuple apprenant des prêtres à gouverner les hommes, c'est là de la pure théocratie.

4. I Reg., 10, 11 : *Num et Saul inter prophetas* ?

5. Chez les Juifs le nabi ou prophète est l'interprète de Dieu auprès des hommes. Il n'est pas nécessaire qu'il prédise l'avenir ; mais il est essentiel que sa parole soit inspirée de Dieu. (V. Le Hir : *Etudes bibliques : Les prophètes d'Israël*, art. II, t. I, p. 57.)

6. I Reg., 10, 11 : *Et David saltabat totis viribus ante Dominum ; porro David erat accinctus Ephod lineo.*

7. Skarga n'a pas observé l'ordre chronologique qui est le suivant : Joas, Ezéchias et Josias.

8. [II Paralip., 2, 19, 24 et 34, *passim*.]

Sous la Loi nouvelle, pendant trois siècles, la Religion administra seule le Royaume de Dieu et son Eglise, c'est-à-dire que les prêtres et les évêques gouvernèrent seuls, et pourvurent aux besoins spirituels et temporels du peuple de Dieu¹ ; car, comme il n'y avait pas encore de roi chrétien, ils jugeaient eux-mêmes les causes civiles et criminelles, et, conformément à l'enseignement de l'apôtre², ils interdisaient aux fidèles de recourir aux juges païens.

Ainsi, comme autrefois Moïse, les évêques unissaient la Religion à la Royauté, et ils étaient en même temps prêtres et rois ; et c'est pourquoi saint Pierre appelait les chrétiens *un sacerdoce royal*³, sur le modèle de la synagogue qui est appelée un *royaume sacerdotal*. Il y avait cette différence, que là c'était un royaume, mais un royaume sacerdotal, tandis que chez nous c'était un sacerdoce, mais un sacerdoce royal. Là, le roi gouvernait, mais avec le prêtre ; ici, le prêtre gouvernait, mais avec le roi et par le roi.

Les deux glaives ont été donnés à Pierre : l'un, qui est le glaive spirituel ; il le manie de sa propre main ; et l'autre, il le manie par la main des seigneurs et rois, comme l'écrit saint Bernard⁴. Et cela vient de ce que la Nouvelle Loi a un caractère plus spirituel, des fondements religieux plus profonds et un culte plus fervent que l'ancienne Loi ; car la nouvelle Eglise, ainsi que sa royauté, connaît mieux et plus clairement

1. Les trois premiers siècles du christianisme représentent l'ère des persécutions. C'est une époque anormale dont on ne peut tirer aucun argument sur la constitution politique de la société chrétienne.

2. I ad Cor., 6, 1 : *Audet aliquis vestrum, habens negotium adversus alterum, judicari apud iniquos, et non apud sanctos ?* S. Paul ne parle que des tribunaux. Il fait honte aux chrétiens d'avoir à y recourir. Pour le reste, il leur ordonne d'être toujours soumis aux empereurs, et les premiers chrétiens reconnaissaient, au temporel, les pouvoirs établis.

3. I Petr., 2, 9 : *Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis, ut virtutes annuntietis ejus qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum.*

Le *regale sacerdotium* de S. Pierre ne paraît pas destiné à autre chose qu'à marquer la dignité et la sainteté du chrétien, et n'est-ce pas faire un tour de force que d'en tirer une théorie politique ?

4. S. Bern. : *De consideratione*. Référence vague quand on sait que ce traité renferme cinq livres. (Migne, P. L., CLXXXII, S. Bern., t. Ier, col. 776, *De consid.*, lib. IV, cap. III : *Uterque ergo Ecclesie et spiritualis scilicet gladius, et materialis ; sed is quidem pro Ecclesia, ille vero ab Ecclesia exserendus : ille sacerdotis, is militis manu, sed sane ad nutum sacerdotis et jussum imperatoris.*) (Même doctrine dans une lettre au pape Eugène III (Epist., 256, col. 463-464) : *Petri uterque [gladius] est : alter suo nutu ; alter sua manu, quoties necesse est, evaginandus.*

Le vague de la référence fournie par Skarga autorise à penser que la citation est de seconde main, et comme notre auteur a largement exploité cette mine qu'étaient les *controvertes* de Bellarmin, on peut croire que c'est à Bellarmin qu'il a emprunté ce texte pour lui. (T. II, 562 D. (éd. 1620) au livre III *De Laicis*, chap. xxvii.)

son Dieu, craint le Seigneur d'une crainte plus filiale, tient en plus grand mépris les choses visibles, grâce à l'exemple du fils de Dieu, et a reçu de plus grands privilèges pour jouir des trésors spirituels et s'attacher à eux. En conséquence, l'autorité spirituelle passe dans cette Eglise avant l'autorité royale. C'est pour cela que, dans la Nouvelle Loi, quand les affaires profanes des royaumes sortirent des mains des évêques pour aller à celles des princes temporels, à partir de Constantin le Grand ¹, les rois n'affectèrent pas de s'élever au-dessus des prêtres ; mais, comme des fils spirituels devant leurs pères, ils s'abaissèrent devant les prêtres et les honorèrent comme des messagers de Dieu ; car ce ne sont pas les prêtres qui s'attachèrent aux rois de ce monde, mais les rois qui s'attachèrent aux prêtres, au gouvernement chrétien, à l'Etat chrétien et à ses lois. Alors se réalisa cette prophétie d'Isaïe : « Les « loups se joindront aux bœufs, les lions aux brebis, les léopards aux « jeunes taureaux, et voudront habiter parmi eux ; et ils se laisseront « conduire et diriger par un petit enfant ². » Cela veut dire que ces rois, ces empereurs et ces monarques universels qui avaient, comme des lions, des loups et des léopards cruels, déchiré et dévoré pendant trois cents ans les brebis du Christ, après avoir dans la suite déposé leur fureur, leur violence et leur cruauté, se sont joints en foule aux pauvres petites brebis qu'ils égorgaient, et ont demandé ou consenti à être gouvernés par ces évêques et prêtres, saints, mais pauvres, qui ressemblaient à de petits enfants.

C'est ce qui apparut d'abord sous Constantin le Grand qui établit son autorité et son empire universel sur la religion chrétienne. Connaissant le Dieu de qui il tenait l'empire, il en honorait fort les prêtres, et employait sa force et ses ressources au service de la Religion et à la propagation de la foi chrétienne ³, car il envoyait par toute la terre ses décrets en langue latine, pour autoriser les chrétiens à bâtir partout des églises, à répandre de tous côtés la Loi de Dieu et l'Evangile, et à les rendre ac-

1. Skarga brouille l'ordre des temps ; pendant les trois premiers siècles, il n'y a rien de semblable. Après les invasions des barbares, la société étant désorganisée, les peuples ont recouru aux évêques, c'est-à-dire à l'Eglise, la seule puissance organisée. Ce n'est pas une question de principe, c'est une simple question de fait.

2. Isaï., 11, 6 : *Habitabit lupus cum agno, et pardus cum hædo accubabit ; vitulus et leo, et ovis simul morabuntur, et puer parvulus minabit eos*. On voit que Skarga a traduit peu exactement, peut-être faute d'avoir recouru au texte.

3. Constantin honorait les prêtres et protégeait la religion chrétienne ; mais sa protection tendait à une domination qui se dessina nettement sous ses successeurs, et qui pesa lourdement sur l'Eglise. (V. à ce sujet Bouché-Leclercq, *les Pontifes de l'ancienne Rome*, p. 409-412.)

cessibles à tous¹. Il honorait tellement les évêques que jamais il ne voulut intervenir dans leurs jugements, et que même au contraire il les laissa juger les affaires temporelles et permit d'en appeler à eux de tous ses juges et ses fonctionnaires, avec ordre d'exécuter leurs sentences². Voici comment, selon Optat, il réprimanda les hérétiques donatistes qui en appelaient à lui du jugement de l'Eglise : « O folie et audace furieuse ! Ils ont osé faire appel comme dans les causes des païens³. »

Comme Constantin avait été élevé parmi les païens, ceux de Rome honoraient en lui le pontife suprême de leurs faux dieux⁴ ; mais il ne voulut pas se laisser prévenir pour cela en faveur du paganisme, et il n'en honora que davantage et de façon plus marquée le souverain pontife du Dieu des chrétiens. Chez les Romains, le pontife suprême des faux dieux avait une autorité si grande qu'il pouvait au nom de la religion relever ou rendre caducs les décrets de leurs diètes (comices)⁵, et qu'on ne pouvait entreprendre aucune guerre sans son consentement⁶. C'est ce

1. Euseb., *Hist. Eccl.* [lib. X, cap. II (dans Migne, P. G. XX, col. 846) : *De institutione ecclesiarum*, et cap. V. (col. 879) : *Exemplum constitutionis Imperatorum Constantini et Licinii* (édit. de Milan)].

2. A. I. I, *De episc. jud. C. Theod.* [Prim. de Episcopali Judicio. Codex Theodosianus]. *Omnes itaque causæ quæ vel prætorio jure vel civili tractantur Episcoporum sententiis terminatæ perpetuo stabilitatis jure firmentur : nec liceat retractari* [dans Baronius *retractare*] *negotium quod Episcoporum sententiâ deciderit.* (Codex Theodosianus, ed. Jac. Gothofred. Lipsiæ, 1738, t. VI, p. 340 : *ETRAVAGANS de Episcopali Judicio*. Skarga a pris ce texte dans Baronius à l'année 314, num. 37 (t. III, p. 572, édit. Baronius-Pagi, 1741.)

3. Cont. Parmen., lib. I. : *Donatus appellandum esse ab episcopis credidit. Ad quam appellationem Constantinus imperator sic respondit : O rabida furoris audacia ! sicut in causis gentilium fieri solet appellationem interposuerunt.* (Migne, P. L., XI, col. 934, Optatus Milev, *De Schismate Donatistarum adversus Parmenianum*, lib. I, cap. 25.) Skarga a emprunté ce texte à Baronius, t. III, ad an. 314, num. 36, p. 572, avec la référence : Optatus : *CONTRA Parmen.* I, 1.

4. Cette façon de dire que Constantin prit et garda le titre de *Pontifex maximus* de la religion païenne trahit l'embarras de Skarga en face de l'opportunisme de cet empereur.

5. Skarga, parlant de l'influence politique du *Pontifex maximus*, semble oublier que dans l'ancienne Rome la religion était entièrement subordonnée à l'Etat dont elle faisait partie intégrante. (V. Bouché-Leclercq, *op. cit.*, p. 311 et 314, et du même auteur art. *Pontifices* dans le *Dict. des Ant.* de Daremberg.) Il aurait pu se rappeler ces mots de Cicéron (*exorde du Pro Domo*) : *Vos, [Pontifices,] eosdem et religionibus deorum immortalium, et summæ reipublicæ præesse voluerunt* [majores vestri].

6. Cic., *De natura deor.*, lib. II, et *De legibus* lib. II. Les passages auxquels Skarga fait allusion semblent être ceux-ci : Dans le *De nat. deor.*, II, 4, il est question de l'autorité des augures (qui dépendaient du *Pontifex maximus*) : *magna augurum auctoritas* (il s'agit des comices et de l'élection des consuls). (V. aussi 27.)

Dans le *De legibus*, II, 8 : *Sacerdotes salutem populi augurando. Quæ augur injusta, vitiosa, dira defixerit, irrita infectaque sunt et 12 : maximum et præstantissimum in Republica jus est augurum, etc..., leges non jure rogatas tollere...* (V. tout le paragraphe.)

qui fit que Constantin déjà chrétien, et ses successeurs jusqu'à Gratien portèrent le titre de pontifes suprêmes du paganisme, par considération pour le Sénat où les païens étaient encore nombreux, et pour garder sur ces païens leur ascendant. Constantin dès lors accorda de grands honneurs au pape Sylvestre comme souverain pontife du vrai Dieu. Il lui céda son palais de Latran et ensuite Rome elle-même ; puis il fit des donations considérables ¹ au Siège romain qu'il regardait comme le soutien de son empire.

Par la suite, les évêques reçurent de Constantin, de ses fils et des autres empereurs, un honneur semblable à celui qui ressort du récit suivant fait par un auteur ecclésiastique ² sur Léontius, évêque de Tripolis en Lydie : « Comme l'impératrice Eusébie, avec l'arrogante fierté d'une femme mondaine, avait fait dire à l'évêque Léontius de se rendre auprès d'elle, l'évêque lui fit cette réponse : « Si tu veux que je me rende auprès de toi, garde la considération qui est due aux évêques. Dès que j'entrerai, tu descendras de la hauteur de ta Majesté ; tu viendras respectueusement à ma rencontre, et tu baisseras la tête sous ma main pour recevoir la bénédiction. Puis, je m'assiérai, et tu te tiendras modestement debout jusqu'à ce que je te fasse asseoir. Si tu agis ainsi, j'irai à toi ; autrement tu n'as pas assez à me donner pour que je fasse bon marché du respect dû aux évêques, et que j'outrage la divine charge du sacerdoce. »

Chacun peut voir par là en quel honneur étaient la Religion et ses ministres auprès des empereurs et des rois, quand ceux-ci s'attachèrent à notre sainte croyance.

Il faut lire dans la vie de saint Ambroise de Milan, comment Théodose le Grand honorait cet évêque et redoutait son autorité spirituelle, quand il abaissait sa tête et sa majesté devant la religion et les prêtres, pour recevoir la pénitence imposée par eux. Dès que Dieu l'eut assis sur le trône impérial, il se mit au service de la Religion pour en faire le soutien de son règne. Aussitôt il porta des décrets contre les Ariens, qui avaient occupé tous les sièges épiscopaux sous l'empereur arien Valens, après en avoir chassé les catholiques, et il leur ordonna de rendre ce qu'ils

1. Malgré la démonstration faite par Laurent Valla du caractère apocryphe de la donation constantinienne, Skarga continue à regarder comme authentique cette pseudo-donation.

2 Suidas ex Eustorg., Baronius, t. III, (Il nous paraît inutile de transcrire cet emprunt avoué fait à Baronius. (V. anno 325, n° 16, Baronius-Pagi (1741), t. IV, p. 91 b.) On lit dans le texte de Baronius ces mots : *declarat ex Eustorgio Suidas*, dont Skarga a fait une référence. Baronius a écrit à la marge en manchette : *Suid [as] in Leontio*.)

avaient pris injustement et de cesser d'empoisonner de leur venin la sainte Foi et les âmes des hommes.

Honorius, son fils, écrivit à son frère Arcadius, qui régnait à Constantinople sur les royaumes d'Orient, et qui persécutait le saint évêque Chrysostome, et d'autres avec lui, pour assouvir la furieuse colère de son épouse Eudoxie : « Je suis certain, mon bien-aimé frère, que la chute « ou le maintien de notre pouvoir dépend des prières des prêtres ¹, » ce qui veut dire : « Quand nous honorons les prêtres et la Religion, « Dieu consolide notre puissance ; mais il la renverse lorsque nous « excitons leur colère et que nous ne servons pas la Religion. » Voilà comment cet empereur regardait la Religion comme le fondement et le soutien de son trône et de son royaume.

Théodose le jeune, fils d'Arcadius, parle aussi de la même manière en écrivant aux évêques au sujet du concile d'Ephèse ² : « Notre « République, dit-il, a pour fondement particulier la Religion, qui « s'adresse à Dieu et à laquelle elle est étroitement apparentée et associée. L'une dépend de l'autre ; l'une tire de l'autre l'accroissement de « sa prospérité. » Voilà comment il reconnaît que la Religion est l'appui du royaume et que l'union entre les deux est telle que, si l'une va mal, l'autre doit souffrir aussi, et que, si l'une prospère, l'autre fleurit auprès d'elle.

Cet empereur a prouvé sa grande humilité envers Dieu, ses églises et ses autels, quand, défendant par une loi à tout fonctionnaire d'oser saisir dans une église le plus nuisible malfaiteur ³, il écrit ceci : « Nous qui sommes toujours entourés des armes d'une juste puissance, « nous quittons notre épée à la porte de l'église, et, par humilité, nous

1. Baronius, t. IV [t. VI, ad ann. 407, n° 28, p. 529 (ed. Pagi, 1741)] *Certus et ipsum imperium nostram ruere et stare precibus sacerdotum.*

2. C'est le troisième concile œcuménique. Il eut lieu en 431, et condamna Nestorius.

In actis concil. Ephesini. [Référence prise à Baronius, t. VII, anno 431, num. 44 à 48, p. 365.] Skarga n'a pas l'air de se douter que ces actes forment un énorme volume (plus de 1,300 pages in-fol, dans Labbe, t. IV et V) et il aurait pu donner la référence de Baronius complète : Edit. Pelt., cap. xxxii, tom. I.

3. A. l. 4 : *de his qui confugiunt ad eccles.*, Cod. Theod.-Skarga a traduit le texte d'après Baronius, avec ses lacunes et ses faux sens ou ses inexactitudes (Baronius-Pagi, 1741), t. VII, p. 351, ad annum 431, num. 3 et 4.) Comme on peut le voir par la transcription suivante :

Nam et nos qui semper JURE IMPERII armis circumdamur. [Bar : qui legitimi imperii armis nunquam non circumdamur] quosque sine armatis stipatoribus esse non convenit, templum ingressuri foris arma relinquimus, et ipsum etiam diadema deponimus. [Bar : diadema regie majestatis insigne humiliter deponimus] et quo submissioris imperii nobis speciem præferimus, eo magis imperii nobis majestas promittitur. [Bar : lacune.] Ad sacra quoque altaria munerum tantum offerendorum causa accedimus ; et cum circumseptum sacrorum

« ôtons notre couronne, insigne de la majesté royale. Nous n'appro-
 « chons du Saint Autel que pour offrir des présents, et, après les avoir
 « offerts, nous retournons à la place commune et n'usurpons rien
 « des mystères divins. » O humilité envers Dieu trop peu célébrée,
 comme tu étais redoutable aux ennemis ! Ce Théodose, surnommé *le*
jeune, sans jamais aller à la guerre, mais restant au milieu de ses sœurs
 qui menaient dans l'innocence une vie monacale, et vaquant avec elles
 au service divin, sous la conduite de son aînée, la sage Pulchérie, ce
 Théodose, dis-je, remporta par ses généraux des victoires plus grandes
 que le roi le plus admirable et le plus belliqueux ¹. Ainsi la religion
 maintenait et étendait l'empire de ce prince.

Que cet exemple amène à résipiscence ces hommes sans probité et
 sans pudeur, qui se rendent en armes pour les diétines dans les églises, et,
 non seulement foulent aux pieds le sanctuaire, mais encore répandent le
 sang et commettent des meurtres devant les autels, outrageant ainsi le
 roi dans ses messagers et Dieu dans ses églises ². Cet empereur ne
 portait même pas ses armes en entrant dans l'église, et ceux-ci font feu
 et tuent à l'intérieur du temple, et avec cela ils restent impunis !
 O terre qui souffres ces crimes, comme tu dévoreras tes habitants
 impies !

C'était le caractère propre des royaumes chrétiens d'être tous fondés
 et édifiés sur la Religion. Tout roi chrétien reçoit en effet du Christ par
 son prêtre, la couronne avec l'épée et la puissance royale, et jamais un
 roi n'est un roi complet, tant qu'il n'a pas été couronné par le prêtre ³.

*adytum ingressi sumus, statim egredimur. [Bar : accedimus ; quibus quoque oblati ad exti-
 mum communeque atrium mox nos recipimus] nec quidquam ex propinqua Divinitate nobis
 arrogamus. — (Codex Theodosianus (édit. Gothofredi, p. 398 a), lib. IX, titul., 45 : De
 his qui ad ecclesias confugiunt.)* — Dans sa référence, Skarga n'a pas vu que la lettre (a)
 est entre parenthèses et n'est qu'un simple renvoi au texte de Baronius. Il aurait dû
 lire : (a) l. 4, de his etc... et laisser (a) de côté.

1. Skarga travestit singulièrement l'histoire. Ce Théodose II, prince incapable, tou-
 jours dominé, par sa sœur Pulchérie d'abord, et ensuite par des eunuques, laissa le
 désordre s'introduire partout et les barbares attaquer les frontières de tous côtés. Il fut
 obligé de payer un humiliant tribut à Attila. Il est vrai qu'il fit de son palais un mo-
 nastère sous l'influence de sa sœur ; mais Pulchérie aurait été mieux inspirée si, au
 lieu de lui apprendre un rôle monacal, elle lui eût appris le métier d'empereur. (V.
Hist. générale de Lavis et Rambaud, t. I, p. 169, art. de C. Bayet.)

2. Les diétines, faute d'un local assez vaste pour recevoir les électeurs, se tenaient
 généralement dans une église, et la sainteté du lieu n'empêchait pas de tirer les sabres
 du fourreau, en sorte que l'effusion du sang n'était pas rare lors de la tenue de ces
 assemblées palatinales.

Les messagers du roi étaient chargés de lire à la diétine les instructions royales (*uni-
 versaly*) sur les matières à traiter à la diète prochaine.

3. C'est la théorie d'Orzechowski. Ce dernier la pousse jusqu'à cette absurdité de
 dire que dans l'antiquité il n'y a eu de vrais rois que chez les Juifs.

Comme serviteur du Christ, il fait, aux mains du prêtre, serment et profession de s'obliger à défendre les églises, les prêtres et les lois ecclésiastiques, et promet de satisfaire à ses obligations. Telle est la loi dans toute la chrétienté. Charlemagne, entre autres titres, signait : *Indignus advocatus Ecclesiæ sanctæ catholicæ*. Et ces rois, selon l'expression du psaume, servaient le Christ ¹ en répandant la Sainte Foi d'accord avec les prêtres, en promulguant des lois contre les hérétiques et les ennemis de la vérité catholique, en défendant contre ces derniers les âmes des fidèles, en fondant et dotant partout des églises auxquelles, selon la prophétie d'Isaïe, ils apportaient leur or et leur argent.

Ce prophète appelle nourrices de l'Eglise ² les rois, qui devaient soigner, nourrir et honorer la religion de la nouvelle Loi. Voici ses paroles prophétiques : « Je t'amène, ô Jérusalem nouvelle (c'est-à-dire « Église du Christ), des fils qui viennent de loin, et avec eux leur or et « leur argent. Et ces fils étrangers te bâtiront des murs, et leurs rois « seront tes serviteurs ³. » Il dit cela de la nouvelle Jérusalem ; car, pour l'ancienne, quand, aux temps chrétiens, Julien l'Apostat commença à la rebâtir ⁴ par mépris pour le Christ, il en fut empêché par le feu et par un tremblement de terre ⁵. L'Eglise chrétienne a adopté pour fils et serviteurs du Christ les rois du monde entier, afin qu'ils soient au service de la bien-aimée du Christ, c'est-à-dire, de la Religion et de l'Eglise.

Ce royaume de Pologne, lui aussi, a été initié à cette sainte religion à laquelle il n'a jamais fait aucun changement depuis plus de 600 ans qu'il dure ^a. Nos rois aussi reçoivent à l'autel, de la main du prêtre, la

a. Var. : depuis près de 600 ans.

1. Ps. 2, 11 : *Et nunc, reges... servite Domino...*

2. [Allusion à Isai, 60, 16 : *suges, [Jérusalem nova], lac gentium, et mamilla regum lactaberis.*]

3. Isai., 59 (fausse référence ; c'est 60, 9-10) : *adducam filios tuos de longe, argentum et aurum eorum cum eis... Et ædificabunt filii peregrinorum muros tuos, et reges eorum ministrabunt tibi.*

4. D'après la tradition chrétienne, Julien voulait rebâtir non pas Jérusalem, mais le Temple, afin de faire mentir la prophétie de Jésus-Christ, qui roule sur le temple. (V. Matth., 24, 2 ; Marc., 13, 2 ; Luc., 21, 6.)

5. Cyrill. Hierosolym. [Migne, P. L., XXXIII, Cyrill. Hieros. Catechesis, XV, num. 15.] S. Cyrille croyait (d'après la version de l'Ecriture faite par Théodotion), que tout à la fin du monde l'Antéchrist rebâtirait le Temple. Selon lui, Julien, n'ayant pas les caractères de l'Antéchrist, devait échouer dans son entreprise ; mais cet empereur en faisant enlever les pierres du Temple pour y mettre de nouvelles fondations, a accompli la prophétie, *non manebit lapis super lapidem*. On voit par là que Skarga renvoie à tort à saint Cyrille au sujet de la tradition du tremblement de terre. C'est Rufin et d'autres qu'il aurait dû citer ; cela prouve du reste qu'il n'a pas les œuvres de S. Cyrille sous les yeux.

puissance et l'autorité royales, avec l'assentiment des citoyens de ce pays ¹, et ils font aussi le serment de servir le Christ et de défendre son Église. Et jusqu'à notre époque ils ont accompli ce serment, nos pieux et saints rois. Ils ont honoré les saints évêques comme leurs pères ; ils ont gratifié les églises de biens, de dîmes, d'or et d'argent ; ils ont défendu contre les païens notre sainte Foi, et quelques-uns sont morts pour elle à la guerre ² ; ils ont fait siéger les évêques à leur droite dans le Conseil [le Sénat] ; ils ont écrit des lois rigoureuses contre les hérétiques qui altèrent la doctrine catholique ; et dans leur action royale ils n'ont rien eu plus à cœur que de défendre la religion, afin que ce royaume fondé sur elle eût par elle une heureuse durée, ayant pour appui et soutien Dieu seul et son Christ et redoutant cette menace d'Isaïe : « Le royaume qui ne se mettra pas à ton service (ô Eglise du « Christ), s'écroulera et les nations seront dévastées ³. »

De nos jours, depuis plusieurs dizaines d'années, des hérésies se sont dressées contre la sainte foi catholique sur laquelle ce royaume a été établi, et contre le sacerdoce auquel cet État est uni. Elles exhalent leurs fureurs et leurs ardentes inimitiés. Elles veulent que la foi catholique leur cède la place, et que ce royaume soit établi sur une autre base, leur nouvelle religion venue de l'étranger ⁴. Elles apportent un nouveau Christ et une nouvelle doctrine inouïe jusqu'ici dans la *Couronne*. Et quand nous accablons cette doctrine sous le poids de la vérité, des conciles, des docteurs et de l'antiquité, après des discussions où les hérésies ont continuellement le dessous, elles ont recours à leurs artifices et à leurs inventions. Dans les diètes, elles veulent forger des lois à elles qu'elles appellent *la Confédération* ⁵. Pour un peu, sous la pression de ces lois, elles banniraient entièrement la foi chrétienne de ce royaume ; car elles nous amènent comme de l'enfer même des hérésiarques et toutes les erreurs des hérétiques ; et elles ne veulent rien restituer de ce qu'elles ont pris, ni se soumettre à aucun tribunal pour les dommages qu'elles ont causés aux églises.

1. On voit à quoi se réduit l'élection royale dans le système de Skarga.

2. Allusion aux guerres contre les Turcs. Vladislas le Varnénien, roi de Pologne, fut tué à Varna (1444), et Louis de Hongrie, neveu du roi Sigismond 1^{er}, à Mohacs (1526). Il ne faut pas prendre à la lettre l'assertion de Skarga ; c'est une exagération oratoire.

3. Isai., 60, 12 : *Gens enim et regnum quod non servierit tibi peribit, et gentes solitudine vastabuntur*. Skarga applique arbitrairement ce texte à l'Eglise du Christ.

4. Allusion à l'invasion de la Pologne par les différentes sectes protestantes à partir de Sigismond Auguste.

5. Skarga vise ici la confédération de Varsovie du 28 janvier 1573, qui garantit aux nobles la liberté des cultes et les protège contre les poursuites judiciaires pour cause de religion.

Mais reconnaissez, je vous prie, comme cela irait mal si l'on mettait à la base d'un vieil édifice de nouveaux fondements qui lui seraient étrangers ; comme cela irait mal si l'on collait une troisième main et un troisième pied au corps d'un adulte. Ce royaume a été édifié sur la foi catholique de la sainte Église romaine. Il est resté tel pendant six cents ans. Il a ainsi pris soin du vrai Christ et de son saint Evangile ; il a ainsi honoré ses pères spirituels et ses prêtres, et il s'est soumis à eux et à leur sainte doctrine. Par là il est devenu florissant ; par là il s'est incorporé de nombreux peuples ; par là il a échappé à ses ennemis et s'est acquis une grande gloire aux yeux des nations voisines. C'est ainsi qu'a cru ce vieux chêne, et aucun vent ne l'a renversé, car il a pour racines le Christ, ses ministres et la piété catholique envers Dieu. Remuez seulement ces fondements de l'ancienne religion et du sacerdoce, et vous verrez une énorme crevasse dans les murs de votre royaume et de votre patrie ; après quoi viendra l'écroulement. (Que Dieu nous en préserve !)

Cette Couronne a toujours eu comme membres de son corps les Ordres du clergé, du Sénat, de la chevalerie, de la bourgeoisie et des laboureurs ou *kmétons* [paysans]. Ce corps s'est développé avec ces cinq membres comme une main naît, grandit et se développe avec ses cinq doigts. A présent il y a je ne sais quel *Ordre* qui se donne le nom d'*évangélique*, et ces évangéliques se groupent, font des assemblées et envoient des députations au roi ¹. Ici, à la diète, ils se donnent comme enfants de la Couronne, et ils songent à établir un gouvernement à eux, des statuts et des lois à eux. Où leur ferez-vous une place dans ce corps de la République et du royaume ? S'ils sont ecclésiastiques, qu'ils se joignent aux évêques et aux curés ! Mais on ne les accueillera qu'à la condition d'obéir aux évêques et de s'instruire, et non pas de faire la leçon. S'ils vont avec les sénateurs, qui les a nommés et installés au Sénat ? S'ils

1. Allusion au synode de Thorn (1595), rassemblé malgré l'interdiction royale, et qui envoya une députation au roi pour exposer les griefs des protestants, dont le roi refusa de prendre connaissance.

Skarga, qui ne s'est jamais piqué d'impartialité, oublie volontiers les griefs des adversaires. Il n'ignore pourtant pas que, si les protestants se groupent, font des assemblées (*zjazdy*) et envoient des députations au roi, ce n'est pas tant pour former un nouvel Ordre dans l'Etat que pour protester contre la politique que Skarga lui-même inspire au roi de ne nommer aucun évangélique à aucune charge, dignité ou starostie (sorte de bénéfice), et pour réclamer justice contre les injustifiables agressions dont leurs temples, leurs cimetières et parfois leurs personnes, sont l'objet de la part de la populace et des étudiants de certaines villes. Ces griefs, qui ne sont que trop fondés, montrent comment le roi comprend le serment qu'il a fait à son sacre de maintenir la paix entre les dissidents (*pacem inter dissidentes de religione servabo*). Un peu plus de tolérance aurait sans doute calmé les craintes et les colères des dissidents.

vont avec les chevaliers [la petite noblesse], là le vieil évangile, pour lequel les chevaliers tiraient l'épée lorsqu'on le lisait, les a déjà devancés. Là on leur fera voir la guerre et le sabre, et non l'établissement de la Foi. S'ils vont avec les bourgeois, là toutes les églises sont pourvues depuis longtemps des choses de la Religion. S'ils veulent aller avec les laboureurs, qu'ils y aillent : on leur fera labourer les champs. Où mettrez-vous ce sixième doigt ? Croyez-moi, il gâtera votre main, et, si vous voulez l'insérer de force par une incision sauglante, vous perdrez la main totalement. Votre royaume tout entier s'écroulera, si vous admettez dans son corps ce nouvel Ordre qui n'est pas né avec lui, je veux dire les évangéliques, ou plutôt tous les hérétiques.

Comment ces gens-là peuvent-ils s'appeler enfants de la Couronne, eux qui n'y sont pas renfermés et qui n'ont à eux aucun Ordre de la nation ? Comment et à quel endroit du corps se tiendra cette troisième main, et comment l'y mettrez-vous ? Il faudra d'abord anéantir ce corps et détruire cette Couronne ; puis en créer et en édifier une nouvelle avec des Ordres nouveaux. Si cela doit vous réussir, je vous en laisse juges vous-mêmes.¹

Dans un autre sermon, s'il plaît à Dieu, vous pourrez entendre comment les hérésies ruinent les royaumes et l'ordre public, et comment la foi catholique seule maintient les royaumes de ce monde et accroît leur prospérité. Pour le moment, je demande ceci au Christ pour votre bien et pour le bonheur de votre chère patrie : respectez la religion catholique comme l'épouse bien-aimée de votre royaume et de votre patrie, comme le fondement² de l'édifice qui renferme vos femmes, vos enfants, vos biens et vos richesses. Respectez-la comme un corps dans lequel il est impossible d'insérer de nouveaux membres sans répandre le sang et sans amener la mort. Tournez toutes vos lois et vos diètes à défendre et à augmenter la gloire de Dieu par le monde ; car si vous défendez l'honneur divin, l'honneur du Christ votre Dieu contre les hérésies

1. Voilà une profession d'intolérance exprimée nettement et sans ambages. Il faudrait cependant distinguer. Quand Skarga remarque que la Constitution polonaise est fondée sur la religion catholique, il dit vrai et il constate un fait indéniable. Il signale avec raison le bouleversement politique qu'amène fatalement l'introduction d'une nouvelle religion dans un royaume où l'Etat et la Religion sont intimement unis. Dans ces conditions, il ne peut être question de l'égalité des cultes ; mais on peut pratiquer la tolérance envers les cultes dissidents, ce que Skarga n'admet pas. Quand notre auteur parle d'un nouveau pied, d'une troisième main, d'un sixième doigt pour caractériser les dissidents, il force l'analogie. Les protestants appartenaient à tous les Ordres de la nation et ils n'avaient ni l'idée ni la volonté de former un Ordre à part. On s'étonne de voir un homme comme Skarga se mettre à la remorque d'un fanatique comme Orzechowski et en reprendre les sophismes à son compte.

2. En latin (*fundamenta*) dans le texte.

tiques qui blasphèment sa divinité ¹, qui calomnient sa très chère fiancée et détruisent son église, il vous défendra à son tour. Si vous êtes ses vrais disciples, si vous demeurez dans la crainte de Dieu, il sera toujours votre Dieu et vous trouverez abri et protection sous ses ailes. Si ce royaume reste au service de l'Église chrétienne, le Christ puissant l'élèvera et l'arrachera à tous les dangers ; mais s'il abandonne l'Église, il périra et sera dévasté, selon la menace d'Isaïe ².

Voyez les ruines des royaumes qui se sont détachés de la sainte Église et de l'unité religieuse : comme ils ont été ravagés ! Voyez notre proche voisine, la terre des Hongrois jadis riches et puissants ; voyez leur royaume, cette pomme d'or. C'est comme une maison en ruines, comme un chêne qui a perdu ses feuilles ³, comme un jardin sans eau et desséché, comme une hutte abandonnée dans les vignes. On a emmené son peuple en servitude ; on a fait périr sa noblesse. De ses châteaux-forts on a ruiné les uns, et chaque jour le Turc se fortifie contre les autres ; chaque jour il ravage la terre et tout le reste.

Faites cette question avec l'Écriture : « Pourquoi le Seigneur a-t-il « traité ainsi cette terre ? Pourquoi sa colère est-elle sans bornes ⁴ ? » Et on vous répondra : « C'est parce qu'ils ont abandonné l'alliance « que Dieu avait faite avec leurs pères et qu'ils ont servi des dieux « étrangers (que leurs pères n'ont point connus). C'est pourquoi la colère « de Dieu s'est allumée contre cette terre), et il a amené sur elle sa « malédiction ⁵. » Voilà la vérité. Tant que le royaume de Hongrie s'est maintenu dans l'unité de la foi catholique, les Hongrois se sont défendus fortement, et, avec le seul nom de Jésus comme cri de guerre, ils ont mis en déroute les armées turques ⁶ ; mais dès qu'ils ont rejeté la sainte foi de leurs pères et que, d'accord avec le peuple, ils ont introduit dans leur terre des dieux étrangers, et d'autres Christs, la malédiction est tombée sur eux.

Ce ne sont pas les Turcs, mais eux-mêmes qui ont chez eux dévasté les églises et détruit de grands diocèses. C'est pourquoi (Dieu leur pardonne !) le Seigneur a commencé à les ruiner. Et maintenant, parce

1. Allusion aux antitrinitaires (Sociniens).

2. [Isai., 60, 12 : *Gens enim et regnum quod non servierit tibi, peribit ; et gentes solitudine vastabuntur.*]

3. Cette comparaison paraît faible et insuffisante à côté des autres.

4. Deut., 29, 24 : *Quare sic fecit Dominus terræ huic ? quæ est hæc ira furoris ejus immensa ?*

5. III Reg., 9 : *Et respondebunt : quia dereliquerunt Dominum Deum suum... et secuti sunt deos alienos... idcirco induxit Dominus super eos omne malum hoc.* (Il y a de la glose dans la traduction de Skarga.)

6. Vie de S. Jean de Capistran [dans les *Vies des Saints* de Skarga.]

qu'ils ne se convertissent pas et qu'ils continuent à s'endurcir, il ne cesse pas de les perdre. Et vous, craignez la même chose. N'abandonnez pas le fondement de la prospérité et de la bénédiction de votre royaume, c'est-à-dire la religion catholique dans laquelle les royaumes servent le Christ, et dans laquelle aussi le Christ est toujours un Dieu puissant pour les défendre.

O Seigneur Jésus, notre Dieu, garde la maison de ta gloire et de ton culte, ce royaume de Pologne avec les royaumes qui s'y rattachent, et ce peuple qui s'humilie devant toi. Raffermiss-en le fondement, qui est la sainte foi catholique, afin que les ruses de l'hérésie ne parviennent pas à le saper. Il est bâti sur le roc de Pierre ¹, auquel il adhère fortement. Il ne craindra ni les vents ni les eaux ² tant qu'il gardera cette base, et la violence des païens et des hérétiques ne prévaudra pas contre l'édifice que ta puissante main a bâti. Seulement, ne cesse pas de nous fortifier et de nous vivifier dans la foi et la piété catholique. A toi soit égale gloire et égal honneur avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles. *Amen.*

1. Matth., 16, 18 : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam.*

2. Matth., 7. 25 : *Et descendit pluvia, et venerunt flumina, et flaverunt venti et irruerunt in domum illam, et non cecidit ; fundata enim erat super petram.*

CINQUIÈME SERMON DE DIÈTE

COMMENT LA FOI CATHOLIQUE

MAINTIENT HEUREUSEMENT L'ORDRE PUBLIC ET LES ROYAUMES,
TANDIS QUE L'HÉRÉSIE LES RENVERSE

Servez Dieu de tout votre cœur, et ne vous confiez pas à des êtres vains qui ne vous seront d'aucun secours ¹.

Quand Samuel établit Saül comme roi sur le peuple de Dieu, il fit comprendre aux Israélites que leur royaume ne durerait pas, si jamais ils quittaient le seul vrai Dieu pour suivre des dieux étrangers. Il appelle ces faux dieux, ces Astaroth et ces Baal. des êtres vains, ainsi qu'il est écrit plus haut dans le même chapitre, vains comme l'ombre et la fumée qui ne durent point et qui ne sont d'aucun secours : « Craignez le Seigneur, dit-il, et servez-le de tout votre cœur ; car si vous persistez dans le mal, vous périrez aussitôt, vous et votre roi ². » Ces paroles, très nobles seigneurs, s'adressent à vous. Attachez-vous fortement et uniquement à la foi catholique qui nous montre un seul Dieu dans la Trinité et un seul Christ, et votre royaume, votre Etat se maintiendra. Mais si vous vous adressez aux autres religions étrangères et aux vains et faux Christs que vous apportent les hérétiques, vous et votre roi vous périrez avec votre royaume. Considérons, avec l'aide de Dieu, quelle force possède la foi catholique pour conserver et accroître les royaumes de ce monde et quel poison renferment les hérésies pour leur perte et leur destruction.

D'abord c'est un grand bonheur pour un royaume et pour un Etat

1. I Reg. **12**, 20, 21 : *Servite Domino in omni corde vestro, et nolite declinare post vana quæ non proderunt vobis...*

2. I Reg. **12**, 24, 25 : *Igitur timete Dominum et servite ei .. ex toto corde vestro. Quod si perseveraveritis in malitia, et vos et rex vester pariter peribitis.*

quand le peuple est maintenu dans l'unité, la concorde et l'amour mutuel ; quand tous sont comme les membres d'un même corps avec une même tête ; quand tous ont une même pensée et un même langage ¹ ; quand ils sont comme des gens, montés sur un même vaisseau, qui se prêtent une aide commune pour la traversée. « Les frères qui s'entr'aident, dit l'Écriture, sont comme une ville forte ². » Il n'y a pas, en effet, de murs et de remparts plus solides pour une ville que la concorde, l'unité et l'amour mutuel entre citoyens ; car là où se rencontrent la discorde et la division, « le royaume tombera, comme dit le Seigneur. « et les maisons s'écrouleront l'une sur l'autre ³ ».

La sainte foi catholique prépare merveilleusement les hommes à cette unité et à cette concorde et les y maintient fortement, car elle ordonne à tous les fidèles d'être comme des frères auprès d'un même père et dans une même maison. « Vous êtes tous frères, dit le Seigneur ⁴. » Il défend à ces frères de partager leur patrimoine (car le Seigneur a refusé lui-même de faire un partage entre des frères ⁵). Il leur a ordonné de s'enfermer tous ensemble dans une même maison et dans une même bergerie sous un même pasteur ⁶, de s'asseoir à la même table sainte de la doctrine et des sacrements ⁷, et de s'approvisionner à un même office et à un même trésor pour leur subsistance et leurs besoins. Chez les catholiques, on a même foi, mêmes sacrements, même pasteur et même maître de maison. L'Eglise ne permet ni schisme, ni division, ni hérésie. « Soumets-toi, ou bien sois excommunié et sors de la maison ; mais ne répands pas la discorde parmi tes frères. »

Quand les catholiques, qui sont des frères, ont une querelle, ils doivent aussitôt se réconcilier, car ils ont un juge à la sentence duquel ils se soumettent. On menace les querelleurs de ne pas les absoudre de leurs péchés, de les écarter de la participation aux divins mystères, et ils sont ainsi obligés de revenir bien vite à l'unité. Mais chez les hérétiques, d'après leur doctrine et leur façon d'agir, on ne rencontre pas cette disposition à l'unité et à la concorde, car jamais ils n'ont une même foi et une même doctrine entre eux, mais des croyances et des

1. I Cor., 1, 10 : *ut idipsum dicatis omnes.*

2. Prov., 18, 19 : *Frater qui adjuvatur a fratre quasi civitas firma.*

3. Luc. 11, 17 : *Omne regnum in se divisum desolabitur, et domus supra domum cadet.*

4. Matth., 23, 8 : *Omnes autem vos fratres estis.*

5. Luc., 12, 13, 14 : *...Dic fratri meo... ut dividat mecum hæreditatem... — Quis me constituit judicem aut divisorem super vos ?* (V. la note 3 de la page 98 sur l'abus que Skarga a fait de ce texte.)

6. Joan., 10, 16 : *fiet unum ovile et unus pastor.*

7. Luc., 12, 37 : *faciet illos discumbere.*

doctrines différentes. Ils n'ont pas et ne veulent pas avoir un juge de la foi et de l'interprétation des Ecritures, à la décision duquel ils se soumettraient. Ils disent : « Que l'Ecriture et le statut [le code, la loi] décident entre « nous ! » Comme si les contestations pouvaient prendre fin sans un juge vivant ! Chacun d'eux s'entête et fait le fier, ce qui l'empêche de céder à l'autre, et, comme dit le Sage : « Entre les orgueilleux s'élèvent « toujours des querelles ¹. » Ils n'éteignent pas la discorde en matière de foi ; ils l'attisent au contraire en répétant ce mot de l'apôtre : « que chacun abonde en son sens ². » Mais ce mot, ils le citent mal à propos, car l'apôtre parlait ainsi au sujet de matières libres, comme sont les cérémonies, et qui ne portent pas atteinte à la foi ³.

Lorsqu'il n'y a pas d'entente dans la Foi et dans les choses de Dieu, il ne peut y en avoir dans les choses profanes et dans la politique. Comme le profane doit être au service du spirituel ⁴, celui qui entend autrement les intérêts spirituels doit aussi entendre autrement les intérêts profanes ⁵. De même que le maçon et le charpentier emploient des matériaux différents, l'un pour ses murs et l'autre pour ses constructions, et travaillent ces matériaux chacun selon la fin qu'il se propose ; de même l'hérétique et le catholique doivent juger différemment des affaires publiques selon que l'exige de chacun d'eux la défense de sa religion ⁶.

1. Prov. [13, 10] : *Inter superbos semper jurgia sunt*. Dans les deux premières éditions Skarga n'a donné aucune référence, et dans la troisième il s'est contenté d'écrire en manchette : *Prov.*, sans indication du chapitre. Déjà dans le troisième sermon de diète (v. p. 97, noté 1), il avait cité ce texte sans référence dans les deux premières éditions, et avec une référence fausse dans la troisième. Cela semble bien prouver que Skarga s'est trop fié à sa mémoire, d'autant plus que les deux traductions qu'il donne de ce verset des Proverbes diffèrent entre elles et avec le texte, Indice d'un travail hâtif.

2. [Ad. Rom., 14, 5] : *unusquisque in suo sensu abundet*.

3. S. Paul ici traite d'observations légales relatives aux viandes et aux jours de la semaine.

4. Dans la question des relations de l'Eglise et de l'Etat, Skarga ne conçoit pas autre chose que l'union intime des deux pouvoirs, et pour lui cette union implique la subordination du temporel au spirituel, comme elle implique chez les luthériens la subordination inverse. Sans aller jusqu'au régime de la séparation absolue des pouvoirs, on peut concevoir un état intermédiaire (régime des concordats) où les deux pouvoirs, restant maîtres chacun dans sa sphère, s'entendent sur les points de contact et se font de mutuelles concessions.

5. Skarga use de termes qui paraissent trop généraux ; mais sa réflexion garde toute sa valeur quand il s'agit des questions mixtes. Il ne pouvait, par exemple, y avoir d'accord entre les catholiques et les protestants de Pologne au sujet du mariage, les catholiques regardant comme nuls les mariages faits avec un empêchement dirimant, et les Protestants n'admettant pas cette sorte de nullité.

6. Cette analogie de rapport entre le maçon et le charpentier d'un côté, et le catholique et le protestant de l'autre, laisse singulièrement à désirer. Il y a d'ailleurs des questions purement politiques sur lesquelles catholiques et protestants peuvent parfaitement s'entendre. Si dans les questions politico-religieuses le désaccord se produit, il y a place pour des transactions.

L'accord entre eux sur la République ne peut dès lors exister, et ce doit être un malheur pour ce royaume ^a que des gens en désaccord sur la Religion aient à délibérer sur les besoins de l'Etat et à y pourvoir. Dieu fasse que ce malheur ne s'abatte pas sur vous !

En outre, la diversité des croyances détruit parmi les hommes la véritable amitié, car l'homme cherche un ami qui lui ressemble et évite celui qui diffère de lui et ne lui ressemble pas. Cette similitude vient de l'âme et de l'accord sur les choses divines dont le domaine s'étend à tout. Si quelqu'un comprend Dieu et le salut autrement que moi, il est difficile que je l'aime ¹. Je pourrai bien m'entendre avec lui pour un temps sur quelque point, mais je ne puis l'aimer sans restriction.

La diversité des religions ne produit pas cette bienveillance et cette confiance qui permettraient de croire entièrement en un adversaire religieux et de se fier à lui. Plutôt que de lui faire confiance, qu'on se gare de lui au plus vite, de crainte qu'il ne vous engage dans son erreur. Entre gens ainsi divisés s'élèvent divers soupçons qui font dire : « Sans doute il va me jouer ce tour ou il me l'a déjà joué, car c'est un « luthérien, et il n'a pas beaucoup de conscience ². »

De la diversité des croyances naissent les querelles, car on ne peut empêcher que l'un ne blesse l'autre par des paroles inconsidérées. C'est contre quoi l'apôtre nous met en garde en disant : « Les querelles « de mots (au sujet de la Foi) engendrent les jalousies (car l'un critique « l'esprit, ou l'éloquence, ou la science des Ecritures chez l'autre); elles « engendrent les blasphèmes (car dans la colère on blasphème contre « l'Eglise), les mauvais soupçons et les disputes d'hommes au cœur « corrompu qui ont été privés de la vérité ³. » Si donc les hérésies

a. Var. : pour cette République.

1. On peut objecter à Skarga que la logique de la raison n'est pas la logique du cœur, selon le mot de Pascal : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point. » En fait, au xvi^e siècle et parmi la noblesse, les catholiques et les protestants de Pologne vivaient généralement en bon accord. La confédération de Varsovie de 1573 en est la preuve ; car si l'on met à part les évêques et les nobles de Mazovie (*catholicissimi*, comme disait un nonce apostolique) les catholiques la signèrent à chaque interrègne, sans tenir compte de l'opposition du clergé.

2. Dans le peuple le mot de luthérien (*luter*) était un terme général qui s'appliquait à toutes les sectes sans distinction. Il eût, ce semble, été plus digne de Skarga de ne point relever, pour en faire un argument, la façon de sentir du bas peuple ignorant et fanatique.

3. [I Tim., 6, 4, 5] : *Ex quibus [sc. pugnis verborum] oriuntur invidiæ..., blasphemiæ, suspiciones malæ, conflictationes hominum mente corruptorum et qui veritate privati sunt.*

Skarga a donné cette fausse référence : II Tim., 2, 14 (*Noli contendere verbis...*) ; il l'a ensuite remplacée par celle-ci qui est plus fausse encore : II Tim., 1, nouvel indice

altèrent dans l'Etat la concorde, l'unité et la charité, comment ne seraient-elles pas nuisibles à l'Etat lui-même ? Et quel poison peut infecter et corrompre plus vite les empires et les royaumes que les dissensions et les discordes ¹ ?

L'unité de la foi religieuse ne peut que donner la concorde à un royaume, tandis que les hérésies et les croyances différentes divisent les royaumes et les perdent par cette division. C'est ce qu'a fait voir très clairement la diabolique invention de Jéroboam. Comme il possédait une partie du royaume de Roboam, il imagina, pour maintenir la division parmi les tribus, de diviser la Religion et de faire un schisme parmi le peuple de Dieu ; car il se disait : « Si mon peuple a la même religion que celui de Roboam, s'il croit au même Dieu, et s'il va au même temple de Jérusalem, il retournera sûrement au même roi et me fera périr ². » Et il rompit l'unité de la sainte religion pour rompre celle du royaume. Il donna des dieux à son peuple et lui défendit d'aller à Jérusalem en disant : « Dieu est ici aussi bien que là ³. » Ainsi il fortifia par l'hérésie la discorde et la division du royaume, sachant bien que l'unité de religion fait la concorde et l'unité de l'Etat ⁴. Pensez de même au sujet de votre royaume : si vous laissez plusieurs religions s'y répandre, vous le diviserez sûrement en deux ou trois camps, et, une fois divisé, il faut qu'il périsse ⁵.

Un royaume est heureux aussi quand la justice y règne, quand chacun garde ce qui est à soi et ne subit aucun dommage ; car la justice est le fondement de tout groupement et de toute agglomération d'hommes. Et voilà ce qui manque aux royaumes où s'élèvent des hérésies ; car tout hérétique est de sa nature plein de rage contre les

d'un travail hâtif. Le texte de S. Paul s'applique à ceux qui contredisaient son enseignement sur les devoirs des esclaves envers leurs maîtres. Skarga dans son commentaire en fait une application générale aux hérétiques.

1. C'est la théorie de l'Unité morale considérée comme indispensable à toute nation. Ceux qui poussent cette théorie (que beaucoup regardent comme une utopie) jusqu'à ses dernières conséquences, sont obligés logiquement d'approuver les persécutions et les guerres religieuses ; et la révocation de l'Édit de Nantes, par exemple, leur apparaît comme un acte de bonne politique.

2. III Reg., 12, 26, 27 : *Dixitque Jeroboam in corde suo : ... Si ascenderit populus iste ut faciat sacrificia in domo Domini in Jerusalem, et convertetur cor populi hujus ad Dominum suum Roboam, regem Juda ; interficiantque me et revertentur ad eum.*

3. Ce mot n'est pas une citation, mais une glose.

4. L'unité religieuse est un facteur de l'unité nationale, mais elle n'est pas le seul, et à certaines époques on a vu des nations profondément divisées, comme l'Italie et l'Espagne, malgré l'unité de religion, et à l'inverse.

5. L'argument de Skarga ne prend quelque valeur qu'aux époques de foi vive et quand la passion religieuse est surexcitée. Du reste il exagère l'effet des divisions religieuses sur la durée des Etats.

catholiques comme le loup contre les brebis ¹. Dès qu'ils le peuvent, les hérétiques enlèvent aux catholiques les églises avec leurs anciennes et légitimes fondations ; ils les chassent eux-mêmes et les dépouillent de leurs biens sans leur laisser une place pour le service divin. On en voit des exemples dans tous les Etats et dans toutes les villes dont ils ont le gouvernement, et chez nous, et en Prusse, et dans les villes et les Etats hérétiques ².

Quelle sorte d'Etat est celui où s'exerce un pareil brigandage ? « Un « royaume sans justice, dit S. Augustin, est un repaire de bandits ³. » O mon Dieu, quels maux nous ont faits les hérétiques, à nous catholiques, dans ce royaume ! Ils ont enlevé aux pauvres gens leurs prêtres ; ils ont pillé et dévasté les églises ; ils ont pris les biens d'Eglise et des dotations vieilles de six cents ans ; ils ont extorqué des dîmes ; et il n'y a aucune justice à attendre de leur part. Comment ce royaume peut-il se maintenir sans la justice ? Comment peut-on s'associer à de pareils brigands ⁴ et avoir avec eux un même Etat et des lois communes ?

Un royaume est encore heureux quand il peut défendre ses sujets contre l'ennemi du dehors ; quand il ne se laisse pas aller à guerroyer et quand, dans une guerre défensive, il remporte d'heureuses victoires. Ce bonheur, les hérésies le détruisent ; car les hérétiques ne gagnent

1. Le fanatisme n'est le partage exclusif d'aucun parti, et à un baron des Adrets on pourra toujours opposer un Blaise de Montluc. En Pologne, entre 1555 et 1565, il y avait, il est vrai, des fanatiques assez nombreux qui ne rêvaient que la destruction de l'Eglise romaine, la prostituée de Babylone, comme ils l'appelaient, et la fin du règne de l'Antéchrist comme ils nommaient le pape. Mais à l'époque des sermons de diète (1597) le nombre de ces fanatiques protestants était singulièrement réduit et leur impuissance démontrée. Skarga ne paraît pas avoir tenu compte de ce changement dans la situation. Esprit absolu, il traite sans ménagement ses adversaires. Ceux-ci d'ailleurs lui retournaient l'argument et accusaient les Jésuites de faire naître et d'entretenir les divisions.

2. Skarga sait fort bien que de son temps la liberté de conscience n'existe pas plus dans les pays catholiques que dans les pays protestants, et plusieurs fois il a cité en l'approuvant une lettre de Bêze déclarant que cette liberté est une liberté diabolique. Ce qui l'irrite, c'est, que la noblesse protestante de Pologne, en vertu de la confédération de Varsovie de 1573, prétend jouir de cette liberté, et la refuse à ses sujets catholiques après les avoir dépouillés de leurs églises et des biens, revenus ou fondations, qui y étaient attachés.

3. Skarga ne donne aucune référence. Ce mot est tiré du *De Civitate Dei* : *Remota itaque justitia, quid sunt regna, nisi magna latrocinia, quia et (ipsa) latrocinia quid sunt, nisi parva regna* ? (Migne, P. L., XLI, S. Aug., t. VII, *De Civ. Dei*. lib. IV, cap. IV, col. 115)

4. Allusion à la confédération de Varsovie par laquelle les confédérés, protestants et catholiques, s'associaient pour empêcher toute action politique ou judiciaire contre les dissidentes in religione.

jamais et ne peuvent pas gagner de batailles contre les païens [les Turcs]. C'est une chose inouïe chez les chrétiens, que les hérétiques aient jamais battu les païens ou qu'ils aient pu leur échapper ¹. Bien plus, quand ils se sont mêlés à une armée catholique, ils ont mis obstacle à ses succès ².

C'est ce que l'on vit dans l'ancienne Loi sous le roi Amasias ³. Comme ce prince menait son armée contre les peuples païens de Séir [les Syriens], il donna cent talents ⁴ d'argent aux hérétiques d'Israël ⁵ et obtint d'eux cent mille hommes pour lui aider à faire la guerre. Mais le prophète se rendit auprès d'Amasias et lui dit : « Que cette « armée [des hérétiques] ne sorte pas avec toi, car Dieu n'est pas avec « Israël ni avec les fils d'Ephraïm. Si tu penses qu'à la guerre la vic- « toire est dans la force de l'armée, Dieu fera en sorte que tu sois mis « en déroute par tes ennemis ; car il appartient à Dieu de donner aide « et de mettre en fuite. » Et comme le roi disait : « Que deviendra « l'argent que j'ai donné aux soldats ? » le prophète lui répondit : « Le « Seigneur a de quoi te donner bien davantage. » Le roi écouta le prophète et renvoya les hérétiques chez eux ^a. Et avec ses seules troupes, quoique peu nombreuses, il battit les gens de Séir, et remporta une grande victoire à laquelle les hérétiques auraient certainement mis obstacle.

Un autre roi, Abia ⁶, criait hardiment à une armée d'hérétiques qu'il

a. Var. Et renvoya... (addition de 1610).

1. Skarga semble ignorer que le 16 juin 1592 les Turcs furent si complètement battus par les Hongrois hérétiques à Sinek qu'ils donnèrent à cette année le nom d'Année de la ruine (de Hammer, *Gesch. des Osm. R.*, II, 269). On pourrait également citer une défaite des Turcs à Gran (*Strigonium*) en 1595. (Wielewicki : *diarium*, S. R P., VII, 204.) L'année qui suivit celle où Skarga écrivait ce sermon (1598) devait lui donner un nouveau démenti.

2. Skarga pense sans doute aux guerres malheureuses des Hongrois contre les Turcs, et en particulier aux revers qu'ils avaient éprouvés en 1595 et en 1596. D'après lui, les Hongrois ne peuvent pas vaincre parce qu'ils sont devenus hérétiques et parce qu'en principe général les hérétiques doivent fatalement être battus par les Turcs. Pour justifier une affirmation aussi hardie (et d'ailleurs inexacte, l'exemple de la Hongrie est insuffisant, et une induction de ce genre aurait besoin d'être appuyée de faits nombreux. Avec un sens critique plus aigu, Skarga aurait pu trouver d'autres raisons aux succès des Ottomans, et les défaites de *Varia* et de *Mohacs*, où les hérétiques n'étaient pour rien, auraient dû le faire réfléchir.

3. II Paral., 25, 5, 13. Dans le récit suivant, Skarga s'inspire de ce passage, et les paroles qu'il cite sont traduites librement.

4. Le talent d'argent valait 8.500 francs de notre monnaie. (V. Bacuez et Vigouroux, *Manuel biblique* ¹⁰, t. 1^{er}, p. 309, no 185.)

5. Pour les besoins de sa thèse, Skarga qualifie d'hérétiques les Israélites idolâtres. Amasias d'ailleurs n'était guère plus ferme dans l'orthodoxie, car après sa victoire il s'empressa d'adopter les dieux de Séir et d'établir l'idolâtrie. (V. II Paral., 25, 17

6. II Paral., 13, 9, 10, 12 (même remarque que dans la note 3).

avait en face de lui : « Vous avez rejeté les prêtres de Dieu, fils d'Aaron, et les Lévités, et vous vous êtes donné des prêtres comme les autres païens ; mais le Seigneur est notre Dieu. Nous ne l'avons pas abandonné, et, chez nous, les prêtres de la race d'Aaron servent le Seigneur, et les lévites sont à leur rang. Ainsi, dans notre armée, Dieu est notre général et ce sont les prêtres de Dieu qui sonnent la charge contre vous. Ne combattez pas le Seigneur, car cela ne vous réussira pas. » Et il battit et tailla en pièces cette armée d'hérétiques beaucoup plus nombreuse que la sienne. Il nous apprend ainsi qu'avec les hérétiques, qui n'ont pas dans leur armée les vrais prêtres de Dieu, et par conséquent Dieu lui-même, nous ne gagnerons pas la victoire lorsque les armées des païens se lèveront contre nous.

Dans cette fameuse bataille navale de notre temps, où les Turcs furent mis en déroute¹, il n'y avait ni commandant ni chef hérétiques. En Hongrie [au contraire], où l'armée se compose entièrement d'hérétiques, ils marchent avec leurs ministres contre les Turcs, et ils perdent habituellement et vite la partie ; et maintenant ², à ce qu'on dit ³, lorsque l'année dernière ⁴ Dieu leur ouvrait largement la porte à la victoire en pleine bataille, et que les hérétiques poussaient le cri de Jésus, je ne sais quel catholique les exhorta à recourir aussi à l'intercession de la

1. Bataille de Lépante (1571), où Don Juan détruisit la flotte turque. Les chrétiens ne surent pas profiter de cette victoire sur les Musulmans.

2. Skarga vient de parler de faits qui datent de plusieurs années, comme Lépante, et il passe maintenant à la campagne des Turcs contre la Hongrie de 1596-1597 qui n'est pas encore terminée, puisqu'à la diète de 1597 les Polonais discutaient s'il valait mieux garder la neutralité, ou déclarer la guerre aux Turcs, ou traiter avec eux.

3. Ce « à ce qu'on dit » (*Jako slyszym*, m. a m. comme nous l'entendons [dire]) ne porte pas sur la nouvelle ou l'existence du désastre, puisque Skarga précise qu'il s'agit d'un désastre de « l'année dernière » et que d'ailleurs ce désastre a été immédiatement connu en Pologne, mais sur la façon de l'expliquer ou sur sa cause, et, selon Skarga, cette cause est un acte d'impiété commis par les hérétiques. (Dans un sermon des dimanches, Skarga se sert de la même expression en racontant des événements qui se sont passés au Japon.)

4. Le 24 octobre 1596, à Kerestes ou Kœrœstes (près d'Erlau (*Agria*), place forte qui venait d'être prise par les Turcs), l'armée impériale, composée d'Allemands et de Hongrois, après trois jours de combats, fut mise en déroute et en grande partie massacrée au moment où elle était assurée de la victoire. Malgré la défense formelle de l'archiduc Maximilien, les impériaux victorieux s'étaient mis à piller le camp des Turcs et débandés ; dans ce désordre, ils furent attaqués par un corps de réserve ottoman, et, pris de panique, ils lâchèrent pied. La cause du désastre est donc parfaitement naturelle ; mais le peuple, qui recourt volontiers au merveilleux pour expliquer les défaites (qu'on se rappelle Roland à Roncevaux), au lieu de s'en tenir aux causes naturelles, attribua le désastre à des actes d'impiété qui attirèrent la punition divine. Comme le peuple des grandes villes était irrité contre les protestants (émeutes répétées de Cracovie, de Posen et de Vilna depuis plusieurs années), il attribua naturellement ces actes d'impiété aux hérétiques ; et comme il était très dévot à la Sainte Vierge,

très sainte Mère de Dieu, patronne de la Hongrie ; mais ils se mirent à blasphémer la très pure Vierge, et ils perdirent la bataille qui était déjà presque gagnée. Dieu fait entendre par là, qu'il est irrité contre ces hérésies qui ne révèrent pas sa très sainte et très pure Mère et blasphèment ainsi l'enseignement de l'Eglise, et qu'il éloigne des hérétiques tout succès dans les combats. Tant que les Hongrois ont été catholiques, avec [S. Jean de] Capistran et le nom de Jésus comme cri de guerre, ils ont mis en déroute l'empereur turc en personne et gagné de nombreuses batailles. Nous avons sous les yeux des exemples mémorables, considérables et voisins de nous, de ce fait.

Dieu ne donne pas la victoire tant qu'il y a dans l'armée un homme frappé d'anathème ¹, tant que ceux qui ont pillé les églises et les choses de Dieu et qui ont abandonné le Seigneur ne sont pas dépouillés et châtiés. Si, à cause du seul Achan, Dieu enleva le succès et la victoire à une armée entière, et ne les lui rendit qu'après qu'on eut puni le voleur sacrilège ², la défaite est bien plus motivée quand il y a dans une armée nombre de gens qui ont pillé les églises de Dieu ou donné occasion à ce pillage, ou quand il y a beaucoup d'hérétiques ou d'incroyants qui ravissent au Tout-Puissant son honneur et qui lui font outrage. Comment peut-on aller à la guerre avec de pareilles gens ? Comment la République ne chancellerait-elle pas avec une pareille armée ? Comment échapperait-elle aux païens ? Car ces hérétiques se sont déjà *paganisés* et *turcisés* en blasphémant le Dieu en trois Personnes ³, la divinité de son Fils et sa sainte Eglise, et en ternissant la gloire divine. Contre ces gens-là les Turcs sont encouragés, et nous enten-

ces actes d'impiété prirent dans l'imagination populaire la forme d'outrages envers elle. Skarga n'aurait-il pas mieux fait de fermer l'oreille à la rumeur publique et de n'en pas tenir compte dans son sermon ?

La nouvelle du désastre de Kœrcestes se répandit immédiatement dans toute la chrétienté. En Pologne on la connaissait dès la fin d'octobre, car Kœrcestes n'est pas éloigné de la frontière. Le cardinal Gaetano, légat apostolique, l'apprit en route, quand il se rendait de Varsovie à Cracovie pour les funérailles d'Anne Jagellon qui eurent lieu le 12 novembre. (V. *Rel. nunc.*, II, 71, *Relatio legationis polonicæ Henrici cardinalis Gaetani*. Dans Niemcewicz, *Zbior.*, II, *Journal de voyage de Gaetano*, p. 180.)

Pour les détails sur Kœrcestes, v. Wielewicz, *Scr. Rer. Pol.*, VII, 321 ; von Hammer, *Gesch. des Ottom. Reiches*, II, 285 ; Zinkeisen, *Gesch. des Osman. Reiches* (collection Heeren), III, 603.

1. *Anathema*, dans le texte. Skarga emploie ce mot dans le sens de ce passage de S. Paul (ad Rom., 9, 3) : *Optabam anathema esse pro fratribus meis*.

2. L'histoire du voleur sacrilège Achan est dans Jos., 7, 13 et seqq. Achan y est appelé *Anathema* : *anathema in medio tui est*.

3. Allusion aux antitrinitaires (*sociniens*) nombreux en Pologne et surtout en Lithuanie.

dons dire qu'ils se croient assurés de la victoire sur les luthériens ¹.

C'est encore, pour une République, un grand bonheur que d'avoir des citoyens vertueux, pieux et disciplinés, et de pouvoir les former ainsi par ses soins, ses pratiques et son enseignement ; car, là où les hommes ont la crainte de Dieu et pratiquent la piété et la justice, le gouvernement est bon et facile, et Dieu bénit, soutient et accroît le royaume. Comme le dit l'Écriture : « La justice élève une nation et le péché fait le « malheur des peuples ². » La religion catholique et ses enseignements implantent dans les âmes la piété et les vertus qui l'accompagnent, tandis que l'hérésie par ses enseignements dessèche fort les vertus et les coupe à la racine, comme on l'a déjà écrit ³ dans d'autres sermons.

Il est impossible ⁴ que la vertu fleurisse là où l'on enseigne qu'on peut se sauver par la foi seule sans les bonnes œuvres, là où l'on dit que l'homme n'a pas le libre arbitre, mais qu'il est forcé de faire ce que Dieu veut et ce que Dieu lui-même fait et opère en lui. On ne peut voir fleurir la justice, la miséricorde, la tempérance, le pardon des injures, la pureté, l'obéissance, le mépris des biens visibles et les autres vertus qui conviennent à l'homme charitable et qui sont nécessaires à la société, là où les oreilles sont remplies de ce nouvel Évangile annonçant que Dieu ne récompense pas les bonnes œuvres, et qu'il ne leur donne pas pour prix le bonheur éternel. Comment un homme peut-il être bon et avoir la crainte de Dieu, quand il ne fait aucun cas ni d'une récom-

1. V. p. 124, n. 2, sur l'emploi du mot luthérien au sens général d'hérétique.

Toutes les considérations qui précèdent sont déduites du dogme de la Providence. Skarga parle comme s'il était entré dans les conseils de Dieu que le livre de la Sagesse et S. Paul déclarent insondables : *Quis hominum potest scire consilium Dei?* (Sap., 9, 13.) *Quam incomprehensibilia sunt judicia ejus et investigabiles viæ ejus! Quis enim cognovit sensum Domini aut quis consiliarius ejus fuit?* (Ad Rom., 11, 33, 34 ; I ad Cor., 2, 16.) Bossuet, qui croyait autant que lui à l'action de la Providence dans les affaires humaines, s'est montré plus prudent dans son *Discours sur l'histoire universelle* ; il s'est contenté d'affirmer le principe de l'action divine, et en face des événements il n'a recherché que les causes secondes.

2. Prov., 14, 34 : *Justitiam elevat gentem ; miseros autem facit populos peccatum.*

3. Comme Skarga n'écrit rien au hasard et se rend parfaitement compte des termes qu'il emploie, on remarquera ici cette expression « comme on l'a déjà écrit (*sie pisalo*). » Dans ses *Sermons des dimanches et des fêtes*, il lui arrive fréquemment de renvoyer d'un sermon à l'autre. En ce cas, il se sert invariablement, comme nous l'avons constaté plus de vingt fois, de la formule « comme on l'a déjà dit », ou « comme on l'a enseigné dans « tel sermon ». Il ne se sert de la formule « comme on l'a écrit », que quand il renvoie à quelqu'un de ses ouvrages imprimés (De l'unité de l'Eglise, Confrérie de la pitié). De là on infère que Skarga a seulement écrit ses sermons de diète et qu'il ne les a pas prêchés sous leur forme actuelle, car s'il a déjà écrit, c'est qu'il écrit encore en ce moment même, et qu'il ne parle pas du haut de la chaire.

4. Skarga emploie un mot (*trudno*) qui signifie ordinairement : « il est difficile » ; mais il lui donne le sens d'impossible comme dans ce passage d'un sermon des dimanches : « Il est impossible (*trudno*) qu'un enfant ait le droit de tuer sa mère. »

pense après la mort ni d'une punition dans un autre monde ? Les évangéliques et leurs ministres ne sont pas avares de ces doctrines, et on cite ailleurs¹ des passages tirés de leurs livres. Par conséquent les hérésies ne peuvent pas faire *bonos cives*².

A ce point de vue, les législateurs païens qui ont pourvu de lois les républiques, en visant davantage à multiplier les vertus chez les hommes, étaient beaucoup plus sages ; car, outre ces lois rigoureuses contre le mal et contre ceux qui troublaient la paix publique, ils proclamaient encore une punition divine à laquelle nul ne peut échapper ici-bas, et menaçaient les coupables d'une peine éternelle après la mort³. C'est ainsi qu'ils rendaient le peuple accessible à toute sorte de vertus.

D'un autre côté, par sa doctrine de vérité, la religion catholique convertit merveilleusement les hommes au bien et fait d'eux *bonos cives*, car partout elle enseigne la crainte de Dieu en étendant à cette vie et à la vie future la sévérité divine contre le mal ; et, comme elle promet à chacun la récompense éternelle pour la moindre bonne œuvre, elle excite très fortement à pratiquer toutes les vertus. Grâce à cette récompense du Ciel, elle rend aussi les hommes si braves à la guerre, qu'ils désirent volontiers mourir pour la République et pour leurs frères ; car l'espoir des récompenses futures les enflamme, et ils tiennent pour rien toutes les morts temporelles⁴.

La religion catholique prend grand soin d'enseigner l'humilité et la soumission aux autorités⁵ ; elle appelle ses disciples *des enfants d'obéissance*, et c'est cette vertu qui soutient le mieux la République, et qui fait prospérer les gouvernements ; car, là où la soumission des sujets

1. Ici Skarga renvoie le lecteur à ses ouvrages de polémique contre les protestants.

2. Même en admettant que le raisonnement de Skarga soit conforme aux règles de la logique, on pourra toujours lui objecter que les hommes ne vont jamais jusqu'aux conséquences extrêmes de leurs doctrines, et qu'en pratique peu d'hommes conforment strictement leur vie à leurs croyances. L'histoire d'ailleurs répond à la thèse exagérée de Skarga en citant des protestants de Pologne, Myszkowski par exemple, qui ont été d'excellents citoyens.

3. Il est difficile en lisant cela de ne pas penser à l'imprécision des doctrines païennes sur la vie future depuis Homère jusqu'à Virgile, et on hésite à tirer des conclusions aussi nettes de la *devotio* et de la *consecratio capitis* inscrites dans les lois primitives de Rome, par lesquelles on vouait certains criminels aux dieux infernaux, et auxquelles Skarga semble faire allusion.

4. L'amour de la patrie, le désir de la gloire, l'ambition et bien d'autres sentiments, ont cet effet de faire mépriser la mort. D'un autre côté, on pourrait citer dans l'histoire de Pologne d'illustres personnages, qui n'étaient pas *boni cives*, et qui cependant faisaient profession de catholicisme (Zebrydowski, par exemple, si estimé de Skarga jusqu'au jour où il fit le *rokosz*, c'est-à-dire jusqu'au jour où il excita une révolte contre le roi).

5. I Petr. 2, 13, 14 : *Subjecti igitur estote... sive regi... sive ducibus*.

à l'autorité est sincère et prompte, tout facilite la tâche de ceux qui gouvernent, et leur permet de parer facilement aux dangers qui menacent la République.

Il y a eu, comme l'écrivait S. Jude, des hérésies qui blasphémaient la majesté royale ¹, les autorités et les puissances, et qui les méprisaient comme si elles venaient non pas de Dieu, mais du démon. Et à présent, il y a chez les Luthériens et les Evangéliques des erreurs qui consistent à enseigner qu'un magistrat, un roi, un staroste en état de péché mortel, perdent leur autorité, et que personne ne leur doit obéissance ². Qu'est-ce qui peut plus que cette mauvaise doctrine favoriser la licence et la sédition et troubler la paix publique ? Quelle torche aussi vite que celle-là allumera la flamme de la sédition dans les esprits déraisonnables et turbulents ? On fait un péché mortel de n'importe quel acte de l'autorité, et aussitôt on rompt la fidélité et l'obéissance qui lui sont dues. Il y a encore d'autres hérétiques, comme les anabaptistes, qui disent et écrivent qu'ils ne reconnaissent d'autre roi qu'un roi couronné d'épines qui commande sans épée, et sans hommes d'armes ³. C'est ainsi que les autorités, qui ont en main la force uniquement pour assurer le bien public, non seulement reçoivent un outrage, mais encore ont à supporter une funeste désobéissance qui est la ruine de la République.

La religion catholique prend soin de rappeler souvent que chacun doit, comme l'enseignait S. Pierre, craindre Dieu et honorer le roi ⁴, se soumettre aux magistrats, au roi ou à ses représentants, redouter leur glaive, et se faire un cas de conscience de leur désobéir ⁵. Et les catholiques naissent enfants d'obéissance, car ils apprennent l'obéissance en tout, à commencer par la Foi qui les fait renoncer à leur sens propre ; c'est pourquoi ils contribuent à la prospérité de la République. Mais les hérésies ont l'esprit d'apostasie pour père et la désobéissance pour mère ; car les hérétiques ne seraient jamais hérétiques s'ils ne se séparaient pas de l'Eglise, s'ils écoutaient les pères à qui ils doivent la vie, et s'ils n'étaient pas orgueilleux. Le moyen de changer cette com-

1. Judæ, v. 8 : *Similiter et hi... dominationem spernunt, majestatem autem blasphemant.*

2. Cette erreur, enseignée par Wiclef et par Huss aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, avait été reprise en Pologne par quelques sectes antitrinitaires, issues du calvinisme et non du luthéranisme. (Bellarmin, *Controv.*, t. II, lib. III, de *Laicis*, cap. xviii, ne nommé pas les luthériens au sujet de cette erreur.)

3. Le décret de proscription contre les antitrinitaires et les anabaptistes, donné par Sigismond Auguste en 1566, fut motivé par ces doctrines antisociales ou révolutionnaires.

4. I Petr., 2, 17 : *Deum time te ; honorificate regem.* — On se rappelle que ce texte a été choisi par Bossuet, élève du collège de Navarre, pour sa harangue des paralympiques. (Gandar, *Bossuet orateur*, p. 6.)

5. (Allusion à) Rom., 13, 1, 7 : *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit*, etc.

plexion hérétique qu'ils tiennent de naissance ! Est-ce que leur superbe à l'égard des autorités profanes et leur esprit d'insoumission peuvent rester longtemps sans se produire ? On sait assez comment dans les autres pays ils se sont comportés à l'égard de leurs seigneurs ! Quelle corruption envahit la République plus rapidement que celle qui naît de leurs doctrines ?

Je vais vous dire ce qu'on nous écrivait naguère du Japon. Quacabundus ¹, monarque de ce lointain royaume, poursuit et persécute longtemps les chrétiens ; mais quand il eut reconnu leurs grandes vertus, Dieu amollit la dureté de son cœur au point que ce roi permit la libre prédication de l'Evangile dans son royaume ². Son neveu, qu'il avait désigné pour le remplacer sur le trône, répétait souvent : « Je m'étonne de voir mon oncle persécuter les chrétiens, quand leur loi prend tant de soin d'enseigner aux sujets une fidèle obéissance à leurs rois. »

Il comprenait que par cet enseignement, la religion catholique, non seulement ne porte aucune atteinte au pouvoir civil, mais qu'elle lui est d'un grand secours.

Les hérétiques de plus, n'ont pas l'aide du Ciel pour pratiquer les saintes vertus, car ils se sont, par leur séparation, éloignés de la grâce et du corps du Christ, et de ses sacrements où l'on puise un grand secours d'En Haut pour pratiquer la vertu. Ils deviennent ainsi comme un jardin sans eau et un champ sans pluie, et ils ne peuvent pas produire de bons fruits. Mais les catholiques sont comme les branches d'un cep de vigne vivace et plein de sève ³ : toujours ils peuvent faire voir de bonnes et saintes mœurs, par lesquelles la République se soutient.

Enfin, outre tout cela, les hérétiques inhumains par nature, cruels et enclins à verser le sang, déchirent la société, tandis que les catho-

1. Dans ses *Vies des Saints*, t. II, 460 (édit. des Mekhitaristes, Vienne, 1558-1560, d'après celle de 1612, 3 décembre, les martyrs du Japon), Skarga mieux renseigné lui donne le nom de *Facsiba Cambacundonus* (*Kambakundona*). Il prit ensuite celui de *Taicosama* ou *Taicosima*. (D'après Henrion : *Hist. gén. des missions*, II, 210. Taicosama serait le neveu et successeur de Cambacundono.)

2. L'exemple allégué ici par Skarga perd quelque peu de sa force probante quand on songe qu'au moment même où il écrivait ces lignes, ce même empereur du Japon ou son neveu et successeur déchainait sur les chrétiens la plus terrible persécution qu'ils eussent subie jusqu'alors. Les PP. Paul, Jean et Jacques S. J. furent martyrisés en cette année 1597. (V. *Vies des Saints*, loc. cit.) Cette persécution était motivée par le désir qu'avait l'empereur de se débarrasser des Portugais et des étrangers, et sous prétexte que la paix est impossible dans un empire où il y a deux religions. (V. Henrion : *Hist. gén. des missions* (1846), t. II, p. 208. Le P. de Charlevoix : *Hist. du christianisme au Japon*, I, 267, et II, 31 et sqq.)

3. Allusion à la parabole du cep de vigne, Joan., 15, 1-11.

liques, d'un naturel doux et tranquille, servent mieux la société et resserrent les liens sociaux ¹.

Nous connaissons par de nombreux récits les cruautés des hérétiques envers les catholiques quand ceux-ci ont été en leur puissance, surtout les cruautés des Ariens sous les empereurs Constance et Valens, et en Afrique sous Genséric. Ils bannissaient tous les évêques et s'emparaient de leurs sièges ; ils les tuaient et pillaient leurs biens. Ils agissaient de même à l'égard du commun peuple, des seigneurs séculiers et des femmes, sans avoir pour eux ni compassion ni pitié ². Et quand Dieu eut fait mourir les empereurs hérétiques, et rendu la paix aux catholiques, jamais ceux-ci n'agirent de même à l'égard des hérétiques lorsqu'ils les eurent en leur puissance. Quand après l'hérétique Valens, l'empereur Théodose, un catholique et un saint roi, fut monté sur le trône, il ordonna seulement aux évêques ariens de céder la place et de rendre leurs églises aux catholiques. Il y eut à ce sujet de grands murmures du peuple contre les évêques et contre l'empereur, parce qu'ils montraient pour les hérétiques une indulgence que ces derniers n'avaient pas eue pour les catholiques, car il y avait des évêques catholiques qui disaient aux Ariens : « Conservez le titre épiscopal : cela nous importe peu ; « mais convertissez-vous à la foi catholique, et faites pénitence ³. »

Quoique de pieux empereurs aient écrit des lois rigoureuses contre les hérétiques, ils ne l'ont fait qu'avec une grande indulgence et une grande miséricorde, plutôt sur parchemin et pour effrayer, que dans la réalité et pour punir, afin de réprimer par là leurs crimes et leurs fureurs. De même chez nous, de nos jours, l'indulgence des catholiques se montre grande à leur égard. Nous avons contre eux des lois anciennes qui leur enlèvent l'honneur et les biens, et cependant jusqu'aujourd'hui nous les avons tolérés au point qu'ils possèdent des charges et des dignités ⁴. Et eux, ici, en Prusse, partout, aussitôt qu'ils l'ont emporté en force sur les fidèles, ils se sont mis à les déposséder de leurs charges, à les faire périr, à les piller, à les chasser ; et ils ne leur

1. Ni la douceur ni la cruauté ne sont l'apanage exclusif d'une confession religieuse.

2. Victor [*Uticensis*], *De Persecutione vandalica*. (Référence prise à Baronius, t. VII, anno 442, p. 552, n. 2...)

3. Baron., t. IV [t. V, ad ann. 380, nos 6 et 7, p. 487-488 (éd. Pagi, 1741)]. Skarga applique aux évêques catholiques en général ce que Baronius raconte de S. Grégoire de Nazianze en particulier ; c'est une généralisation oratoire.

4. A l'époque où Skarga écrivait cela, un des principaux griefs des dissidents (hérétiques et schismatiques) était que pour l'avenir on les excluait systématiquement des charges, des dignités et des faveurs royales. (V. les actes du synode de Thorn, 1595, et de Wilna, 1599, dans Lukaszewicz, *Lithau*, I, 73 et 85 ; *Friese*, III, 250, 269, particul., 257.)

ont pas laissé la plus petite charge, ni même une seule chapelle pour y pratiquer leur culte. En Flandre, où ils ont pris le dessus, ils ont aussitôt tout enlevé aux catholiques et leur ont fait la guerre. Mais quand, grâce à Dieu, les catholiques ont remporté sur eux la victoire, par indulgence on leur a donné quatre ans pour venir à résipiscence, à la seule condition de ne pas répandre leur contagion par la parole ; et eux, ils n'ont pas attendu quatre heures, et ils n'ont pas épargné les catholiques ¹.

A cause de cette inhumanité, de cet esprit tyrannique et d'autres habitudes déjà mentionnées qui sont chez les hérétiques, ni la République ni aucun autre royaume ne peuvent attendre d'eux rien de bon, et leur ruine est certaine dès que les hérétiques se multiplient.

Dans la religion catholique, la confession à elle seule aide merveilleusement les hommes à pratiquer la vertu et à se bien conduire. Elle possède une discipline qu'aucun pouvoir profane ne peut avoir, et grâce à laquelle les fautes cachées et intérieures et les vices disparaissent : de là un puissant secours pour la République. Les villes d'Allemagne, dès le principe, ont reconnu le changement qui s'est opéré chez l'homme au point de vue de la vertu lorsqu'on a rejeté la confession. Le docteur de leur nation (Luther), ce premier apostat satanique, a dû lui-même l'avouer bon gré mal gré dans un sermon écrit ².

Très nobles Seigneurs, gardez dans son intégrité la sainte foi catholique, si vous voulez que la République et le royaume se maintiennent et ne périssent pas, malheur qui finirait par arriver, si vous laissiez l'hérésie se répandre et prendre le dessus. Voyez comme Dieu a puni les royaumes et les a livrés en esclavage aux païens, dès qu'ils se sont éloignés de la sainte Religion une fois reçue, et du vrai Dieu. Les *Livres des Juges* et les *Livres des Rois* fourmillent de tels exemples.

Le Seigneur fait prospérer les empires et les royaumes qui augmentent sa gloire, qui le servent avec soin et ne le laissent pas outrager. Dans le livre de la Loi (le Deutéronome) il y a une longue et sûre bénédiction à l'adresse de ces royaumes : « si tu honores le Seigneur, dit cette bénédiction à un royaume, il t'élèvera au-dessus des autres peuples de la terre. Il fera tomber tes ennemis qui viendront par un chemin, et qui « fuiront devant ta face par sept autres routes. Et toutes les nations

1. Quand on entend Skarga parler de cette sorte de la Flandre, on s'étonne et on se demande comment il peut oublier ainsi le duc d'Albe et le *Conseil de sang*.

2. *Concio Lutheri de adventu*. (V. Walch, *Luthers Sæmmliche schriften*, t. XII, Halle, 1742, part. XXX, neuf sermons sur des Epîtres et des Evangiles, 7^e sermon sur l'Épître du 1^{er} dimanche de l'Avent, col. 2120.) Il y a d'autres endroits encore où Luther se plaint des mauvaises mœurs de ses disciples. V. les textes dans Walch, XIII, 2193 ; Dœllinger : *Die reformation*, III, 225-231, et Cristiani, *Luther et le luthéranisme* (1908), p. 331-332.

« reconnaîtront que le nom du Seigneur a été invoqué sur toi, et elles te
« redouteront ¹. »

Même des païens éclairés par la raison naturelle, les fameux Romains, attribuaient à leur piété envers les dieux la fortune qui leur donnait l'empire du monde : « Ce n'est, dit l'un d'eux, ni par la ruse ni par la
« force, mais par la piété que les Romains ont soumis tous les peuples ². »
Donc, défendez la véritable Religion, la religion catholique ; car ces païens avec leurs faux dieux n'avaient dans l'esprit que ceci de vrai, à savoir que Dieu gouverne les empires ; qu'il les établit et les ruine ; que ces empires ne se consolident ni par la force ni par la puissance ; et qu'ils se maintiennent par la piété et la religion envers Dieu ; enfin, que si la foi se laisse infecter et corrompre par l'hérésie et les fausses doctrines, le royaume n'échappera pas à une prompté punition.

Dieu punit les autres péchés par la peste et la famine et d'autres maladies ; mais l'abandon de la sainte Religion et de l'unité de l'Eglise, il le punit par le glaive païen ³. Ce glaive qui s'essaie déjà à vous frapper de près doit vous rendre plus humbles devant Dieu, plus zélés pour son service, et plus justes en vous obligeant à restituer ce qui lui a été pris, afin d'apaiser sa colère.

O notre Dieu, dissipe toutes ces sectes empestées, de peur que par elles ne périssent non seulement les âmes rachetées par le sang de ton Fils, mais encore notre royaume terrestre, et de peur que ce royaume ne perde ta bénédiction. Seigneur miséricordieux, vivifie la piété catholique, afin que de nos jours le peuple des fidèles croisse en nombre et en dévouement, et que ses bonnes œuvres inspirées par la piété conservent longtemps la République et la préservent de la ruine. Par N.-S. J.-C. qui règne avec toi en union avec le Saint-Esprit, Dieu un dans tous les siècles. *Amen.*

1. Deuter., 26. (Fausse référence ; c'est 28, 1, 7, 10) : *Si autem audieris vocem Domini Dei tui... faciet te Dominus Deus tuus excelsiorem cunctis gentibus quæ versantur in terra... Dabit Dominus inimicos tuos, qui consurgunt adversum te, corruentes in conspectu tuo ; per unam viam venient contra te, et per septem fugient a facie tua... Videbuntque omnes terrarum populi quod nomen Domini invocatum sit super te, et timebunt te.* (Skarga a traduit avec une certaine liberté.)

2. Cic., *De Haruspiciis*, resp. IX, 19. *Nec numero Hispanos, nec robore Gallos, nec calliditate Pœnos nec artibus Græcos, sed pietate ac religione atque hac sapientia quod deorum numine omnia regi gubernarique perspeximus, omnes gentes nationesque superavimus.* (Skarga a mutilé le texte de Cicéron.)

3. Allusion aux Turcs qui sont pour Skarga le fléau de Dieu.

SIXIÈME SERMON DE DIÈTE ¹

SUR LA MONARCHIE ET LA ROYAUTÉ OU SUR LA QUATRIÈME
MALADIE DE LA RÉPUBLIQUE QUI VIENT DE L'AFFAIBLISSE-
MENT DE LA DIGNITÉ ET DE L'AUTORITÉ DU ROI.

Donne-nous, pour nous juger, un
roi comme en ont tous les peuples².

Dans le corps humain, il y a deux membres principaux qui le vivifient et le fortifient, le cœur et la tête. Un cœur gai et une tête saine rendent l'homme fort et dispos pour tout ; mais un cœur triste et une tête malade, comme dit Isaïe, affaiblissent le corps tout entier au point que, de la plante des pieds au sommet de la tête, il n'y a rien en lui de solide³. Dans le corps de la République, la Religion et l'Ordre ecclésiastique (le clergé) sont comme le cœur caché et intérieur d'où vient la vie éternelle, et l'Ordre royal (la royauté) est comme la tête où résident, pour gouverner les membres, les yeux, les oreilles et les autres sens externes, c'est-à-dire, ce qui compose les biens visibles de la République. Quand la religion catholique et l'Ordre ecclésiastique sont lésés, c'est comme une blessure au cœur qui amène rapidement la mort de la République⁴ ;

1. Ce sermon ne se trouve que dans les deux premières éditions des *Sermons de diète*. Il a été supprimé dans la troisième (1610) qui a suivi le fameux *rokosz* de Zebrzydowski et l'article contre les Jésuites. Nous donnons ici la traduction de la première édition sans tenir compte des variantes de la deuxième, qui sont purement orthographiques et ne peuvent intéresser le lecteur français.

2. I Reg., 8, 5 : *Constituè nobis regem ut judicet nos, sicut et universæ habent nationes.*

3. Isai., 1, 5, 6 : *Omne caput languidum et omne cor mœrens..., a planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas.*

4. Skarga, comme d'ailleurs les catholiques et les protestants de son époque, ne conçoit pas l'Etat autrement que comme un Etat chrétien. Il s'inspire ici et dans le reste de ce sermon de la doctrine de Bellarmin :

Potestas temporalis et spiritualis in ecclesia non sunt res distinctæ et separatæ, ut duo

et quand l'ordre de la royauté s'affaiblit et souffre, c'est comme la tête malade perdant le gouvernement des membres et amenant la ruine entière du royaume.

Nous avons parlé de la première maladie de la République, celle du cœur ; avec l'aide de Dieu, parlons maintenant de la seconde, celle de la tête, c'est-à-dire, de la faiblesse et de l'affaiblissement de l'autorité royale.

Par une disposition de la Nature, le corps n'a qu'une tête pour le gouverner ; de même, dans la République, la Monarchie (c'est-à-dire l'autorité et le gouvernement d'un seul) est ce qu'il y a de plus naturel, de meilleur et de plus conforme à la raison humaine. Quand ce gouvernement change et se partage entre plusieurs têtes, c'est une maladie grave et mortelle pour la République.

Cela posé, disons d'abord ce que signifie le verset de l'Ecriture mis en tête de ce sermon. Quand le peuple choisi demanda un roi au juge et prêtre Samuel, qui le gouvernait à cette époque, l'Ecriture nous dit qu'il déplut à Samuel d'entendre dire aux Israélites : « Donne-nous un roi pour nous juger », et que dans sa prière devant le Seigneur il eut pitié d'eux. Et Dieu lui dit : « Ecoute la voix de ce peuple en tout ce qu'ils te disent, car ce n'est pas toi, mais moi qu'ils ont rejeté pour que je ne règne pas sur eux ¹. » Par ces paroles il appert que Dieu les blâmait tout en les laissant faire, et qu'il était outragé comme s'ils lui enlevaient sa royauté sur eux.

Il faut bien comprendre ici, que Dieu n'a pas blâmé la monarchie et l'autorité d'un seul sur tous ; car, dès que les Israélites furent sortis de l'Egypte où ils s'étaient multipliés, depuis Moïse jusqu'au temps du prophète Samuel, pendant trois cents ans, ils n'ont jamais eu d'autre gouvernement que celui d'un chef unique. Tels furent après Moïse : Josué, Judas, Othoniel, Aod, Barach, Gédéon, Jephthé, et enfin Samson. Après eux il y eut *interregnum*, et, « en ce temps-là, dit l'Ecriture, il n'y avait pas de roi en Israël ; mais chacun faisait ce que bon lui semblait ² » ;

regna politica, sed sunt conjunctæ ita ut unum corpus faciant : vel potius ita se habent, ut corpus et anima in uno homine. Est enim potestas spiritualis quasi anima, et temporalis quasi corpus... Ergo debet potestas temporalis spirituali servire, eamque ab hostibus suis protegere, etc... (Bellarm., *Controv.*, t. II, p. 547, D. (éd. 1620) ; *De Conciliis*, lib. III, de *Laicis*, cap. XVIII.)

1. [I] Reg., 8, 6, 7 : *Displicuit sermo in oculis Samuelis, eo quod dixissent : « Da nobis regem ut judicet nos. » Et oravit Samuel ad Dominum. Dixit autem Dominus ad Samuel : Audi vocem populi in omnibus quæ loquuntur tibi ; non enim te abjecerunt sed me, ne regnem super eos.*

2. Judic., 18, 1 : *In diebus illis non erat rex in Israel, et 24, 24 : In diebus illis non erat rex in Israel, sed unusquisque quod sibi rectum videbatur, hoc faciebat.*

car c'étaient les pires jours pendant lesquels les Israélites menaient entre eux une guerre sanglante. D'ailleurs, si la monarchie avait été une mauvaise chose, jamais Dieu ne l'aurait voulue pour son peuple, et il n'aurait pas à ce moment ordonné de lui donner un roi. Or, dès le principe, il en a lui-même désigné et donné un excellent en Saül, et par la suite en David et ses descendants, selon cette promesse faite à Abraham « que de son sang sortiraient des rois ¹ » jusqu'au Messie, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. Il y a plus encore : dans la loi de Moïse, Dieu avait annoncé que les Israélites se donneraient des rois, et il leur avait tracé le modèle du souverain auquel il imposait des lois ².

Pourquoi donc cette demande d'un roi déplut-elle au Seigneur ? C'est que Dieu ne regardait pas comme rois de son peuple ces petits juges qu'il lui avait donnés ; il ne voyait en eux que des représentants de sa propre royauté. Et, en effet, ces juges ne jouissaient ni de la prérogative, ni de la pompe, ni de la majesté royales. Ils labouraient les champs comme les autres sans tenir de cour, sans lever d'impôts, sans avoir l'usufruit des biens de la nation. Ils ne faisaient que juger les gens, et ils convoquaient le peuple quand survenait une guerre ; mais Dieu seul était leur général, et c'est pourquoi ils mettaient toujours leurs ennemis en déroute. Ils n'avaient pas non plus l'hérédité de leur charge, et ils avaient pour successeurs non leurs fils, mais celui que Dieu avait désigné par un signe. Comme les Israélites après une grande victoire disaient à Gédéon leur juge et leur chef : « Règne sur nous, puis ton fils, et le « fils de ton fils, car tu nous as délivrés de la domination des Madianites, » il leur répondit : « Je ne régnerai pas sur vous, ni mon fils non plus ; « mais que le Seigneur règne sur vous ³. » Et ce gouvernement leur était avantageux en ce qu'ils n'avaient ni des rois à entretenir, ni une majesté et une pompe royales à pourvoir, tandis qu'ils menaient à bien les guerres et les jugements ; ou plutôt, Dieu lui-même comme roi menait à bien ces choses, en reconnaissant pour ses lieutenants les juges qui étaient au pouvoir.

Mais quand à toute force ils voulurent avoir, comme les autres peuples guidés par la raison naturelle, des rois qui régneraient sur eux, ainsi que leurs descendants à titre de seigneurs héréditaires ; qui useraient des biens de tous dans l'intérêt de leur royauté ; qui porteraient sur leur

1. Gen., 17, 6 : *regesque ex te egredientur.*

2. Deuter., 17, 15 et sqq.

3. I Judic., 8, 22, 23 : *Dixeruntque omnes viri Israel ad Gedeon : Dominare nostri, tu et filius tuus, et filius filii tui, quia liberasti nos de manu Madian. Quibus ille ait : non dominabor vestri, nec dominabitur in vos filius meus, sed dominabitur vobis Dominus.*

personne la parure de la terre entière et déploieraient une glorieuse opulence ; qui les défendraient et leur éviteraient d'être appelés et menés à la guerre en entretenant continuellement une cour et des troupes ; alors le Seigneur ne les en blâma pas ou plutôt il les y autorisa. Ce qu'il blâma, c'est qu'ils changeaient cette forme de gouvernement des simples petits juges, et qu'ils aimaient mieux s'en fier au faste et à la puissance d'un roi qu'à Sa protection divine personnifiée par de chétifs représentants. Mais Dieu approuva la monarchie, qui existait sous les juges aussi bien que sous les rois, par ce fait même que, pour régir son peuple, jamais il n'établit ou n'inscrivit dans la Loi un gouvernement de deux ou trois hommes, ou de la multitude.

C'est que la monarchie est une imitation du gouvernement des cieux, où un seul Dieu règne en personne. Ce Dieu a commencé par ordonner au genre humain, en gravant ce commandement dans les âmes, de s'en tenir au gouvernement d'un seul maître. Il n'a, en effet, créé qu'un seul homme, le premier homme, pour qu'il fût le chef et le père de tous les enfants de Dieu. Il n'en a pas créé deux ni trois, pour que tous répondissent à la voix d'un seul et obéissent à sa direction et à sa raison comme à leur aîné. C'est aussi pour cela qu'il lui a donné une femme soumise à lui et non son égale en autorité, pour qu'ils ne fussent pas deux à gouverner, et que, dans la même maison, la femme tout en ne faisant qu'un avec son mari, ne se regardât pas comme un second chef ou comme l'égale du maître du logis ¹.

Dès que le monde parut, les peuples se donnèrent des rois, se mirent aux mains d'un seul homme, et en élurent un seul qui fût au-dessus d'eux. Ainsi se formèrent les grandes monarchies de l'Assyrie, de la Perse, de la Grèce et de Rome. La dernière, la monarchie romaine, expulsa ses rois quand elle eut grandi. Cela lui réussit mal, parce que ce fut ou une nombreuse aristocratie ou le peuple lui-même d'une seule ville qui gouverna. On dut pourtant confier tout le pouvoir à un dictateur ou à un consul, et l'empire romain ne s'étendit pas au monde entier avant le jour où un seul homme eut le pouvoir sur tous, à partir de Jules César et d'Auguste ².

Tout ce qu'il y a de savants parmi les philosophes ³, les orateurs et les historiens latins et grecs, louent le gouvernement monarchique et blâment les autres gouvernements. Le célèbre Juif Philon cite ce mot

1. Voir des raisonnements analogues dans Bellarmin, *Controv.*, t. II, 510 D, 511 A. (*De Rom. Pont.*, I, cap. II.) (Nous citons l'édition de Cologne, 1620.)

2. V. des considérations semblables dans Bellarmin. (*Controv.*, t. II, p. 513 C D., *De Rom. Pont.*, I, cap. II.)

3. A partir d'ici Skarga emprunte à Bellarmin, sans compter, les textes et les référé-

d'Homère : « C'est une mauvaise chose quand plusieurs commandent ; qu'il y ait un seul roi ! »

Nos docteurs pensent de même, Justin dit : « Le gouvernement monarchique est d'habitude exempt de guerres et de querelles. » Athanase dit à son tour : « De même que la pluralité des dieux ne fait aucun Dieu, de même beaucoup de princes ne font aucun roi, car de là naît l'anarchie. » Cyprien prouve contre les païens qu'il doit y avoir un seul Dieu, parce que le gouvernement d'un seul est ce qu'il y a de meilleur et de plus naturel, et il dit : « Pour le gouvernement divin prenons exemple des gouvernements de la terre : où trouver deux rois qui se soient gardé la foi et qui n'aient pas fini par le sang ? » Saint Jérôme dit¹ : « Un seul « empereur, un seul juge de la terre. Rome, dès qu'elle a été bâtie, n'a « pas pu avoir deux rois. » Sénèque condamne en ces termes Brutus qui tua le premier empereur romain Jules César dans l'espoir de la liberté :

rences qu'il abrège. (Bellarm., *Contr.*, t. II, *Contr.*, I^a, *De summo Pontif.*, lib. I, *De Rom. Pont. eccl. monarch.*, cap. II) :

P. 508 C (éd. 1619-1620) : *Conveniunt in hanc sententiam*[sc. monarchiam esse eligendam] *omnes scriptores... græci, latini, philosophi, oratores, historici... Philo... laudans Homeri sententiam* : *Illud, inquit, multos imperare malum est : Rex unicus esto*¹... [Skarga a négligé de copier la référence : *Philo in libro de Confusione linguarum.*]

P. 509 A : B. Justinus : *unius... principatus a bellis dissidiisque... liber esse solet.* (*Orat. ad Gentes*).

B. Athanasius : *Multitudo deorum, nullitas est deorum... multitudinem principum id efficere ut nullus esse princeps videatur... ibi... disturbatio nascitur.* (*Orat. adv. idola.*)

B. Cyprianus : *ex eo potissimum probat Deum esse unum quia Monarchia sit optimum et naturalissimum regimen* : *Ad divinum, inquit, imperium etiam de terris mutuemur exemplum. Quomodo unquam regni societas, aut cum fide cœpit, aut sine cruore desiit ?* (Cyp., *de idolor. vanit.*)

1. Suite des emprunts de Skarga à Bellarmin, l. c. :

P. 509 A, B : Hieronymus : *Unus, inquit, imperator, Juxta unus provinciarum Roma, ut condita est, simul habere duos reges non potuit.* (*Ad Rusticum monachum.*) (Skarga a négligé la référence.)

Seneca (lib. II *de Benef.*) : *Marcum Brutum ait non satis prudenter egisse, cum Julium Cæsarem spe libertatis occidit ; et rationem reddens ait : Cum optimus civitatis status sub rege justo sit.*

Ibid. B., Plato... : *Unius, inquit, dominatio bonis instructa legibus, lex illarum omnium optima est. Gubernationem vero eam in qua non multi imperant, MEDIAM censere debemus : ceterum multorum administrationem omnibus in rebus debilem (atque infirmam).* (Plato, in *Polit.*)

Platonem secutus Aristoteles (postea quam tres illas formas regiminis enumeraverat, ista verba subjecit : Harum optima regnum, pessima Respublica est. (Arist., 8 *Polit.* [Skarga, par distraction sans doute, a mal copié la référence de Bellarmin : Arist., 8 *Ethic.*, cap. x.]])

1. Il est bon de noter qu'à la page suivante Bellarmin cite en grec le vers même d'Homère : Οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη, εἰς κοίρανος ἔστω, εἰς βασιλεὺς (Hom., *Iliade*, II, 204 : discours d'Ulysse à Agamemnon) et que Skarga a traduit non le grec, mais LE LATIN du traducteur de Philon.

« Le meilleur état d'une cité est sous un roi juste. » Un sage politique, un philosophe païen (Platon) dit : « Le gouvernement monarchique pourvu « de bonnes lois est ce qu'il y a de meilleur. Là où un petit nombre « d'hommes commandent, le gouvernement est médiocre ¹ ; mais il est « faible en toutes choses là où beaucoup commandent. » Son disciple (Aristote), marchant sur ses traces, disait : « Le meilleur gouvernement « est sous un seul roi, et le pire sous une république. »

Jetons les yeux sur l'Eglise du Nouveau Testament et sur son législateur. Si le Christ a établi la monarchie dans son Eglise, la monarchie est assurément ce qu'il y a de mieux ² : autrement notre Dieu si sage aurait trouvé pour sa maison qu'il aimait tant une autre forme de gouvernement. Or dans l'Ancienne et dans la Nouvelle Loi Dieu a toujours établi un seul pontife suprême que tous devaient écouter, à commencer par Aaron et par S. Pierre.

Enfin S. Cyprien dit : ³ « Les abeilles n'ont qu'un roi et les troupeaux n'ont qu'un conducteur ; » et S. Jérôme : « Les Grues vont à la suite de l'une d'elles comme [les lettres de] l'alphabet. »

Est-ce qu'un seul homme ne gouverne pas avec plus de facilité ? Et le gouvernement ne consiste pas en ce que tous sont égaux et semblables, mais en ce que les uns diffèrent des autres par les emplois, et en ce qu'il y a entre eux subordination. Ainsi dans le gouvernement de l'Eglise, l'évêque est au-dessus de nombreux curés, l'archevêque au-dessus de plusieurs évêques, le patriarche au-dessus de plusieurs primats, et au-dessus de tous il y a un Pierre ou un pape qui les réconcilie quand ils se brouillent, qui les instruit quand ils s'égarent, et qui les remplace par d'autres quand ils se pervertissent.

Qui peut mieux qu'un seul chef maintenir parmi les hommes la paix, la concorde et l'unité sur lesquelles repose entièrement la République ? Car là où gouvernent deux ou trois personnes, chacun suit son opinion et son sentiment, et les hommes ne marchant pas à la

1. Nous lisons *srzednie* (moyen, médiocre) au lieu de *przednie* qui est un contre-sens. On écrivait alors *srzednie* (V. le Gr. Dict. de Linde, V, 420) et il était facile de confondre l's ancienne avec le p. Skarga avait sous les yeux le texte de Bellarmin qu'il traduisait, et ce texte porte : *MEDIAM censere debemus*.

2. Ce qu'il y a de mieux pour l'Eglise, et rien de plus. Si on tire de là une autre conséquence, on fait un paralogisme.

3. Bellarm., l. c. :

P. 511, S. Cyprianus (in tractatu de Idolorum vanitate) : *Rex unus apibus, Dux unus in gregibus*.

Addit S. Hieronymus (in Epist. ad Rusticum) : *Et grues unum sequuntur ordine literato*. (Skarga a encore négligé ces deux références.)

suite d'un seul se divisent en disant : « Moi, je pense comme Paul ; « moi comme Pierre, et moi comme Jacques. » Mais quand un seul gouverne, tous avec leur intelligence s'unissent en masse, et un seul amène plus facilement tous les autres à lui et à la sainte concorde.

Les Romains sous leurs rois ne se sont pas brouillés entre eux ; mais quand ils eurent chassé les rois, la plèbe se brouilla continuellement avec les patriciens qui étaient les citoyens les plus puissants, et leur gouvernement ne put longtemps durer ¹. En revanche, ils n'eurent jamais une tranquillité plus grande que sous la monarchie d'Auguste.

La force et la puissance en face de l'ennemi sont également plus grandes entre les mains d'un seul. Dès qu'elles sont partagées entre plusieurs, leur efficacité est moindre. Les monarchies ont duré plus que les autres formes de gouvernement : celle d'Assyrie ², 1.240 ans, ou, selon d'autres écrivains, 1.400 ans ; celle des Tatars, la plus ancienne à ce que dit Justin, quelques milliers d'années, et aujourd'hui ils n'ont pas d'autre gouvernement ; celle de Rome païenne, sous les consuls et sous d'autres gouvernements variables jusqu'à Jules César, un peu plus de 400 ans ; et depuis Jules César, y compris les empereurs chrétiens jusqu'au dernier Constantin, elle se maintint en Orient 1.495 ans, et en Occident elle dure depuis 900 ans, de Charlemagne à l'empereur romain actuel ³.

1. Paul Orose, qu'on n'accusera pas d'ignorer l'histoire romaine, est d'un avis diamétralement opposé à celui de Skarga. Voici ce qu'il dit de la royauté à Rome (*Historiarum libri septem*, lib. II, cap. iv, Migne, P. L., XXXI, col. 753) : *Sed Romani quanta mala per ducentos quadraginta et tres annos continua illa regum dominatione pertulerint, non solum unius regis expulsio verum etiam ejuratio regis nominis et potestatis ostendit ; nam si unius tantum superbia fuisset in culpa, ipsum solum oportuisset expelli, servata regia dignitate melioribus.*

2. Ici, Skarga recommence à emprunter à Bellarmin, l. c., en l'abrégeant :

P. 514 B : *Hinc nimirum Monarchia Assyriorum... duravit annis 1240... vel supra 1400, ut vult Diodorus... Scytharum [les Tatars] autem regnum quod est habitum omnium vetustissimum... ut Justinus (lib. II) scribit : nec est per se ullo unquam tempore dissolutum. Quocirca aliquot annorum millibus regnum illud stetisse necesse est.*

P. 514 C. : *certe Respublica potentissima Romanorum vix annos 480 numerare potuit tot enim sunt ab exactis Regibus usque ad imperium Julii Cæsaris. At sub monarchis in Oriente, a Julio [Cæsare] usque ad Constantinum ultimum sine interruptione duravit annis 1495 ; in Occidente autem et a Carolo magno usque ad præsentem imperatorem annos fere 800 ; sed nec... semper eodem modo Respublica [Romana] regebatur, etc...*

D. *Objicient fortasse Rempubliam Venetorum quæ annos numerat 1100. — At... [est Resp. Ven.] Aristocratia admixta monarchiæ, nec ulla in ea civitate locum habet Democratia.*

3. Skarga a oublié les empereurs d'Occident de Jules César à Romulus Augustule, et il a corrigé le chiffre d'années (900 pour 800) des empereurs depuis Charlemagne jusqu'à son temps.

Il est inutile d'objecter que Venise se maintient depuis si longtemps, c'est-à-dire depuis 1.100 ans, car la plèbe n'y gouverne pas. On ne demande son avis à cette dernière qu'au sujet d'affaires médiocres et sans importance. Quant aux affaires sérieuses, elles viennent à tour de rôle devant les trois assistants du prince [doge], et ceux-ci dirigent tout. D'ailleurs ces choses-là sont faciles dans une même ville et, pour ainsi dire, sous le même toit ; mais quand un royaume s'étend à des centaines de milles, il est impossible à tous les citoyens notables de se rassembler.

Notre monarchie polonaise, elle aussi, exista plusieurs siècles avant le christianisme. Depuis qu'elle a reçu la foi chrétienne, elle a duré près de 700 ans, sans connaître d'autre gouvernement que la royauté avec un chef unique. Sous le gouvernement des douze palatins, les Polonais ont reconnu que ce régime était mauvais ¹, et ils sont vite revenus à la forme première et naturelle du gouvernement en disant : *Mala est pluralitas principum ; sit ergo unus rex.*

Il y a cent ans la République de Pologne a commencé à incliner d'une façon plus marquée vers un autre gouvernement opposé à la royauté ² ; avec quel profit pour nous, les diètes nous le font voir par expérience. La dignité et l'autorité royale se voient débilitées par des maladies qui sont : une liberté excessive d'où naît la désobéissance des sujets ; un gaspillage des revenus et des biens de la table royale ; et la transgression par le *kolo* [la chambre des nonces] de l'ordre établi. Il convient de nous étendre un peu là-dessus et, dans l'esprit de la chaire chrétienne, d'attaquer ces abus comme de grands péchés qui entraînent la perte du peuple de Dieu, sans craindre les brocards ni le reproche de porter atteinte aux libertés de la *szlachta*, et de recommander le *Dominium absolutum* et par conséquent la tyrannie ³. La vertu a sa mesure et son poids, et s'il est mal de ne pas donner le poids, il n'est pas bien de dépasser la mesure.

1. Allusion à la double tradition qui fait partager la Pologne entre 12 palatins avant Cracus, et après la mort de Wanda. (V. Dlugosz, *Hist. Pol.*, I, 60 et 74, éd., Przedzieski ; Guagnini, *Sarmatiæ Europææ descriptio*, fol. 8 b et fol. 10 b.) Skarga ne paraît pas connaître les deux régimes, d'autant plus que Dlugosz dit du deuxième (après Wanda) : *qui diu durant*.

2. Cela remonte aux premières diètes (1493) ou à l'organisation de la chambre des nonces (1468).

3. Skarga confond le régime absolu avec la tyrannie ou le despotisme. Sous le régime despotique il n'y a pas de lois : c'est la volonté du prince qui les remplace, et cette volonté n'a pas de limites. Sous le régime absolu, il y a des lois auxquelles le prince lui-même est soumis ; mais s'il les transgresse, il n'a pour le juger que sa conscience et Dieu.

Le *dominium absolutum* est bon et il n'y a pas de meilleur gouvernement, mais en Dieu seul qui ne peut se tromper ni se montrer méchant et tyrannique. Une autorité absolue est bonne chez un monarque saint, bon, pieux et sage ¹, qui a pour loi la crainte de Dieu et pour tribunal la sagesse divine et la justice, et qui est en mesure de faire exécuter ses décrets, de punir et de récompenser. Après Dieu, ce qui fait sa force, c'est une bonne armée et un riche trésor. Mais de ces monarques il n'y en a guère et, comme on dit, on pourrait écrire tous leurs noms sur le chaton d'une bague. Voilà pourquoi la raison humaine adjoint aux monarques et aux rois un conseil et des lois, qui limitent et restreignent leur pouvoir, éclairent leur raison et les empêchent de s'égarer et de se transformer en mauvais tyrans.

Nous ne recommandons pas la monarchie des Turcs, des Tatars et des Moscovites, qui est un gouvernement inique ; mais celle qui s'appuie sur de justes lois et sur un Sénat de sages, et dont le pouvoir est tempéré et limité par de pieuses constitutions ². Telle était la monarchie du peuple d'Israël, dans laquelle il était ordonné aux rois de copier les livres de la loi divine présentés par les prêtres, et de gouverner le peuple de Dieu selon cette loi, dans la crainte de Dieu et l'amour des sujets confiés à leur tutelle ³.

Telle était à l'origine la monarchie polonaise, surtout après qu'elle eut reçu la foi chrétienne ; car, aux rois que le paganisme avait rendus grossiers et sauvages, les prêtres de Dieu et les évêques firent adopter la loi divine qui tempéra leur *absolutum dominium*. Plus tard furent écrites des lois humaines, et des assemblées profanes prirent place auprès des rois. Par là, l'autorité et la dignité royales ne furent ni diminuées ni restreintes, mais tempérées. On empêchait ainsi les rois de s'égarer, et ils étaient contraints d'user de leur puissance en toute justice, selon la raison et la crainte de Dieu, et sans pencher ni à droite ni à gauche.

Vos statuts et les serments des sénateurs, des maréchaux et des autres fonctionnaires, montrent en quel honneur (le plus grand après celui qu'on rend à Dieu) et en quelle considération vos ancêtres voulaient tenir la royauté, sachant bien que c'était dans leur propre intérêt, et

1. Il ne faut pas concéder cela à Skarga, car un tel prince peut être mal conseillé, et qui le redressera ? Il peut se pervertir, et qui le contiendra ? De plus, il aura des successeurs, et rien ne prouve qu'ils lui ressembleront. L'autorité absolue dans le sens d'une autorité sans limitation n'est pas bonne ; Skarga devait se contenter de dire qu'elle peut être parfois tolérable, et c'est déjà beaucoup.

2. C'est la théorie de Bellarmin qui admet la monarchie mixte, mais avec des restrictions et à cause du malheur des temps.

3. Deuter., 17, 18-19 (déjà cité, V. p. 106, note 5).

que, sur eux et pour leur bien, découlaient du roi comme de la tête sur les membres tout honneur et toute élévation. Dans la suite, les rois, par amour pour leurs sujets, accordèrent aux chevaliers [aux nobles], en considération de services rendus, de leur bonne conduite, de leur bravoure et de leur dévouement, certaines exemptions d'impôts et de charrois, la dispense de faire la guerre hors des frontières, et la dispense d'autres obligations qui étaient *in absoluto dominio*. Pendant les *interregnes*¹, les chevaliers marchandèrent ces libertés et les étendirent davantage : et ils s'élevèrent si haut qu'ils tombèrent dans un grand orgueil et une grande désobéissance ; qu'ils tinrent la majesté royale en mince considération, et qu'ils foulèrent aux pieds les bonnes lois ; en sorte qu'on peut dire d'eux cette parole de Job : « L'homme vain s'élève à l'orgueil et pense « qu'il est né libre comme le petit de l'âne². » De là ces propos violents et stupides : « Je suis né libre, étant noble, et je ne crains per- « sonne, pas même le roi qui ne peut rien sur moi en dehors des « lois³. »

Et qui donc naît tellement libre qu'il n'ait personne à redouter ? Mais le fils du roi doit craindre son père et ses gouverneurs, et le roi lui-même craint Dieu, n'ose transgresser ses commandements, et n'est pas libre de braver l'autorité divine. Et voici comment la liberté tombe dans le ridicule chez ces insolents : « Je ne crains pas le roi, » dit l'un d'eux, et il fuit et tremble devant son voisin, qui profite de cette liberté pour assaillir sa maison, le tuer et piller ses biens. Voilà ce que nous entendons dire à chaque instant.

O stupide orgueil, comment ne crains-tu pas le roi que Dieu a ordonné de craindre ? « Cher fils, crains Dieu et le roi, dit l'Ecclésiastique⁴ », et encore : « La colère du roi est comme le rugissement du « lion : quiconque l'irrite, pèche contre son âme⁵. » Et l'apôtre ordonne de craindre le glaive du roi⁶. Quelle est donc cette assurance ou plutôt cette impudence ? En conséquence, quiconque le veut, gourmande le roi, murmure contre lui, s'en fait le pédagogue, et lui donne

1. *Interregna* dans le texte. Skarga marque bien l'ascension politique de la *szlachta*. Outre les libertés, il y eut les privilèges

2. Job., 11, 12 : *Vir vanus in superbiam erigitur et tanquam pullum onagri se liberum natum putat*. Skarga a confondu l'âne sauvage ou onagre avec l'âne domestique.)

3. On trouve une pareille déclaration dans Orzechowski (Quincunx, ed. Turowski, p. 70, et Dial. V, sur l'Exécution, p. 59).

4. Prov., 24, 21 : *Time Dominum, fili mi, et regem...*

5. Prov., 20, 2 : *Sicut rugitus leonis, ita et terror regis ; qui provocat eum, peccat in animam suam*.

6. Ad Rom., 12 (fausse référence ; c'est 13, 4) : *Si autem malum feceris, time ; non enim sine causa gladium portat [princeps]*.

des avis en l'outrageant. Si cela résulte de quelque loi écrite ou de quelque statut, que maudits soient ce droit et cette liberté infernale qui vont à blasphémer Dieu et le roi ! car personne ne peut outrager le roi sans en même temps outrager Dieu qui l'a établi, et dans la sainte Ecriture ceux qui avaient blasphémé Dieu et le roi étaient punis de mort ¹.

Mais je sais que pourtant vous n'avez pas une si mauvaise loi, à moins que vous ne transformiez arbitrairement en licence ce principe, qu'on ne peut m'arrêter tant que je n'ai pas été convaincu par la Loi ², et qu'on ne peut me juger en dehors de la diète.

Devons-nous pour cela nous permettre d'avoir si peu de considération pour la majesté royale ? Et devons-nous tourner en outrage ce que les rois ont accordé par bonté et par grâce, à des hommes qui les honoraient grandement comme des dieux ? Sied-il bien aussi de profiter de cette liberté pour commettre toute sorte de péchés, pour fouler aux pieds toute justice et tout droit, pour tyranniser le prochain et outrager la puissance royale ? Ce n'est pas pour cela que cette liberté vous a été donnée, et, si vous en usez mal, Dieu vous l'enlèvera avec raison, et (puisse-t-il vous en préserver !) elle tournera pour vous en pesante servitude.

Nous connaissons trois sortes de libertés légitimes, et nous renonçons à une quatrième sorte qui est diabolique. La liberté des saints consiste à ne pas être esclave du péché et du démon, et à se soustraire à la tyrannie de l'Enfer. « Celui qui commet le péché, dit le Seigneur, est esclave du péché ³. » Puissent-ils tendre à cette liberté, ces hommes libres chargés d'homicides, d'impuretés, de brigandages, d'usures, de perfidies, et qui disent : « Moi, je suis libre. » O esclave du diable, aie le sentiment de ton esclavage, et délivre-toi de la puissance de Satan contre laquelle la liberté de la *szlachta* ne te procure aucune aide !

C'est une autre bonne liberté de ne pas servir des maîtres étrangers

1. IV Reg. (fausse référence ; c'est III Reg., 21, 13). Il s'agit de Naboth que Jézabel fit lapider sous le prétexte calomnieux qu'il avait maudit Dieu et le roi (*benefixit* [par antiphrase] *Deum et Regem*). Skarga tire par déduction une conclusion abusive de ce texte. Nulle part dans l'Ecriture il n'est dit qu'une loi défend sous peine de mort de maudire ou blasphémer le roi. Cette loi n'existe que pour celui qui blasphème Dieu.

2. Skarga fait ici allusion à la Constitution : *Neminem captivabimus nisi jure victum*, qui était comme l'*Habeas corpus* de la noblesse polonaise et la garantie de la liberté individuelle. Malheureusement les nobles abusaient de ce principe pour échapper à la justice, ce qui était d'autant plus facile que les diètes, où se jugeaient les nobles, n'étaient pas fréquentes et qu'on n'y examinait qu'un très petit nombre de causes criminelles. Ce privilège était d'ailleurs en lui-même abusif, puisqu'il interdisait l'arrestation préventive même en cas de culpabilité évidente.

3. Joan., 8, 34 : *Omnis qui facit peccatum, servus est peccati*.

et des rois païens et de ne pas être leur esclave, et de n'être soumis qu'aux rois que nous avons élus. Cette liberté, vous l'avez, grâce à Dieu. Soyez-en satisfaits, et remerciez-en le Seigneur.

Il y a encore une troisième liberté, la liberté dorée, qui est bonne et qui consiste à ne pas être soumis à un tyran, à ne pas servir un roi qui vous jugerait à sa guise et sans considérer le droit, un roi qui vous tuerait, vous prendrait vos biens, vous enlèverait vos femmes et vos filles et agirait selon son bon plaisir, sans égard pour Dieu ni pour la justice. Cette liberté, vous l'avez par la grâce de Dieu, car Dieu vous donne des rois pieux et saints qui, non seulement n'exercent pas la tyrannie, mais qui respectent vos droits et vos libertés honnêtes et les augmentent chaque jour davantage. Pendant ces six cents ans, vous n'avez pas eu un seul tyran, à part et pour un temps court le meurtrier de saint Stanislas (Boleslas le Hardi). Et aucun homme de bien ne peut assez admirer la piété du roi aujourd'hui régnant, sa bonté, sa justice, sa crainte de Dieu et le grand bonheur qu'il tient du ciel pour ces victoires que Dieu lui donne. Pourquoi donc subit-il une pareille ingratitude ¹ ? Soyez reconnaissants pour cette liberté dorée, et remerciez-en le Seigneur.

Mais que Dieu nous préserve de cette quatrième liberté infernale, qui est celle des fils de Bélial ² [du démon], c'est-à-dire des enfants sans joug qui disaient : « Est-ce que ce roi nous sauvera ? » Et sans aucun motif ils le méprisaient et ne lui apportaient pas de présents. O enfants de la Couronne, sachez comme vos pères honorer vos seigneurs et rois. Ne poussez pas votre liberté jusqu'à l'outrage envers le roi, jusqu'aux assemblées interdites ³, aux troubles, aux séditions, aux médisances et aux murmures, à la désobéissance et à l'orgueil ; car cela vous fera grand tort et amènera sur vous une servitude tyrannique. Vous direz alors : « C'est avec raison que Dieu m'a puni en me faisant courber la tête devant le Turc ou le Tatar qui disposera même de ma vie ; « car je n'ai pas voulu honorer mes justes et saints rois. Oh ! comme je « suis forcé de me soumettre à ce tyran, moi qui murmurais contre de « pieux princes, et qui refusais l'obéissance à leurs ordres. »

La liberté diabolique consiste à vivre sans loi et sans gouvernement, à ne pas se soucier de l'autorité, à ne pas céder aux plus sages et aux plus

1. En 1591 avait eu lieu la diète d'*inquisition* où le roi, accusé de menées avec l'Autriche, avait été mis sur la sellette et profondément humilié.

2. *Filiorum Belial*, en latin dans le texte. I Reg. [2, 12] : *Filii Heli, filii Belial, nescientes Dominum*.

3. Allusion aux protestants polonais et aux ruthènes schismatiques qui se réunissaient pour rédiger leurs griefs et réclamer des garanties de tolérance religieuse.

anciens, à être libre de pécher, de tuer, et de ravir le bien d'autrui. Les païens eux-mêmes disaient : « Délivrés de nos ennemis, jouissons de la liberté ; mais soyons esclaves de nos maîtres naturels, des justes lois et des autorités. *Les gouvernements et les rois sont les serviteurs de la loi et les juges en sont les interprètes. Pour nous, soyons tous esclaves de nos lois, afin de pouvoir être libres* ¹. » Comment ne rougissons-nous pas en face de ces païens qui tenaient le monde entier sous leur pouvoir et qui, avec de si grands empires, se déclaraient esclaves des lois et des autorités constituées ?

Oh ! la belle chose que d'entendre quelqu'un dire au roi que Dieu lui a donné : « Je suis ton sujet et ton esclave. Tout ce que j'ai t'appartient ; tu es mon bienfaiteur et mon dieu de la terre. De ton gouvernement, de ton règne et de la paix que tu procures, dérive tout bien pour moi. »

Dans les diètes de couronnement, il nous en souvient bien, vous aviez coutume de dire à vos rois : « Nous mettons à tes pieds nos biens et notre vie, en te reconnaissant comme le roi légitime donné par Dieu. » Aujourd'hui, sans avoir subi aucun dommage, vous vous êtes élevés à une grande et funeste arrogance. On ne dit pas cela de tous : il y en a qui détestent les fils de Bélial ; il y en a dont Dieu a touché le cœur et qui sont sensibles à l'honneur du Christ, l'oint du Seigneur, et, comme dit l'Écriture : « Les filles [fils] de Sion se réjouissent de leur roi ². »

Une autre cause d'affaiblissement pour le trône et pour l'autorité royale, et de souffrance pour la tête (du peuple), vient de ce qu'on a dissipé les biens et les revenus au moyen desquels le roi doit soutenir son rang et pourvoir aux nécessités publiques. A ce sujet, il y a parmi vous beaucoup de plaintes contre les seigneurs et les fermiers des biens royaux ; contre leur avidité, leur injustice, leur mau-

1. Cic., *De legibus*. (On pourrait chercher longtemps dans les trois livres du *De legibus* le texte cité par Skarga, car il n'y est pas. On le trouve dans le *Pro Cluentio*, 53 : *Legum ministri, magistratus ; legum interpretes, judices ; LEGUM DENIQUE IDCIRCO OMNES SERVI SUMUS, UT LIBERI ESSE POSSIMUS*. Skarga a légèrement modifié les premiers mots, si toutefois il n'a pas pris de seconde main un texte inexact, ce que semble indiquer sa fausse référence.) La citation de Cicéron ne commence qu'à ces mots : « Les gouvernements et les rois... » La phrase qui précède est du Skarga et non du Cicéron. Orzechowski a cité la 2^e partie de ce même texte dans *Fricius* (fol. 66).

2. Ps., (149, 2 : *Et filii Sion exultent in rege suo*. Skarga n'a pas indiqué le psaume, ce qui montre qu'il cite de mémoire (Il a peut-être confondu avec Psaume 47, verset 12 : *Lætetur mons Sion et exultent filii Judæ*, ou 96, 8 : *audivit et lætata est Sion et exultaverunt filii Judæ*.) Une ancienne édition de la Vulgate donne *filii*, et *fili* comme variante dans le texte. (V. Ed. de Galliot du Pré. (*Galeotus Pratensis*.) l. c., Paris, 1541.)

vaïse administration des biens de l'Etat et le mauvais usage qu'ils en font ; contre leurs fils au berceau ou déjà grands qui n'ont rendu aucun service au roi ni à la république, et contre leurs veuves qui se font des rentes de quelques dizaines de mille florins¹ avec les biens de l'Etat, et qui courent avec ces biens d'un mari à l'autre. Je ne veux donc pas en parler davantage.

Que Dieu vous donne la grâce de réfléchir, afin que vous ne vous perdiez pas vous-mêmes par cette cupidité qui lèse le roi et la République, et afin que vous trouviez une meilleure façon de veiller aux intérêts de votre chef et de votre Couronne.

Une autre cause d'affaiblissement de la majesté et de la puissance royales, cause très funeste au bien public, est le mauvais fonctionnement et le mauvais usage que l'on fait, à la diète, de la nonciature [la charge de nonce ou député à la diète]. De là vient qu'on peut à peine faire quelquefois de bons décrets. L'institution des nonces, bonne à l'origine, a dégénéré de façon très abusive. Pendant plusieurs siècles, les rois de Pologne ont pourvu aux besoins de la couronne et tenu des diètes sans les nonces, et avec le seul concours du Sénat, leur Conseil². On ne convoquait les nonces de la *szlachta* dans les districts que pour les impôts, et les diètes tenues en commun avec eux se terminaient en trois ou quatre jours. Ces diètes étaient courtes, mais actives et profitables au royaume. Mais comme l'institution des nonces a étendu son champ d'activité, il en est résulté qu'elle met de grandes entraves aux bonnes délibérations³, et que, comme vous dites souvent entre vous, si quelque chose doit contribuer à la chute de la Couronne, c'est ce même *Kolo* [chambre des nonces], qui la renversera et qui la fera périr le plus vite⁴.

1. A la fin du xvie siècle, 10.000 florins valaient environ 40.000 francs de notre monnaie.

2. Le nom du Sénat fut donné au Conseil du roi depuis le moment où les Polonais s'engouèrent des Romains et se servirent volontiers des termes usités à Rome. Quoi qu'en dise Skarga, il n'y a pas eu de diète proprement dite avant l'institution des nonces, mais des Conseils (*radz*) et des assemblées (*zjazdy*). Le gouvernement représentatif ne commence en Pologne que dans la seconde moitié du xve siècle, et l'on considère généralement comme première diète celle de Piotrkow de 1493. (Quelques auteurs indiquent l'assemblée de 1468).

3. Skarga proteste ici contre les empiétements de la *szlachta* qui est arrivée à faire partie essentielle du Corps législatif. Cette participation cependant de la *szlachta* au gouvernement n'a pas eu lieu sans l'assentiment de la royauté. Elle a été amenée par la force des choses et par la politique de certains rois (Vladislas Jagellon par exemple, qui opposèrent la *szlachta* à l'aristocratie devenue trop puissante).

4. Skarga, en attaquant ainsi le rôle de la *szlachta*, fait de la politique pure, et sort de son rôle de prédicateur. Si ce sermon avait été prêché, quel nonce, même catholique, n'aurait protesté ? Szulc était si frappé de l'impossibilité de prêcher de pareilles choses à la diète, qu'il admettait que ce sermon n'y avait pas été prononcé et faisait exception.

Voyez un peu à quelles inconvenances, à quelles démarches ridicules et presque puérides, à quelle confusion vous en êtes venus. D'abord l'élection des nonces dans les diétines a lieu de telle façon que les plus puissants et les plus hardis font ce qu'ils veulent : ou bien ils s'élisent eux-mêmes, et il y en a qui font de la nonciature une fonction à peu près viagère pour eux ; ou bien ils présentent des candidats qui servent leurs desseins et leurs entreprises, et la *szlachta* dans sa simplicité donne son consentement sans savoir ce qui se passe et termine tout par une acclamation. Ceux qui s'élisent eux-mêmes, les intrus, abordent cette fonction de nonce le cœur plein d'une basse cupidité et sans dévouement au bien public. (Il convient toujours cependant de faire exception pour les bons et dignes amis de la patrie que la grâce de Dieu n'abandonne pas, à condition qu'ils ne le cèdent aux méchants ni en ardeur ni en courage.)

Il y en a qui gardent au cœur un profond ressentiment contre les prêtres et l'ordre du clergé, *comme font tous les hérétiques*, Ils s'empressent volontiers vers ces fonctions de nonce pour nuire par là à la religion catholique, et c'est pitié de voir ¹ à quel point ils lui nuisent ². D'autres ont de mauvais sentiments vis-à-vis du roi, parce qu'il ne peut pas donner aux uns ce qu'ils désirent et qu'il n'arrive pas à rassasier les autres. D'autres cherchent dans la nonciature une aide contre leurs adversaires dans des querelles domestiques. D'autres, probablement inspirés et parfois achetés au moyen de cadeaux par certains grands personnages, condescendent aux désirs de ces derniers. D'autres veulent produire à la diète leur éloquence et leur esprit pour s'acquérir de la réputation aux yeux du monde. Quant à ceux qui songent sérieusement à la prospérité de la République, ils sont rares. Je parle de ceux qui s'introduisent en intrus dans cette fonction.

Et quand l'élection est passée, ils proposent des articles écrits destinés à servir leurs desseins et à occuper l'activité de la diète ³. Dans les affaires d'intérêt général, n'en faisant qu'à leur tête et suivant leurs sentiments particuliers, au milieu de délibérations sérieuses et utiles au royaume, ils suscitent à la diète et avec insistance des troubles et des

1. Litt. : Plains-toi, ô mon Dieu, à tel point ils lui nuisent (polonisme).

2. Ici Skarga se met à dos tous les hérétiques et ils forment encore la grande majorité à la Chambre des nonces. Ce passage suggère une réflexion analogue à celle de la note 3, p. 150 : comment les nonces hérétiques auraient-ils pu laisser passer cela sans faire entendre dans la suite de virulentes protestations ? or il n'y en a pas trace dans les quatre journaux de la diète publiés jusqu'ici.

3. Il s'agit des instructions écrites que les électeurs donnaient aux nonces et dont ceux-ci ne devaient pas s'écarter.

obstacles en excitant des collègues qui ne connaissent pas leurs des-seins. Ils ne font pas ce que les simples frères [leurs électeurs] leur recommandent, ni ce qui est profitable à la République ; mais par esprit d'indépendance, par mépris pour les autorités, par soif de faire fortune ou par rancune contre le clergé, ils sèment la division et empêchent les bonnes délibérations qui seraient utiles à la République.

Et dans la Chambre des nonces, quelle infâme conduite, ô mon Dieu ! Ils perdent leur temps et mettent plusieurs jours à élire le maréchal ¹. Une fois, je m'en souviens, ils y ont mis deux semaines et demie, et, en attendant, Sa Majesté le roi avec ses conseillers devait attendre anxieusement et perdre un temps précieux ². Chacun peut apprécier la grossièreté du procédé et le manque de respect qui en résulte à l'égard du roi et de son Conseil. Et quelles querelles entre eux, quels cris, quelles contestations ! Que de sabres tirés du fourreau ! on a honte de le dire. Ce point a été touché par plusieurs dans leurs *exorbitances* ³. O Dieu, si seulement il se faisait une réforme !

Je ne raconte pas comment ils perdent le temps en vaines paroles ni comment dans leurs marchés et leurs accords secrets ils oublient le bien public et la paix domestique. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'ils s'adjugent un pouvoir capable d'entraver celui du roi et du Sénat et que, comme on l'a dit, ils transforment ainsi une monarchie glorieuse et salubre à la société en une démocratie, le pire et le plus funeste de tous les gouvernements humains, et impossible ici dans un royaume si étendu. Cela revient à dire qu'ils veulent que la *szlachta* ou commun peuple gouverne par ses nonces, et que le roi avec son conseil ne fasse rien sans eux et qu'il tienne compte de leurs conclusions. Ainsi cette Couronne doit changer totalement de nature, et par conséquent périr, car

1. C'est le président de la Chambre des nonces.

2. Ce fait se passa à la diète de 1593. (Wielewicki, *Scr. Rer. Pol.*, t. VII, p. 167, num. 15. — Niemcewicz : *Dzieje pan. Zyg.*, III [*Hist. du règne de Sig. III*], t. I, p. 178.)

3. Les *exorbitances* étaient les plaintes et les réclamations que l'on faisait à la diète contre l'inobservation des lois ou contre des abus. C'est le titre d'un livre de Karnkowski (1596) ; mais rien ne prouve que Skarga parle ici de ce livre ; au contraire, Skarga dit leurs *exorbitances* (*w ich exorbitancyach*) et Karnkowski n'a inventé ni le mot ni la chose. Un peu plus haut, en manchette, Skarga a écrit *Exorbitancye w urzedzie poselskim* (les *exorbitances* dans le gouvernement des nonces). — A la diétine de Wisznia (Noailles, *Henri de Valois*, t. III, 276) on propose pour la diète de convocation la correction *exorbitantiarum, abusuum et defectuum*. Une instruction du chapitre de Cracovie de 1554 (A. H., XIII, *Ulanowski materialy*, p. 424) porte ceci : *Canonici non audent episcopos monere de eorum erratis et exorbitantibus*. A la diète de 1597, les nonces refusent de venir au Sénat tant qu'on n'aura pas tenu compte de leurs *exorbitances* : *donec prius exorbitantiæ sublatae fuerint* (*Scr. Rer. Pol.*, t. XX, 159). C'est à celles-là que Skarga fait allusion.

elle est un royaumè et non une ville grecque, une ville suisse, ou une Venise. Mais alors il faudrait que la *szlachta* fût renfermée et logée tout entière dans les mêmes murs et dans la même ville, pour que tous pussent immédiatement délibérer sur eux-mêmes ¹. La raison universelle, la pratique et l'expérience ont déjà tranché la question de savoir si c'est une chose possible chez nous et si un pareil gouvernement contribue à la stabilité du royaume.

Cependant ce gouvernement *popularitatis* a nécessairement ses *roitelets* ; car le *populus* s'en remet à deux ou trois beaux parleurs, et ces roitelets, en se querellant et en se jalousant entre eux, retournent et bouleversent tout ². Ainsi se vérifie ce qu'un sage païen a dit d'une république de cette espèce : là les sages délibèrent, et les fous tirent les conclusions et font les décrets ³. Car parmi la multitude il y a peu de sages, tandis que dans le Conseil du roi [le Sénat], la plupart, sinon tous, sont sages, vu que c'est pour leur sagesse qu'on les choisit, qu'on les nomme et qu'ils siègent, comme l'Ecriture le dit de Zorobabel ⁴.

Dans un gouvernement à plusieurs têtes, il est très facile d'exciter la sédition et la révolte ; car les simples sont flattés de gouverner et de jouir de leur liberté, et n'importe quel effronté, n'importe quel conseiller hardi et téméraire leur persuade des folies très funestes qui les perdent eux-mêmes. Dans le désert, Caleb et Josué persuadèrent à la multitude de se rendre dans l'heureuse terre dont ils lui avaient fait voir la luxuriante fertilité, et de ne rien craindre. Ils lui donnaient là un bon conseil ; mais d'autres compagnons corrompirent le cœur du peuple au point de lui faire suivre un fol et mauvais conseil. La conséquence fut qu'ils périrent dans le désert, en récriminant comme des insensés contre ces mauvais guides et leur maudite langue. Ainsi, à cause d'eux, 600.000 hommes trouvèrent leur tombeau dans ce désert ⁵.

Y avait-il un brin de raison dans cette foule à qui les anciens, par méchanceté et par haine contre Notre-Seigneur Jésus-Christ, persuadèrent facilement de lui préférer un Barabbas et de crier contre lui :

1. C'est l'objection qu'on a faite longtemps contre le gouvernement républicain, et Montesquieu partageait encore ce préjugé.

2. Litt. : mettent tout les jambes en l'air.

3. On ne reprochera pas à Skarga de flatter les nonces ; mais on pourra se demander s'il ne va pas un peu loin, et si ses adversaires avaient entièrement tort quand ils l'accusaient de se mêler de politique, au lieu de rester sur le terrain de la morale et de la religion.

4. III Esdr., 4, 42 : *Inventus es sapientior proximis, et proximus mihi* [sc. Dario] *sedebis*.

5. Num., 14, 6-10 et 36-38.

« Crucifiez-le, crucifiez-le ? » Et cependant cette foule séditieuse poussa Pilate à commettre un grand crime !

A Lystres, la foule voulait faire de saint Paul un dieu et lui offrir des sacrifices, et aussitôt après, ces mêmes hommes, persuadés par les Juifs, lapidaient l'apôtre et le laissaient pour mort ¹. Voilà la sagesse de la multitude. Ils vont là où les roitelets les poussent, et ils périssent. Pour ces roitelets, la chose n'est pas difficile : dans l'exécution de leurs secrets desseins, grâce à leurs langues venimeuses, ils excitent les simples, et dans les diètes ils disent et font d'eux ce qu'ils veulent, mettant tout sur le compte des frères [des électeurs] Et les frères, ou bien n'ont pas pensé à cela, ou bien, sous le couvert de la liberté, menés comme des enfants, ils donnent leur consentement au milieu du vacarme et des cris, sans savoir parfois ce qu'ils approuvent, et sans s'apercevoir qu'ils le font à leur détriment et pour leur perte.

O Seigneur Jésus, préserve-nous de cette façon d'agir et de ce gouvernement, toi, le roi des rois, qui aimes le gouvernement royal et la monarchie ; car, ô notre Sauveur, tu as établi la monarchie sur ton ancien peuple et jamais tu n'as recommandé ni ordonné nulle part ce gouvernement à plusieurs têtes. Tu as voulu avoir le gouvernement monarchique dans ton Eglise. C'est toi qui donnes les rois. Ce gouvernement royal te plaît et tu l'as gravé dans la raison naturelle des païens. Il a été institué par toi ici dans cette Couronne où il dure depuis 600 ans et davantage. Tu l'as établi dans toute la chrétienté : ô mon Dieu, ne le change pas.

Très nobles seigneurs, ne faites pas du royaume de Pologne une ville germanique ² ; ne faites pas de votre roi un roi en peinture comme à Venise, car vous n'avez pas le même esprit qu'à Venise et vous ne demeurez pas dans une même ville. Munis de vos libertés et ne subissant ni oppression ni tyrannie de la part de vos souverains, *confiez-leur* comme à des oints du Seigneur *le gouvernement tout entier*. Ils ont pourtant des lois dont ils ne s'écarterent en rien. Les *roitelets* gâtent tout et vous perdent, et Dieu les laisse faire à cause de vos péchés ; car selon la parole du sage : « A cause des péchés de la terre (c'est-à-dire des hommes qui « sont sur la terre), les princes sont nombreux ³ », non pas des princes comme il y en a, là où existe la subordination, et où tous obéissent à un seul roi ; mais là où les uns sont opposés aux autres et où tous

1. Act. apost., **14**, 11, 12, 18.

2. Skarga fait allusion aux villes libres de l'Empire, comme Francfort-sur-le-Mein.

3. Prov., **28**, 2 : *Propter peccata terræ multi principes ejus.*

veulent gouverner. C'est là une grande punition de Dieu pour les péchés des peuples. Par conséquent, c'est dans le gouvernement, où tous obéissent à un seul, que se trouvent la bénédiction divine et la récompense des vertus religieuses.

Prenons exemple de ces dernières diètes dans lesquelles aucune bonne mesure n'a pu être prise, malgré les besoins pressants et soudains de l'Etat. Nos seigneurs les nonces désorganisent tout, soit d'eux-mêmes, soit par les menées secrètes de l'étranger. Tout en faisant semblant de pourvoir aux nécessités, ils ne se préoccupent ni de la vigueur, ni de l'intégrité, ni de la solidité de la République. A la diète de cette année, pour la honte et au grand péril de ce royaume, ils nous ont tous abandonnés ¹, protestant qu'ils n'accorderaient rien, s'agit-il d'une chose utile ou indispensable. A quoi donc aurez-vous recours si les diètes, que vous tenez avec tant de dépenses et une si grande perte de temps, sont sans force ? si les bons conseils et les soins paternels du roi à votre égard n'ont aucun résultat pratique ? Avez-vous en dehors des diètes quelque chose de plus sûr pour vous sauver et sauver l'Etat ? Si vous n'avez rien d'autre, pourquoi transformer les diètes en marchandises ? pourquoi les faire tourner à votre perte et les exposer comme un objet de risée et de honte aux yeux de l'étranger ? A quoi bon vous rassembler pour ces divisions, ces intrigues, ces troubles et ces révoltes ? Vous tomberez et périrez si Dieu ne jette un regard sur vous et s'il ne dispose vos cœurs à faire une humble pénitence et à songer, non à cette liberté effrénée et menteuse, mais au salut de vous-mêmes, de vos biens, de vos familles, de vos enfants et de votre postérité.

O Dieu, aie pitié de ton peuple que tu conduis comme une brebis unique. Remets tes jugements au roi que tu as établi par la main de ton prêtre et donne à son fils la justice ². Qu'il juge ton peuple dans la justice et tes pauvres dans le jugement ! Que les montagnes et les collines, c'est-à-dire son Conseil et ses grands, apportent la paix à tes peuples ; qu'ils veillent à empêcher les hommes turbulents de nuire, et que ces derniers, vivant dans l'obéissance et la soumission à tes lois, acceptent les autorités placées sur eux comme les plaines reçoivent l'eau

1. On lit dans le premier journal de la diète de 1597 (*Scr. Rer. Pol.*, XX, p. 159) : *Altera pars [nuntiorum] se non jam in senatu præsentem statuit sed per unum internuntium palatinatus Cracoviensis significat ad nullas consultationes de patriæ defensione se progressuram donec prius exorbitantiæ sublata fuerint.* (Vendredi 21 mars.)

Ce passage montre avec évidence que Skarga écrit après la diète de 1597. (V. p. 90, note 5.) V. la note 4, p. 25 de notre introduction sur l'allusion, que renferme ce passage.

2. Ps. 71, 2 : *Deus, judicium tuum regi da, et justitiam filio regis.*

des montagnes, et que la piété leur fasse produire toutes les vertus chrétiennes qui feront bénir ce royaume ! Dans l'intérêt de ton honneur conserve encore longtemps ce royaume, garantis-le du mal et glorifie-le par Notre-Seigneur Jésus-Christ qui règne avec toi et le Saint-Esprit, Dieu un dans tous les siècles. *Amen.*

SEPTIÈME SERMON DE DIÈTE

SUR LES LOIS INJUSTES ^a

Malheur à ceux qui font des lois injustes, et qui, en écrivant, écrivent l'injustice pour opprimer les pauvres dans les jugements et ruiner par la violence ^b la cause des humbles de mon peuple ¹.

Il y a encore une maladie ^c des royaumes qui est nécessairement leur mort et leur ruine et qui fait que Dieu les extirpe, à savoir les lois et les statuts mauvais et injustes qui poussent à crier vengeance au Ciel les peuples opprimés et surtout les pauvres ^d (car les lois gênent rarement les grands et les puissants). C'est à propos de ces lois que le prophète fait entendre ces menaces : « Malheur, dit-il, à ceux qui établissent « et qui écrivent des lois iniques et injustes ! »

Par la grâce de Dieu, nous montrerons en traitant ce sujet combien sont utiles et nécessaires à tous les royaumes ^e les statuts et les lois justes, et combien au contraire leur sont nuisibles les lois et les statuts injustes ^f.

La loi est comme la leçon de la vie et la règle ^g des affaires humaines destinée à rectifier les actions des hommes. « Le commandement, dit

a. Var. : Sur les lois injustes ou sur la cinquième maladie de la République.

Nota. — Il va sans dire que dans l'édition de 1610 ce sermon est devenu le *sixième* par la suppression du sermon sur la monarchie. Le suivant est de même devenu le *septième* pour la même raison.

b. Var. : et violenter la cause.

c. Var. : une autre maladie.

d. Var. : 1^{re} éd. (n'a pas la conjonction *et* (surtout...)).

e. Var. : à toute république.

f. Var. : ... et quels sont ceux qui sont tels dans ce royaume. (Supprimé en 1610.)

g. Var. : et le cordeau. (Image remplacée par une meilleure : la règle.)

1. Isai., 10, 1, 2 : *Væ qui condunt leges iniquas, et scribentes injustitiam scripserunt ut opprimerent in judicio pauperes et vim facerent causæ humilium populi mei.*

« le Sage, est un flambeau et la loi est une lumière ; et la menace de la discipline est la voie de la vie ¹. »

Toute loi renferme en elle-même deux choses : elle montre la route à suivre, comme le flambeau dans l'obscurité, et, pour qu'on ne s'en écarte pas, elle menace du châtiment.

Il y a d'abord la loi que Dieu a gravée de sa main dans nos cœurs, et avec laquelle naît tout homme doué de raison ; on la nomme la *loi naturelle*. C'est de cette loi que l'apôtre dit : « Les gentils qui n'ont pas la Loi (c'est-à-dire la loi écrite qu'avaient les Juifs) font naturellement ce qui est de la loi, et n'ayant pas cette loi écrite ils sont à eux-mêmes la loi. Ils montrent l'œuvre de la loi inscrite dans leurs cœurs, la conscience leur rendant témoignage, et leurs pensées s'accusant ou se défendant mutuellement ². »

Il est écrit dans la loi de Moïse : « Ne commets pas d'adultère ; ne tue pas ; ne vole pas ; honore ton père et ta mère ³. » Tout cela, les peuples qui n'ont pas l'Écriture l'observent, et, s'ils le transgressent, seule leur conscience porte plainte, et seuls ils en souffrent intérieurement dans leur cœur.

Cette loi naturelle est éternelle, immuable et vraiment divine ; sur elle se fondent toutes les autres, et elles en sortent comme les rivières de leur source. Elle a cependant été affaiblie et altérée chez les hommes par le péché, surtout par le péché originel, par la grossièreté et l'indifférence, et par les ruses de Satan ; car les uns, s'écartant de la saine raison qui est le principe de cette loi, n'ont pas tenu pour péchés les péchés que la raison naturelle réprouvait, comme les relations criminelles avec des personnes libres des liens du mariage, ou comme les convoitises coupables et le consentement intérieur au péché, etc. C'est pourquoi Dieu renouvela cette loi naturelle, l'écrivit sur des tables, et la fit répandre par Moïse. Dans la nouvelle loi, il le fit encore d'une manière plus parfaite par son très cher fils Notre-Seigneur et notre Dieu, qui donna à ses fidèles la loi, lumière de notre route, flambeau qui éclairé notre piété chrétienne dans ses actes ⁴.

1. [Prov., 6, 23 : *Quia mandatum lucerna est, et lex lux, et via vitæ increpatio disciplina*. Skarga a oublié d'indiquer ici une référence, trace de travail hâtif.]

2. Ad Rom., 2, 14, 15 : *Cum enim gentes, quæ legem non habent, ea quæ legis sunt faciunt, ejusmodi legem non habentes, ipsi sibi sunt lex. Qui ostendunt opus legis scriptum in cordibus suis, testimonium reddente illis conscientia ipsorum, et inter se invicem cogitationibus accusantibus aut etiam defendentibus.*

3. [Exod., 20, 13, 17. (V. le texte, p. 106, note 1, et l'observation qui suit.) Non seulement Skarga ne donne pas de référence, mais il ajoute au texte de l'Évangile (Matth., 19, 18) le *honora patrem tuum et matrem tuam* et il supprime le *non concupisces*.]

4. Ps. 118, 105 : *Lucerna pedibus meis verbum tuum et lumen semitis meis.*

Ces lois s'appellent les lois divines écrites. Elles ont la priorité sur toutes les autres et jouissent parmi nous de la plus grande considération.

Mais il y a encore des lois d'une troisième sorte, que les hommes d'Église établissent et que nous nommons *lois ecclésiastiques*. Sans elles il nous serait difficile de vivre, et sans elles nous aurions beaucoup d'inquiétudes et de doutes sur notre foi et notre salut. Ces lois, il faut que Dieu nous les donne par ses prêtres et ses évêques, mais surtout dans les conciles et dans les constitutions des successeurs de Pierre ¹, les souverains pontifes assis sur le siège apostolique que nous devons écouter sous peine de damnation, selon l'ordre de Notre-Seigneur quand il a dit : « Que celui qui n'écoute pas l'Église soit comme un païen » ². » Et il a dit à ses messagers qui ne feront jamais défaut : « Celui qui vous écoute m'écoute ³. »

Les lois venant en dernier lieu, sont celles des rois et de la République, qui ont été établies par les hommes dans un but d'ordre, de justice et de discipline, pour le bien des sujets et la conservation des royaumes. C'est de ces lois qu'il est question dans la défense d'écrire des lois mauvaises et l'ordre de faire des lois saintes, bonnes et justes.

Que les rois et les républiques aient le pouvoir de donner des lois, l'Écriture elle-même en témoigne, car Dieu (ou sa Sagesse) a dit : « Par moi les rois règnent, et les législateurs légifèrent avec justice ⁴. » Isaïe a confirmé en ces termes la parole de Dieu : « Malheur à ceux qui » ⁵. » Si donc c'est pour ceux-là une malédiction, c'est au contraire une bénédiction pour ceux qui font des lois bonnes et justes.

Au commencement du monde, quand l'esprit humain était plus pénétrant, et plus grand le culte de la vertu, il n'était pas besoin de loi. Les seigneurs et rois étaient eux-mêmes la loi pour leurs sujets ; ce qu'ils ordonnaient devait faire loi, et était tenu pour tel. Avant Moïse, le premier, comme dit Josèphe, qui donna aux peuples une loi écrite ⁶, il y

1. Matth., 22. (Fausse référence. Skarga fait probablement allusion au verset si connu : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* (Matth., 16, 18.)

2. Matth., 18, 17 : *Si ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* — Skarga traduit peu exactement.

3. Luc., 10, 16 : *Qui vos audit me audit.*

4. Prov., 8, 15 : *Per me reges regnant et legum conditores justa decernunt.*

5. [Isai., 10, 1 : *Væ qui conduunt leges iniquas.*]

6. Lib. II, cont. Appion. Skarga emprunte cette référence à Bellarmin. (*Controv. de membris Ecclesiæ*, lib III ; de *Laicis.*, cap. x, t. II, p. 525 B, 1^a Prop. : *Licet christiano principi condere leges.*) *Denique antiquissimus legislator, vel et Moses, ut Josephus contendit in 2 libro contra Appionem (vel certe Phoroneus, qui 300 annis Mose fuit antiquior...) Atqui ante (Phoroneum) constituta sunt regna Assyriorum (Argivorum), Ægyptiorum et aliorum.*

eut à partir de Nemrod les royaumes d'Assyrie, d'Egypte et d'autres, où les rois gouvernaient selon leur seul bon plaisir et sans aucune loi écrite¹.

Cependant il vaut beaucoup mieux stipuler des lois pour les rois, et par elles limiter leur pouvoir, afin de rendre leur façon de gouverner moins incertaine, et à cause des défauts de la nature humaine inclinée au mal². Les princes, en effet, ne sont pas toujours bons ; bien vite ils se corrompent, et ils tombent dans l'orgueil, la débauche et l'injustice. On trouverait plus facilement deux ou trois hommes sages et saints, capables d'écrire de bonnes lois pour le gouvernement, que des rois ou des hommes élevés au pouvoir qui seraient tous sages et bons, et qui ne transgresseraient en rien la justice. Les lois n'ont ni passions ni affections et ne se laissent pas conduire par des voies obliques ; elles n'ont pas de parents à aider ; elles n'ont ni colère ni violence ; elles ne recherchent pas les cadeaux ; elles ne se laissent ni séduire ni tromper. Voilà ce qu'on ne rencontre ni toujours ni partout chez les hommes. Ceux-ci se laissent dévoyer par n'importe quoi, et quand ils ont un pouvoir sans frein ils s'égarent, à moins qu'une loi écrite ne modère ce pouvoir³. C'est pour cela que dans la loi de Moïse il y a un droit écrit concernant les rois et les juges, pour les faire régner et juger conformément aux lois écrites.

Les statuts⁴ sont nécessaires à une République comme les yeux au corps ; car par eux non seulement nous connaissons le péché, comme dit l'apôtre⁵, mais encore nous rectifions toutes nos actions. C'est pourquoi Dieu ordonna aux rois de lire sans cesse, nuit et jour, ces statuts qu'ils avaient transcrits, et les simples sujets devaient les suspendre aux battants de leur porte, par laquelle on entre et on sort fréquemment⁶.

Chez les anciens Romains, on ordonnait aux enfants d'étudier la loi des XII tables et de la chanter comme on fait les cantiques⁷. La chose

a. Var. : 1^o édit. : n'ont pas de passions.

1. C'est le régime despotique.

2. C'est la thèse de Bellarmin sur la monarchie tempérée. (V. p. 145.)

3. Une loi écrite ne modère le pouvoir que si le pouvoir est *forcé* de l'observer, et Skarga néglige de nous dire où est la sanction. Il sous-entend peut-être la conscience du prince ; mais si le prince n'a pas de conscience ?

4. C'est le terme officiel par lequel, avant Sigismond Auguste, on désignait les lois polonaises qui étaient rédigées en latin. Depuis lors, on les rédigea en polonais et on leur donna le nom de *constitutions*.

5. Ad Rom., 7, 7 : *Sed peccatum non cognovi nisi per legem*.

6. Deuter., 17, 19, et 6, 9.

7. Cic., *De legib.* [II, 23] : *Discebamus enim pueri duodecim* [sc. *Tabularum leges*], *ut carmen necessarium*.

se fait mieux chez nous, car nous enseignons aux petits enfants les commandements de Dieu écrits sur deux tables, et nous les leur faisons apprendre, puis réciter le matin et le soir.

La loi est pour la République ce que le nocher est pour la barque, le cocher pour le char et le général pour l'armée. Par elle l'ordre se maintient sans trouble, et dans le peuple s'accroissent le bien et la paix. « Il vaut mieux, a-t-on dit, qu'une ville soit sans murs que sans lois » ; car sans murs elle peut encore se défendre au moyen d'une armée, tandis que sans lois elle ne peut en aucun cas se tenir debout ni durer.

Mais aux lois il faut toujours un gouvernement qui parle pour elles ¹, et qui soit le *statut vivant*, car jamais les contestations et les querelles ne finiraient par le seul effet de la loi écrite, si on n'adjoignait à celle-ci un juge : chacun tirerait la loi à soi et la tournerait de son côté. Il faut, comme disait le philosophe, *Justum animatum*, c'est-à-dire, une justice vivante et parlante, parce que la lettre et l'écriture ne donnent pas de décisions pour les individus. Elles indiquent seulement au magistrat comment il doit procéder, et elles s'en remettent à lui pour les circonstances, car les circonstances varient constamment, et c'est d'après elles que la raison, qui est comme l'âme des lois, donne la décision convenable ². Aussi sont-ils allés loin dans le délire les hérétiques qui disent qu'à elle seule la parole de Dieu nous « juge sans gouvernement ni tribunal ». Il n'est rien de plus insensé ; car l'Évangile qui est écrit a besoin d'un évangéliste vivant chargé de l'annoncer, de l'interpréter, de le défendre et de le purger des erreurs et des altérations des faussaires.

Ces lois humaines ne sont pas contraires à la liberté chrétienne ; car cette liberté consiste à ne pas être esclave du péché et du démon, nos ennemis, et à ne pas les servir, et non pas à se dispenser d'obéir aux bonnes lois et aux saintes constitutions par lesquelles nos supérieurs nous conduisent à la vertu, à la piété et à la discipline ; de là ce commandement : « Soyez obéissants et soumettez-vous à vos supérieurs ³. » La liberté chrétienne ne nous libère ni de la soumission au gouvernement, ni des lois, ni des statuts ecclésiastiques ou civils ; mais seulement du péché, du diable et de l'enfer. « Libérés de nos ennemis, dit

1. Skarga s'inspire ici de Cicéron (*De legib.*, III, 1) : *vere dici potest magistratum legem esse loquentem, legem autem mutum magistratum.*

2. Skarga semble ici donner la main à celui que de notre temps on a appelé « le bon juge ». Il est douteux que cette façon de concevoir les lois emporte les suffrages des Juristes. L'application des lois ne doit pas être aveugle et brutale sans doute ; mais elle ne doit pas non plus être livrée à l'arbitraire des juges.

3. Ad Hebr., 13, 17 : *Obedite præpositis vestris et subjacete eis.*

Zacharie, et de leur domination, soyons esclaves du Christ », de ses représentants et de ses envoyés, en les servant « dans la sainteté et la justice ¹ ».

Il faut donc convenir et tenir pour certain que les lois humaines, ecclésiastiques et royales, obligent sous peine de péché mortel quand on les transgresse, tout comme les lois divines. Ainsi celui-là pèche mortellement qui n'écoute pas l'Église quand elle ordonne d'entendre la messe aux jours de fête, ou de se confesser à Pâques, ou de jeûner, comme celui qui transgresse la loi divine en n'honorant pas son père et sa mère. Et celui-là commet un péché analogue qui n'écoute pas le roi et les autorités, et qui méprise leurs ordres. Les lois divines, en effet, ne diffèrent des lois humaines qu'en ce qu'elles sont permanentes et éternelles et qu'elles n'admettent pas de changement, tandis que les lois humaines sont temporaires et peuvent changer. Dans les unes comme dans les autres, réside la même autorité divine. De même que le pouvoir du staroste ² est un pouvoir venant du roi, et que, quand le staroste commande de la part du roi, c'est comme si le roi lui-même commandait ; de même, quand le roi commande, c'est comme si Dieu commandait, car les rois tiennent de Dieu leur pouvoir, comme Notre-Seigneur le dit à Pilate ³, et l'Écriture appelle les rois et les supérieurs « des dieux ⁴ », parce qu'ils sont établis par Dieu comme ses starostes et ses lieutenants. C'est pourquoi S. Augustin a dit : « Quand un père ordonne ce qui n'est « pas contre Dieu, il doit être obéi comme Dieu ⁵. » S. Bernard dit à son tour : « Que ce soit Dieu qui commande, ou que ce soit un homme « qui le remplace, il faut accomplir l'ordre avec le même soin et l'ac-

1. Luc., 1, 74, 75 : ... *De manu inimicorum nostrorum liberati serviamus illi — in sanctitate et justitia...* — Les éditeurs des *Kaz. sejm.* ont confondu les paroles de Skarga avec celles de l'Écriture.

2. Les starostes étaient des gouverneurs de villes. Il y en avait deux catégories : les Starostes avec juridiction (*grod*) qui étaient en principe les agents du pouvoir exécutif, et les starostes sans juridiction, qui étaient de simples usufruitiers à vie de biens mis à leur disposition par le roi.

3. Joan., 19, 11 : *Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper.* — Sans mettre en cause l'origine divine du pouvoir (*Non est potestas, nisi a Deo* (ad Rom., 13, 1), on peut trouver que Skarga tire du texte de S. Jean une conséquence qui dépasse les prémisses.

4. Ps. 81, 6 : *Ego dixi : dii estis...* (Ce texte s'adresse aux juges prévaricateurs.)

5. [S. August.], *In psalm. LXX.* [Migne, P. L., XXXVI-XXXVII, S. Aug., t. IV, in *Ps. LXX enarratio. Sermo primus*, col. 875 : *In ea ergo re sola filius non debet obedire patri suo si aliquid pater ipsius jusserit contra Dominum Deum ipsius.* (Skarga n'a évidemment pas sous les yeux le texte même de S. Augustin et il lui fait dire plus qu'il ne dit.)]

« cueillir avec le même respect, pourvu que l'homme n'ordonne rien
« de contraire à Dieu ¹. »

La doctrine de l'apôtre sur ce point est très claire ; car il ordonne d'obéir aux autorités en déclarant que leur puissance vient de Dieu et que résister au pouvoir divin qui réside dans les autorités, c'est agir contre sa conscience et résister à Dieu ².

Mais tout cela présuppose que les lois sont justes et utiles à tous, qu'elles inspirent la vertu et surtout la piété, qu'elles défendent l'honneur et la gloire de Dieu, et qu'elles sont assurées d'une bonne exécution et d'une bonne sanction. Des lois qui ne renferment point en elles la justice et qui sont faussées par quelque injustice des hommes ne sont pas des lois, mais une pure iniquité, car la justice est le fondement des Etats : « Les royaumes qui n'ont pas la justice, dit S. Augustin, « ne sont pas des royaumes ; on peut à bon droit les appeler des « repaires de brigands ³. »

Une loi qui est au service d'un parti ou d'une classe et qui gêne ou lèse une autre classe ne doit pas non plus s'appeler une loi, car les constitutions ⁴ doivent être générales et profiter à tous les citoyens. De même que la tête ne commande pas à une main ce qui nuirait à l'autre main, mais ce qui est profitable à toutes les deux (car, ainsi que le dit l'apôtre, dans le corps les membres s'aident l'un l'autre, et quand l'un d'eux « est souffrant, tous les autres souffrent avec lui ⁵ ») ; de même dans la République qui forme un seul corps, rien de ce qui nuirait à une classe ne doit profiter à une autre, car le corps tout entier se détruirait lui-même.

Les lois doivent de plus avec un soin extrême implanter la vertu dans l'homme, l'arroser et la protéger de toute manière, car la fin de toute autorité est de faire d'honnêtes gens et *bonos cives*. Le plus grand bonheur pour un royaume est, en effet, d'avoir des sujets aimant l'honnêteté,

1. [S. Bernardi], *Tract. de præcept. et discipl.* (Cette Référence prouve que Skarga n'a pas recouru à S. Bernard, car il n'aurait pas confondu *dispensatione* avec *disciplina*. Il aura trouvé le texte de S. Bernard dans Bellarmin, t. IV, 1056 C : *Bonum obedientiæ et malum inobedientiæ*, et mal lu ou mal copié la référence.)

Migne, P. L., CLXXXII, S. Bern. Clarævall., t. Ier, col. 871 : *Tractatus de præcepto et dispensatione*, cap. ix : *Sive enim Deus, sive homo vicarius Dei, mandatum quodcumque tradiderit, pari profecto obsequendum est cura, pari reverentia deferendum.*

2. Ad Rom. **13**, 1, 2 : *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit... Qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit; qui autem resistunt, ipsi sibi damnationem acquirunt.*

3. *De Civitat.* Nous avons déjà donné ce texte avec sa référence à la page 126, note 3. On remarquera encore ici la négligence de Skarga dans ses références. Le *De Civitate Dei* est un ouvrage considérable et un texte aussi court y est noyé.

4. V. la note 4, p. 160.

5. I ad Cor., **12**, 26 : *Si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra.*

chérissant la pudeur, la sobriété et la tempérance, obéissants, disciplinés, sages et braves, et formés à l'amour mutuel. C'est à cela que doivent tendre, c'est ce but que doivent viser toutes les lois, avec la persuasion que ces vertus soutiennent la République, tandis qu'à l'inverse, l'impudence, l'intempérance et toute espèce de turbulence amènent sa chute.

Là où les lois humaines conduisent les hommes à la crainte de Dieu, la République est prospère ; car ce n'est pas tant par la sévérité des lois humaines, que par la crainte de la puissance suprême du Ciel, qu'on amène le peuple à l'obéissance et aux autres vertus. Jamais les lois humaines n'ont autant de pouvoir pour détourner du mal que la crainte de Dieu qui transperce le cœur ; car le coupable croit pouvoir échapper à la main des hommes, mais il sait qu'il ne peut échapper à la main de Dieu ni se mettre à l'abri de ses atteintes. C'est ce qui faisait dire à Cyrus : « Donne-moi des sujets qui observent la crainte de Dieu ; car ils ne peuvent faire de mal ni à eux-mêmes ni à moi. »

C'est pourquoi ceux qui rédigent des lois doivent, s'ils veulent la prospérité du royaume, mettre toute leur sagesse à inspirer aux sujets la crainte de Dieu, et à leur donner dans ce but l'aide de la loi.

Il y a plus : le royaume qui défend l'honneur de Dieu par ses lois et ses constitutions, et, comme faisait Nabuchodonosor, qui ne permet pas de blasphémer son nom¹ ou d'altérer sa religion et sa gloire, Dieu le prend sous sa tutelle, ne permet pour lui seul ni mal ni chute, et le tire de toute sorte de difficultés.

Quand Ezéchias, par ses lois d'Etat, expulsa les dieux étrangers qui blasphémaient le vrai Dieu et s'irrita d'entendre blasphémer son Dieu ; quand, déchirant ses vêtements, il présenta devant Dieu la lettre blasphématoire avec les plaintes et les douleurs de la femme en travail, Dieu lui donna une grande victoire sur Sennachérib et sauva son royaume de la destruction² ; car le Seigneur est plein de reconnaissance, et il ne manque pas de rendre à celui qui fait quelque chose pour lui. Si l'homme rend volontiers au double à celui qui lui a donné, que fera Dieu de son côté ? Assurément il défendra le royaume qui défend par ses lois son honneur et sa gloire³.

1. Daniel [3, 96 :] *A me [sc. Nabuchodonosor] ergo positum est hoc decretum : ut omnis populus, tribus et lingua quæcumque locuta fuerit blasphemiam contra Deum Sidrach, Misach et Abdenago, dispereat ..*

2. II Paral., 29, *passim* [et surtout 32] et Isai., 37, *passim*. — La lettre blasphématoire dont il est ici question, est une lettre provocatrice de Sennachérib insultant le Dieu des Juifs.

3. Dans tout le développement qui précède, Skarga vise les blasphémateurs de son temps, c'est-à-dire les sociniens qui niaient la divinité de Jésus-Christ.

Cependant la loi qui ne pourvoit pas à sa bonne exécution et à son exact accomplissement, et qui ne joint pas à cela le pouvoir de contraindre n'apporte aucun profit. Nous rédigeons des lois, et pour la plupart elles ne sont pas exécutées. Nous barbouillons des pages, nous affichons du papier, et nous vivons dans l'anarchie tout comme devant, ce qui fait boiter fort le royaume et ceux qui l'habitent.

Nous savons parler, écrire et disserter ; mais nous ne savons pas agir. Parmi les fonctionnaires il n'y en a pas de diligents, de rigoureux, de ponctuels, d'inflexibles. Pour un motif futile on se laisse détourner d'exécuter les lois, on se laisse apeurer, gagner par des cadeaux. Les autorités n'ont pas le courage de brider les méchants et de les contraindre au bien. Les juridictions sont mal fixées, morcelées, multipliées, et l'une gêne l'autre. Beaucoup de fonctionnaires ne peuvent se soustraire aux citoyens méchants et audacieux, ni défendre l'autorité royale qui tient la place de Dieu. Quelques-uns ne veulent pas se donner de mal ni s'attirer des inimitiés. Par là tout s'affaiblit. Les lois sont sur le papier, mais dans les mœurs règnent la méchanceté et la licence.

Pour établir des lois et veiller à leur exécution, il faut beaucoup de sagesse, d'habileté, de science et de piété, afin que rien ne manque au point de vue de la justice, de l'intérêt commun et du maintien intégral de l'Etat. Dans ce but, on a choisi des hommes versés dans la science du droit, ayant l'expérience des affaires et en outre pieux et animés de l'Esprit de Dieu. Chez les païens, les législateurs se faisaient passer pour avoir des entretiens avec un dieu et pour tenir leurs lois de sa sagesse. Trismégiste, chez les Egyptiens, se couvrait du nom de Mercure¹ ; Minos, chez les Crétois, du nom de Jupiter ; Lycurgue, chez les Spartiates, de celui d'Apollon ; Solon, chez les Athéniens, de celui de Minerve, et Numa, chez les Romains, se couvrait du nom d'Egérie. Quand ils écrivaient leurs lois comme sous la dictée des dieux, ils s'abritaient sous une autorité divine.

Mahomet, chez les Turcs, pour donner plus de crédit à sa loi, faisait sonner le nom de l'ange Gabriel comme si cet ange lui avait donné le Coran. Et ici je ne veux pas laisser sans une remarque cette façon de s'abriter sous le nom d'un ange employée par Mahomet, le fonda-

1. Le dieu égyptien Thoth fut identifié par les Grecs avec Hermès (identifié lui-même par les Romains avec Mercure) et le surnom grec de *trismégiste* (trois fois grand) lui fut donné. Par une curieuse méprise Skarga a pris ce surnom de Mercure pour un nom propre d'homme, pour le nom d'un législateur qui se serait abrité sous l'autorité de Mercure. Il a fait ainsi d'un personnage unique deux personnes distinctes.

teur de cette infâme secte : Luther, de qui les Evangéliques tiennent leur loi religieuse et qui a écrit pour eux cette loi, se montre fier de l'amitié du diable en prétendant qu'il avait reçu de lui des lumières pour l'abolition de la sainte messe ¹. Les Turcs, qui ont reçu le Coran sous le couvert de l'ange Gabriel, ont été plus sages que les Evangéliques à qui leur ancêtre [Luther] a révélé si notoirement son maître [le diable]. Chez nous, chrétiens [catholiques], il n'y a pas de mensonge à dire que nous tenons de Dieu même, et de son Fils qui lui est égal en divinité, les lois qui nous donnent la vérité salutaire et les biens spirituels.

Les royaumes chrétiens ont besoin, pour gouverner et pour rendre la justice, de l'action intérieure du Saint-Esprit, qui s'obtient par l'étude, par la parfaite connaissance des lois humaines et par la piété. Quelles lois peuvent établir des ignorants ? Et s'ils sont pervers et sans amour pour la vertu et la justice, leur aveuglement est encore plus grand, en sorte qu'ils ne font rien de bon ni de sage et qu'ils s'égarent bientôt. Et si, en outre, ils sont hérétiques et infidèles (car j'entends dire que de pareilles gens ont fait des statuts en Lithuanie ²), ô mon Dieu, quel aveuglement ! Quel amas d'erreurs et d'injustices dans leurs statuts ! Quelle garantie peut-il y avoir là pour l'honneur et la gloire de Dieu, et quelle défense de la sainte Religion et des églises ?

Ne procédez pas à tout hasard à l'établissement des lois, et ne confiez pas le soin de les rédiger à n'importe qui, ni au commun peuple, ni à des laboureurs [paysans], ni à des gens simples et sans instruction, ni à des gens pervers ou de vertu suspecte, ni à ceux qui se montrent froids au service de Dieu. Confiez ce soin à ceux qui, possédant toutes les ressources de la science juridique et aimant la piété, seront de dignes tabernacles du Saint-Esprit. Voilà comment il y a eu déjà

1. *De missa privata* (Bossuet, *Hist. des Var.*, l. IV, § 17, donne mieux la référence : *Luth. opera* (éd. Wittemb.), t. VII, 216 : *De abrog. miss. priv.*). L'argument de Skarga paraît être d'un goût douteux et d'une qualité médiocre, car il s'agit de savoir si Luther dans son pamphlet a parlé sérieusement ou par plaisanterie quand il dit avoir disputé avec le diable. Bossuet n'était pas fixé sur ce point. (V. l. c.) D'ailleurs même dans la première hypothèse l'argument n'a pas la portée que lui donne Skarga, et de plus c'est ici une digression dont on ne voit pas l'utilité.

2. Il s'agit peut-être des propositions de lois faites par les dissidents, unis aux Grecs schismatiques (les désunis) depuis le synode de Thorn (1595), pour obtenir qu'on garantisse l'observation de la confédération de Varsovie. Piasecki (*Chronica*, p. 210) fait allusion à ces menées : *Summa vi hæretici fæderationem suam LEGE PUBLICA stabiliri contendebant, et conjuncta sua causa cum senatoribus religionis græcæ schismaticæ nulla negotia publica tractari contendebant*. Les Lithuaniens avaient précisément contribué à faire échouer la diète de 1597, parce qu'on n'avait pas voulu accepter leur proposition d'une loi qui garantirait l'observation de la Confédération.

beaucoup d'errements dans vos lois, et comment il s'y est mêlé beaucoup d'injustices et d'impiétés. C'est ce point que nous allons développer avec l'aide de Dieu.

Pour un royaume, il ne peut pas y avoir de plus grand fléau que des lois mauvaises et injustes, parce que la vengeance divine n'épargne pas un pareil royaume, et parce que de ces lois résulte un grand dommage pour le peuple ; car le Sage a dit : « A cause de l'injustice « Dieu transfère les royaumes d'un peuple à l'autre ¹. » Et un philosophe ² déclare qu'il y a un moindre péché à tuer un homme qu'à errer dans l'établissement d'une loi, car une mauvaise loi dure longtemps et tue les âmes et les corps.

D'abord dans ce royaume il y a cette loi funeste et sans l'ombre de justice qui lèse la juridiction spirituelle de l'Eglise de Dieu, car elle interdit au roi de faire exécuter les jugements ecclésiastiques par le bras séculier. C'est là une chose inouïe dans toute la chrétienté, impie, inhumaine et tyrannique ; ce n'est pas une loi, mais une iniquité. Car si, au témoignage de l'Ecriture, les jugements ecclésiastiques ont été établis par Dieu ³ ; si les hommes d'Eglise qui portent sur leur poitrine la science et la vérité ⁴, comme dit l'Ecriture ⁵, offrent plus de garantie du côté de la conscience et de la raison ; si pour le salut des hommes Dieu leur a confié les jugements et leur a dit : « Ce que vous « lierez ou condamnerez sur la terre sera lié ou condamné dans le Ciel ⁶, » comment l'homme qui reconnaît Dieu, son Eglise et les pasteurs que Dieu lui a donnés, peut-il mépriser de tels jugements ?

Quand un tribunal condamne, sa sentence reçoit exécution. De même la sentence du staroste, du bourgmestre et du prévôt est exécutée par le bras séculier. Mais quand c'est le prêtre de Dieu, l'évêque, qui

1. Eccle., 10 [Eccli., 10, 8] : *Regnum a gente in gentem transfertur propter injustitias et injurias, et contumelias et diversos dolos.*

Les références de Skarga sont si négligées qu'il ne distingue pas entre *Ecclesiastes* et *Ecclesiasticus* pour lesquels il donne l'abréviation commune *eccle.* — Ici, il laisse de côté plusieurs causes de ruine pour les peuples, indiquées dans ce verset par l'Ecclésiastique, et s'en tient à la première.

2. Plato. Dialog. 5, *De justo*. [Fausse référence : nous avons lu le *πρὸς διζιτιον* de Platon d'un bout à l'autre et nous n'y avons rien trouvé de semblable.]

3. La diète de 1563 avait interdit l'exécution par le bras séculier des sentences épiscopales concernant la noblesse. C'était la suppression du pouvoir politique des évêques, et un commencement de séparation de l'Eglise et de l'Etat.

4. Deuter., 17, 8, 13. (Les prêtres juifs, dans ce passage, ne sont chargés de décider que les cas prêtant au doute, c'est-à-dire d'interpréter la loi.)

5. Levit., 8, 8. Le grand-prêtre portait chez les Juifs le rational ou pectoral avec cette inscription : *Urim* (science) et *Thummin* (vérité).

6. Matth., 18, 18 : *Quæcumque alligaveritis super terram, erunt ligata et in cælo ; et quæcumque solveritis super terram, erunt soluta et in cælo.*

condamne, c'est-à-dire le siège religieux le plus élevé sur terre, auquel était jadis soumis le siège royal, celui qui donne des décisions de conscience aux classes les plus hautes, alors il n'y a ni exécution, ni effet réel, ni autorité ; il n'y a que du mépris et un mépris qui atteint Dieu lui-même, car Dieu a dit à son prophète Samuel : « Ce n'est pas toi, « c'est moi qu'ils ont méprisé. » O malheureux royaume, comment n'ouvres-tu pas ici les yeux ? Quel aveuglement t'a frappé ?

Dès que Constantin eut reçu la sainte foi chrétienne, il honora tellement les jugements ecclésiastiques, qu'il permit en matière profane d'en appeler à l'évêque de tous ses juges et préteurs ou préfets qui étaient comme de grands rois ¹. Il disait « qu'aucun jugement ne peut être plus « sûr que celui qui vient d'un homme très saint, d'une conscience sans « tache ² ». S'il plaît à Dieu, on parlera de cela plus en détail ailleurs. Je mentionne seulement les torts faits à la gloire de Dieu et aux hommes eux-mêmes par cette loi impie et cruelle. Car, après ce statut qui fut établi en l'an du Seigneur 1563, et par lequel fut entravée « l'exécution des jugements ecclésiastiques en vigueur dans ce royaume depuis l'introduction du Christianisme, c'est-à-dire depuis 600 ans, les hérétiques se sont mis aussitôt à s'emparer des églises, à enlever aux catholiques leurs biens, à interdire les dîmes, à se jeter sur les biens d'Eglise, à établir des ministres hérétiques, et à persécuter cruellement l'Eglise de Dieu ³. Et jusqu'à ce temps-ci, cette loi maudite fait périr les âmes par les ministres et les hérésies, et fait subir des dommages aux églises et aux biens ecclésiastiques ; car les tribunaux ecclésiastiques qui jugeaient et poursuivaient auparavant ce genre de rapine ont cessé de poursuivre depuis qu'on leur a refusé l'exécution ⁴.

a. Var. : fut refrénée (expression impropre).

1. Euseb., in *Vita Constant.*, l. IV, cap. xxvii ; Sozomen, lib. I, cap. ix ; Bar[onius], t. III. Cette référence a été prise par Skarga dans Baronius (t. III, anno 314, *manchettes du num.* 39). Dans le numéro précédent (38), se trouve le commencement du texte de l'édit de Constantin dont Skarga a pris l'idée et quelques mots.

2. Cette parole de Constantin ne trouve pas son application en Pologne au xvi^e siècle. Les tribunaux ecclésiastiques, d'après Giovannini (un secrétaire du nonce apostolique Commendon, 1565) étaient au moins aussi corrompus que les tribunaux séculiers et n'offraient aucune garantie de bonne justice.

(V. *Sec. Rer. Pol.*, XV, p. 199.)

3. Skarga se trompe. Ces méfaits des hérétiques sont antérieurs à 1563 et ont commencé dès 1555. Il est vrai que ces spoliations ont continué depuis cette époque ; mais en 1563 le plus gros était fait.

4. Le nonce apostolique Commendon reprochait précisément aux évêques de Pologne (1564-1565) d'avoir renoncé aux poursuites contre les hérétiques sous prétexte que le bras séculier n'était plus à leur disposition. Ils avaient encore la ressource des peines spirituelles ; mais ils n'en usaient guère que pour essayer de faire rentrer les dîmes.

On a vu fleurir aussi ces péchés qui étaient punis par le juge ecclésiastique, les adultères, les incestes, l'usure, les sortilèges, et d'autres encore que les tribunaux d'Eglise punissaient d'après des lois antiques et saintes, et qui n'ont plus maintenant de *forum* ¹. Ces péchés se multiplient faute de répression et de punition et font craindre la vengeance divine plus prompte et plus sévère qui les attend. Oh ! quelles larmes doit répandre tout homme pieux sur une pareille iniquité ! Oh ! comment ne pas faire entendre au royaume cette menace du prophète ? « La terre a été infectée par ses habitants qui ont transgressé la Loi, « changé le Droit et dissipé l'alliance éternelle ; c'est pourquoi la malédiction dévorera la terre et ses habitants se livreront au péché ² » On a, pour ainsi dire, mis en pièces les antiques lois de l'ordre ecclésiastique qui étaient faites en faveur de Dieu et non des hommes, et cela pour pécher plus librement, pour piller et voler les dons faits au Seigneur, ce patrimoine de l'Eglise, et pour échapper au châtement. Mais le Dieu de justice ne sommeille pas, et sa sollicitude ³ pour l'Eglise sa bien-aimée ne s'éteint pas. Si vous n'abrogez cette mauvaise loi, Il fera tomber sa malédiction sur ce royaume qui périra dévoré par ses ennemis. (Dieu l'en préserve !)

Mais elle est bien pire encore, cette autre loi que vous appelez la *Confédération* et qui a été faite dix ans après, en l'an du Seigneur 1573, par quelques hérétiques dupant les catholiques naïfs, pour permettre à chacun de se donner la religion qu'il veut, faire des changements dans l'Eglise, ⁴ et ne subir de ce chef aucun châtement. Cette loi couvre une bien plus grande iniquité et attire encore davantage la malédiction divine, quoique aucun catholique sincère et pieux ne la tienne pour loi ⁵ ;

1. C'est, en effet, une lacune de la Constitution de 1563 de n'avoir pas prévu que les crimes réservés aux tribunaux ecclésiastiques resteraient sans aucune sanction, du jour où le bras séculier n'exécuterait plus les sentences épiscopales portées contre la noblesse.

2. Isai., 24, 5, 6 : *Et terra infecta est ab habitatoribus suis, quia transgressi sunt leges, mutaverunt jus, dissipaverunt fœdus sempiternum. Propter hoc maledictio vorabit terram, et peccabunt habitatores ejus.*

3. Le mot latin *zelus* dans le texte.

4. C'est à-dire transformer les églises catholiques en temples protestants et y installer des ministres.

5. Depuis la Constitution *nihil novi* de 1496, aucune loi nouvelle ne pouvait être établie sans le consentement des Etats. A partir des dernières années de Sigismond Auguste († 1572), on interprétait cette Constitution dans le sens d'un consentement unanime, et avec le temps on finit par admettre qu'une seule voix contraire empêchait un texte de devenir loi. Or jamais les Mazoviens ne consentirent à recevoir la Confédération de 1573, non plus que les évêques (sauf deux : Myszkowski, év. de Cracovie, en 1573, et Golicki, év. de Kamieniec en 1587). Au XVII^e siècle, les évêques la signèrent, mais toujours avec une restriction du genre de celle-ci : *Salvis juribus religionis Romanæ.*

car cette licence de croire ne réprime ni le blasphème contre Dieu, ni la destruction de la foi chrétienne, ni l'établissement de l'athéisme ¹, et, comme l'antique et sainte Confédération de nos pères à Korczyn est rompue ², il y a là une grande iniquité et une rude atteinte ^a, aux saintes lois ecclésiastiques et aux lois profanes. On a dit ailleurs ³ l'infamie de cette *Confédération* [de Varsovie, 1573] et combien elle est opposée aux lois divines, humaines et nationales, à la loi naturelle et aux vertus chrétiennes. Dieu veuille qu'il ne se rencontre aucun croyant catholique qui consente à lui donner le moindre appui, et ainsi, à exciter fortement la colère de Dieu et à infecter et perdre sa patrie par une pareille loi !

Il y a encore d'autres lois injustes dans vos statuts et vos constitutions. Si un homme sage, savant et versé dans le droit divin, ecclésiastique et impérial, examinait ces statuts, il y trouverait beaucoup d'iniquités qui oppriment et détruisent la justice. Et cette mauvaise loi qui défend d'arrêter le plus grand scélérat, eût-il trahi la patrie, outragé la majesté royale, égorgé cent personnes, pillé de fond en comble des maisons et fait du carnage à volonté ! « *Ne l'arrêtez pas, jusqu'à ce que la loi l'atteigne* ⁴ », après vingt, trente ou quarante ans, et seulement à la diète où se jugent à peine cinq ou six affaires ou à peu près ; car vous avez encore cette autre loi ou coutume détestable, *qu'il n'est pas permis de juger de pareils scélérats en dehors de la diète*, où vous avez autre chose à faire et où vous perdez le temps à vous quereller. Oh !

a. Var. : une grande violence.

1. Skarga peut soutenir cela en s'en tenant à la lettre de la Confédération ; mais en réalité, dans la pensée de ceux qui en furent les auteurs, les antitrinitaires et les anabaptistes n'en bénéficiaient pas ; on les considérait comme non chrétiens.

2. C'est la Confédération de 1438, dirigée contre les Hussites, et connue pour sa loi contre les hérétiques en général.

3. Skarga ne donne pas de référence. Il fait allusion à ses *Sermons de dimanche* en 1595 et dans lesquels à diverses reprises il a attaqué la *Confédération*. (V. par exemple XIII *post Pent.*, t. II, 192, édit. Maryanski, XXII *post. Pent.*, t. II, 330, dim. après Noël, I, 60 ; V. ap. Epiph., I, 126.)

Il est évident que Skarga ne renvoie pas ici à ses brochures anonymes (1595 et 1596) contre la Confédération ; il se serait bien gardé alors de s'en déclarer l'auteur. Les soupçons se portaient, il est vrai, sur lui ou sur les Jésuites en général ; mais on ne savait pas avec certitude qui les avait écrites.

4. C'est la fameuse constitution *Neminem captivabimus nisi jure victum*. (V. p. 147, note 2.) Ici, Skarga, en attaquant une constitution, fait de la politique pure, et de plus il oublie les flagrants délits dans les quatre cas de viol, d'incendie, de brigandage et de violation de domicile à main armée, où cette constitution *Neminem captivabimus* ne jouait pas, et où le staroste (gouverneur-juge) intervenait directement.

la malheureuse loi, qui ruine toute justice et qui fait descendre la malédiction sur le royaume !

Il faudrait aussi toucher un mot de cette mauvaise loi qui rend esclaves les *kmétons* [paysans], ces pauvres gens, nés libres, polonais, fidèles chrétiens, sujets infortunés, comme s'ils étaient des *mancipia* achetés à prix d'argent ou faits prisonniers dans une guerre légitime. Et il y a des maîtres qui font d'eux ce qu'ils veulent, qui ne leur accordent aucune protection pour leurs biens, leur santé et leur vie, ni aucun *forum* pour la réparation des maux parfois intolérables qu'on leur fait ; des maîtres qui leur imposent ce *supremum dominium* dont nous avons horreur pour nous-mêmes. Pour savoir si cela est permis et si une pareille loi renferme un brin de justice, il faudrait le demander aux lois et aux coutumes tant ecclésiastiques que séculières de toute la chrétienté. Si ces hommes n'ont été ni achetés ni pris à la guerre, s'ils ne sont ni Turcs ni Tatars, mais de sang polonais, s'ils sont chrétiens, pourquoi gémissent-ils dans cet esclavage ? Pourquoi ne les traitons-nous pas en mercenaires et non en esclaves ? Cet homme demeure sur ta terre et se comporte mal : Chasse-le de ta terre ; mais ne lui prends pas sa liberté d'homme et de chrétien, et ne te fais pas toi-même sans juge le maître suprême de sa santé et de sa vie ! Les anciens chrétiens qui avaient, étant encore païens, acheté des esclaves, leur rendaient à tous la liberté comme à des frères en Jésus-Christ, parce que le saint baptême les avait affranchis de la servitude du diable. Et nous, chrétiens fidèles et saints ; nous, Polonais, appartenant à un peuple qui ne fut jamais esclave, nous les asservissons par force et sans aucun droit ; et, quand la misère les a forcés à prendre la fuite, nous les revendiquons en justice comme s'il s'agissait d'un bétail acheté ; et quand ces pauvres malheureux cherchent ailleurs leur subsistance, nous tirons d'eux une rançon comme font les Turcs avec leurs captifs. C'est là une chose inouïe dans toute la chrétienté. Je sais bien que tous ne font pas cela chez nous ; mais selon cette loi mauvaise, inique et en quelque sorte sauvage, chacun le peut faire au risque de se damner. (Dieu nous en préserve !) Comment, avec une pareille loi, ne pas rougir devant le monde chrétien tout entier ? Comment oser étaler aux yeux de Dieu cette injuste tyrannie ? Comment ne pas craindre que, par l'effet de la vengeance divine, les païens n'usent à notre égard de la même violence et de l'*absolutum dominium* ¹ ?

1. Tout ce développement (depuis : « Il faudrait aussi toucher ») sur l'esclavage des paysans a été introduit dans l'édition de 1610. On s'est demandé pourquoi ce fameux passage n'a pas été inséré dans les deux premières éditions des sermons de diète. La réponse la plus simple, c'est que Skarga ne l'avait pas encore écrit. Il avait dit un mot

Pour Dieu, évitons la malédiction et le malheur dont nous menace le Seigneur par la bouche du prophète ¹. Abrogez les lois mauvaises et iniques qui entravent la justice. Vous savez pourtant bien que la fin des lois est l'intérêt général et que quand elles le compromettent, il faut les changer. Et on ne dit pas cela uniquement de celles qui ont toujours été mauvaises et nuisibles, de celles qui ne renferment en elles aucune justice, mais encore de celles qui ont pu être bonnes pour nos ancêtres lointains et qui sont nuisibles de notre temps. Car les temps diffèrent les uns des autres, et, à cause du changement de mœurs, les lois doivent se modifier, de peur qu'au lieu d'être utiles elles ne causent de grands dommages.

Du temps de nos pères il n'y avait ni ces péchés, ni ces gens turbulents et impies ; on avait plus de retenue par honnêteté, par décence, par souci du bon renom. Il n'y avait ni ces homicides, ni ces massacres ^a ou séditions, ni trahisons envers la patrie, ni infidélités envers les seigneurs et les rois. Aujourd'hui, tout cela s'est répandu en quantité. A des péchés nouveaux ^b il faut des lois plus sévères, afin que, pour une poignée de méchants et d'agités, le royaume ne s'affaiblisse pas et n'arrive pas à la chute vers laquelle il s'achemine. Dieu lui-même a changé les anciennes lois en la Loi nouvelle ; car ces lois, qui étaient utiles en leur temps, devaient disparaître à l'apparition de l'ère nouvelle du Messie.

Une mauvaise loi est pire que le plus cruel tyran ; car un tyran peut en définitive changer, ou se laisser persuader, ou mourir, et sa tyrannie cesse ; mais une loi mauvaise dure toujours, tue toujours et nuit à l'âme et au corps. Elle est comme un lion ou une bête brute qui ne se laisse pas persuader et qu'il faut tuer et anéantir. Il en est de même

a. Var. : massacres (ajouté en 1610).

b. Var. : à ces péchés.

en faveur des paysans, « ces pauvres petits vermisseaux », dans le 3^e sermon de diète (p. 102, fin de la variante). Ce mot a été supprimé en 1610, probablement pour ne pas faire double emploi ¹. En 1548, le chapitre de Cujavie avait déjà fait entendre des plaintes éloquentes sur le sort malheureux des paysans. (V. *Acta historica*, XIII, p. 318, act. capitul. Vladislav.)

1. Isai., 10, 1, 2. (V. le texte qui est en tête du sermon.)

1. Dans le sermon de Wislica (1606), *Kaz. sejm.*, sermons de circonstance, édit. 1735 (p. 161 a), Skarga dit que jamais il n'a subi tant de coups de langue, de blâmes et de murmures qu'à la diète de 1605. Ne pourrait-on pas conjecturer que c'est à cause de ce passage sur les paysans ? Car il est question à cet endroit des lois mauvaises qui offensent Dieu et qui oppriment le peuple (*ucisku ludzkiego*), et ce passage, qui met au vif une des plus grandes plaies de la noblesse presque tout entière, était bien fait pour irriter l'auditoire.

d'une mauvaise loi ; elle nuit au lieu de donner l'aide qui est la raison d'être de toutes les lois.

Ne parlez pas de constance à garder, mais considérez l'intérêt général ; car maintenir ce qui est mauvais et nuisible n'est pas signe de sagesse, mais d'entêtement et de sottise, chez l'homme qui ne se dégage pas du mal et qui ne se tire pas de la boue où il est tombé.

Craignez votre Dieu qui défend de faire des lois iniques et mauvaises sous peine de punition rigoureuse. L'empereur Maurice fit et publia plusieurs mauvaises lois contraires à celles de Dieu et de l'Eglise. Le saint pape Grégoire le Grand lui en fit des représentations et le menaça ^a. Comme, à la suite de cet avertissement, l'empereur ne voulait pas s'amender ni révoquer et abroger ces mauvaises lois, Dieu lui-même promit de le punir et lui donna le choix entre une punition en ce monde ¹ ou en l'autre. Maurice préféra souffrir en cette vie, et Dieu lui fit savoir qu'un soldat, Phocas, le tuerait et anéantirait sa maison. Phocas, avec une petite troupe, assaillit l'empereur par surprise et l'égorgea ainsi que son fils et son épouse. Et Maurice, mourant dans le repentir, ne dit que ces mots : « Tu es juste, Seigneur, et tes jugements sont « droits ². »

Ne souhaitez pas pour vous et vos descendants ces maux spirituels et venant d'En Haut, qui sont la suite des mauvaises lois. Bridez ces bêtes sans raison pour qu'elles n'oppriment et n'accablent pas des innocents. Ne vous hâtez pas d'écrire et de multiplier les constitutions, car après qu'elles se sont multipliées on peut constater les mauvaises mœurs et l'impiété de notre peuple ^b. Il vaut mieux y bien réfléchir, ne pas les multiplier, bien étudier les lois divines et humaines, puis assurer aux constitutions une exécution immédiate et effective, en

^a. Var. : en cette vie.

^b. Var. : votre peuple.

1. *De Gestis Francorum*, lib. IV, cap. II. [Nous ne connaissons aucun ouvrage portant ce titre : *l'Histoire des Francs* (*Historia Francorum*) de Grégoire de Tours ne parle pas de la mort de Maurice par la bonne raison que Grégoire est mort neuf ans avant l'empereur.] Frédégaire, dans sa *Chronique*, signale seulement le fait (Migne, *P. L.*, LXXI, *Fred. Chronicum* anno 602, num. 23, col. 618, et anno 629, num. 63, col. 645) : *Focas qui tyrannico ordine Maurilium imperatorem interfecerat. — Eo anno* (629), *Focas dux et patritius imperatorem interfecit et loco ipsius imperium assumpsit.*

Cette légende de Maurice averti de sa mort par un songe, Skarga l'a trouvée dans *Baronius*, t. XI, anno 602, num. 12 à 21, et dans *Surius*, au 22 avril, *Vita S. Theodori Siceotæ*, t. II, p. 862 (éd. 1578). (Skarga avait traduit les vies des saints de *Surius*.) *Surius : de Probatis sanctorum historiis*, Colon. Agrip., 1578, 6 vol. in-fol. — *Bollandistes A. S., aprilis, Vita S. Th. Sic.*, cap. XIII, p. 56.

2. [Ps. 118, 137 : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.*]

priant Dieu qu'il vous éclaire et qu'il vous envoie son Saint-Esprit, et en disant : O Jésus, notre législateur, gouverne-nous ^a et dirige-nous toi-même ; n'éloigne pas de nous ton bras et ta discipline ; grave de ta main tes lois dans nos cœurs, afin que nous t'aimions sincèrement, toi et notre prochain pour l'amour de toi, et notre République, en sorte que dans nos lois nous défendions pieusement ton saint honneur, ton Eglise ^b et la sainte justice, et que nous fassions toutes les lois et les exécutions pour le bien de ton peuple et l'accroissement de la piété catholique, toi qui règnes avec le Père et le Saint-Esprit, Dieu un dans les siècles. *Amen.*

a. Var. : Tu nous gouvernes et nous diriges...

b. Var. : ton saint honneur et celui de ton Eglise.

HUITIÈME SERMON DE DIÈTE

SUR L'IMPUNITÉ ACCORDÉE AUX PÉCHÉS PUBLICS ^a

Un royaume passe d'un peuple à l'autre
à cause des iniquités, des injustices, des
calomnies et de diverses perfidies ¹.

Au moment où vous allez vous séparer, nous avons à vous parler ^b de l'impunité accordée à des péchés publics auxquels vous pouvez porter remède non seulement à la diète, mais encore chez vous et partout, pourvu que vous le vouliez vous-mêmes ^c, péchés qui appellent la vengeance divine, et qui souillent la terre et l'invitent à dévorer ses habitants, selon cette parole du prophète : « La terre a été souillée par ses habitants, car ils ont transgressé la loi, changé le droit et rompu l'alliance éternelle ; c'est pourquoi la malédiction dévorera la terre... Le son joyeux des tambourins cessera, et aussi le chant de ceux qui se réjouissent. Ils ne boiront plus en chantant, mais leur breuvage sera amer. La ville de vanité sera réduite en poudre ; ses maisons seront fermées et personne n'y entrera plus ². »

Il y a dans les prophètes beaucoup de menaces semblables, qui annoncent aux royaumes leur chute, comme le sage l'a fait entendre dans

^a. *Var.* : Sur la sixième maladie de la République qui vient des péchés publics et de leur impunité.

^b. *Var.* : à vous parler de la sixième et dernière maladie qui fait périr les royaumes et que vous pouvez guérir non seulement à la diète...

^c. *Var.* : c'est-à-dire des péchés.

1. *Eccle.*, **10** [*Eccli.* **10**, 8 :] *Regnum a gente in gentem transfertur propter injustitias, et injurias, et contumelias, et diversos dolos.*

2. *Isai.*, **24**, 5, 6, 8-10 : *Et terra infecta est ab habitatoribus suis, quia transgressi sunt leges, mutaverunt jus, dissipaverunt fœdus sempiternum. Propter hoc maledictio vorabit terram... Cessavit gaudium tympanorum, quievit sonitus lætantium... Cum cantico non bibent vinum; amara erit potio bibentibus illam. Attrita est civitas vanitatis clausa est omnis domus, nullo introeunte.*

les paroles citées en tête de ce sermon. Et moi aussi, votre pauvre, chétif et indigne prophète, je vous signale les iniquités, les injustices, les calomnies et les perfidies dont ce royaume et ses habitants sont infectés, et dont ils ne veulent ni sortir ni se corriger. A cause d'elles cette terre vous rejettera assurément et le Seigneur la fera occuper par un autre peuple ; et il vous enlèvera ce royaume, à vous et à vos fils, et il le donnera à des étrangers, vos ennemis, après vous avoir détruits, vous et vos fils, si vous ne vous amendez pas. C'est ainsi que Dieu en a usé à l'égard des sept peuples chananéens en Terre Sainte ; et, comme le dit l'Écriture, il les a extirpés de cette terre et les a mis à mort à cause de leurs péchés et de leurs iniquités ¹ ; puis il a fait occuper ces royaumes par d'autres peuples qu'il s'était choisis.

Le péché capital, l'iniquité la plus grande de ce royaume, c'est le blasphème contre le Dieu des chrétiens, un dans la Trinité, blasphème qu'on autorise et laisse répandre, en sorte que, non seulement quiconque le veut le profère, mais encore l'écrit et l'imprime sans craindre le Très-Haut, notre Dieu en trois personnes, le Dieu que nous ont apporté le Saint Evangile et la religion chrétienne révélée du Ciel.

La secte anabaptiste, ou plutôt la secte païenné, se répand déjà nombreuse ^a. En Lithuanie surtout ², dans la terre de Lublin ³, en Grande et en Petite-Pologne. en Prusse, on blasphème la Très Sainte Trinité du Dieu des chrétiens, et ce blasphème se propage librement sans interdiction ni défense. Et tout le royaume se contamine, se souille par cette autorisation, et se porte vers ce péché et vers la vengeance divine.

Et, en effet, si le péché du seul Achan empêcha la victoire de toute une armée et si Dieu refusa à cette armée tout succès contre l'ennemi tant que ce péché ne fut pas expié ⁴, tant de gens qui blasphèment Dieu attireront bien davantage la vengeance divine sur ceux qui n'interdisent

a. Var. : se répand partout.

1. Deuter., 9, 4 : *Propter impietates suas istæ deletæ sunt nationes*. Dans les deux premières éditions, Skarga avait donné la fausse référence Deuter., 8. — Les sept peuples chananéens sont nommés au chap. VII, 1, 2 du Deuter.

2. Lettre de Skarga (éd. Syganski, n° 81, p. 172 (1582) : *Hæreses hic in Lithuania mirum in modo crescunt et augentur*. (Comme le calvinisme et le luthéranisme étaient en régression depuis plusieurs années, il ne s'agit ici que des Sociniens (appelés alors Ariens) et des anabaptistes.)

3. Lettres de Skarga, n° 66, p. 133. Parlant de Lublin, il dit en 1580 : *Pars illa regni adeo est hæresibus, arianis præcipuè et anabaptisticis infecta, ut matrix et sentina omnium hæreticorum appelletur*.

4. Josué, 7, 18-26. Nous connaissons déjà l'histoire d'Achan, le voleur sacrilège. Skarga en a parlé au sermon 5^e (p. 129).

pas ce crime, et qui ne disent pas comme Phinéas et ses compagnons aux descendants de Ruben et de Gad : « Vous avez abandonné aujourd'hui le Seigneur ; demain, sa colère se déchaînera sur tout le peuple ¹, » c'est-à-dire sur ceux qui se sont tus et qui ont laissé faire.

Isaïe menace de chute le royaume tout entier pour l'outrage envers Dieu et le blasphème contre son saint nom : « Malheur à la nation pécheresse, dit-il, malheur au peuple chargé d'iniquités ! Ils ont abandonné le Seigneur et blasphémé le Dieu saint d'Israël. » Et voici le résultat : « Votre terre sera dévastée et vos villes seront détruites par le feu. Sous vos yeux les étrangers dévoreront vos champs, et vous serez abandonnés comme la hutte de la vigne, comme la feuillée du jardin, comme la ville dévastée par l'ennemi ². »

Ce qu'on dit du blasphème contre le Dieu un dans la Trinité, et des anabaptistes, on le dit de tous les hérétiques qui blasphèment le tabernacle de Dieu, selon l'expression de l'Apocalypse ³, c'est-à-dire la sainte Eglise et ses serviteurs, les saints qui habitent le Ciel.

Comme le royaume ne leur fait de lui-même aucune opposition ni par la loi, ni par le bras séculier, pour ce motif il n'échappera pas à la punition divine ; car, dit l'apôtre : « Non seulement ceux qui exécutent, mais encore ceux qui laissent faire, sont dignes de mort ⁴. » Et celui qui se tait et qui n'agit pas alors qu'il doit faire ce qu'il peut, donne son consentement ^a au péché d'autrui et en devient le complice.

Et le pillage des églises de Dieu, et la ruine du service divin en beaucoup d'endroits de ce royaume, et parmi les simples la perversion des âmes, et l'accaparement des biens, des revenus et des dîmes consacrés au Seigneur, quelle justice y a-t-il là dedans ? Voilà une grande iniquité attirant la punition divine sur tout le royaume qui n'y oppose

a. Var. : son consentement certain. (Cette épithète était excessive.)

1. Judic., 22 (fausse référence : le livre des Juges n'a que 21 chapitres. Ce passage est d'ailleurs tiré du livre de Josué. 22, 18) : *Et vos hodie reliquistis Dominum, et eras in universum Israel ira ejus deserviet*. C'est sans doute une distraction de Skarga ; mais comment n'a-t-il pas fait une correction dans la suite ? — Phinéas dont il est ici question était fils d'Eléazar et petit-fils d'Aaron.

2. Isai., 1, 4, 7, 3 : *Væ genti peccatrici, populo gravi iniquitate... Dereliquerunt Dominum, blasphemaverunt sanctum Israel... Terra vestra deserta, civitates vestrae succensæ igni : regionem vestram coram vobis alieni devorant... Et derelinquetur (filia Sion) ut umbraculum in vinea et sicut tugurium in cucumerario, et sicut civitas quæ vastatur*.

3. Apocal., 13, 6 : *blasphemare... tabernaculum ejus, et eos qui in cælo habitant*.

4. Ad Rom., 1, 32 : *Digni sunt morte non solum qui ea faciunt, sed etiam qui consentiant facientibus*.

pas la sévérité des lois. « Malheur, dit le prophète, au spoliateur, au « ravisseur, car lui aussi il sera dépouillé ¹. »

A lui seul l'outrage fait à l'honneur de Dieu [et] du clergé ^a en lésant les tribunaux ecclésiastiques et la juridiction épiscopale, à la suite de quoi s'est produit ce grand pillage des églises de Dieu et se sont multipliés les péchés qu'arrêtait la loi de l'Eglise, à lui seul, dis-je, cet outrage est suffisant pour ruiner ce royaume (Dieu l'en préserve !) s'il ne se repent pas, s'il ne s'amende pas, s'il persiste dans son mépris des jugements ecclésiastiques et des excommunications à la façon d'un royaume infidèle et païen. Car Dieu a établi le tribunal de l'évêque et la juridiction ecclésiastique, et il les a établis plus tôt et plus haut que la juridiction séculière dans son Evangile et dans tout le monde chrétien ².

La lenteur aussi et l'ajournement de la justice séculière, surtout pour ces griefs dont la connaissance est réservée aux diètes, peuvent-ils n'être pas un puissant motif de craindre la vengeance divine ? Car il reste tant de gens lésés et opprimés par les plus forts, épuisant leurs dernières ressources parce qu'on les remet de diète en diète, et en proie à de nombreuses misères, gens dont la plainte vers Dieu s'élève jusqu'au Ciel, qui ne peuvent manquer d'être entendus et d'obtenir justice. Le Seigneur est, en effet, plus compatissant que ce juge qui ne craignait pas Dieu et ne rougissait pas devant les hommes, et qui cependant était forcé, pour échapper aux importunités d'une pauvre veuve, de s'occuper de son procès et de le terminer ³. Dieu prendra sûrement le parti de ces orphelins, de ces veuves et des autres malheureux foulés aux pieds et dépouillés qui crient vers lui nuit et jour, et il n'épargnera pas le royaume. On peut dire de ces pauvres gens ces paroles de Salomon : « J'ai vu les calomnies qui se font sous le soleil et les larmes des innocents, que personne ne console et qui ne peuvent se soustraire à l'oppression, parce qu'ils sont abandonnés de tous ⁴. »

A eux seuls le meurtre et l'effusion continuelle du sang avec impu-

a. Var. : Le texte de 1610 porte « à l'honneur divin du clergé ». Nous croyons que le « et » (i) a été oublié et nous l'avons rétabli d'après les éditions antérieures ; autrement le sens serait peu satisfaisant.

1. Isai., 33, 1 : *Væ qui prædaris ! nonne et ipse prædaberis ?*

2. Matth., 16, 19 ; 18, 18 ; Joan., 20, 23 ; 21, 15-17. Tous ces textes auxquels renvoie Skarga sont relatifs au pouvoir des clés et à la primauté de S. Pierre : *Quodcumque ligaveris... pascet oves meas...*, etc.

3. Luc., 18, 3-8. Parole du juge d'iniquité.

4. Eccle., 4, 1 : *Vidi calumnias quæ sub sole geruntur et lacrymas innocentium, et neminem consolatorem, nec posse resistere eorum violentiæ, cunctorum auxilio destitutos.*

nité peuvent condamner un royaume, dans lequel le meurtrier, le brigand et l'envahisseur de maisons, après avoir tué une, deux et dix personnes, ne peuvent jamais être arrêtés et ne craignent pas la loi, du moins pendant dix, trente et quarante ans. Dans cet intervalle, ou bien ils tuent d'autres gens, ou bien ils trahissent la patrie, et ils sont libres de fuir pendant dix à vingt ans, et même davantage. C'est au point qu'à la diète passée ce misérable qui avait tué son père a échappé au châtiment parce qu'il a eu tout le temps de se mettre en lieu sûr ¹.

Mais Dieu a écrit dans sa loi : « Vous ne recevrez pas d'argent de celui qui s'est souillé de sang ; il doit immédiatement périr lui-même... » Ne souillez pas la terre de votre demeure, car une fois tachée d'un sang innocent elle ne peut être absoute ou purifiée que par le sang du meurtrier. Et ainsi seront purifiées vos possessions pendant que je demeurerai parmi vous ². » Voyez comme le sang innocent répandu impunément souille toute une terre et tout un royaume, et excite Dieu à la vengeance ! O mon Dieu, que de sang d'innocents Abels a reçu et reçoit cette terre, et comme ce sang crie sans cesse vengeance vers Vous !

Et le sang ou la sueur des sujets vivants ou des *kmétons* [paysans] qui coule à jet continu et sans fin, quelle punition cela réserve à tout le royaume ! Vous dites vous-mêmes qu'il n'y a pas d'Etat, où les sujets et les laboureurs soient accablés sous un *absolutum dominium* semblable à celui que la *szlachta* leur impose sans aucun obstacle légal, et nous voyons de nos yeux la grande oppression non seulement des *kmétons* seigneuriaux, mais même des *kmétons* royaux, dont ni les uns ni les autres ne peuvent se dégager ni se libérer. Le propriétaire terrien [le noble] ou le staroste royal irrité, non seulement dépouille le pauvre sert de tout ce qu'il possède ; mais il le tue quand il veut et comme il veut ; il ne souffre même pas un mot de blâme sur ce point.

Voilà comment ce royaume prend soin de ses sujets, de ces pauvres

1. Allusion à un événement contemporain bien connu au moment où Skarga écrivait, mais que nous ne connaissons que par lui. Cette expression « à la diète passée » est une preuve évidente que Skarga écrit après la diète. (V. p. 90, note 5, et p. 155, note 1.)

2. Num., 35, 31, 33, 34. : *Non accipietis pretium ab eo qui reus est sanguinis ; statim et ipse morietur... Ne polluat is terram habitationis vestræ ; quæ insonitium cruore maculatur, nec aliter expiari potest nisi per ejus sanguinem qui alterius sanguinem fuderit. Atque ita emundabitur vestra possessio, me commorante vobiscum.*

En Pologne on admettait le prix du sang, et avant Skarga Modrzewski avait protesté contre cet usage barbare et contre la multiplication des meurtres. (V. dans son ouvrage *De Emendanda Republica* (1559, Basileæ), pp. 6, 52, 54, 662, et ses trois discours : *de Pœna homicidii*, surtout le 3^e, p. 738.)

vermisseaux qui nous font vivre ! C'est pourquoi le Seigneur vous fait cette menace dans Isaïe : « Vous avez ravagé ma vigne et les dépouilles « de mes pauvres sont dans votre maison. » Pourquoi écrasez-vous ainsi mon peuple et broyez-vous la tête de mes pauvres ? » Les *kmétons* sous leurs seigneurs sont comme le grain sous la meule. Et le prophète continue en nous faisant savoir comment, avec cette dépouille des pauvres, on donne à sa femme et à ses filles ces parures luxueuses et recherchées ; et enfin il prédit ce châtiment : « Aux parfums succédera « la puanteur, aux ceintures dorées les cordes, et aux cheveux frisés la « nudité et la calvitie ; au lieu des mouchoirs blancs, vous porterez des « cilices... Et tes plus beaux hommes périront par l'épée, et tes forts « dans le combat ; et tes portes gémiront et Jérusalem trônera sur une « terre déserte ¹. »

Et les prêts usuraires et les fortunes mal acquises, comme cela s'est multiplié ! Il y a des gens qui surpassent tous les Juifs, qui prennent dix, vingt et trente pour cent, qui ruinent les familles besogneuses, et, pour ainsi dire, les dévorent, et qui n'usent d'aucune pitié à l'égard des misérables. Dieu s'en irrite grandement et il a sévèrement interdit ces gains de voleurs et de brigands. « Tous, dit le prophète, du petit au « grand ils n'ont en tête que la cupidité ², » et ils s'exercent aux acquisitions injustes et aux gains sordides. Il n'y en a aucun qui soit rassasié d'argent, et cependant il n'y eut jamais autant d'argent en Pologne. Personne ne dit : « J'ai assez. » Chacun veut ajouter à ce qu'il possède, quoiqu'il ait plus qu'il ne faut ; les uns veulent entasser et font de l'argent un dieu, les autres veulent satisfaire leur orgueil et leur fierté par de vaines prodigalités.

O mon Dieu, quels excès se sont élevés dans ce royaume, qui ont banni toute pitié ! Du petit au grand, ils ont tous abandonné la sainte médiocrité et le simple usage des choses, et ils ont méprisé la vie frugale des anciens Polonais. Chacun veut boire du vin ³. Déjà non seule-

1. Isaï., 3, 14, 15, 24-26 : *Vos enim depasti estis vineam et rapina pauperum in domo vestra. Quare atteritis populum meum et facies pauperum commolitis ?... Et erit pro suavi odore fœtor, et pro zona funiculus, et pro fascia pectorali cilicium. Pulcherrimi quoque viri tui gladio cadent et fortes tui in prælio. Et mœrebunt atque lugebunt portæ ejus et desolata in terra sedebit.*

2. Jerem., 6, 13 : *A minore quippe usque ad majorem, omnes avaritiæ student. — 8, 10 : A minimo usque ad maximum, omnes avaritiam sequuntur. — Amos, 9, 1 : Avaritia enim in capite omnium* — Les éditeurs ont confondu ici des paroles de Skarga avec le texte de l'Écriture.

3. La Pologne ne produit pas de vin. On y faisait cependant une grande consommation de vins étrangers, et surtout de Hongrie, boisson de luxe et qui coûtait fort cher.

ment l'eau dont nous nous contentions, mais encore la bière, sont regardées comme malsaines pour les hommes jeunes et bien portants. Or un quart de vin [un litre] par jour, c'est une dépense de près de cent florins [env. 360 francs] à l'année.

Il est rare, le fier seigneur sans riches soieries, sans attelage à six chevaux, sans dix à vingt pacolets [valets] en livrée de soie. On ne veut pas sortir sans carrosse et sans chevaux parés et couverts de housses. Les selles ne sont plus que pour les cochers et on met au char un cheval de plusieurs centaines de florins [le florin vaut alors environ 4 fr. 50]. La cavalerie dans la noblesse s'est faite *carrossière, coussinière, plumassière*¹ ; elle voyage avec des lits et des traversins. Le pacolet armé et monté a disparu et la vigueur des hommes a été terrassée par les plaisirs.

Les femmes sont devenues si exigeantes pour leurs vêtements et leurs parures, que les folles dépenses n'ont pas de limite. On ne peut compter l'argent perdu en étoffes de soie et de brocart, en traînes, en broches et en carrosses. Pour les plats et le nombre extraordinaire des mets, il en faut assez pour l'ostentation, et pour l'acquisition de cette gloire et de cet honneur mondains qui n'ont aucune valeur.

La pitié pour la République a disparu également. Avec cette opulence, personne ne se soucie des châteaux-forts et des remparts. La République dans son ensemble est indigente ; il n'y a de riche que les maisons particulières. On n'a pas même de quoi couvrir ce que nos pères ont construit pour la défense du pays. Il n'y a pas d'argent pour les troupes, pour la construction des remparts, pour les canons et la poudre, pour les munitions des places fortes. Il n'y en a pas pour les églises, pour les sujets indigents et malheureux, ni pour les autres besoins religieux qui concernent le salut. Tout se perd en prodigalités, en folles dépenses, et reste dans les écuries².

Ainsi se produit à notre dam ce qui causa la perte de Sodome dont le prophète a dit : « Voici ce qui fit l'iniquité de Sodome : l'orgueil, le « pain à satiété, l'abondance et l'oisiveté ; et ils ne tendaient pas la « main à l'indigent et au pauvre³. » O infâme Sodome, avec tes folles dépenses, ton oisiveté, ton luxe et ta cruauté envers les indigents, tes sujets, comme tu peux vite être engloutie et périr par le feu !

1. Skarga a inventé ces épithètes pour tourner la mollesse des nobles en ridicule.

2. Dans tout ce développement sur le luxe, on retrouve des idées exprimées déjà dans le premier sermon.

3. Ezech., 16, 49 : *Ecce hæc fuit iniquitas Sodomæ ; superbia, saturitas panis et abundantia, et otium... et manum egeno et pauperi non porrigebant.*

Personne n'aime la République du fond du cœur. Le pécumat ¹, c'est-à-dire le vol des deniers publics, s'est tellement multiplié dans ce royaume qu'on s'en fait à peine un cas de conscience. Dès qu'il y a quelque chose à soustraire des impôts et des revenus publics, c'est une rapine fort goûtée pour laquelle il n'y a pas à redouter de châtement. Mais quand il s'agit de faire quelque chose pour le bien public, on trouve que cela est difficile et pénible et qu'il n'y a rien à faire, tandis que pour le faste, les diètes, la troupe privée ^a, les heiduques ², la vengeance contre des ennemis, l'ostentation et l'orgueil, tout est indispensable, dût-on le payer en vendant des villages ³.

Quand on est chargé du trésor public, comme on se souille les mains, ô mon Dieu ! C'est à peine si la moitié des impôts, qu'on tire des pauvres *kmétons* et des bourgeois, arrive à destination pour l'entretien de l'Etat. Voilà comme on en est venu à dépouiller effrontément et impitoyablement la Patrie, notre mère bien-aimée. Il n'y a pas, disent ceux qui s'y connaissent, de République si malheureuse qui rencontre moins d'affection chez ses fils et ses enfants que la nôtre.

Qui donc comptera nos noirceurs dans les citations en justice, nos perfidies dans les affaires et les jugements, nos tromperies, nos hypocrisies et nos dissimulations entre nous ? Qui comptera les incestes éhontés et les adultères publics, les parjures, les faux témoignages et d'autres infamies qui n'ont pas même de *forum* pour les punir ? Et je ne parle pas de la licence, de l'impudicité et de l'effronterie des jeunes gens ; la terre entière en a été infectée. Mais je ne passerai pas sous silence un péché nouveau, une iniquité nouvelle. Une demoiselle devient orpheline, et ses parents et tuteurs lui enlèvent la moitié ou une bonne partie de son héritage et de sa dot. Après avoir marchandé avec les prétendants, ces bons tuteurs et parents ne donnent la demoiselle en mariage que si, d'accord avec le futur, elle leur fait cadeau de ce qu'ils exigent et de ce qu'ils lui ont enlevé !

Et il y a encore d'autres iniquités dans ce royaume, d'autres injustices innombrables qui crient vengeance au Ciel. Malheureux royaume, que ferai-je de toi ? Celui qui jette les yeux sur vous qui êtes ici rassemblés de tous les points du royaume, sur vous, les chefs du peuple, et qui voit vos mœurs et vos actions, peut se faire une idée des impiétés et des péchés qui règnent dans toute cette Couronne.

a. *Var.* : les soldats.

1. *Peculatus*, en latin, dans le texte.

2. Soldats hongrois mercenaires, au service des particuliers.

3. La noblesse riche possédait des villages en toute propriété.

Si j'étais Isaïe, j'irais par les champs, pieds nus et dévêtu ¹, et je vous crierais à vous, voluptueux et voluptueuses, pécheurs et pécheresses, qui transgressez la loi de Dieu : « Voilà comme on vous dépouillera et « comme vous ferez briller vos jambes, quand le Seigneur amènera « l'ennemi contre vous et vous livrera à une pareille honte. Et votre « iniquité sera comme une haute muraille lézardée qui tombera au « moment où vous n'y penserez pas, et comme le flacon d'argile heurté « violemment dont il ne restera pas un tesson pour transporter un peu « de feu et pour puiser un peu d'eau à la citerne ². » Les murs de votre République se lézardent continuellement et vous dites : « Ce n'est « rien, ce n'est rien ; la Pologne se maintient par l'anarchie ³. » Mais au moment où vous n'y penserez pas, elle tombera et vous écrasera tous.

Si j'étais Jérémie, je me mettrais des entraves et des fers aux pieds, et une chaîne au cou ⁴, et à vous, pécheurs, je crierais comme lui : « Ainsi « on entravera les seigneurs, et on les emmènera comme des moutons « dans des pays étrangers ⁵. » Et je montrerais un vêtement moisi et pourri, et, après l'avoir secoué pour qu'il tombe en poussière ⁶, je vous dirais : « Ainsi périront, disparaîtront et s'en iront en cendres et en « fumée votre gloire, vos richesses et vos biens. » Puis, prenant un vase d'argile, après vous avoir tous convoqués, je le jetterais violemment sous vos yeux contre la muraille en disant : « Je vous briserai, « dit le Seigneur, comme ce vase dont les morceaux ne peuvent plus « être joints ni raccommodés ⁷. »

Et, comme lui, je crierais avec larmes : « Qui donnera de l'eau à ma tête et une source à mes yeux, pour pleurer nuit et jour les morts de ma patrie et de mon peuple ? » Je fuirais dans le désert et je m'éloi-

1. Isai., 20, 2 : *Vade et solve saccum de lumbis tuis et calceamenta tolle de pedibus tuis. Et fecit sic vadens nudus et discalceatus.*

2. Isai., 30, 13, 14 : *Erit vobis iniquitas hæc sicut interruptio cadens et requisita in muro excelso, quoniam subito dum non speratur veniet contritio ejus. Et comminuetur sicut conteritur lagena figuli contritione pervalida, et non inveniatur de fragmentis ejus testa in qua portetur igniculus de incendio, aut hauriatur parum aquæ de fovea.*

3. C'était un adage répété à satiété en Pologne au xvi^e siècle. (*Polska nierzadem stoj.*)

4. Jer. 27, 2 : *Hæc dicit Dominus ad me : Fac tibi vincula et catenas et pones eas in collo tuo.*

4. Thren. [Jerem.], 1, 6 : *Facti sunt principes ejus velut arietes... et abierunt absque fortitudine ante faciem subsequentis.*

6. Jer., 13, 1-12. (Ce passage renferme l'allégorie du caleçon que Jérémie fait pourrir dans la terre.)

7. Jer., 19, 1, 10, 11 : *Vade et accipe lagunculam figuli testem... Et conteres lagunculam in oculis virorum qui ibunt tecum et dices ad eos : Hæc dicit Dominus exercituum : Sic conteram populum istum... sicut conteritur vas figuli quod non potest ultra instaurari.*

nerais de mon peuple, car il est composé de fils dégénérés, quoique nés de pères excellents, et d'un ramassis de criminels. Ils ont tendu leur langue comme un arc de mensonge et d'erreur. Que chacun se garde de son père et n'ait en lui aucune confiance ! Sur les lèvres ils ont la paix, et en secret ils tendent des pièges. C'est pourquoi le Seigneur dit : « Pour nourriture, je leur donnerai de l'absinthe, et de l'eau « de fiel pour boisson. Appelez les pleureuses et qu'elles se lamentent « sur nous en disant : « Versez des larmes, nos yeux, et répandez des « pleurs, nos paupières. » Oh ! comme nous avons été vaincus et fortement déshonorés ! La mort est entrée par nos fenêtres ; elle a fait « irruption dans nos demeures ; elle a exterminé nos enfants sur « le seuil et nos jeunes gens dans les rues. Les cadavres gisent à « terre comme le fumier dans les champs, comme l'herbe derrière « le faucheur ; et il n'y a personne pour leur donner la sépulture ¹. »

Si j'étais Ezéchiel, après m'être rasé la tête et la barbe, je diviserais ma chevelure en trois parts : je brûlerais la première ; je couperais menu la seconde, et j'abandonnerais la troisième au vent ; et je vous crierais : « Vous périrez, les uns par la faim, les autres par l'épée, et le dernier tiers sera dispersé par le monde ². » Et je ne sortirais de ma demeure ni par la porte ni par la fenêtre ; mais je percerais la muraille comme pour fuir ³, et je vous crierais : « Il en sera de même de vous. « Aucun château-fort, aucune tour ne vous protégeront ; l'ennemi vous « abattra et vous fera périr. »

Si j'étais Jonas, j'irais par les rues, et je vous crierais : « Quinze jours

1. Jerem., 9, 1-4, 8, 15, 17, 18, 19, 21, 22 : *Quis dabit capiti meo aquam et oculis meis fontem lacrymarum, et plorabo die ac nocte interfectos filiarum populi mei ? Quis dabit me (?) in solitudine diversorium viatorum, et derelinquam populum meum, et recedam ab eis. Quia omnes adulteri sunt, cœtus prævaricatorum. Et extenderunt linguam suam quasi arcum mendacii et non veritatis... unusquisque se a proximo suo custodiat, et in omni fratre suo non habeat fiduciam... In ore suo pacem cum amico suo loquitur..., et occulte ponit ei insidias... Idcirco hæc dicit Dominus exercituum Deus Israel: Ecce ego cibabo populum istum absinthio et potum dabo eis aquam fellis... Vocate lamentatrices... et assumant super nos lamentum ; deducant oculi nostri lacrymas et palpebræ nostræ defluant aquis. Quomodo vastati sumus et confusi vehementer !... quia ascendit mors per fenestras nostras, ingressa est domos nostras, disperdere parvulos de foris, juvenes de plateis. Loquere : Hæc dicit Dominus : Et cadet morticinum hominis quasi stercus super faciem regionis, et quasi fœnum post tergum metentis, et non est qui colligat.*

2. Ezech., 5, 1, 2, 12 : *Sume tibi gladium.. et dices per caput tuum et per barbam tuam... et divides eos. Tertiam partem igni combures. . tertiam partem et concides gladio... tertiam vero aliam disperges in ventum .. Tertia pars tui .. fame consumetur .. et tertia pars tui in gladio cadet... tertiam vero partem tuam in omnem ventum dispergam.*

3. Ezech., 12, 4, 5 : *Egredieris [e domo tua] sicut egreditur migrans... Perfode tibi parietem, et egredieris per eum.*

« ne se passeront pas, et Ninive, c'est-à-dire votre royaume, périra ¹.

Craignez donc ces menaces. Je n'ai pas reçu de Dieu une révélation particulière sur vous et votre ruine ; mais j'ai un message de Dieu pour vous ; j'ai mission de vous faire voir vos iniquités et de vous annoncer le châtiment qui s'appesantira sur elles, si vous ne les faites disparaître. Tous les royaumes qui sont tombés ont eu de semblables messagers de Dieu, et des prédicateurs qui ont balayé sous leurs yeux leurs péchés, et qui leur ont annoncé leur chute. C'est ainsi qu'en ont eu avant la captivité de Babylone les Juifs, dont l'Écriture dit : « Le Seigneur se levant de bon matin et les avertissant chaque jour leur a
« envoyé ses messagers, parce qu'il voulait épargner son peuple et le
« lieu de sa demeure. Mais ils ont ri et se sont moqués des messagers
« divins en disant : « Il y a longtemps que vous nous menacez ; mais,
« gloire soit à Dieu, il ne nous est rien arrivé. » Et ils ont fait peu de
« cas de la parole de Dieu, jusqu'au jour où la colère divine est venue sur
« eux, alors qu'il ne pouvait plus y avoir de remède ². »

A l'époque, où les Francs encore païens étaient sur le point de conquérir la Gaule entière peuplée de chrétiens, Sidoine [Apollinaire], évêque et prédicateur de ces derniers, écrit ³ qu'il y avait tant de rapine et d'oppression des pauvres de la part des chrétiens, fonctionnaires romains, que le peuple aurait volontiers reçu les Goths Ariens comme maîtres, mais qu'il ne l'osa pas faire uniquement à cause de la Religion. Ce peuple préféra les Francs, qui étaient païens, pensant qu'ils seraient moins de tort à la Religion et qu'ils n'exerceraient pas cette tyrannie qu'exerçaient des chrétiens. Et c'est ce qui se produisit : les Francs s'emparèrent de toute la Gaule et se firent chrétiens, tandis que cette nation perverse de chrétiens corrompus fut extirpée.

Salvien et Victor d'Utique écrivent, que lorsque les Vandales ⁴ voulu-

1. [Jonas, **3**, 4 :] *adhuc quadraginta dies, et Ninive subvertetur.*

2. II Paral., **36**, 15, 16 : *Mittebat autem Dominus... ad illos per manum nuntiorum suorum, de nocte consurgens, et quotidie commonens, eo quod parceret populo et habitaculo suo. At illi subsannabant nuntios Dei, et parvipendebant sermones ejus, illudebantque prophetis, donec ascenderet furor Domini in populum ejus, et esset nulla curatio.*

[Eccli., **5**, 4 : *Peccavi, et quid mihi accidit triste ?*]

3. Sidoine, Lib. II, epist. 1 [fausse référence, v. Migne, P. L., LVIII, Sidoine Apollin., col. 471-473. Le recueil des lettres de S. A., au nombre de 146, est divisé en 9 livres.] (Comme Baronius cite beaucoup Sid. Ap., il se peut que Skarga ait pris chez lui cette référence et l'ait mal copiée, ce qui lui est arrivé plus d'une fois.)

4. Skarga, dans ce passage, a écrit sous leur forme latine les mots : *Salvianus... Victor Uticensis... Vandali.* — SALVIAN, *De vero judicio Dei*, lib. VII et VIII, et VICT, *de persecut. vandali.* [Double référence, prise à Baronius, t. VII, anno 428, num. 9 à 14, pp. 280-283.]

rent occuper l'Afrique et y écraser et détruire entièrement le christianisme, les évêques, prophètes et prédicateurs, les menacèrent de la vengeance divine pour leurs crimes atroces, leurs impudicités, leurs rapines à l'égard des pauvres. Et le châtiment fondit bientôt sur eux parce qu'ils ne voulurent pas s'amender.

Quand les Etats grecs furent près de succomber, lors de la prise de Constantinople par les Turcs, le pape Nicolas V annonça leur chute trois ans d'avance. Il tonnait contre leurs iniquités et leur schisme, et avec l'Evangile il menaçait l'arbre stérile de l'éradication par la hache pour la quatrième année ^a. C'est ce qui arriva, parce qu'ils ne voulurent pas faire pénitence.

La Sainte Ecriture nous apprend qu'il y a des menaces divines qui peuvent changer si l'on fait pénitence, et si on éloigne par des prières la colère de Dieu. C'est ainsi que les Ninivites écartèrent la ruine ¹, et le roi Ezéchias la mort. Il avait cependant été dit à ce dernier : « Mets « en ordre ta maison, car tu mourras bientôt et tu ne vivras plus. » Il pleura ses fautes, et il obtint à force de prières que Dieu daignât changer son arrêt ².

Il y a d'autres menaces divines qui ne s'accomplissent pas tout de suite, mais qui frappent la postérité et les fils pécheurs marchant sur les traces de pères coupables. Il en fut ainsi du déluge, qui n'eut lieu qu'après 120 ans, et de la captivité de Babylone au sujet de laquelle le roi Ezéchias demanda à Dieu que la dévastation de la maison royale et la captivité de ses fils ne survinssent pas de son temps et pendant sa vie. Il disait en effet à Isaïe : « Assurément tout ce que Dieu fait est « bien fait, quoiqu'il nous punisse sévèrement et nous perde ; mais je « lui demande de jouir de la paix, ma vie durant, et de ne pas voir ce « malheur ³. »

Les menaces de la troisième sorte sont celles qui ne peuvent être changées. Quand Dieu voit que les hommes ne font pas pénitence ou ne s'y disposent pas, il rend pour leur perte un décret immuable, comme il fit à l'égard de Pharaon quand il dit : « J'endurcirai son cœur, pour « qu'il ne m'écoute pas et qu'il ne fasse pas une vraie pénitence ⁴. »

a. Var. : la troisième année. En 1610 Skarga s'est aperçu de son erreur, car il s'agit du figuier stérile pendant trois ans, auquel une quatrième année est accordée. (Luc., 13, 8.)

1. Jonas, 3, 10 : *Vidit Deus quia conversi sunt. . et misertus est...*

2. Isaï., 38, 1 : *Dispone domui tuæ quia morieris et non vives.*

3. Isaï., 39, 8 : *Bonum verbum Domini quod locutus est... Fiat tantum pax et veritas in diebus meis.*

4. Exod. (Aucune indication de chapitre. Skarga cite probablement de mémoire et

Cela veut dire que Dieu savait (car on ne peut lui refuser cette connaissance) que Pharaon n'userait pas de sa libre volonté pour le bien ; et c'est pourquoi il éloignait de lui sa grâce, et cet éloignement s'appelle l'endurcissement. Et cependant, pour montrer que l'homme a une volonté libre, il ordonnait à Moïse d'avertir Pharaon et de le punir ; souvent même il ordonnait de l'épargner s'il priait, et il le soignait comme le médecin le plus attentif, bien qu'il sût qu'aucun remède ne serait d'aucun secours.

Jérémie fit de même avec son peuple. Il savait que ce peuple ne ferait pas pénitence et périrait, et c'est pourquoi il lui présentait comme certain le décret divin de sa perte ; et cependant il disait : « Le Seigneur « m'a envoyé pour vous annoncer votre perte, comme vous venez de « l'entendre. Mais améliorez vos voies et vos volontés, et écoutez la « parole de votre Dieu, et le Seigneur changera la punition dont il vous « a menacés ¹. » Dieu disait cela pour témoigner de la volonté libre de l'homme, et pour montrer qu'il ne lui fait pas violence par ses décrets et ses arrêts, mais qu'il sait ce qui doit arriver et si nous nous repençons ou non,

Avec quelle sorte de menaces Dieu m'a-t-il envoyé vers vous, très nobles seigneurs ? Si vous me dites : « Est-ce avec la première, la « seconde ou la troisième ? » Je vous répondrai : « Je n'en sais rien. Je « ne sais qu'une chose, c'est que l'une des trois ne vous manquera « pas. » Et moi, votre très humble serviteur ^a, je vous souhaite la première, à vous, mes très chers frères, à mon peuple et à ma patrie bien-aimée. Que Dieu vous menace en telle sorte qu'il vous aide à vous relever, et à faire une pénitence qui change ses décrets et ses menaces, afin que nous ne périissions pas, et que nous tournions entièrement nos cœurs et nos pensées à l'apaisement de la colère divine !

O Seigneur, tu as dit : « Je parlerai contre ce peuple et ce royaume « afin de les extirper, de les briser et de les disperser ; mais si ce peuple, « renonçant à sa malice, fait pénitence, je changerai aussi le mal « que je songeais à lui faire ². » Dieu sait modifier ses décrets si par

a. Var. : Moi, votre très humble serviteur (ajouté en 1610).

fait une confusion de textes. Il y a dans l'Exode trois fois *et indurabo cor ejus* (4, 21 ; 7, 3 ; 14, 4). Skarga a mêlé ces mots à un texte d'Isaïe (6, 10) : *Excæca cor populi hujus, ne forte... convertatur et sanem eum*.

1. Jerem , 18, 7, 18 : *Repente loquar adversum gentem et adversus regnum, ut eradicem. Destruam, et disperdam illud. Si pœnitentiam egerit gens illa a malo suo quod locutus sum adversus eam, agam et ego pœnitentiam super malo quod cogitavi ut facerem ei.*

(Skarga n'a pris que l'idée générale de ce texte ; mais il a traduit plus loin le texte lui-même.)

2. V. le texte à la note précédente.

une conversion nous abandonnons notre vie mauvaise ^a. Faisons pénitence ; revenons à notre Dieu, et il achèvera lui-même en nous la guérison qu'il aura commencée. Il meurtrira nos cœurs par une véritable contrition de nos péchés et il guérira lui-même ces blessures. Comme le dit le prophète : « Il nous vivifie deux jours après, et le troisième « jour il nous ressuscite ¹. »

Que le premier jour soit un jour de regrets, de vraie contrition et de confession de nos péchés ; le second, un jour de réforme et de réparations de toute sorte, comme l'exige une vraie pénitence, et le troisième, le jour de notre justification. Mais qui est semblable à toi, Seigneur, en bonté et en miséricorde ? Tu détruiras les iniquités et tu fermeras les yeux sur le péché de ces derniers représentants de ton peuple dans le Nord et de ton héritage. Tu ne laisseras pas aller plus loin ta colère, car tu aimes la miséricorde. Tu éloigneras de nous nos iniquités et tu jetteras tous nos péchés au fond de la mer ². Tu accompliras tes promesses, car tu es véritable, en considération de ton très cher Fils Jésus-Christ, en considération du sang innocent qu'il a répandu et de sa mort, lui qui règne avec toi et le Saint-Esprit, Dieu un dans tous les siècles. *Amen.*

a. *Var.* : nous abandonnons nos iniquités.

1. Ose., 6, 3 : *Vivificabit nos post duos dies ; in die tertia suscitabit nos.*

2. Mich., 7, 18, 19 : *Quis, Deus, similis tui, qui aufers iniquitatem et transis peccatum reliquiarum hæreditatis tuæ ? Non immittet ultra furorem suum, quoniam volens misericordiam est. Revertetur et miserebitur nostri ; deponet iniquitates nostras, et projiciet in profundum maris omnia peccata nostra.*

Vu, le 14 mars 1914,

Le Doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Paris,

A. CROISSET.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

ERRATA

- P. 17, note 1, lire : 1556-1557 au lieu de 1556-1559.
P. 27, note 1, lire : *la matière des* au lieu de : la matière de.
P. 42, ligne 22, lire : *de bon conseil* au lieu de : du bon Conseil.
P. 43, ligne 11, lire : *avec douceur* » ? au lieu de : avec douceur ? ».
P. 55, lignes 16, 20 : *Jacques... acquérir* au lieu de : Jaques... aquérir.
P. 86, ligne 9, lire : *Tout d'abord, doit* au lieu de : Tout d'abord doit
P. 109, note 4, lire : *cette mine qu'étaient pour lui* au lieu de : ce texte pour lui.
P. 111, note 6, lire : *maximus* au lieu de : manimus.
P. 139, ligne 25, lire : *filz de ton filz* au lieu de : filz det on filz.
P. 144, note 1, lire : *palatin* au lieu de : palatain.
P. 161, ligne 9, lire : *aucun* au lieu de : ancun.
P. 162, note 2, lire : *starostes* au lieu de : strarostes.
-

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

1. Vision poétique et réalité historique.	1
2. Un problème historique. Les sermons de Diète de Skarga n'ont pas été prêchés.	5
3. Editions et variantes.	28
4. Des citations dans les sermons de diète.	31
5. Des notes et de la traduction.	37

TRADUCTION DES SERMONS DE DIÈTE

PREMIER SERMON

Sur la sagesse nécessaire à une assemblée délibérante.	41
--	----

DEUXIÈME SERMON

Sur l'amour de la patrie.	63
-----------------------------------	----

TROISIÈME SERMON

Sur la concorde civile.	85
---------------------------------	----

QUATRIÈME SERMON

Que la religion catholique assure la bonne harmonie et l'intégrité des royaumes.	104
--	-----

CINQUIÈME SERMON

Comment la foi catholique maintient heureusement l'ordre public et les royaumes, tandis que l'hérésie les renverse.	121
---	-----

SIXIÈME SERMON

Sur la monarchie : de l'affaiblissement de l'autorité royale.	137
---	-----

SEPTIÈME SERMON

Sur les lois injustes.	157
--------------------------------	-----

HUITIÈME SERMON

Sur l'impunité accordée aux péchés publics.	175
---	-----

